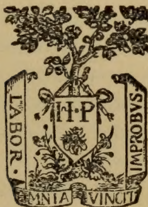
Capitaine CORNET
DE L'INFANTERIE COLONIALE

AU TCHAD

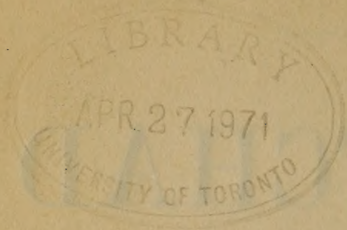
TROIS ANS
CHEZ LES SENOUSSISTES, LES OUADDAÏENS
ET LES KIRDIS

Avec 26 gravures hors texte



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT et Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1910



AU TCHAD

AVANT-PROPOS

VERS LE CHARI, A TRAVERS LE CONGO

I

DE FRANCE A LA CAPITALE DU CONGO

La région du Tchad, entourée de voisins musulmans, belliqueux, Ouaddaïens à l'Est, Senoussistes au Nord, bordée au Sud par d'immenses contrées fétichistes, inexplorées, pays païens livrés aux razzias des esclavagistes, est fameuse par les missions toutes récentes encore du centre africain et leur lutte contre Rabah.

Elle possède, pour les officiers coloniaux, un attrait tout particulier. L'éloignement de ce territoire, la lenteur et les difficultés du voyage, le mystère des influences senoussiste et ouaddaïenne qui, depuis 1900, nous oblige là-bas à une politique de prudence, en face de dangers inconnus, sont bien faits pour passionner les caractères aventureux.

Partis de France en octobre 1904, nous entrons dans l'estuaire du Congo après trente jours de navigation dont la monotonie a été heureusement rompue par des escales aux Canaries, en Guinée, à la Côte

d'Ivoire, au Dahomey et au Gabon. Le spectacle est majestueux : le fleuve s'offre à nos yeux comme un véritable bras de mer bordé de rives montagneuses; les eaux jaunâtres entraînent dans leur cours rapide des branchages, des herbes et, arrachées aux rives par la crue, des îles flottantes, couvertes d'arbustes et de roseaux où se sont réfugiés des hérons.

Une heure d'arrêt à Boma, la capitale de l'Etat Indépendant, perdue derrière les bananiers de la rive et les jardins du plateau; nous passons le dangereux tourbillon du « Chaudron » et nous voici à la nuit devant les lumières de Matadi.

De ce point au Stanley-Pool, où le fleuve s'élargit en une nappe imposante, la navigation est impossible; les rapides se succèdent nombreux, infranchissables. Une voie ferrée corrige le fleuve et mène à Léopoldville.

Nous débarquons au jour. Matadi n'a rien d'attrayant. Bâties de bois et de tôle, les constructions éparses parmi les rochers rougeâtres escaladent les pentes dénudées de la rive gauche. Pas un arbre; un gazon jauni recouvre les rares parcelles de terre; les rues sont étroites; aucun jardin, aucune verdure pour reposer la vue. Le jour, la chaleur est étouffante; la nuit, une bise glacée souffle dans la vallée.

Une population cosmopolite : Français, Belges, Anglais, Allemands, Portugais, tient des hôtels nombreux, mais tous de troisième ordre où l'on dîne très mal en payant très cher, et des factoreries où, derrière les étalages chargés de verroterie, de cotonnades aux couleurs criardes, se tiennent des employés au teint blême, au visage émacié par l'anémie. Le port est animé par la visite des courriers d'Anvers et de bateaux français et anglais; le passage des fonctionnaires et des commerçants venant d'Europe ou y retournant donne à la petite ville un certain mouvement. La gare et les ateliers de construction de chemin de fer sont établis au bas de la ville, en bordure du fleuve.

Il n'y a pas, le dimanche, de départ de train; force nous est de nous réfugier dans un hôtel. Il y fait une chaleur étouffante, les moustiques bourdonnent dans les chambres sombres.

Vers quatre heures arrive un train du Nord amenant des camarades du Tchad. Ils ont d'invraisemblables bagages : dents d'éléphants, cornes d'antilopes et de rhinocéros, lances, couteaux de jet, sagaies, tams-tams, en outre une véritable ménagerie, antilopes, perroquets et singes.

Récits de combats contre les armées du sultan du Ouaddaï et les fanatiques Senoussistes, de razzias au désert contre les nomades insoumis, d'aventures de chasse s'entre-croisent et surexcitent ma hâte de voir ces pays merveilleux.

Les faces énergiques, tannées par le soleil, les yeux qui brillent de fièvre montrent qu'on mène là-bas une vie de fatigues et de privations, d'aventures et d'émotions.

Le 16 novembre, tandis que le *Paraguay* reprend la route de France, le train s'achemine vers l'intérieur. Le trajet jusqu'au Pool dure deux jours. Des baraquements de planches à Thysville abritent un restaurant et un hôtel qui permettent de réparer sommairement les fatigues de la première journée de voyage. Enfin le 17, arrêt à Kinshassa, près Léopoldville, sur le Stanley-Pool. Un petit vapeur nous transporte rapidement sur la rive française où Brazzaville se cache sous le feuillage d'une luxuriante végétation arborescente.

La coquette capitale du Congo français s'allonge au bord du fleuve. Les villas entourées de jardins fleuris sont reliées par des allées ombreuses plantées de manguiers verdoyants. Deux plateaux la dominent; celui du Sud où se dressent les bâtiments de l'administration, l'hôpital, l'hôtel du gouvernement; celui du Nord occupé par la mission catholique dont

la flèche élégante pointe vers le ciel. Brazzaville est surtout une ville commerçante, un port fluvial animé, rival heureux de Léopoldville.

Je profitai d'un arrêt de onze jours qui nous fut imposé ici avant de continuer notre voyage vers le Nord, pour compléter mes approvisionnements et engager un cuisinier originaire du Tchad. Ce noir, nommé Abba-Kottoko, venait de faire la route de Fort-Lamy à Brazzaville et devait m'être un précieux auxiliaire ; c'était un Bornouan très propre qui portait élégamment une veste blanche et une culotte bleue à bandes rouges, défroque de son ancien maître, un capitaine de spahis. Abba fit l'inventaire de mon bagage, puis déclara dogmatiquement qu'il me manquait un fer à repasser et une grande cuvette en tôle émaillée pour le lavage du linge. Un cuisinier blanchisseur, quelle trouvaille! Sur ses conseils, j'achetai encore une charge de sel, une autre d'étoffes, des perles enfin, toutes choses qui allaient nous être fort utiles en cours de route comme objets d'échange pour nous procurer des vivres auprès des indigènes.

II

A TRAVERS LE CONGO FRANÇAIS

Le 28 novembre, je pris passage sur le *Dolisie*, bateau à roues qui quittait Brazzaville à destination de Bangui avec une douzaine de passagers. C'était là une véritable chance; un mois plus tard il aurait fallu accomplir à la pagaie le trajet de Zinga à Bangui, car la saison des basses eaux allait arriver, découvrant les rapides qui coupent pendant six mois la route du Nord aux vapeurs et les empêchent d'atteindre Bangui.

Le Congo, dont la largeur varie de trois à douze kilomètres, roulait ses eaux jaunes à la vitesse de trois à quatre nœuds; comme Stanley, nous passâmes du lit du Congo dans celui de l'Oubangui sans nous en apercevoir, car le confluent, étalé sur vingt kilomètres, se perd au milieu d'îles nombreuses séparées par des bras très larges.

Treize jours de navigation, avec arrêt aux postes à bois, pour l'approvisionnement en combustible, nous amènent à Bangui; le fleuve est barré en ce point par des rapides infranchissables aux vapeurs. Il faut opérer un transbordement et la localité tire son importance de ce fait. Dans le bief nord de l'Oubangui, quelques petits vapeurs circulent sans pouvoir descendre plus bas; non loin d'ici, à Fort-de-Possel, conflue la rivière Kémo, utilisée par des pirogues et des baleinières d'acier pour le transport des voyageurs et des marchandises dans le bassin du Chari.

Bangui, construite sur un mamelon hérissé de rochers amoncelés, domine la vallée du fleuve et les rapides. Elle est insalubre; la chaleur y est insupportable, même la nuit. Point de vivres frais, de viande encore moins; impossible de se procurer un poisson, un poulet ou même quelque morceau de chèvre ou d'antilope. Aussi, sommes-nous heureux de pouvoir reprendre notre route après trois jours d'attente dans cette triste cité.

Notre passage à Bangui avait été marqué par un incident qui nous confirmait officiellement l'existence de l'anthropophagie au Congo; nous assistions à l'enterrement d'un tirailleur de la compagnie de l'Ibenga, mort des suites de ses blessures. Après le discours d'usage, le délégué du commissaire général donna les ordres nécessaires pour faire veiller sur la tombe par des sentinelles de milice, afin d'éviter, dit-il, le retour de regrettables incidents. J'appris alors que, le mois précédent, un cadavre avait été déterré par des anthropophages.

D'ailleurs, les noirs de la région, depuis Brazzaville, sont tous cannibales. On ne peut imaginer de race plus dégradée, aux visages de véritables brutes; des tatouages hideux couvrent les corps. Les femmes portent communément de hauts carcans de cuivre rouge qui, enserrant étroitement le cou, empêchent d'incliner la tête; des ressorts d'acier s'enroulent autour des jambes, depuis la cheville jusqu'au genou; certaines ont de lourds anneaux aux bras, des tutus en fibres de bois à la ceinture, des objets de fer, de corne ou de verre, de formes variées dans les lèvres et aux oreilles.

Ce court séjour à Bangui m'avait permis, à la requête du cuisinier, d'augmenter mon personnel d'un boy, un jeune Bornouan nommé Mamadou, qui consentait à me suivre au Chari moyennant un salaire mensuel de six francs.

Le 13 décembre, vers midi, nous repartons. J'ai, cette fois, un unique compagnon de route, le canonnier Le Roux, qui se rend à Krébedgé. Sur les conseils de l'administrateur, nous faisons à pied la route qui longe le fleuve et la baleinière remontant les rapides vient nous prendre en amont. Hier, celle de l'officier interprète Trenga a chaviré et un pagayeur s'est noyé. Le courant est si violent que l'embarcation n'avance pas d'un mille en une heure.

A la tombée de la nuit nous atteignons seulement Nzoulou, misérable village à deux lieues de Bangui. Il fallait commencer à camper et à dresser nos tentes. Le lendemain, nous étions encore moins heureux; pas de village en vue et il nous fallut passer la nuit dans un sous-bois marécageux où s'enfonçaient les pieds de nos lits.

Le jour suivant, comme les baleinières devaient s'arrêter au village de Bakondo, centre très important où nous espérions pouvoir acheter quelques vivres frais, j'eus l'idée de descendre à terre et de continuer

l'étape à pied. Cette mauvaise inspiration me fit faire connaissance avec les sentiers du Congo. La piste serpentait le long d'un ruisseau dans des herbes de cinq mètres de haut, dans des marais, coupée de racines, de lianes qui s'accrochaient aux jambes, à la poitrine. Deux heures et demie de ces exercices nous menèrent à Bakondo où je repris mon embarcation que je me promis de ne plus quitter. Je dois avouer qu'un autre mobile nous avait poussés à faire cette excursion : la chasse; nous n'aperçûmes, d'ailleurs, qu'un singe et un caïman.

Le 15, nous descendons à Bembé; ce poste de l'Etat indépendant est fort bien tenu, parfaitement situé, en face des rapides dont il garde la passe. Un sous-lieutenant belge, M. Van der Koopen, nous fit un accueil très courtois.

Le lendemain, nous arrivons à Ouadda, factorerie française où, malgré leur dénûment en vivres, les commerçants nous reçoivent avec une véritable cordialité. Nous fûmes heureux de partager avec eux les vivres frais que nous devions à l'amabilité de M. Van der Koopen et les conserves apportées de France.

Le 17 décembre, nous étions à Kémo (Fort-de-Possel), au confluent de la rivière du même nom et de l'Oubangui. Là, bifurquaient les routes du Nord vers le Tchad et de l'Est vers les sultanats du Haut-Oubangui.

J'avais espéré pouvoir me ravitailler ici et, coïncidence heureuse, le 18 se trouvant un dimanche, était jour de marché. Un convoi de femmes, escorté par des miliciens, arriva avec des vivres : divers tubercules, du manioc, du maïs, des haricots et quelques rares poulets qui ne parvinrent même pas sur la place, le chef de poste — à tout seigneur tout honneur — les ayant achetés tout de suite. Le convoi s'arrêta dans la cour, où les vendeuses étalèrent leurs marchandises ; c'était le moment de procéder aux échanges,

mais l'agent de Kémo m'apprit alors que ces denrées constituaient la ration des miliciens; il opéra tranquillement les achats pour le compte de son détachement et m'invita ensuite à voir si quelque chose me convenait. J'admirai la facilité donnée aux passagers de se procurer des vivres et je regrettai l'organisation des routes d'étape du Soudan. Mais comment montrer de l'humeur : nos conserves s'épuisaient ; ventre affamé n'a pas d'oreilles. En cherchant bien, je trouvai environ un litre de mauvais haricots qui furent pour nous un régal.

La chasse ne donnait pas plus que le marché; les tourterelles, inappréciable ressource en Afrique, semblaient ne pas exister dans la région. Pourtant, je réussis à tuer une bergeronnette : comme plat de résistance pour deux convives, c'était peu. Plus heureux, le lendemain, j'abattis une pintade qui fut la bienvenue.

Nous quittons, le 21 décembre, ce lieu inhospitalier. Il s'agissait maintenant de gagner à quatre-vingts kilomètres dans le Nord le poste de Krébedgé, point terminus de la navigation sur la Tomi, affluent du Kémo. Suivant la saison, les voyageurs utilisent soit la route qui sépare les deux postes, soit la rivière; les colis, pour éviter le portage, sont toujours acheminés par voie fluviale. Nous eûmes la bonne fortune de voyager en baleinière avec nos bagages, car il eût été imprudent de les confier aux noirs de cette région, naturellement voleurs. Par la voie de terre, Krébedgé n'est qu'à trois étapes, tandis qu'en remontant la Tomi au cours très sinueux, nous ne pouvions y arriver avant dix jours, mais avec nos *impedimenta*, il est vrai.

Quand nos pagayeurs eurent dit adieu à leurs épouses aux lèvres ornées de rondelles de fer-blanc, au nez traversé par des tiges de bois, *nec plus ultra* de l'élégance féminine à Kémo, ils enfoncèrent molle-

ment leurs pagaies dans la rivière et nous partîmes à une allure toute modérée. Nos « nautonniers » ne me paraissaient pas très habiles. C'était aussi l'avis du barreur qui, lui, s'y connaissait. Aussi déclare-t-il méprisant : « Eux y a porteurs, y a pas connait l'eau. » Enfin, nous avancions tout de même. La chance nous favorisa. Pendant la halte de midi pour le déjeuner, un beau poisson vint se prendre à la ligne tendue par le canonnier. Les pagayeurs eurent aussi leur capture; ils trouvèrent endormi dans son trou un iguane. Rôti séance tenante, il fut dévoré par eux avec délices.

La Providence se chargea le lendemain encore de notre déjeuner : un jeune brochet, surpris entre l'embarcation et la rive, bondit hors de l'eau et retomba sur nos bagages. Cet incident, qui nous étonna fort, se présenta souvent par la suite. Nous étions assez loin déjà de Fort-de-Possel et l'abondant gibier qu'on nous avait promis ne se montrait pas. Nous commencions cependant à apercevoir sur les rives de nombreuses traces d'éléphant et de rhinocéros. Bien que la région semblât particulièrement peuplée de fauves, deux pagayeurs, fatigués du voyage sans doute, n'hésitèrent pas à s'enfuir dans la nuit; c'étaient des bras en moins, la vitesse de notre marche en fut encore ralentie.

Le soir du troisième jour, les tentes furent dressées sur la berge, à proximité d'une piste d'éléphants; ces animaux vinrent boire au fleuve pendant la nuit, mais les feux du camp les éloignèrent. Mon petit domestique Mamadou m'avait réveillé par ces paroles typiques : « Il y a de la viande dans la brousse. »

Je sautai à la hâte de mon lit et aperçus Le Roux qui, grelottant de froid, guettait anxieusement la lande, carabine au poing. Nous entendions les pachydermes barir à quelques centaines de mètres de la rive; les hautes herbes nous empêchaient de

rien distinguer malgré la clarté d'une pleine lune éblouissante; le bruissement des arbustes écartés et froissés au passage des masses énormes se rapprocha, des branches craquaient; le bruit s'affaiblit, tout se tut et nous regagnâmes nos tentes.

25 *décembre.* — Noël! Nous le passons bien tristement. Où sont les gaies soirées de France, les lumières des rues, le réveillon, les joies familiales? Notre isolement nous apparaît pour la première fois peut-être depuis le début du voyage.

Nous partons au petit jour. Le fleuve est tout embrumé, des vapeurs blanches flottent sur l'eau et, jusqu'à neuf heures, nous grelottons enveloppés dans nos couvertures devant un feu allumé au centre de l'embarcation dans une caisse remplie de terre. Les pagayeurs, complètement nus, n'ont pas l'air de souffrir du froid, leur nourriture les préoccupe plus que l'inclémence de la saison; ils nous demandent de faire un arrêt de quelques heures pour se rendre à un village où ils pourront acheter des vivres avec le sel et les perles qu'ils ont reçus en salaire à Kémo.

Nous accostons, sur leur indication, à un escarpement où grimpe parmi les herbes un étroit sentier à peine tracé comme une piste de fauve; après une heure de marche nous découvrons une case, une hutte de paille : un trou au ras du sol sert d'entrée, il faut ramper pour y pénétrer. A l'intérieur, quelques pierres pour l'âtre et un lit de branchages; au dehors des feux abandonnés flambent sous des poteries de terre où cuisent des racines. De loin en loin, perdues dans les herbes, d'autres cases isolées, véritables tanières.

C'est, paraît-il, le type des villages de cette région. Et, le cœur serré, nous nous demandons si ce sont bien des êtres humains qui habitent là. Parmi les races inférieures anthropophages du Congo, celle-ci, la Mandjia, est une des plus sauvages.

J'ai tiré tout à l'heure une antilope rouge, le coup de fusil a effrayé les habitants et c'est pourquoi nous trouvons le village abandonné. Il nous faut donc perdre du temps, appeler, rassurer; enfin les naturels s'approchent et nous serrent la main en tremblant. De petite taille mais robustes, hommes et femmes ont pour tout vêtement... des colliers et bracelets faits de ces perles minuscules, bleues, rouges, vertes, blanches, dites Bayakas, qui, avec le sel, servent de monnaie. Tout le monde est maintenant revenu; les pagayeurs trouvent des vivres en abondance au petit marché qui s'est créé en quelques instants et les vendeuses de manioc, haricots, courges et maïs nous poursuivent jusqu'à l'embarcation.

Le 26 nous croisons l'enseigne de vaisseau de Parceval qui vient de conduire le *d'Uzès* à la flottille du Chari. Le petit vapeur flottait autrefois sur le Congo; démonté et transporté à tête d'homme jusqu'à Fort-Crampel, sur le Gribingui, il fut reconstruit là et descendit quelques mois après jusqu'au Tchad.

Dans la nuit, le feu éclate à bord et brûle quelques caisses. Ce n'est pas d'ailleurs le seul incident désagréable du voyage. Les moustiques commencent à devenir gênants. La monotonie des journées, jointe aux difficultés matérielles de l'existence, manque de vivres frais et impossibilité de s'en procurer, font désirer l'arrivée à destination. La sensation d'étouffement que l'on éprouve à circuler dans ce couloir boisé amène aussi un épuisement des nerfs, une lassitude que rien ne vient distraire. Nos pagayeurs Banziris montrent eux-mêmes de moins en moins d'entrain; ils sont las de déhaler sans cesse l'embarcation dont l'avant s'enfonce dans la berge à chaque tournant brusque. Le lit de la rivière décrit parfois de véritables boucles et les branches basses constituent souvent un obstacle sérieux.

Enfin, le 30 décembre, nous arrivons à Krébedgé où la Tomi n'est plus navigable.

Six journées de route, par terre, environ cent soixante kilomètres séparent ce poste de Fort-Crampel, où la navigation commence sur le Gribingui, affluent du Chari. La plus courte étape est de vingt-trois kilomètres, la plus longue de trente-trois. Les bagages sont portés à tête d'homme; les Européens voyagent en hamac ou montés sur des chevaux de petite taille fournis par la région du Tchad. A chaque gîte d'étape se trouve un poste avec des abris pour les passagers : N'gourra, Nana, M'Poko, les Trois-Marigots et Dikoa. Les deux premiers sont occupés par des commis européens des affaires indigènes; les autres par des miliciens chargés d'assurer l'entretien des habitations et de faciliter aux voyageurs l'approvisionnement en vivres frais et le remplacement des porteurs. A part la disparition de quelques caisses jetées dans la brousse par les noirs, cette route se fit sans incident et j'arrivai le 5 janvier à Fort-Crampel.

Le poste est appelé par les indigènes Mandjias « Bandero », c'est-à-dire le rocher. Les constructions sont établies au pied d'une montagne, véritable bloc de pierre qu'on distingue à plus d'une journée de marche et dont le moindre inconvénient est d'incommoder par une réverbération intense. Le Gribingui, large de quinze à vingt mètres, coule entre des berges encaissées et boisées; il n'a guère en cette saison qu'une profondeur moyenne d'un mètre; il offre, pour l'alimentation, des ressources inappréciables : on y fait de véritables pêches miraculeuses au fusil et à la mélinite.

Les environs sont giboyeux; pintades et antilopes remplacent poulets et chèvres rares dans le pays. La navigation sur le Gribingui est assurée par un service de baleinières organisé à Fort-Archambault, le premier poste du Nord à trois cent cinquante kilomètres

de Fort-Crampel ; il fallait ici attendre l'arrivée de ces embarcations.

Malgré la cordialité de l'administrateur, les quatre journées d'attente me parurent longues. Mon compagnon de voyage Le Roux m'avait quitté à Krébedgé. La chaleur réverbérée par le rocher semblait vraiment insupportable en cette saison où la température était déjà accablante. De fréquentes tornades sèches survenaient. La nuit le tonnerre grondait, la tempête ployait les arbres, arrachait le chaume des toits et des éclairs bleuâtres incendiaient le ciel noir. La veille du départ, pendant le dîner, un épouvantable ouragan de vent et de sable culbuta la table et les plats ; on ne mangea guère ce soir-là, mais en revanche on fuma force cigarettes.

PREMIÈRE PARTIE

AU PAYS DES PAIENS

I

EN BALEINIÈRE SUR LE CHARI

Le 9 février nous commencions la descente du Gribingui avec les baleinières arrivées la veille. La faible hauteur des eaux permettant d'utiliser des perches pour pousser les embarcations rendait la navigation plus rapide qu'à la pagaie. Aussi ne devions-nous mettre que dix jours pour atteindre Fort-Archambault. Aux postes de miliciens Finda, Les Lutos, Iréna, Bongo, échelonnés sur ce long trajet, on pouvait se procurer quelques poulets.

D'ailleurs la chasse, à laquelle nous consacrions quelques heures chaque jour, devenait une ressource sérieuse et rendait maintenant le voyage attrayant. Sur les rives, nous voyions fréquemment des troupeaux d'antilopes; les sangliers, les bœufs sauvages, plus rares, reçurent quelques coups de fusil, d'innombrables pintades, canards, oies et sarcelles peuplaient les bancs de sable blanc, où s'allongeaient, tout noirs, des caïmans semblables à des troncs d'arbres roulés là par les eaux.

Au confluent du Gribingui et du Ba-Mingui, dont



TROUPEAU D'HIPPOPOTAMES DANS LE CHARI.



PÊCHE AU FUSIL A FORT-CRAMPEL.

(Photographies du Lt Tourenq.)

Page 15.

la réunion forme le Chari, nous vîmes les premiers hippopotames. Ils trouaient de leurs énormes museaux roses la surface du fleuve et, curieux, nous regardaient de leurs petits yeux noirs encadrés de deux oreilles pointues, puis ils plongeaient pour ressortir presque aussitôt à quelques mètres plus loin.

Le poste d'Iréna marque ce point important. Le fleuve, aux basses eaux, n'a que soixante mètres de largeur, mais s'étend au moment de la crue. Je fus tout étonné de constater que les rives étaient toujours boisées ; je m'étais figuré le Chari coulant dans un désert entre des dunes et j'avais sous les yeux une rivière qui ne différait nullement d'aspect avec celles du Congo.

Nous approchions de notre but. Le pays semblait plus peuplé ; des pirogues traversaient le fleuve et, sur les bancs de sable, apparaissaient des cabanes de branchages et de paille ; ces installations des indigènes servaient d'abris pour la pêche, et aussi d'usines rustiques pour l'extraction des cendres de roseaux du sel de potasse utilisé dans l'alimentation.

Le 18 janvier, le soleil avait déjà dissipé les brumes du matin, quoiqu'il ne fut pas plus de huit heures, et nous avions dû nous abriter sous la paillotte de l'embarcation. Chaque jour, en effet, dès que les vapeurs qui couvrent le fleuve ont disparu, la réverbération des eaux devient d'une aveuglante intensité et, pour y échapper, il faut alors se réfugier sous l'étouffant toit de chaume.

Le laptot sénégalais signala Fort-Archambault. Du coude du fleuve où nous étions nous distinguions, au sommet d'une haute berge rougeâtre, escarpée, les cases du poste ; le pavillon flottait dans le ciel bleu et nous nous réjouîmes à la pensée de trouver là quelque repos ; il y avait plus de trois mois que nous étions en route. Les pagayeurs commencèrent à chanter une mélopée ; leurs amis les saluaient sur les rives. Nous

gravîmes les marches de l'escalier taillé dans l'argile. En haut, le capitaine Brunet, commandant le fort, me souhaitait la bienvenue sur ses terres et me donnait connaissance de l'ordre m'affectant à son cercle.

Enchanté d'avoir terminé mon voyage, je me voyais cependant, avec regret, arrêté au seuil des pays musulmans, dans une région peuplée de fétichistes que leurs voisins, les arabes du Nord, appelaient avec mépris des païens (Kirdis). Le capitaine Brunet me consola en m'annonçant que j'aurais à explorer la vallée du Bahr-Sara et à continuer la lutte commencée depuis quatre ans contre le Bang-Daï, chef des Saras. La perspective de ne pas rester inactif me fit supporter plus allégrement ma déconvenue et je jetai un coup d'œil sur le poste.

Il avait été construit par le capitaine Julien en 1900. C'était le moment où Rabah venait de massacrer à la montagne de Niellim l'explorateur Bretonnet et sa fidèle escorte sénégalaise.

La mission Gentil, qui descendait en vapeur le Chari, aperçut sur la rive un homme qui faisait des signaux d'appel; c'était le seul Sénégalais échappé à l'effroyable aventure, encore était-il blessé. Gentil décida la création sur place d'un poste destiné à abriter la mission, tandis qu'avec le vapeur il retournerait en arrière chercher des renforts. Ce fut Fort-Archambault, du nom d'un lieutenant mort dans l'Oubangui.

Le réduit a la forme d'une lunette, tournée vers l'ouest et fermée par la berge à pic sur le Chari. Des murs en terre, crénelés, entourés d'un fossé profond, constituent un sérieux obstacle. Dans l'intérieur de l'enceinte les habitations d'argile et de chaume des Européens, ainsi qu'un poste de police, entourent une petite cour ornée de figuiers très verts et de massifs de fleurs, de zinnias rouges et jaunes. A l'entrée se dresse, surmonté d'un pigeonnier, un arbre mort his-



CASE DÉMONTABLE DES INDIGÈNES
DE FORT-ARCHAMBAULT.



RAPIDE DU CHARI.

(Photographies du Lt Tourenq.) Page 17.

torique, car il fut le mirador du haut duquel les sentinelles de la mission Gentil guettaient la venue du terrible Rabah.

A l'extérieur on voit une magnifique esplanade ornée de karités et de figuiers, le camp des tirailleurs, les cases des passagers, et, par-dessus la masse verte des champs de mil, les toits pointus du village indigène. L'ensemble donne une impression d'ordre et de sécurité.

Vers l'est la vue s'étend sur une immense île herbeuse et basse qu'enserre un bras du Chari ; le fleuve, large de cent cinquante mètres, laisse à découvert des bancs de sable sur lesquels les pêcheurs Tounias ont établi des abris et des sécheries de poisson. Plusieurs villages apparaissent sur les rives et des pirogues glissent au fil de l'eau, transportant des paillottes. Les habitants de cette région ont en effet résolu le problème de la case démontable : le toit de chaume conique est mobile et repose sur des fourches de bois qu'entoure une natte formant paroi. Rouler la natte, enlever le toit et les piquets est une opération courante pour ces pêcheurs qu'obligent à de fréquents déplacements la crue ou la baisse des eaux et les nécessités du métier. En été, les berges se dépeuplent au profit des bancs de sable.

Trois races voisinent en bons termes à Fort-Archambault : les Niellims, montagnards turbulents, calmés par notre occupation ; les Saras, agriculteurs ; et les Tounias, pêcheurs. Séparés par des mœurs distinctes et des dialectes très différents, ces indigènes ont cependant adopté le même costume : pour les femmes la nudité complète, pour les hommes une peau de mouton tannée serrée à la taille et recouvrant uniquement les reins.

J'aperçois, pour la première fois, une Sara-Djinjé ; vêtue de quelques feuilles vertes suspendues à une cordelette, elle a le visage orné de plateaux de bois :

dans la lèvre supérieure s'incruste une de ces rondelles, la lèvre inférieure en soutient une deuxième plus large (1). Quand ces disques sont retirés, les lèvres mutilées, agrandies, pendent inertes, découvrant les gencives. La tribu qui porte ces ornements habite la rive droite du Chari; j'allais d'ailleurs avoir l'occasion de visiter ce pays.

II

VUE D'ENSEMBLE DU TERRITOIRE DU TCHAD

Le capitaine Brunet, qui avait déjà fait précédemment un séjour dans le bassin du Chari, m'exposa pendant le dîner la situation générale.

Le bassin du Chari-Tchad est borné au Sud par le Congo français et l'Etat indépendant, à l'Ouest par le Kameroun allemand, à l'Est par le Ouaddaï, au Nord par un désert de deux mille kilomètres entre le lac Tchad et la Méditerranée. Le bassin, peu montagneux, est fertile en grains, mil surtout; il nourrit des troupeaux de bœufs et moutons qui constituent sa principale richesse.

D'une façon générale, les populations sont fétichistes au Sud du dixième degré de latitude (Fort-Archambault) et musulmanes au Nord. Toutes ces races sont venues de l'Est par migration. On rencontre ici des noirs : Saras-Bandas-Baguirmiens, des peuplades au teint cuivré : Fellatas-Arabes; enfin des blancs, Arabes fezzanais du nord du Tchad.

Les sultans du Bornou, du Baguirmi et du Ouaddaï se sont successivement disputé l'empire du pays; un conquérant égyptien, Rabah, venu en dernier

(1) J'ai mesuré ces disques dont certains atteignaient les diamètres respectifs de sept et dix-sept centimètres.



ARRIVÉE A FORT-ARCHAMBAULT.



INDIGÈNES SARAS-DJINGÉS.

(Photographies du Lt Tourenq.) Page 19.

lieu, fut tué par les troupes françaises qui dispersèrent son armée en 1900 et établirent là-bas notre influence. Enfin la secte des Senoussistes, établie dans l'oasis de Koufra, et étendant son action politique sur la Tripolitaine, le Tibesti et le Borkou, avait pris possession du Kanem; les combats que nous livrâmes aux Senoussistes après la chute de Rabah les refoulèrent dans les oasis.

Actuellement notre situation est la suivante :

Au Sud sont des pays fétichistes, très peuplés, peu armés et peu connus encore; à l'Ouest sont le Bornou et l'Adamaoua occupés par l'Allemagne, sur le Chari le sultanat de Ndélé, celui du Baguirmi et le canton du Kanem dans lesquels notre occupation est acceptée; à l'Est le sultanat du Ouaddaï dont le chef n'a pas renoncé à nous reprendre la vallée du Chari; au Nord le désert avec les oasis du Borkou, du Tibesti, de Koufra, occupées par les garnisons Senoussistes que notre prédominance au Tchad inquiète.

Ouaddaïens et Senoussistes prennent fréquemment l'offensive contre nous et forment des expéditions ou rezzous. S'ils attaquent rarement nos postes, ils réussissent en revanche à emmener en captivité chaque année des centaines de nos administrés et à ravir de nombreux troupeaux. Paix au Sud et à l'Ouest, guerre au Nord et à l'Est, telle est en résumé la situation.

Pour faire face à ces dangers (Ouaddaïens et Senoussistes sont armés de fusils à tir rapide), le commandant du territoire du Tchad dispose de quatre compagnies sénégalaises, soit mille hommes en chiffres ronds, répartis ainsi : deux compagnies sur la frontière Est face au Ouaddaï, à Melfi et Yao; une compagnie à Mao, face aux Senoussistes du Nord; une compagnie à Fort-Lamy, en réserve, détachant des garnisons sur le Logone, à Laï, et sur le haut Chari, à Fort-Archambault. L'escadron et la section d'ar-

tillerie sont sur la frontière du Ouaddaï. Enfin deux cents miliciens, placés dans les garnisons de moindre importance, sont recrutés parmi les races du pays.

L'administration du territoire est confiée aux quatre commandants de compagnie. Fort-Archambault et Laï forment deux cercles supplémentaires. Des résidents sont établis auprès des sultans du Kouti et du Baguirmi à Ndelé et Tchekna.

Pour relier tous ces postes, on utilise les sentiers indigènes et les fleuves. Le Chari et le Logone sont navigables presque toute l'année pour de petites embarcations. Une flottille de deux canonnières et d'une quarantaine de baleinières d'acier et chalands transporte le personnel et les approvisionnements. Le service postal est assuré à la fois par le Congo et par le Soudan, mais il faut compter trois mois pour qu'une lettre envoyée d'Europe parvienne à destination.

Les approvisionnements viennent, soit par le Congo, l'Oubangui et le Chari, soit par la voie Lenfant, Niger-Bénoué-marais du Toubouri-Logone, soit enfin par le Soudan en passant par la pointe Nord du Tchad. Mais la seule voie pratique, quoique la plus longue, est le Congo.

Les premiers explorateurs du bassin du Chari-Tchad furent de Maistre, qui visita le haut Chari; Nachtigall parcourut en 1870-71-72 le Kanem, le Bornou, le Baguirmi, le Ouaddaï; Monteil ne fit que toucher la pointe nord du Tchad et remonta vers la Tripolitaine. Bretonnet fut tué par Rabah, à Kouno. Gentil fit, en 1899, sa remarquable descente du Chari en vapeur. Enfin les trois missions du centre africain, en 1900, prirent possession du pays. Foureau vint par l'Algérie et le Sahara, Joalland-Meynier par le Sénégal et le Niger, Gentil par le Congo; réunis près de l'embouchure du Chari ils battirent, à Kousseri, les bandes de Rabah.

III

A FORT-ARCHAMBAULT. — UNE SORTIE DE LA GARNISON CONTRE DES OUADDAIENS IMAGINAIRES

Nous eûmes, dès le lendemain de mon arrivée, une alerte. Le bruit courut qu'une bande ouaddaïenne venait de razzier le village de Crouaré, sur la rive droite du Chari à cinquante kilomètres du poste. Une attaque s'étant produite l'année précédente dans cette même région, le renseignement apporté n'avait rien d'invraisemblable.

Le Ouaddaï, ce puissant pays musulman de l'Est, commandé par le sultan Doudmourrah, qu'on disait disposer de dix mille fusils de tous modèles et d'une nombreuse cavalerie, avait un semblant d'organisation militaire. Les troupes, fractionnées en « Bireck », (carrés) de cent fusils avec un drapeau, étaient placées sous le commandement de capitaines « Aguids » portant le nom de la région où ils étaient appelés à opérer; les principaux étaient l'aguid el Mahammid au pays des Arabes Mahammids, près d'Abéché, la capitale; l'aguid Diaténé et l'aguid Salamat, disposant chacun d'environ quatre cents fusils. En cas de grosse expédition militaire un dignitaire, le djerma, avait, sous la direction du sultan, le commandement en chef des forces rassemblées.

En 1902, après la mort au combat de Kousseri du conquérant égyptien Rabah, battu par les trois missions du centre africain réunies sur le Chari, nous avions songé à réduire le Ouaddaï, mais la lutte contre les Senoussistes tripolitains du Kanem, au nord-est du lac Tchad, avait absorbé nos forces et empêché l'exécution de ce projet. Nous nous étions bornés à

occuper le Kanem, le sultanat du Baguirmi et la vallée du Chari; depuis cette époque, enhardis par notre inaction, les Ouaddaïens faisaient chaque année de fréquentes incursions sur notre territoire, opérations fructueuses d'où ils ramenaient des troupeaux et des esclaves.

C'est sans doute d'une razzia de ce genre qu'il s'agissait et notre ennemi ne pouvait être que l'aguid Salamat dont le domaine, le lac Iro et le pays des Arabes salamats, se trouvait à trois cents kilomètres au nord-est de Fort-Archambault.

Nous quittâmes le poste le 22 janvier pour faire, sous la direction du capitaine Brunet, une reconnaissance contre l'ennemi signalé.

Une dure étape de soixante kilomètres nous conduisit le soir à Crouaré, village d'une centaine de cases, dans une plaine triste et dénudée; aucune trace de pillage ni d'incendie n'était visible, aucun tam-tam de guerre ne signala notre approche, les habitants parurent très étonnés de nous voir. Assis devant leurs paillottes ils buvaient tranquillement leur bière de mil; seul le bruit cadencé des pilons écrasant le grain dans les mortiers de bois troublait le silence du lieu. C'est nous qui apportions la nouvelle de l'arrivée des turbulents voisins de l'Est. « Peut-être, nous dit le chef, sont-ils venus dans le Nord en pays Djinjé. »

Et nous décidâmes de pousser le lendemain une pointe de ce côté. Après avoir passé la nuit à Crouaré, le détachement partit au petit jour. Le pays changeait d'aspect; nous avions traversé le Ba-Karé, affluent du Chari, et aux immenses plaines inondées, aux prairies verdoyantes et gaies, peuplées de hardes d'antilopes, succédait un plateau du plus triste aspect, couvert d'une brousse épineuse, épaisse et rabougrie, s'accrochant aux vêtements et masquant la vue à quelques mètres; les traces visibles d'un incendie qui avait détruit les rares herbes du sous-bois et jauni le

feuillage ajoutaient encore à l'affreuse mélancolie de la région. Pas un souffle d'air, une chaleur torride et oppressante se dégageait du sol noirci, couvert de cendres ; aucun oiseau, aucune bête n'apparaissaient ; parfois le sentier traversait un village misérable entouré de plantations de tabac et de mil.

Cette désagréable chevauchée s'arrêta à Djinjékoho, où résidait un des chefs influents de la région. Il nous assura qu'il s'agissait sans doute d'une razzia opérée très loin dans l'Est, du côté de l'Iro. Notre présence n'était plus nécessaire et nous songions à revenir sur nos pas quand, le jour même, un courrier apporta au capitaine Brunet l'ordre de se rendre à Ndélé, chez le sultan du Dar-el-Kouti, nous nous hâtames donc de rentrer à Fort-Archambault ; le 28 nous étions de retour après cette randonnée de six jours.

J'avais du moins eu l'occasion de contempler chez elles les femmes aux lèvres ornées de plateaux et de constater que, pour ajouter à leurs charmes, elles fumaient des pipes d'argile à tuyau court que leur parure les obligeait à tenir au coin de la bouche. Le filet de salive qui coulait constamment du disque inférieur tombait dans les cruches à eau et dans les pots de terre où cuisait la bouillie de mil, et nos tirailleurs, écœurés par ce spectacle, refusaient la nourriture offerte par les chefs de village.

Nous apprîmes un peu plus tard que le bruit annonçant la marche des Ouaddaïens n'était pas mensonger. Plus au Nord, le poste de Yao avait été assailli et l'attaque brillamment repoussée le 31 janvier, par le lieutenant Repoux et le capitaine Rivière ; la poursuite, menée avec vigueur, avait permis de surprendre au petit jour l'ennemi en retraite, campé à Séïta, où il se croyait hors d'atteinte. Sous une fusillade à deux cents mètres, les Ouaddaïens, réveillés brusquement, lâchèrent pied aussitôt, abandonnant, dans une panique indescriptible, leurs morts, leurs blessés, leurs

bagages et huit cents harnachements, les cavaliers s'étant enfuis sans prendre le temps de seller leurs bêtes (31 janvier-2 février 1905).

IV

SÉJOUR AU PAYS DES PAIENS

Nous étions rentrés à Fort-Archambault et le capitaine Brunet s'était mis en route pour Ndélé, capitale du Dar-el-Kouti, où le sultan refusait de tenir ses engagements envers des commerçants français.

Je demeurai au poste avec le lieutenant Boudry qui dut bientôt passer sur la rive droite du Chari où les Saras Djinjés montraient de la mauvaise volonté à verser l'impôt. La présence d'un blanc et d'un petit détachement chez eux devait suffire à les déterminer à donner le grain demandé. La crainte du seigneur est le commencement de la sagesse. Aussi le payement commença-t-il aussitôt. Ce fut pour moi un spectacle tout nouveau et plein d'intérêt que l'arrivée de ces longs convois.

Les Djinjés, au contraire des Saras de la rive gauche, propres et bien musclés, sont maigres, barbus et sales; tandis que les Saras portent une ample dépouille de chèvre bien tannée, les Djinjés ne possèdent qu'une étroite peau de chien ou de chat sauvage d'aspect misérable.

Ils arrivaient au poste une pipe en terre, énorme, courte et noire, à la bouche et, sur l'épaule, une lance aux extrémités de laquelle se balançaient deux petits paquets contenant l'impôt : beaucoup de feuilles et peu de grain. Ces gens-là faisaient cinquante kilomètres pour apporter quelques kilos de mil ; non qu'ils fussent pauvres, car leurs greniers regorgeaient, leur

terre étant très fertile. Il suffit là, pour récolter, de gratter légèrement le sol, d'y jeter le grain et d'attendre. Mais c'était leur façon de résister passivement. Ils espéraient, par ce procédé, lasser la patience des blancs et, en cas d'insuccès, refaisaient leur cent kilomètres, aller et retour.

Rusés, ils étaient aussi âpres au gain et à chaque voyage vendaient aux tirailleurs du tabac, du mil et du beurre végétal extrait des baies d'un arbre appelé karité, remportant de leur côté des peaux de mouton ou d'antilope, des coquillages blancs « cauries », des couteaux et de la viande séchée. Les incursions des bandes ouaddaïennes les avaient privés de leurs volailles, de leurs chèvres ainsi que d'un certain nombre d'hommes. Lors de la grande razzia de 1904, l'aguid Salamat en emmena des milliers en captivité. Une partie de la population avait trouvé refuge dans la brousse épineuse et dense où les cavaliers ne pouvaient l'atteindre et où les fantassins n'osèrent la relancer; l'autre, moins heureuse, fut capturée dans les villages cernés brusquement, et ainsi qu'à Goulfé, jusque dans les mares où, comme des grenouilles, disaient en riant les vainqueurs, les païens s'étaient cachés, accroupis sous l'eau, leur tête noire dépassant seule la surface au milieu des herbes.

Aujourd'hui encore, de nombreuses ruines attestent que le pays ne s'est pas relevé complètement de cette terrible invasion; beaucoup de villages incendiés n'ont pu être reconstruits; la majeure partie de leurs habitants ayant disparu, les rares survivants ont dû se fixer dans les régions moins éprouvées.

Qui dépeindra la tristesse de l'existence de ces pauvres gens perpétuellement sous la menace d'une invasion de pillards nombreux et bien armés, contre lesquels aucune résistance ne leur est possible? La fuite même est difficile devant des cavaliers arabes, bien montés, parcourant hardiment, pistolet au poing,

ces pays païens « Kirdis » que la loi musulmane destine à être des territoires de chasse! Noble rôle que celui de la France là-bas au centre africain! Sa mission humanitaire est celle de l'Angleterre au Soudan, de l'Etat indépendant au Tanganika : protection de peuplades désarmées et craintives contre les razzias des sultans esclavagistes destructeurs d'hommes et de villages.

La France ne peut faillir à cette tâche qui comporte une part suffisante de grandeur pour la payer des sacrifices indispensables. Un moment il fut question de réduire les effectifs dans ces régions. Heureusement on n'en fit rien. Tout affaiblissement au Tchad, en relations avec notre domaine de l'Afrique du Nord, la Tripolitaine et l'Egypte, aurait une fâcheuse répercussion dans le monde musulman. Nous disposons là-bas d'un millier de soldats noirs de toutes races; c'est à peine suffisant pour se maintenir sur la défensive devant les forces du Ouaddaï, du Kouti et des Kouans Senoussistes.

L'occupation du Borkou et du Ouaddaï s'impose à brève échéance; elle ne nécessiterait qu'un renfort d'un bataillon : cinq cents hommes environ. Une action parallèle des Anglais du Darfour, qui est dans leur zone d'influence, mettrait fin au honteux trafic des esclaves. C'est par milliers que ceux-ci, chaque année, sont emmenés du centre africain vers la Méditerranée. Et quel déchet au cours de la terrible traversée du désert! Cinquante pour cent, avouaient les caravaniers que nous combattîmes plus tard à Ouéta! C'est un devoir impérieux que de mettre un terme à ces atrocités. Maintenant que le partage de l'Afrique entre les puissances est pourtant chose faite, il existe encore une route laissée libre au commerce des esclaves. El-Facher, Abéché, Koufra, Ben-Ghazi, en marquent les honteuses étapes.

La France et l'Angleterre se doivent de supprimer

à jamais cet état de choses. Du Sénégal au Kanem, du Maroc à la Tunisie, notre pays a réussi à empêcher tout trafic de chair humaine. L'œuvre reste à compléter plus à l'Est.

Nous étions à la fin de février et je commençais à être inquiet sur le sort du capitaine Brunet, quand je reçus une lettre de lui annonçant son retour ; le bruit avait couru d'une agression par une bande ouaddaïenne. Il n'en était heureusement rien ; quelques jours après la réception du courrier, je montai à cheval pour aller à la rencontre du voyageur que je trouvai en parfaite santé, ramenant une escorte intacte ; seul son cheval, piqué par la tsé-tsé, était perdu.

Le capitaine, enchanté de son voyage, me raconta les chasses faites dans la région inhabitée qui sépare le Chari de la résidence du sultan du Kouti ; la piste suit les rives du Bangoran et utilise le plus souvent des sentiers d'éléphants. La petite colonne avait rencontré plusieurs de ces pachydermes, des girafes et d'innombrables antilopes qui avaient assuré le ravitaillement en viande fraîche.

Quant au sultan Senoussi, effrayé par l'arrivée des troupes de Fort-Archambault, par leur jonction dans ses Etats avec celles venues du haut Oubangui, et par la descente sur le lac Iro de la compagnie du Melfi, il avait promis de remplir ses engagements envers la société concessionnaire dont il avait lésé les intérêts. Aussi, faisant contre fortune bon visage, pour recevoir nos troupes avec pompe, le sultan avait disposé en haie plusieurs centaines de Bazinguers armés de fusils de tous modèles. A cette démonstration, qu'on pouvait à la fois prendre ou pour une marque de déférence ou pour une menace, s'étaient bornées les hostilités. Notre réponse avait été l'entrée de l'escorte sénégalaise dans le palais de terre, mesure que Senoussi dut accepter, bien qu'à contre-cœur.

V

DANS LE BAHR-SARA. — LUTTE CONTRE LE BANG-DAI, CHEF DES SARAS

Le retour du capitaine Brunet allait me permettre de remplir la mission dont j'étais chargé dans la vallée du Bahr-Sara. Je me mis en route avec une petite escorte de tirailleurs sénégalais le 24 mars, pour Daï, chef-lieu de mon nouveau district.

Au départ de Fort-Archambault, le sentier, après avoir serpenté pendant trois kilomètres à travers des champs de mil, était coupé par le Bahr-Azreg, affluent du Chari. Il nous fallut le traverser à l'aide de deux mauvaises pirogues, passer les chevaux à la nage et perdre une heure à franchir cette rivière large de cinquante mètres à peine, mais dont la grande profondeur interdisait tout pont improvisé.

Après une chevauchée de cinq heures dans les plaines basses, herbeuses et vertes, où paissaient des hardes d'énormes antilopes, nous atteignîmes, vers midi, le village du chef Ngar-Bembé, vieillard vénéré de ses administrés, frère du chef des Saras, le Bang-Daï Modou, hostile à notre domination. Il lui avait, à plusieurs reprises, conseillé de se soumettre aux Français. Je parlai longuement à ce brave homme et lui demandai avec insistance d'essayer encore une fois d'user de son influence pour ramener son frère à de meilleurs sentiments. « Tu vas, lui dis-je, envoyer un courrier pour lui rapporter notre entretien. » Ngar-Bembé secoua tristement la tête, me remercia et déclara avec découragement : « J'ai tout tenté ; il n'y a plus rien à faire et Modou ne devra s'en prendre qu'à lui en cas de malheur. » Je me sentais tout peiné d'avoir,

pour mon début, à entrer en lutte contre le frère d'un noir si sympathique; mais il importait de faire respecter notre autorité.

Nous reprîmes donc notre marche dans l'après-midi. Les porteurs de Ngar-Bembé nous conduisirent jusqu'au village de Guétolo où nous passâmes la nuit, campés sous un énorme figuier dont le feuillage abritait des ramiers attirés par les baies savoureuses. Le chef me fit promettre de demeurer à ma prochaine visite une journée entière chez lui pour chasser les antilopes qui dévastaient ses récoltes; j'eus en effet l'occasion, quelques mois plus tard, d'abattre, à une demi-heure du village, une douzaine de ces magnifiques bêtes; j'en fis don aux habitants pour les indemniser des obligations que la situation de leur bourgade, sur la route d'étape, leur imposait.

Repartis dans la nuit, nous arrivâmes au petit jour devant le Bahr-Sara. La zone d'inondation constituait, aux basses eaux, un marais herbeux, desséché, au sol craquelé, sans un arbre, s'étendant sur près de quatre kilomètres de part et d'autre des rives. Mais à cette époque de l'année le fleuve n'avait guère plus de cinq cents mètres de largeur, c'est-à-dire deux fois celle du Chari à Fort-Archambault. Sur un banc de sable était établi un petit village de pêcheurs saras auxquels nous avions précédemment accordé l'aman dans le but d'assurer les communications entre les deux postes. Habiles passeurs, ils nous transportèrent rapidement sur l'autre rive, en territoire rebelle. Ces piroguiers étaient, en réalité, les meilleurs espions de Modou, qu'ils renseignaient sur tous les mouvements de nos troupes. Mais il importait, avant tout, de pouvoir franchir le fleuve et cette nécessité nous obligeait à fermer les yeux sur leur rôle un peu louche.

A la suite de l'action opérée quatre mois auparavant, au moment de la fondation du poste de Daï, les villages hostiles avaient été évacués. Nous en traversâmes

plusieurs; celui de Béko offrait la particularité de donner asile, au sommet des hauts arbres, à plusieurs familles de marabouts auxquels je me promis de venir emprunter quelques plumes dès que l'état politique du pays pourrait me permettre cette distraction. Mais les marabouts sont des oiseaux migrateurs et quand cette heureuse période arriva, ils avaient tous disparu.

A dix heures du matin, nous avions franchi les soixante-dix kilomètres qui séparent Daï du Chari et le poste apparaissait à nos yeux. Un quart d'heure après la colonne faisait son entrée dans ma nouvelle résidence. Le soleil était ardent et ce me fut une grande joie de constater que les habitations s'abritaient dans un îlot de verdure, constitué par quelques arbres de taille moyenne mais de feuillage épais et verdoyant.

Serrées sur un très petit espace, en raison des nécessités de la défense, les cases de chaume qui composaient les habitations de la garnison, les écuries, les magasins et greniers, étaient entourées d'une enceinte palissadée. Des poulets picoraient du grain, des cabris couraient entre les cases, les chevaux hennissaient, des meules de fourrage et de mil en épis se dressaient dans la cour et à l'extérieur. L'ensemble avait l'aspect reposant d'une ferme coquette. On n'eut guère dit un poste en pays ennemi.

Mais la réalité était moins séduisante! Lorsque je demandai de l'eau, le sergent sénégalais me déclara que le convoi n'était pas encore de retour. J'appris alors que le fleuve était à cinq kilomètres; une corvée journalière était faite à l'aide de tonnelets, peaux de boucs et autres récipients portés à dos d'âne ou de cheval. Enfin vers midi apparut le fameux convoi grossi d'un certain nombre de femmes qui étaient allées laver leur linge sous la protection de l'escorte. Pour cette raison la corvée, partie de bonne heure le matin, ne rentrait qu'au moment où le soleil passait au zénith.

Je me préparais à prendre avec délices un tub, quand mon habitation fut envahie par une nuée d'abeilles attirées par le précieux liquide. J'entrepris de lutter avec un chasse-mouche contre ces dangereux visiteurs ; le succès leur resta et je dus, de guerre lasse, supporter la présence inquiétante de ces bestioles qui se posaient partout pour étancher leur soif. Heureusement elles songeaient plutôt à boire qu'à nuire. Pendant le déjeuner ce fut une autre affaire ; à chaque instant les abeilles s'introduisaient dans les verres et on courait le risque grave d'en avaler une.

Aussi, bien que le poste eût été construit dans un but politique sur l'emplacement même de la case du Bang-Daï, je résolus de le transporter au bord du fleuve, autant pour éviter le voisinage des ruches, — troncs d'arbres évidés placés sur des branches — que pour remédier aux difficultés du ravitaillement en eau.

J'ai dit que celui-ci était assuré par des ânes et par des chevaux capturés au cours des escarmouches avec les rebelles. La perte de temps et la nécessité de dégarnir la garnison pour fournir une escorte étaient les gros inconvénients du système ; en outre les animaux se trouvaient blessés par les charges mal arrimées et je calculai qu'il serait beaucoup plus avantageux d'utiliser les chevaux pour ma cavalerie d'exploration. Le Bang-Daï et ses partisans, très bien montés, rendaient, en effet, par des déplacements constants, toute poursuite impossible à des fantassins.

Je fis seller un cheval et suivis le sentier conduisant au fleuve. Nous descendions insensiblement dans la vallée à travers les champs de mil du village de Daï, dont les nombreuses cases abandonnées et les greniers dénotaient l'importance ; chemin faisant je me promis de mener rapidement les opérations pour rendre ce pays à la vie.

Après la traversée des cultures nous entrâmes dans

la vallée du Babo, affluent du Bahr-Sara. Bordée de rives basses et herbeuses, l'eau noirâtre coulait lentement entre des bancs de vase, sur lesquels s'ébattaient par centaines, oies, canards, sarcelles, grues couronnées et aigrettes; d'énormes pélicans se laissaient glisser gravement au fil de l'eau; des poissons bondissaient, scintillaient un instant au soleil et retombaient en frappant fortement la surface J'eus l'occasion plus tard de capturer nombre de ces poissons sauteurs, ils avaient l'apparence d'une carpe et offraient cette particularité de répandre une forte odeur de musc, provenant d'une poche placée dans les ouïes.

Je compris, à l'aspect de la vallée, que les Saras avaient construit leur village loin du fleuve pour éviter les crues de la saison des pluies, et désespérai de pouvoir jamais déplacer le poste. Pourtant, en continuant ma reconnaissance le long de la rive, je découvris, à quelques kilomètres en amont du point où nous étions arrivés, un emplacement convenable, ombragé par de beaux arbres. Le sous-bois indiquait que cette partie du pays n'était à aucune époque de l'année inondée; une route toujours praticable conduisait au village. Le fleuve était à moins de deux cents mètres, enfin il n'y avait pas ici de ruches et du haut de ce mamelon on jouissait d'une vue étendue sur la vallée.

Mon choix était fait. Je revins le lendemain matin de bonne heure avec tout un matériel de petits piquets et de cordes et je commençai immédiatement le tracé du nouveau poste, qu'un vieux sénégalais, Séka-Kanté, fut chargé de construire pendant mon absence, car je devais partir dès le jour suivant pour commencer la répression des rebelles.

Comme tous les noirs, dont l'armement est primitif, les Saras pratiquaient surtout dans leurs luttes intestines la guerre d'embuscade et de surprise, mais ne se

sentant pas de force à lutter contre nous, ils faisaient le vide devant nos colonnes qui trouvaient les villages évacués. Les armes de la tribu étaient constituées par des couteaux de jet, sorte de sabres recourbés à deux branches, sans poignée, et par des lances barbelées qui avaient une portée de près de quatre-vingts mètres. De larges sagaies pour la lutte corps à corps complétaient leur armement; en revanche on ne trouvait dans le pays ni flèches ni fusils. Dans ces conditions et sous la réserve de se bien garder pour éviter d'être entourée par des masses de guerriers, une colonne, même de faible effectif, n'avait pas grand'chose à craindre.

Des pêcheurs Tounias du Bahr-Sara étaient venus m'apprendre que le groupe de villages Dargoumou-Doddogo-Tassa abritait un grand nombre de rebelles réfugiés et contenait un dépôt de chevaux du Bang-Daï. Je résolus de surprendre ces villages par une marche de nuit.

La petite colonne, comprenant quinze tirailleurs sénégalais, quelques auxiliaires saras à cheval, transfuges à mines patibulaires, chassés de leur tribu, les guides, des porteurs de bagages et de vivres, quitta le poste à trois heures de l'après-midi, s'engageant à la file indienne dans le sentier qui conduisait au fleuve. Une heure plus tard nous traversions le Babo en utilisant un gué vaseux; sur la rive droite s'étendait une plaine dénudée, couvertes eulement d'une herbe courte et jaunie, terrain d'inondation au sol noirâtre, craquelé d'innombrables fissures dessinant une mosaïque qui rendait la marche très pénible, « terre cassée du commandant Lenfant ».

J'aperçus là mon premier rhinocéros. Courte sur jambes, deux lourdes cornes sur une tête épaisse où l'on distinguait à peine les yeux très petits, cette masse grise, informe, qui évoquait quelque chose d'antédiluvien, s'avançait sur nous en trottinant. Au premier

coup de feu le monstre s'arrêta, souffla puissamment et fit mine de vouloir me charger. Deux autres coups de fusil mirent en fuite le hideux pachyderme, qui se dirigea d'un petit trot tranquille vers le taillis fermant la plaine au Sud.

La nuit était venue, une nuit noire et sans étoiles; la colonne serpentait en silence dans la brousse suivant un sentier étroit à peine tracé. Souvent le pied heurtait des mottes de terre durcie ou entrait dans les crevasses du sol. Les guides s'arrêtèrent tout à coup: nous étions arrivés devant le Bahr-Sara. Au-dessus de la masse blanche des eaux nous distinguions, sur l'autre rive, les feux d'un petit campement de rebelles dont les chiens commencèrent à aboyer. Les pêcheurs Tounias qui nous servaient de guides nous firent passer le fleuve à gué et nous reprîmes notre marche silencieuse vers le Sud. La lune s'était enfin levée mais elle éclairait à peine; la brousse restait mystérieuse, on y entendait des craquements, des bruits de bêtes qui galopaient, des glapissements d'animaux inconnus. Deux fois le désordre se mit dans la petite colonne, des rhinocéros furieux d'être dérangés faisaient entendre leur terrible souffle, d'autant plus impressionnant que l'obscurité était presque complète; on les entendait charger et traverser le convoi; des porteurs jetèrent leurs bagages à terre et grimpèrent dans les arbres.

A quatre heures du matin nous étions devant Doddogo. Comme dans tous les villages saras, les cases de paille étaient dispersées au milieu des champs de mil, ce qui rendait difficile la surprise. Nous avions trop peu de monde pour cerner le village; les chiens aboyèrent, un coup de feu retentit; on entendit battre le tam-tam et les habitants prirent la fuite après une courte résistance. Un des tirailleurs avait été grièvement blessé au bras d'un coup de couteau de jet. Les prisonniers ne voulurent donner aucun renseignement sur le



CHASSE AU RHINOCÉROS.



PAGAYEURS AU REPOS.

(Photographies du Lt Tourenq.) Page 35.

fameux Bang-Daï. Persuasion, menace, rien n'y fit.

Continuant notre route, nous enlevâmes le lendemain quelques autres villages, sans autres avantages que la capture de chèvres et de chevaux. Plus loin, une surprise nous attendait : un chef se porta à notre rencontre, nous fit cadeau d'un poulet blanc, symbole de paix, et déclara être de nos amis. Il nous conduisit à son village; là, les guides l'accusèrent d'abriter des rebelles. Il nia, mais reconnut pourtant avoir en dépôt deux chevaux du Bang-Daï, se déclarant prêt à nous les remettre; c'étaient deux bêtes choisies parmi les plus mauvaises du village, l'une était aveugle et d'une maigreur extraordinaire, l'autre vieille et boiteuse. Nous feignîmes de nous laisser convaincre pour obtenir des renseignements, mais ce fut sans résultat.

De plus, quand nous voulûmes reprendre notre route, nous fûmes arrêtés à une lieue de là devant une rivière peu large, mais profonde, par la disparition de la pirogue qui servait à la franchir; la duplicité des habitants ne faisait aucun doute et je commençai à regretter ma mansuétude. Il nous fallut construire un radeau d'herbes sèches et perdre là plusieurs heures.

Nous campâmes à N'gakasabé, où les habitants nous accueillirent froidement mais sans hostilité; ils consentirent à nous conduire le lendemain sur le Bahr-Sara à Kourbo, petit village de pêcheurs où nous pûmes nous emparer de pirogues que je fis diriger sur Daï; elles devaient, par la suite, nous être fort utiles.

J'étais découragé devant cette passivité de gens évidemment hostiles, devant le mutisme des prisonniers; je me rendais compte de l'inutilité de nos efforts contre une pareille force d'inertie. A notre approche, les Saras s'enfuyaient en faisant le vide pour rentrer dans leurs villages aussitôt après notre départ, selon une tactique qui leur réussissait depuis quatre ans.

Seuls les esclavagistes eussent pu avoir raison de ces tribus en traquant les habitants et les envoyant au

loin comme esclaves ; les autres, terrorisés, se seraient soumis. Mais les Saras savaient que nous ne gardions pas de prisonniers et nous craignaient peu. Je pensais qu'il n'était pas indispensable de dévaster le pays et que mieux valait s'en rapporter, pour la capture de Bang-Daï, à un hasard heureux. Je pris le parti de promettre une haute récompense à l'émissaire qui dévoilerait la retraite du chef rebelle. Donc, abandonnant pour l'instant toute idée de répression, je repassai le Bahr-Sara afin d'explorer les pays inconnus du Sud.

Notre marche se poursuivait, monotone, quand, au détour d'un étroit sentier qui courait dans la plaine couverte de boqueteaux, un petit village apparut dont les habitants se mirent aussitôt à sonner de la trompe et se réunirent menaçants, sagaies, couteaux et boucliers d'osier en main. Les femmes s'enfuirent en criant ; dans la brousse retentirent les appels de guerre et les sons aigus des sifflets en corne d'antilope.

J'avais arrêté ma troupe non loin des premières cases et faisais expliquer par l'interprète que nos intentions étaient toutes pacifiques. Devant nous, les noirs continuaient à brandir leurs armes ; après un quart d'heure de palabres, le chef consentit à venir me trouver, me remit deux poulets blancs et me serra la main. Sur ses conseils les guerriers replacèrent leurs armes dans les cases et firent même préparer la nourriture de la colonne.

J'exprimai mon intention de continuer vers le Sud le lendemain. Le chef me promit de me conduire au prochain village sans vouloir donner d'autres renseignements sur l'arrière-pays. J'appris, cependant, que j'avais quitté la région des Saras pour entrer dans celle des Mbayes ; les deux races avaient beaucoup d'affinités, mais les dialectes étaient différents. Les tatouages ici partaient des épaules pour se rejoindre sur la poitrine et descendre jusqu'au ventre ; c'étaient de petites

hachures parallèles faites au couteau. Les femmes étaient nues et avaient le crâne complètement rasé; les hommes portaient le tablier de peau de chèvre. Ils buvaient de la bière de mil, aromatisée au tamarin et au miel et fumaient dans des pipes d'argile à long tuyau; ils aspiraient à plusieurs reprises une grosse quantité de fumée et l'envoyaient gravement dans la bouche du voisin qui la rejetait par le nez.

Nous fîmes bonne garde durant la nuit; il n'y eut d'ailleurs aucun incident. Au jour, la marche fut reprise; mais une comédie désagréable commença, il nous fallait changer de guide à chaque village, et comme le pays était très peuplé nous n'avancions naturellement que très lentement. Toutes les dix minutes, nouvelles cases, les pourparlers recommençaient; la plupart du temps on nous accueillait bien, on nous offrait des œufs et des poulets, mais aussi on déclarait le chef absent et l'on refusait de nous conduire plus loin sans son autorisation. Nous prîmes le parti de pousser chaque fois devant nous un homme apeuré qui était vite enchanté de nous accompagner et d'avoir l'occasion de nous examiner plus longuement.

Massala, où nous entrâmes trois jours après notre départ de Kourbo, était un centre très important dont le chef, Gabama, connu à plusieurs journées de marche à la ronde, nous reçut parfaitement. Il insista pour que nous passions la nuit chez lui; il nous ferait conduire le lendemain chez son voisin, Niamba, chef de Guidikoutou. Nous acceptâmes.

Le village était propre et riche; les cases, formées de toits de chaume coniques, avaient des murs de paille tressée et reposaient sur des soubassements d'argile battue; les portes étaient très basses et il fallait ramper pour les franchir. Les greniers regorgeaient de grains; partout se dressaient de hautes jarres de terre ventrues où fermentait la bière de mil;

des poulets et des chèvres couraient autour des habitations; les nombreux chevaux au piquet étaient le plus sûr indice de prospérité. Les tombes se trouvaient auprès des cases : poutres de bois grossièrement sculptées, peintes en ocre et fichées verticalement, ou mausolées d'argile rouge en forme de bouclier ovale, bombé, avec arête longitudinale. Les lianes à caoutchouc abondaient dans le pays, mais l'extrême densité de cette population d'agriculteurs avait nécessité des défrichements considérables; les cultures se rejoignaient de village à village et nuisaient au développement des caoutchoutiers détruits chaque année; les habitants n'utilisaient d'ailleurs le caoutchouc que pour en garnir l'extrémité de leurs baguettes de tambour.

VI

UNE RAZZIA BAGUIRMIENNE

L'arrivée chez Niamba nous ménagea une surprise. Ce chef était de taille gigantesque; il portait pour tout vêtement une sorte de chemise blanche flottante, très crasseuse, qui lui tombait jusqu'aux genoux et une petite calotte de cotonnade bleue recouvrant le crâne rasé de près. Un ventre rebondi lui donnait une allure majestueuse; le visage respirait la franchise. Niamba m'offrit un bouc barbu, minuscule et puant, et déclara regretter de ne pouvoir faire plus parce que les Baguirmiens lui avaient tout pris. Etonné, je demandai des explications. Comment les Baguirmiens étaient-ils venus jusqu'ici à quatre cents kilomètres de chez eux ? C'était bien exact pourtant : une razzia avait, l'avant-veille, pillé plusieurs villages voisins, incendié les habitations et emmené de nombreux habitants en captivité, parmi lesquels un des fils de Niamba.

Je promis de faire tout ce que je pourrais pour le lui rendre et il m'offrit ses deux autres fils comme guides; ils devaient d'abord me conduire chez le chef Doubadana particulièrement éprouvé par la visite des pillards. J'exprimai le désir de descendre un peu plus loin vers le Sud; Niamba jeta de hauts cris. Le lendemain matin, cependant, malgré la résistance des fils de Niamba, je pris un sentier qui suivait cette direction. Le pays très verdoyant était boisé, couvert d'herbes et de marais, coupé parfois de larges plaques de calcaire noirci; de nombreuses pistes d'éléphants étaient visibles.

Au premier village les habitants s'enfuirent et refusèrent d'entrer en relations; au deuxième on nous lança des sagaies et quelques porteurs prirent le large en jetant leur charge à terre. Je dus faire tirer quelques coups de fusil sur les assaillants; les guides se mirent à trembler de tous leurs membres et demandèrent à rentrer chez eux. Je refusai, mais je dus les placer sous escorte, car ils voulaient s'enfuir. Devant cet incident malheureux je résolus de ne pas pousser plus loin une pénétration qui devait être avant tout pacifique et, remontant dans le Nord-Ouest, je me fis conduire chez Doubadana. Nous y arrivâmes après avoir traversé quelques villages incendiés. C'était l'œuvre de nos protégés les Barguimiens qui, autorisés par nous à lever l'impôt pour le compte de leur chef sur la rive gauche du Chari, avaient profité de notre ignorance du pays pour descendre dans le Sud et opérer une razzia d'esclaves. Doubadana me promit de me conduire sur la piste des pillards; il était très affecté, car son fils avait été tué en défendant le village. « Je devais, dit-il, me méfier du chef de Béboro, un certain Domgili, puissant et redouté, qui avait fourni aux Baguirmiens un important contingent de cavaliers et reçu trente esclaves en récompense. »

Au gros village de Bentana, un groupe d'indigènes à cheval arriva au galop sur nos derrières et nous

dûmes nous dégager à coups de fusil. Nous campâmes dans ce village; pendant la nuit, les habitants tentèrent une surprise, mais ils ne surent pas garder le silence qui convient à ce genre d'opération; une sentinelle donna l'alarme et le tonnerre de quelques feux de salve découragea les assaillants. On nous laissa dès lors goûter jusqu'au matin un peu de repos.

Au point du jour la marche fut reprise à la poursuite des esclavagistes. La route tracée dans la brousse par les Baguirmiens se composait de plusieurs pistes parallèles, celles du milieu formées par les esclaves encadrés et surveillés par les lignes de cavaliers sur les flancs. La poussière soulevée était suffocante et nos porteurs de bagages, pour l'éviter, s'étaient placé des tampons de feuilles vertes devant le nez et dans la bouche. Quelles souffrances avaient dû endurer les malheureux prisonniers?

Après quatre jours de marches forcées nous rejoignîmes enfin, à Koumra, l'armée baguirmienne. C'était une smala invraisemblable, commandée par l'eunuque Katourli, gros et gras, à figure fraîche et poupine. Paré d'une tunique ample d'un bleu déteint, serrée à la taille par une large ceinture blanche, la tête couverte d'un fez rouge enroulé d'un turban blanc, il portait un mousqueton Gras en travers du dos, des pistolets à la selle, et montait un cheval de grande taille qui secouait fièrement son mors arabe d'où pendaient de minces lanières de cuir rouge.

Il y avait là un millier d'hommes, d'enfants, de courtisanes, de domestiques, un train considérable d'ânes et de bœufs porteurs, transportant tout un matériel de cuisine et de campement où l'on voyait pêle-mêle des peaux de bouc, des nattes, des vases de cuivre étincelants au soleil et de noirs pots de terre, des calebasses de bois entassées dans des filets et des sacs de cuir jaune bourrés de vivres.

Les hommes avaient de longues robes flottantes;

ils égrenaient des chapelets suspendus à leur cou et portaient des fusils de tous modèles et des sagaies; les femmes, vêtues de multiples étoffes salies par le voyage, avaient le traditionnel morceau de corail planté verticalement dans l'aile du nez et les cheveux tombant sur le cou en fines nattes tressées et gommées d'une sorte de poix noirâtre.

Le camp présentait une grande animation. Ici, des esclaves tiraient à la corde des chèvres et des moutons; là, étaient des poulets en cage; des chiens poursuivaient le bétail; tout cela, aboyant, criant et bêlant, faisait une assourdissante cacophonie. Des servantes crasseuses et déguenillées portaient sur leur tête des charges énormes et informes; des palefreniers, vêtus de lambeaux de cotonnade, traînaient à l'abreuvoir des chevaux épuisés dont la tête paraissait trop forte pour le col amaigri et dont les hanches perçaient la peau. A côté des petits chevaux saras on pouvait voir, près des tentes des chefs, des bêtes magnifiques, richement carapaçonnées d'étoffes voyantes où le rouge des tissus s'alliait au velours gris, tacheté de noir, des peaux de panthère. Les cavaliers, loqueteux, avaient cependant grand air avec la ceinture de cotonnade blanche ceignant les lambeaux flottants des longues tuniques, les bottes de cuir rouge, trouées, laissant passer les orteils, mais dressant dans le flanc des bêtes cabrées la pointe de gros éperons de fer ou le coin brutal de larges étriers.

Katourli reconnut volontiers ses torts. L'armée baguirmienne, reconduite sous escorte, dut repasser sur la rive droite du Chari. J'accompagnai les Baguirmiens dans le Nord jusqu'à Goundi et me préparai à rentrer à Daï. Le soir du départ je pus enfin jouir d'un repos bien gagné; il était six heures et demie, le soleil venait de disparaître; une lueur mauve teintait l'horizon; la fraîcheur du soir était délicieuse et je m'étendis dehors sur une natte devant la case du

chef de village, l'alifa Goumbougou. Un vol ininterrompu de ces grosses chauves-souris rouges, nommées roussettes, montait vers le Nord. Un commerçant bornouan donnait une sérénade; les sons doux et vieillots qu'il tirait de son primitif violoncelle accompagnaient une mélopée agréable comme l'air pur et léger du soir. Assis sur un siège élevé et rustique de bois noir, l'alifa se recueillait gravement au milieu des courtisans accroupis sur le sol; de ce groupe se détachaient silencieusement des gens qui, après s'être inclinés, disparaissaient, aussitôt remplacés par d'autres venus du fond du village apporter leur salut au chef. Car Goundi est une grosse agglomération; ses deux mille paillottes, entourées de murs de paille tressée, couvrent une énorme étendue.

Je partis le lendemain de bonne heure; deux jours après j'étais de retour au poste. Les esclaves furent rendus à la liberté, y compris le fils de Niamba qui, plus tard, revint à Daï me remercier. Malheureusement, la variole, qui faisait des ravages horribles en pays Mbaye, s'était mise dans le camp des Baguirmiens et, parmi les prisonniers délivrés, beaucoup atteints par le fléau durent attendre à Daï leur guérison avant de rentrer chez eux. Malgré les précautions prises, l'épidémie gagna le camp; elle coûta la vie à trois femmes de tirailleurs.

L'autorité profita habilement de la faute des Baguirmiens pour prendre une mesure politique d'une extrême importance, que les faibles effectifs dont nous disposions et notre position encore mal assise n'avaient pu permettre de réaliser plus tôt : l'accès de la rive gauche du Chari fut interdit au sultan du Baguirmi.

Avant notre entrée au Tchad, les pays entre Chari et Logone, que nous venions de placer sous notre autorité directe, servaient de territoire de chasse à l'homme, aux bandes du sultan, qui vendait les esclaves aux Ouaddaïens, aux Touaregs et aux Arabes du Nord.

Tout en interdisant dès notre arrivée aux Baguirmiens ces expéditions, nous leur avions conservé le droit de lever l'impôt dans ces régions. La mesure énergique qui venait d'être prise avait donc une importance considérable, et pour en faire trouver moins dure l'application, une indemnité annuelle était versée au sultan; les chefs influents de la rive gauche du Chari devaient de plus, chaque année, se rendre à la capitale du Baguirmi pour présenter leurs hommages à leur souverain honoraire.

VII

MORT DU BANG-DAI. — LA PAIX. QUELQUES COUTUMES INDIGÈNES

La chance allait bientôt nous favoriser. Dans le courant du mois d'avril, une patrouille, envoyée à la recherche de l'introuvable chef des Saras, se heurta par hasard au rebelle et à toute sa smala, campés sur les bords du Bahr-Sara, à moins de trois heures du poste. Dans le combat qui s'ensuivit, le Bang-Daï Modou trouva la mort; son frère, Ngarniébé, vint aussitôt demander le commandement de la tribu et réclamer les éperons de cuivre, insignes fétiches pris par la patrouille. Trente mille Saras faisaient leur soumission.

J'allais pouvoir me reposer un peu et chasser les antilopes nombreuses qui venaient dans la vallée du Babo, à quelques centaines de mètres à peine du poste nouvellement créé.

Mon vieux Sénégalais Séka-Kanté avait fait des merveilles, les meilleurs toits, les nattes les plus neuves du village rebelle avaient servi à construire le camp des tirailleurs. Il ne manquait rien; écu-

ries, étables, greniers, magasins et cuisines, tout était prêt à mon retour de l'expédition. Le brave noir me fit visiter mon habitation : trois compartiments entourés d'une large véranda; je dois convenir cependant que les murs n'étaient pas très droits et présentaient des vallonnements inquiétants; la notion du fil à plomb faisait visiblement défaut à mon architecte, je ne l'en complimentai pas moins vivement et son visage bronzé s'éclaira alors d'un large sourire.

D'ailleurs, après les fatigues de la route, notre résidence nous paraissait tout à fait confortable. La proximité de la rivière en rendait le séjour attrayant et la soumission des rebelles nous valait de fréquentes visites de nos anciens ennemis.

Le nouveau Bang-Daï s'était fixé dans l'ancienne case de son frère, comme le voulait la tradition sara. Peu à peu les habitants réintégraient leur village et le désert se peuplait autour du poste.

Les Saras nous donnèrent le spectacle d'une pêche dans le Babo; le fleuve était très poissonneux et n'avait pas en cette saison plus d'un mètre cinquante d'eau. Hommes, femmes, enfants, au nombre d'un millier, étaient entrés dans la rivière; les uns frappaient l'eau à coups de bâton, les autres tenaient des filets de deux mètres sur un, terminés, aux petits côtés, par des tringles de bois; les poissons effrayés bondissaient, tombaient dans les filets fermés aussitôt; les femmes, munies de paniers d'osier, recueillaient le butin.

Le Bang-Daï envoya au poste quatre belles pièces, pesant chacune une quarantaine de livres. C'étaient un énorme silure à tête plate et moustaches démesurées, un poisson à reflets dorés, une sorte de carpe et une tanche de forme très allongée; ces deux dernières espèces étaient les plus rares et aussi les meilleures. Les prises se composaient surtout de silures et de poissons sauteurs dont j'ai déjà signalé la forte odeur de musc.

La pêche est une grosse ressource pour les indigènes du Chari et les méthodes varient avec les tribus. Partout les nasses sont connues, la cage d'osier, utilisée en France dans les étangs, est employée ici par les femmes sur les bancs de sable recouverts d'une faible couche d'eau et dans les rivières herbeuses; enfin la sagaie, lancée sur les poissons qui passent dans les parties peu profondes du fleuve, est d'un usage général.

Les Tounias de Fort-Archambault pratiquent chaque année une pêche d'ensemble. Toutes les pirogues du village réunies bout à bout forment un barrage mobile qui descend lentement le fleuve; à l'arrière des embarcations, est fixée une palissade de brindilles légères, plongeant à deux mètres sous l'eau et montant d'autant en l'air; elle est munie à sa partie supérieure d'une corbeille en filet. Tandis que le barrage glisse lentement au fil de l'eau, les habitants, en aval, font le plus de bruit possible; les poissons effrayés remontent le courant; ils rencontrent alors la palissade, sautent hors de l'eau, heurtent les brindilles de la partie supérieure, retombent dans les filets et dans les pirogues où les pêcheurs les assomment à coups de bâton.

Les Bouddoumas du lac Tchad tendent d'une île à l'autre de grands filets en travers des canaux. Les Baguirmiens coupent le fleuve par des barrages fixes en bois léger, munis de nasses. Les Kottokos du cours inférieur du Chari ont de longues pirogues de planches cousues, dont l'avant se relève majestueusement; l'arrière est muni d'un filet en corbeille qu'on peut abaisser et lever à l'aide d'un système à balancier. Pour attirer les poissons, les pêcheurs frappent sur le bord de l'embarcation trois coups rapides et indéfiniment répétés, qu'on entend la nuit à Fort-Lamy, pendant des heures entières, d'où par onomatopée l'appellation de *Ko-To-Ko*. Quant aux riverains du Congo, ils utilisent, en raison de la forte hauteur des

eaux, les arbres qui surplombent la rive pour y appuyer des barrages à nasses.

Les Saras se livrèrent fréquemment, durant l'été, à ces pêches. La mort du chef avait ramené le calme dans la tribu, qui reprenait peu à peu sa vie habituelle. Les villages n'étaient plus évacués à l'approche des reconnaissances; on nous accueillait sans empressement, mais avec une certaine déférence. Je sentais pourtant que cette peuplade, jusqu'alors indépendante, supportait difficilement le joug, pourtant léger, de notre autorité.

D'après les renseignements que je pus recueillir auprès des chefs, les Saras étaient venus à l'origine du Nord-Est, probablement du Baguirmi, et avaient conquis le pays, poussant les habitants dans le Sud. Les analogies de dialecte font penser que les Baguirmiens sont de même race, mais alliée aux Arabes du Nord-Est. La mission Chevalier estimait la taille moyenne des Saras à un mètre quatre-vingts. Agriculteurs, chasseurs, ils sont aussi d'habiles cavaliers et montent sans selle, le tablier de cuir flottant sur la croupe de leurs poneys.

Les Saras, de nature indépendante et guerrière, ne souffrent aucune autorité, à peine celle du chef du village et leur humeur batailleuse se lit aux nombreuses cicatrices que les couteaux de jet laissent sur leur corps nu. Aussi les essais de soldats saras n'ont-ils pas donné de très bons résultats; facilement indisciplinés, leur dressage est beaucoup plus long que celui des Soudanais. Fiers de l'autorité que leur confère le port d'un fusil, ils sont portés à en abuser aux dépens de la population. Je crois, néanmoins, que nous arriverons avec le temps à recruter dans ce pays; il faut noter qu'un des principaux chefs militaires du Ouaddaï, l'aguid Salamat Gomboro, est Sara de naissance. Enfin les Saras sont fétichistes et leur enrôlement limitera l'envahissement de nos troupes indigènes par les éléments musulmans.

VIII

LUTTE CONTRE LE CHEF DOMDGILI

Si la plupart des Saras s'étaient soumis plus ou moins volontairement à notre autorité, il y en avait encore de rebelles à notre domination. Il était nécessaire de faire de fréquentes expéditions contre ces derniers. Parmi eux se trouvait le fameux Domdgili, chef de Béboro. Après le départ des Baguirmiens j'avais poussé une pointe rapide sur ce village. Nous y fûmes accueillis fort mal; les cavaliers tourbillonnaient autour de la petite colonne et faisaient pleuvoir sagaies et couteaux de jet. Le fils du chef de Nguéla, qui servait de guide, eut une grosse blessure au bras, et le fils du chef de Saada, atteint quatre fois, faillit passer de vie à trépas; nous dûmes nous donner du champ à coups de fusil, et nous installer en carré sur la place du marché pour le restant de la journée et la nuit. Comme je ne disposais que de neuf tirailleurs sénégalais, j'en mis deux en surveillance sur chaque face. Une patrouille d'auxiliaires, envoyée en corvée d'eau, eut quelque peine à rentrer dans le carré qui reçut à bout portant les cavaliers de la poursuite.

Quand la nuit fut tombée il ne fallut pas songer à dormir; c'était tout autour de nous un concert épouvantable, on essayait de nous intimider en imitant le rugissement du lion. Puis le silence se fit, je conseillai aux tirailleurs de redoubler de vigilance et bientôt une sentinelle signala qu'elle entendait quelqu'un s'approcher. Je fis crier de rester éloigné, on répondit qu'on voulait seulement nous causer. « Alors, dis-je, attendez le lever du jour; nous n'avons pas l'habitude de recevoir pendant la nuit et si quelqu'un avance

malgré cet avertissement, il sera accueilli à coups de fusil. » A peine avions-nous achevé que de tous côtés s'élevait une formidable clameur : les guerriers du village avaient rampé en silence jusqu'à proximité du carré. Je fis tirer sur les quatre faces et tout rentra dans l'ordre. D'ailleurs, la lune qui se levait permit une surveillance plus facile.

Au jour, renonçant à convaincre ces furieux avec mes neuf tirailleurs, je partis de Béboro en carré, les auxiliaires au centre, deux fusils sur chaque face suivant le dispositif de la nuit.

Voyant notre petit nombre, les habitants essayèrent encore de nous entourer; il y eut un moment de panique parmi les auxiliaires qui, affolés de terreur, voulaient rompre le carré pour prendre le large avec leurs chevaux. Je dus sortir de l'étui mon revolver et en menacer quiconque dépasserait les deux hommes de tête. Pendant ce temps, exécuté en marchant, le feu des faces éloignait les agresseurs et nous gagnâmes en bon ordre la plaine dénudée du Babo où le terrain découvert découragea les assaillants.

Je revins le mois suivant et trouvai le village évacué. Je fis faire un peu plus tard une nouvelle tentative pour surprendre Domdgili. C'était la saison des hautes eaux. Une patrouille, montée sur une baleinière, essaya d'atteindre Béboro par le Babo grossi par la crue. L'opération fut très difficile et l'atterrissement aux abords du village rendu presque impossible en raison de l'existence d'un épais matelas d'herbe flottant sur la rivière. J'avais déjà remarqué cette particularité à mon premier voyage; sous le pas des hommes et des chevaux, cette sorte de tapis crevait sur des marécages dissimulés, heureusement peu profonds. Il fallut ouvrir un véritable passage à l'embarcation et les habitants eurent le temps d'évacuer le village.

Je quittai Daï pour Fort-Archambault en octobre 1905 et en pris le commandement en remplacement du

capitaine Brunet appelé à Fort-Lamy. A la suite d'opérations habilement menées par le sergent Priouzeau qui m'avait succédé à Daï, Domdgili se constitua prisonnier sur la promesse qu'il aurait la vie sauve.

Dans les environs de Béboro, on voyait les ruines de nombreux villages incendiés par ce chef dont les qualités d'énergie n'étaient pas douteuses et le prestige non moins certain. Aussi, après plusieurs mois de séjour à Fort-Archambault, Domdgili, au courant maintenant de nos habitudes et de nos procédés d'administration à la fois fermes et justes, était gracié et replacé à la tête de son canton. Cet essai ne fut pas heureux et Domdgili dut être définitivement éloigné après qu'il eut attaqué et incendié un nouveau village.

IX

RECONNAISSANCE SUR LA RIVE DROITE DU CHARI

La pénétration en pays Sara et Mbaye fut momentanément suspendue et les efforts reportés sur la rive droite du Chari. Fort-Archambault constitue un nœud hydrographique fort important. Le fleuve y reçoit, à l'Ouest, le Bahr-Azreg et le Bahr-Sara ; à l'Est, le Bahr-Salamat, l'Aouk, le Ba-Karé et le Bangoran. La crue atteint son maximum, trois mètres, en septembre. Du mois d'août au mois d'octobre, le pays se couvre d'inondations ; il est presque impossible de voyager à cette époque.

La saison des pluies s'étant prolongée fort tard, je dus attendre décembre pour commencer mes reconnaissances. La région entre le Bahr-Salamat et l'Aouk avait été déjà explorée ; par contre, au Sud, les cartes laissaient en blanc une large zone que les renseignements des indigènes donnaient comme inhabitée.

Je visitai d'abord la vallée du Bahr-Salamat; ce fleuve, large d'une vingtaine de mètres, encaissé dans de hautes berges d'argile bleuâtre, couvertes d'arbres très verts, roulait sur un lit de sable des eaux noirâtres. Il avait cette particularité curieuse d'être, suivant la saison, un affluent ou un déversoir du Chari. Le lac Iro servait de régulateur; grâce à la faible pente du sol, les eaux du lac Iro, en saison sèche, s'écoulaient vers le Chari et, quand la crue de ce fleuve se produisait, le Bahr-Salamat refluait vers l'Iro. Le lac est entouré d'une épaisse ceinture de hautes herbes et comme les rives sont très plates il faut monter sur un arbre pour découvrir la nappe centrale, extrêmement profonde d'après le lieutenant Gauckler qui l'a parcourue en pirogue.

Le Bahr-Salamat a une grosse importance militaire; il constitue une des voies d'invasion des peuplades guerrières de l'Est vers le territoire du Tchad; l'autre est formée par le Batha, qui, comme le Salamat, prend sa source au Ouaddaï. Pendant la saison des pluies, le pays étant impraticable, les bandes ouaddaïenne sont condamnées à l'immobilité; lorsque la saison sèche arrive, il ne subsiste de ressources sérieuses en eau que dans les sables du Batha et du Salamat qui deviennent alors les routes imposées à des colonnes importantes ayant des animaux à abreuver.

En janvier 1905 l'armée ouaddaïenne, qui fut arrêtée devant le poste du Yao, sur la lagune Fitri, avait suivi le Batha. En 1904, puis en mai 1906, les bandes qui marchèrent sur Fort-Archambault vinrent par le Salamat.

Le régime hydrographique de l'Aouk, du Bakaré et du Salamat est très complexe. Les deux premières rivières sont reliées entre elles par des canaux naturels, dont les eaux noires, sans courant, serpentent au milieu d'une plaine de « terre cassée », dans de larges

sillons herbeux. C'est un phénomène analogue qui fait communiquer le lac Tchad avec l'Atlantique, par les marais du Toubouri où se réunissent les eaux de la Bénoué, affluent du Niger, et celles du Logone, affluent du Chari.

Entre l'Aouk et le Salamat, ces « communications » aux rives vertes, contrastant avec la steppe jaunie par le soleil, reparaissent à l'Ouest dans la région voisine du Chari, et à l'Est dans celle touchant à l'Iro. Un grand plateau boisé sépare ces deux zones. Enfin, une véritable rivière naît à deux kilomètres du Salamat et, prenant une direction perpendiculaire à ce fleuve, va se jeter dans l'Aouk : c'est le ruisseau d'Ianga dont les eaux rapides proviennent d'infiltrations du Salamat.

Après avoir parcouru toute cette région peuplée de nombreux villages saras, je redescendis sur l'Aouk. Des traces d'éléphants se voyaient partout. Dans les herbes des rives, de larges foulées aboutissant au fleuve marquaient le passage des pesants animaux; c'étaient là de véritables chemins aux abords desquels la brousse ravagée était semée de troncs d'arbres et de grosses branches arrachées par des trompes puissantes. De-ci de-là gisaient, tout fumants encore, des tas d'énormes crottins jaunes. Dans les parties marécageuses le sol se creusait d'empreintes gigantesques. Le guide nous fit remarquer de menus branchages fraîchement mâchés. Evidemment les bêtes étaient proches.

L'oreille tendue, la carabine Lebel à la main, nous continuâmes à suivre la route frayée par les pachydermes. Un bruit sec de branches cassées se fit entendre et, dans une sorte de clairière, le guide nous désigna de la main toute une file d'éléphants.

Bien que les premiers se fussent déjà enfoncés dans le sous-bois, on pouvait en compter encore une vingtaine de toutes tailles. Le troupeau s'avançait lente-

ment, en bon ordre; les trompes s'élevaient, s'abaissaient, se balançaient sans cesse pour cueillir quelque feuillage ou écarter un obstacle gênant. De temps en temps un coup de sifflet strident, cri habituel des mâles, retentissait. Mais nous n'étions pas éventés et cependant nous nous trouvions à cent mètres à peine des plus proches. Il y en avait de tout noirs; d'autres, qui s'étaient roulés dans la vase, paraissaient blancs, la plupart semblaient gris, et les défenses d'un blanc mat se distinguaient nettement.

Sans mot dire, le guide, me faisant signe de le suivre, se glissa d'arbre en arbre sur le flanc de la colonne. Nous nous étions rapprochés ainsi à cinquante pas. Là, abrité derrière une fourmilière dont la masse conique de terre durcie émergeait de quatre à cinq mètres au-dessus du sol, je visai à la tête le plus gros des pachydermes. Je le vis s'arrêter brusquement, puis cette masse énorme avança de quelques pas encore, trembla un instant et s'affaissa. Deux autres bêtes de moindre taille, qui se trouvaient derrière, s'étaient également arrêtées, effarées, la trompe en l'air. J'eus le temps de leur envoyer deux coups de fusil qui les couchèrent à terre. Le reste du troupeau s'était éclipsé.

Dans la joie du triomphe j'allais quitter mon abri. D'un geste brusque le guide me saisit par le bras... Le plus gros des éléphants avait, dans un suprême effort, rejeté le corps de son compagnon tombé par-dessus lui. Le colosse se dressait de nouveau debout, sur ses quatre pieds. Je lui envoyai encore deux balles sans qu'il tombât. M'approchant alors et le visant au genou, je lui adressai mon dernier projectile. Nous étions arrivés à quelques mètres seulement du pachyderme. En équilibre sur trois pieds maintenant, la tête haute, les oreilles en éventail, il brandissait furieusement sa trompe vers nous. Ma carabine était vide. Me retournant pour demander des cartouches,



FORT-ARCHAMBAULT.



CHASSE A L'ÉLÉPHANT.

(Photographies du Lt Tourenq.

je vis le noir qui les portait s'enfuir... J'eus un instant d'effarement. Derrière moi, à moins de cent pas, ma dernière victime s'était aussi redressée et marchait sur nous. Mais le guide avait repris son sang-froid. Honteux de son premier mouvement, il revenait m'apporter mes munitions. Trois coups de fusil eurent raison de la bête. J'achevai alors la première et, par mesure de précaution, je tirai quelques balles dans la tête de celle qui était restée à terre.

Porteurs et tirailleurs qui, pendant toute cette scène, étaient restés en arrière, accoururent en poussant de triomphants You ! You ! Je pouvais maintenant examiner tout à loisir les pachydermes. Le plus gros était un vieux mâle énorme ; la partie visible de ses défenses atteignait bien un mètre de long et avait la grosseur de la cuisse. Le plus petit n'avait pas encore de défenses. Le troisième était une femelle qui allaitait et je remarquai alors que les pis étaient placés, non sous le ventre comme je le croyais, mais entre les membres antérieurs. Un tirailleur pressa vigoureusement de ses deux mains l'une des noires mamelles et le lait bien blanc jaillit à plusieurs mètres de distance. Les porteurs le recueillirent précieusement et m'en offrirent. Mais, malgré toute ma curiosité, je ne pus me décider à le goûter. Moins difficiles, les noirs le burent avec délices ; il pouvait bien y en avoir vingt litres.

Il s'agissait de dépecer les bêtes. L'opération menaçait d'être longue. Je fis dresser ma tente, car je tenais à conserver les défenses comme trophées de chasse. Heureusement des auxiliaires aussi nombreux qu'inattendus nous arrivèrent. Les indigènes des villages voisins, attirés par la fusillade, accouraient de toute part. Pendant plusieurs heures ils ne cessèrent de découper et de transporter à leurs cases d'énormes quartiers de viande embrochés sur de longues perches. Je m'étais fait réserver un morceau de trompe, dont la

chair, très fine, rappelle assez celle de la langue de bœuf.

Pendant que se poursuivait cette opération, quelques habitants des environs, vraisemblablement désireux d'augmenter encore leur provision de viande, s'offrirent à me faire tirer des hippopotames. Laissant ma petite troupe occupée à détacher les défenses à grand renfort de coups de hache, je partis.

La rivière n'était qu'à quelques centaines de mètres de là. J'aperçus sur un banc de sable, à peine recouvert d'une faible couche d'eau, un hippopotame qui sommeillait au soleil. Un coup de fusil, l'atteignant en plein corps, le tira de sa torpeur en le faisant choir, mais il se releva et gagna l'eau profonde qui se teignit aussitôt de son sang, en même temps que des bulles d'air montaient à la surface.

Les noirs plongèrent et poussèrent la masse morte sur la rive. C'était un mâle tout couturé d'effroyables blessures recueillies au cours de combats avec ses congénères ; les unes formaient sur la peau rougeâtre des cicatrices vieilles et noires ; les autres, encore fraîches, ouvraient dans le cuir, épais de plusieurs centimètres, des sillons montrant la graisse blanche. Ces plaies attestaient le caractère batailleur de ces animaux à l'aspect plutôt débonnaire. De tous côtés, sur le fleuve, pointaient hors de l'eau les têtes roses du reste du troupeau. Le sentiment de la curiosité l'emportait sur celui de la peur ; soufflant, plongeant, disparaissant et reparaissant sans cesse, les hippopotames cherchaient à deviner ce qu'il était advenu à leur compagnon.

Je regagnai le campement. La chasse était terminée, il me fallait continuer mon exploration. Mon but était la rive sud de l'Aouk ; j'interrogeai quelques-uns des habitants qui nous entouraient. Tous affirmèrent que le pays au delà du fleuve était désert. Ils s'offrirent à me conduire dans le Nord-Est au gros village de Kono.

Nous y arrivâmes de bonne heure le lendemain. Là, le hasard me servit miraculeusement ; j'essayais en vain de tirer quelques renseignements du chef quand il arriva du Sud un homme porteur d'un poulet blanc qu'il me remit en signe de soumission. Je demandai le nom de son village et sa position par rapport au point où nous nous trouvions, l'homme allait me répondre quand les habitants accroupis en cercle autour de nous lui firent des signes répétés pour l'engager à se taire. Intrigué, car je devinais que j'allais être enfin renseigné sur le fameux désert, je pressai mon visiteur. Il se troubla et reconnut que son village était dans le Sud, mais sur la rive droite du fleuve. Il s'empressa d'ajouter que sur l'autre rive il n'y avait qu'une brousse impénétrable.

Pour soustraire mon guide à l'influence des gens de Kono, je me mis immédiatement en route et nous trouvâmes quelques habitations où je laissai mes bagages sous la garde d'Abba Kottoko, le cuisinier. Continuant vers le Sud avec mes Sénégalais, j'atteignis l'Aouk un quart d'heure après. Une antilope au poil roux passait au bord de l'eau : un coup de fusil heureux l'abattit. Le guide émerveillé, sur la promesse qu'il aurait toute cette viande pour lui, consentit enfin à parler et promit de me conduire le lendemain dans un village situé sur la rive gauche.

Au petit jour nous franchissions le fleuve à gué. Un sentier bien frayé nous amena, après quatre heures de marche, à un groupe de quelques cases. De proche en proche nous visitâmes toute une série de petits hameaux; ils n'avaient que quelques habitations : coupoles de paille bien tressée, à porte élevée surmontée d'un auvent. Une palissade de fortes palanques, qu'escaladaient des plants d'ignames et de courges, protégeait chaque village contre les fauves. Des trophées de chasse : têtes de girafe, crânes d'hippopotames, défenses de sanglier, cornes d'antilope et de rhinocé-

ros, peaux de guépard se trouvaient suspendus à des piquets devant les cases.

Le pays était extrêmement giboyeux. Nous surprîmes dans la brousse, non loin du campement où nous devions passer la nuit, des indigènes occupés à dépecer un éléphant. Tué depuis plusieurs jours, il répandait une odeur insupportable ; les arbres environnants étaient noirs de vautours et de marabouts attendant impatiemment le moment de se jeter sur les débris que les chasseurs voudraient bien abandonner. Dès que le soleil fut couché, deux lions survinrent et leurs rugissements se firent entendre toute la nuit.

Au cours de ce voyage qui dura près d'un mois, j'eus encore l'occasion de tuer deux autres éléphants, une girafe, un rhinocéros et de nombreuses antilopes. Un jour, nous avions croisé un troupeau de buffles de près de cent têtes, qui se débanda au premier coup de fusil en soulevant des nuages de poussière. Ces animaux n'avaient jamais été chassés au fusil ; ils se remirent à paître tranquillement à quelques centaines de mètres de nous lorsqu'ils n'entendirent plus de détonation. Blessé à mort, un mâle énorme, aux cornes massives, gisait à terre, si vieux que la chair en était immangeable. Les porteurs ne la dédaignèrent pourtant pas et se taillèrent de plus des sandales dans le cuir épais et dur.

Le résultat de cette exploration fut, outre la révélation de ce pays tenu jusqu'alors pour inhabité, la découverte du Ba-Karé. J'avais pu constater que ce fleuve, beaucoup plus important que le Bahr-Salamat et l'Aouk, formait une belle voie navigable, large de soixante mètres encore à deux cents kilomètres de son confluent avec le Chari. Nous ne trouvâmes pas de gué pour passer sur l'autre rive. Le temps pressait, je dus faire demi-tour me promettant de revenir pour continuer mes recherches. Des circonstances

que je ne pouvais prévoir m'ayant obligé, plus tard, à quitter Fort-Archambault, c'est à mon successeur, le lieutenant Tourenq, qu'il devait être réservé de mettre mon idée à exécution : l'utilisation du Ba-Karé comme route nouvelle, directe entre Fort-Archambault et la résidence du sultan du Dar-el-Kouti.

De retour au poste, j'eus à m'occuper d'expédier de nombreux convois de bœufs du territoire du Tchad vers le Congo. Le bétail est la richesse du Chari, comme l'ivoire et le caoutchouc constituent celle du Congo. Cette dernière colonie étant privée de viande, il semble naturel qu'elle en demande à son hinterland. Aussi, chaque année, six cents bœufs sont-ils dirigés sur Brazzaville. Malheureusement la mouche tsé-tsé qui, au Congo, s'attaque à l'homme et lui communique la maladie du sommeil, s'en prend, sur le haut Chari, au bétail qu'elle décime.

On ne saurait imaginer les ravages causés par cette bestiole grise à ailes croisées, invariablement ornées d'un dessin en accent circonflexe. C'est à ce signe qu'on reconnaît le terrible insecte dont la taille varie, selon l'espèce, de celle de la mouche ordinaire à celle d'un gros taon; sous ses piqûres bien peu des six cents bêtes expédiées chaque année au Congo arrivent à destination! Aussi serait-il préférable de suspendre ces envois jusqu'à la découverte d'un vaccin qui permît d'immuniser les animaux avant le départ.

X

UN COMBAT CONTRE UN CHEF DE BANDE OUADDAIEN, L'AGUID SALAMAT

Nous étions au début de mai 1905. Il y avait plus d'un an que je commandais le cercle de Fort-Archam-

bault et je comptais bien y terminer mon séjour colonial, quand survint un événement fort imprévu.

Le 3 mai, à neuf heures du matin, j'étais occupé à abattre les innombrables paperasses qu'exige chaque mois la comptabilité multiple du service local, du service colonial de l'artillerie, des miliciens et du détachement de tirailleurs, quand l'interprète introduisit un courrier. C'était un cavalier envoyé dans la nuit par un chef de la rive droite du Chari pour annoncer qu'un gros parti ouaddaïen, commandé par l'aguid Salamat, s'avançait sur Fort-Archambault.

Les paperasses furent immédiatement mises de côté et la générale retentit dans les murs du poste. J'avais peu de monde à mettre en ligne ; l'occupation de la vallée du Bahr-Sara, les postes « garde pavillon » du Chari, les escortes des courriers et des convois de bœufs absorbaient une bonne partie de l'effectif. En laissant Fort-Archambault à la garde des malades et des recrues, je pouvais emmener un détachement de quarante-quatre hommes, dont un noyau, de quinze Sénégalais. Les autres, des miliciens, la plupart anciens guerriers de Rabah passés ensuite à notre service, étaient heureusement des soldats disciplinés et ayant vu le feu. Tous furent armés de fusils Gras neufs et reçurent cent vingt cartouches.

Je dus laisser Fort-Archambault à la garde du sergent européen et, seul blanc de la colonne, je ne pris que les porteurs absolument indispensables, afin de pouvoir assurer plus facilement la discipline. Le brave Seka-Kanté, l'architecte de Daï, avait la surveillance et la responsabilité du convoi.

A midi, la petite expédition se met en route et passe le Chari à gué pour se porter à la rencontre de l'ennemi. Nous trouvons tous les villages évacués, l'annonce de l'arrivée des Ouaddaïens a fait le vide dans le pays, les habitants se soucient peu d'être razziés comme en 1904. A huit heures du soir nous cam-



FICUS AU VILLAGE DE DJINJÉBOA.

Page 59.

pons ; à minuit la marche est reprise, nous arriverons dans la matinée à la mare de Djinjéboa où sont supposés les Ouaddaïens.

Quand le jour paraît nous traversons de nombreuses traces de cavaliers ennemis se dirigeant vers l'Ouest ; nous ne nous en occupons pas, car si nous atteignons le gros des fantassins dans le Nord, toutes ces reconnaissances se trouveront prises à revers.

A dix heures du matin nous débouchons dans la dépression au fond de laquelle se trouve la mare et nous faisons halte sur une légère éminence qui la domine. Aucune trace de campement n'est visible. Mais à peine la colonne s'est-elle formée en carré que des coups de feu partent du bord opposé de la mare ; à cent cinquante mètres de nous la ligne de broussaille de cette rive se couvre, en quelques instants, de nombreux tirailleurs ouaddaïens : deux bannières sont déployées, l'une noire avec une bande blanche horizontale en bas, l'autre bleue avec cette même bande ; les hampes sont ornées à la partie supérieure du croissant de l'Islam.

Notre position est critique ; nous sommes directement exposés aux coups de l'ennemi ; en face de nous l'eau boueuse, peut-être infranchissable, nous sépare de lui. Le caporal Demba Diallo, Sénégalais qui commande les miliciens, tombe mort, un garde régional est grièvement blessé.

La marche en avant est ordonnée et nous entrons dans la mare qui se trouve heureusement à peu près praticable. Les Ouaddaïens se replient en ligne et, après avoir traversé la brousse de la rive, nous les retrouvons à environ cent pas, établis derrière une deuxième mare. Ils maintiennent un feu violent, leur aile gauche nous déborde et leur aile droite prononce un mouvement en avant ; le tam-tam retentit sans relâche et nous entendons de nombreux cris de « Toro ! Toro ! » (nous ne reculons pas). Cinq hommes

du détachement tombent blessés ; nous concentrons le feu sur les bannières ; bientôt la bleue disparaît et la noire est reportée quelques mètres en arrière. Les Ouaddaïens ont dû subir de grosses pertes : le moment est venu de donner l'assaut.

Sous le feu que nous subissons à moins de cent mètres, les gardes régionaux, Bandas et Mandjias, hésitent un instant ; mais le bel exemple des Sénégalais les entraîne : le clairon Famory Konaté, atteint d'un ricochet à la tempe, s'est relevé pour sonner la charge. Je viens d'être blessé à la jambe, mais soutenu par mon ordonnance, Toumané Diallo, qui a lui-même les cuisses traversées d'une balle, je puis continuer à marcher ; toute la ligne se porte en avant.

La résistance se fait surtout autour de la bannière noire ; un chef ouaddaïen est tombé là et c'est son corps que l'ennemi défend avec acharnement. Deux gardes régionaux trouvent la mort à cet endroit ; au convoi, un porteur est tué, un deuxième blessé. Enfin nous sommes maîtres de cette deuxième ligne de défense ; nous continuons à pousser en avant : sur l'emplacement de la bannière sont tombés trois chefs et neuf Ouaddaïens ; c'est un horrible charnier. Nous retrouvons les Ouaddaïens établis derrière une troisième mare au pied du village de Djinjéboa ; mais l'élan est donné : un troisième assaut, qui nous coûte encore un blessé, nous amène sur l'autre rive et nous délogeons les derniers combattants du village.

L'ennemi disparaît peu à peu, il est midi. Quelques coups de fusil sont échangés encore : un cavalier arrive, superbe, au galop de son cheval blanc, franchit la ligne des tireurs et vient se faire tuer au centre du village. Les détonations se font de plus en plus rares et lointaines. C'est la victoire chèrement acquise et incomplète, car nos pertes et ma jambe fracturée empêchent toute poursuite.

Mais la leçon a été dure, cent quarante-quatre Ouaddaïens sont tombés sous nos coups et un prisonnier affirme que l'aguid Salamat a eu la main traversée d'une balle.

Assis sous le toit de paille qui abritait deux heures auparavant le chef ennemi — les tirailleurs ont trouvé là son service à thé, son pistolet, son fusil et son tambour — je donne alors les ordres pour la protection du camp, la recherche des morts et des blessés, la construction de brancards et le remplacement des munitions à l'aide de nos caisses de cartouches. Faute de porteurs, nous enterrons nos trois morts sur place.

Mon pauvre Demba Diallo, si actif, si intelligent dans ses fonctions d'interprète, si énergique au dressage difficile des gardes régionaux recrutés parmi toutes les races du pays, le voici qui git maintenant le bras gauche cassé, pendant lamentablement, et la poitrine trouée de part en part. Le sang a rougi la veste blanche, les yeux sont révulsés, tout blancs, et la face amaigrie du pauvre Sénégalais s'allonge, la bouche ouverte comme pour respirer une dernière fois l'air qui s'échappe par les poumons traversés.

Demba Diallo ! C'était pour moi presque un ami. Avant de partir, il m'avait confié son argent, ses économies de quatre ans de Chari. Echappé aux balles de Rabah, il était tombé sous celles des Ouaddaïens. Energique, mais triste, il savait que c'était la dernière fois qu'il allait à la guerre.

Je dois, en effet, raconter ici une prédiction vraiment extraordinaire qui m'avait été faite plus de vingt jours auparavant.

C'était le 12 avril. J'étais occupé à mes ablutions sous la véranda de ma case. Les premières lueurs du jour pâlissaient à peine la brume montée du fleuve — on se couche de bonne heure, mais on se lève tôt au Tchad; — un de mes tirailleurs sénégalais, Abdul Penda, apparut.

De cette race peuhl venue d'Egypte jusqu'au Fouta-Djalon au cœur de la Guinée, dont il était originaire, il avait le corps maigre de cette tribu de pasteurs, le nez aquilin, le teint clair. Une grave maladie, qui le privait de sommeil, ne lui avait laissé que les muscles, le visage était émacié, jauni, les yeux brillants de fièvre, blancs sous la chéchia rouge.

Saluant de sa longue main osseuse, il s'écria :

— Attention, lieutenant ! J'ai vu en rêve cette nuit les Ouaddaïens, ils étaient nombreux et bien armés.

Je le regardai, étonné, et lui dis :

— Mon pauvre Abdul ! La souffrance t'a encore empêché de dormir cette nuit et tu as eu certainement une hallucination.

D'un ton calme et grave Abdul reprit :

— Attention ! lieutenant ! Je ne me trompe pas, l'attaque se produira à midi. Il y aura beaucoup de cavaliers. Les tirailleurs et les auxiliaires reculeront, mais tu les ramèneras en avant. Le chef ouaddaïen sera tué. Alors ses hommes fuiront, mais ton interprète Demba sera tué et toi-même tu seras blessé.

Je le crus fou, mais, impressionné quand même, je lui demandai :

— As-tu déjà eu de semblables rêves réalisés par la suite ?

— Une fois seulement et je ne m'étais pas trompé. D'ailleurs tu verras.

Quelques jours après, le 18 avril, j'en parlai avec le lieutenant Legrand, de passage au poste, et le sergent Herrmann, et leur montrai en plaisantant la fameuse prophétie inscrite le 12 sur mon journal de route. Nous ne pensions guère à ce moment qu'elle se réaliserait dix-sept jours après cette conversation.

Avant le départ, le 3 mai, Demba Diallo, moins sceptique que moi, vint me prier de garder ses économies, cinq cents francs environ, pour les remettre, après sa mort, à Abdul Penda qui saurait les faire



CAVALIERS SARAS.

(Photographie du L[t] Teurenq.)



L'INTERPRÈTE SÉNÉGALAIS DEMBA DIALLO
ET UN SARA DE FORT-ARCHAMBAULT.

Page 63.

parvenir à sa famille : ils étaient tous deux du même village. J'essayai de le rassurer :

— Tu crois à ces bêtises ?

— Oui, mon lieutenant. Je sais que je mourrai, mais je n'ai pas peur de la mort et je pars quand même avec toi.

Et les larmes aux yeux, il sortit pour cacher son émotion qui me gagnait moi-même.

Pauvre Demba ! Il devait être frappé le premier. Il tomba sans pousser un cri. Je le verrai tant que je vivrai, renversé en arrière, à sa place dans le rang, mort, les yeux ouverts regardant le ciel.

Mais je dois m'occuper des blessés ; ils sont neuf : sept soldats et deux porteurs que l'on panse immédiatement. Un Sénégalais a la cuisse brisée, un autre l'épaule traversée, un troisième a reçu une balle dans la poitrine ; enfin mon ordonnance est atteint aux cuisses mais sans fracture. Les autres blessés n'ont rien de bien grave et pourront faire la route sur les chevaux pris aux Ouaddaïens.

Je regarde ma jambe qui est lourde et douloureuse. Je fais délacer la jambière traversée de part en part, mais il faut couper le brodequin pour pouvoir dégager le pied. La balle est entrée au-dessus de la cheville et ressortie en produisant une fracture. Une anxiété me saisit. Ne faudra-t-il pas m'amputer ? Et le doute terrible ne pourra être levé que dans dix jours quand j'aurai pu voir le médecin.

Les tirailleurs et gardes régionaux se sont bravement battus et Séka Kanté, l'architecte, qui s'est admirablement acquitté de la difficile mission de maintenir l'ordre parmi les porteurs épouvantés, résume l'affaire en quelques mots : « Nous avons subi beaucoup de pertes, mais cela ne fait rien, c'était une bonne bataille. » Les Ouaddaïens ont tenu bon et je ne puis me défendre d'un certain respect pour la bravoure de ces pillards qui, pendant une heure et demie, sont restés

sous un feu terrible : nous avons brûlé quatre mille cartouches.

Quelques habitants du voisinage, rassurés par la retraite des Ouaddaïens et attirés par l'appât du pillage, viennent nous dire que l'aguid Salamat se replie à bonne allure vers l'Est. Après un repos de quatre heures à Djinjéboa, nous reprenons la route de Fort-Archambault, soixante-quinze kilomètres à faire par voie de terre. A ce moment des cavaliers, dont nous avions coupé les traces le matin, passent au galop en échangeant quelques coups de fusil avec la colonne. Mes porteurs, impressionnés, lâchent mon brancard et me laissent tomber à terre; pour éviter le retour de semblable incident, je me fais hisser à cheval.

En route nous continuons à voir défiler à toute bride, sur nos flancs, les cavaliers qui se hâtent de rejoindre leurs compagnons en retraite; notre arrière-garde réussit à capturer encore quelques chevaux.

A sept heures nous arrivons chez le chef de Simmé. Il fait un clair de lune magnifique et l'air est délicieusement tiède. Nous campons sur la place du village. Les blessés ont bien supporté la route. Les pansements sont refaits avec de l'eau claire, car à Djinjéboa nous n'avions à notre disposition que l'eau boueuse de la mare. Les habitants, heureux d'être délivrés des Ouaddaïens, apportent aux tirailleurs un copieux dîner et nous prenons ensuite un repos bien mérité. Mais il ne fallut pas songer à dormir, ma jambe enflée me faisant trop souffrir.

Nous nous mettons en marche au jour. Cette fois j'ai repris mon brancard; une dure étape nous amène à sept heures du soir au village de Solo, à trois heures de Fort-Archambault. J'envoie aussitôt un mot au poste pour annoncer notre arrivée le lendemain, et faire préparer le nécessaire pour les blessés. La fatigue aidant, je réussis à dormir quelques heures.

Enfin, à huit heures du matin, nous repassons le Chari

à gué. Au pied du poste, sur la berge du fleuve, le sergent Hermann nous attendait, profondément ému; c'était autour de nous un brouhaha effroyable; tous les habitants se pressaient pour avoir des nouvelles; les félicitations aux survivants, les consolations aux blessés, les lamentations des familles des morts se mêlaient aux récits du combat et des dangers courus.

XI

DE FORT-ARCHAMBAULT A FORT-LAMY EN PIROGUE SUR LE CHARI

Ce n'était là qu'une étape du voyage, il me fallait maintenant descendre le Chari pour gagner, à quatre cent cinquante kilomètres, la capitale Fort-Lamy où se trouvait le médecin. Je passai le commandement de Fort-Archambault au sergent Herrmann et laissai au sergent Antomori, rappelé de Daï, l'ordre de créer un poste à Djinjéboa. A trois heures de l'après-midi, je commençai la descente du fleuve en pirogue, emmenant avec moi les blessés les plus gravement atteints.

Nous réussîmes à voyager de jour et de nuit, nous arrêtant juste le temps nécessaire pour changer les équipes de pagayeurs à chaque village important rencontré sur la rive. Deux fois des tornades violentes nous obligèrent à accoster pour éviter un naufrage sur le fleuve démonté, mais nous ne pûmes empêcher que la pluie vînt inonder nos pirogues et tremper nos couvertures.

Par malchance c'était l'époque des basses eaux et nous nous échouions fréquemment sur des bancs de sable. Enfin, le huitième jour, à une heure de l'après-midi — c'était un record — Fort-Lamy apparaissait à nos yeux. Le colonel Gouraud nous accueillait af-

fectueusement et nous confiait au docteur Couvy dont les soins éclairés, au milieu de la sympathie des camarades, nous rétablirent promptement.

Dès les premiers jours de juillet, après deux mois de gouttière, je pus commencer à marcher. Je visitai alors la capitale du Centre africain français.

Fort-Lamy, du nom du chef de la mission saharienne, mort au combat de Kousseri, fut créé au confluent du Logone et du Chari en 1900, après la défaite et la mort de Rabah écrasé par les forces réunies des trois missions, Saharienne, Gentil et Joalland-Meynier. La chute de Rabah, suivie de la défaite de son fils Fahd-el-Allah à Goudjba, avaient permis notre établissement sur le Chari.

La capitale fut Fort-Lamy en face de laquelle les Allemands, sur l'autre rive, élevèrent le poste de Kousseri, près du village du même nom. Le village français a été créé artificiellement; les diverses races se sont groupées là sans se mélanger; on y voit trois quartiers principaux : le sara, le baguirmien, l'arabe. Les Bornouans, les Kottokos, les Bandas et les Ouaddaïens ont également leurs groupements particuliers, de sorte que la ville, bâtie en chaume et en pisé, est plus étendue que ne le nécessiterait le chiffre de sa population, quelques milliers d'âmes.

Les premiers éléments en furent constitués par les débris de l'armée de Rabah et les esclaves qu'elle traînait à sa suite; c'est ce qui explique la présence ici de Saras et de Bandas qui sont originaires du haut Chari. Les constructions à toit de terre battue voisinent avec les paillottes; certaines rues sont bordées de murs en terre, d'autres de palissades en paille tressée. Des captives nues coudoient des élégantes vêtues de couleurs voyantes, d'étoffes de soie et de velours. On croise sur la place du marché des femmes aux coiffures les plus variées. Les Baguirmiennes ont les cheveux plaqués sur les côtés de la tête en coques ovales



FEMME DE FORT-LAMY.

Page 67.

formées de quatre tresses aplaties, les Saras ont la tête rasée, les Bornouanes portent une couronne frisée; les longs cheveux des Fellatas et des Arabes tombent en fines tresses sur les épaules.

Les bijoux en vogue sont les bracelets d'argent massif, les ceintures de perles de verre, qui enserrent la taille, le cylindre de corail planté verticalement dans l'aile droite du nez. Le thaler d'argent de Marie-Thérèse est ici la monnaie courante, sa valeur est de trois francs; les colliers de dix perles bleues, dites Bapteroses, servent de monnaie d'appoint, quarante colliers représentent un thaler.

Le marché, très animé, est bien achalandé; on y vend surtout des bœufs, des moutons, des chevaux, des étoffes, des verroteries, du grain et des aliments, en particulier le poisson séché qui empeste l'atmosphère. La vie n'est pas chère ici. On trouve communément un bœuf de boucherie pour cinq ou six thalers, deux moutons pour un thaler. Par contre, la verroterie, les étoffes et d'une façon générale les produits d'Europe, amenés par caravanes à travers le désert, sont d'un prix élevé.

Le poste est serré entre le fleuve et le village et n'a rien d'imposant, malgré les deux ou trois canons d'ancien modèle qui le défendent. Bâti sur une rive peu élevée, il se trouve entouré de véritables marécages dès que les pluies commencent; d'ailleurs, à ce moment, tout le Baguirmi est sous l'eau et, pendant plusieurs mois, les transports sont interrompus entre les divers postes. C'est la saison des moustiques. Les variations de température sont très sensibles : dans la même journée, le thermomètre monte à 43° et descend la nuit à + 20°.

Le séjour à Fort-Lamy n'était pas intéressant; il me tardait de reprendre une vie active. Nous avions eu des nouvelles de Fort-Archambault : les Ouaddaïens, après leur défaite à Djinjéboa, étaient rentrés

à Abêché en laissant sur l'Iro une arrière-garde qui fut détruite par mon successeur, le lieutenant Tourenq, et les troupes de Melfi, sous le commandement du capitaine Plomion. Pour éviter de nouvelles razzias, un poste de cent tirailleurs avait été créé sur le Salamat. A Fort-Lamy, mes pensées étaient toujours tournées vers cette région. J'attendais avec impatience mon départ.

Le 14 juillet, la fête nationale fut fêtée brillamment. Le colonel passa la revue des troupes. C'étaient la compagnie de tirailleurs aux uniformes entièrement neufs, tour de force dans ce pays où les approvisionnements arrivent difficilement, les miliciens reconnaissables à leur large ceinture bleue et à leurs cartouchières de cuir rouge, et comme cavalerie, les goumiers indigènes : cent cavaliers du Kanem, Arabes vêtus de blanc, Kanembous aux longues tuniques bleues serrées à la taille par des ceintures rouges ; cent autres du Baguirmi, luxueusement couverts de velours et de soie aux teintes vives et cent, enfin, du village de Fort-Lamy, simplement habillés de chemises de cotonnade bleue.

Le terrain défoncé et les chutes nombreuses n'empêchèrent pas d'exécuter des charges répétées. Les Ouled-Sliman, tribu tripolitaine des confins du Kanem, donnèrent une brillante fantasia ; le vêtement blanc flottant au vent, la chéchia rouge haute sur la tête, ils se lançaient, par deux, à une allure vertigineuse, côte à côte, épaule contre épaule, brandissant le long fusil à pierre terminé par une courte baïonnette ; arrivés à l'extrémité de la ligne, ils arrêtaient brusquement, d'un coup de ce terrible mors arabe, leurs chevaux maigres qui se cabraient et ils déchargeaient leurs armes vers le sol.

Le soir, il nous fut donné d'assister à un spectacle curieux. Dans la grande cour du poste, sous un clair de lune éblouissant, les habitants s'étaient réunis en



LIBREVILLE. — GABONAISES AU BUREAU DE POSTE.

Page 3.



DANSE NIELLIM.

(Photographies du Lt Tourenq.)

Page 69.

petits groupes par tribu et dansaient le tam-tam de leur pays. Il y avait là des représentants de toutes les races de l'Afrique, de l'Atlantique à la mer Rouge. Des Ouolofs géants du Sénégal; des Bambaras courtauds et trapus de la boucle du Niger; des Touaregs du Damerghou au teint clair et au profil d'aigle; des Bornouans du Kameroun, des Kanembous des rives du Tchad; des Kottokos, tous beaux hommes, aux yeux asiatiques; des Baguirmiens du Chari à l'allure noble; des Ouaddaïens de l'Est dont la face noire contrastait vivement avec les visages presque blancs des Fellatas du Nil et des Arabes tripolitains; des Saras et des Bandas des forêts du Sud, au corps couvert de tatouages.

Et tous, au son des cylindres de bois tendus de peau, dansaient en s'accompagnant de battements de mains et de mélopées douces et monotones. Dans certains groupes, chez les Baguirmiens et les Ouaddaïens, c'étaient des poses lascives; les femmes se suivant à la file, lentement, en cadence, faisaient rouler les hanches drapées dans les pagnes serrés; ailleurs, chez les Bornouanes, la danse sautillante et gaie, se terminait bizarrement par un heurt des croupes rebondies et chez les Bambaras le divertissement prenait vite un caractère grossier d'obscénité. Plus loin, des Bandas, anthropophages du Congo, rangés sur deux lignes rapprochées, hommes et femmes se faisant face, se balançaient comme des bêtes, sans bouger de place, les yeux baissés, les bras repliés et ballants; ils poussaient par moment tous ensemble une clameur aiguë, pour reprendre aussitôt en silence leur étrange mouvement.

J'appris ce jour-là une bonne nouvelle. Je devais commander les Méharistes chargés de la police du désert au nord du Kanem et rejoindre mon nouveau poste en traversant les eaux du Tchad.

Ainsi, après avoir craint de demeurer à l'entrée du territoire, j'avais eu l'occasion de faire connaissance

avec les Ouaddaïens et un de leurs plus puissants aguids, et voici maintenant que j'étais appelé à visiter le lac fameux et à vivre la libre vie des nomades du désert. On verra plus loin que je devais aussi pénétrer au cœur du mystérieux Ouaddaï, jusqu'aux portes d'Abêché, en des pays jusqu'alors parcourus du seul Nachtigall, et percer le redoutable inconnu du Senoussisme dans un raid au Borkou et dans l'Ennedi.

DEUXIÈME PARTIE

CHEZ LES MÉHARISTES DU TCHAD

I

SUR LE CHARI — DE FORT-LAMY AU LAC TCHAD

31 *juillet* 1906. — Départ de Fort-Lamy à quatre heures du soir en baleinière. Le Chari a six cents mètres de largeur, les eaux sont hautes et il faut naviguer à la pagaie; le courant n'est pas rapide.

1er *août*. — Nous avons marché toute la nuit et, à l'aube, nous sommes devant le village allemand de Goulféi. C'est un centre important, dont les murailles de terre dominent le Chari du haut d'une falaise. Sur la rive française, il n'y a que quelques cases perdues dans les herbes; je m'y arrête pour procéder à une enquête sur des actes graves reprochés au sultan Diagara du Kameroun. Des musiciens, mécontents de ce chef, avaient cherché asile sur notre rive à Mani où ils s'étaient établis; le 14 juillet, dans la nuit, ils revenaient de Lort-Lamy et longeaient le Chari, quand ils furent arrêtés par des gens de Diagara et transportés sur la rive allemande. Il s'agissait donc d'une capture de nos protégés en territoire français par des sujets du Kameroun. Les renseignements recueillis confirmaient

les faits : un des musiciens, le flûtiste, avait eu le poignet coupé sur la place du marché par ordre du sultan, les autres s'étaient vu condamner à recevoir deux cents coups de corde et tous avaient été jetés en prison. J'établis un rapport que j'expédiai au colonel Gouraud. Je sus que par la suite les autorités du Kameroun exprimèrent leurs regrets ; les musiciens nous furent rendus et Diagara versa une indemnité en thalers.

Nous continuons la route ; le courant du fleuve est très lent et nous ne faisons guère plus de deux milles à l'heure. Devant nous, un petit serpent de la grosseur du doigt traverse bravement à la nage le Chari, large maintenant de huit cents mètres. Des villages apparaissent sur les rives ; des habitants, des Kottokos, sont installés à califourchon sur des flotteurs en bois d'ambatche et se livrent à la pêche au milieu du fleuve. L'ambatche est un bois plus léger que le liège ; on le rencontre en abondance dans le Tchad où il recouvre d'importants îlots dont le sol vaseux se trouve, paraît-il, caché sous les eaux.

Nous accostons au poste du Mani à dix heures du soir. Pour ne déranger personne, j'essaie de dormir dans la baleinière; mais les moustiques sont nombreux et ardents à l'attaque ; il me faut déménager et je m'installe sans bruit au sommet de la berge. J'allais jouir enfin d'un repos bien gagné quand la pluie se mit à tomber : le sergent Houppe, qui commande le poste, vint m'inviter à partager son habitation.

2 *août*. — La baleinière continue la descente pendant que nous prenons à cheval la route qui longe le fleuve. Le sergent Houppe m'accompagne, il m'explique que les Kottokos sont collectivistes. Ils mettent les produits du sol et de la pêche en commun. « Et les paresseux? » demandai-je. — « Il n'y en a pas chez



ARABE SALAMAT ET SA FAMILLE.

Page 73.

eux » répond Houppe. Doux pays! Heureuses gens!

Une chevauchée de trois heures dans une plaine basse, verdoyante, nous mène devant Djimtilo, beau village d'Arabes salamats au bord du bras oriental du delta du Chari. Ce canal n'est d'ailleurs pas navigable; il n'a que deux pieds d'eau et se remplit non loin de là, d'une forêt de roseaux qui empêche même la circulation de simples pirogues; deux autres bras, à l'Ouest, ouvrent aux embarcations l'accès du lac.

A dix heures du soir, par un beau clair de lune, je monte dans la baleinière et donne le signal du départ. Le sergent Houppe, avant de regagner à cheval son poste, me conseille d'être très prudent, la traversée du Tchad est dangereuse; en 1904, le vapeur *Léon-Blot*, non ponté, a dû faire demi-tour devant une tempête qui menaçait de le couler; et cette année, Houppe courut de gros risques en rentrant des îles avec un grand chaland d'acier chargé de mil.

A minuit, nous croisons des Kouris, habitants des îles du Nord, qui transportent des plaques de natron (carbonate de soude) sur des pirogues faites de bottes de jonc assemblées solidement; ces embarcations, quoique fort lourdes, sont insubmersibles et je songe à les placer de chaque côté de la baleinière comme flotteurs. J'entre à cet effet en pourparlers avec les Kouris qui, moyennant une gratification de trois thalers, consentent à nous accompagner; ils se hâtent d'aller déposer leur chargement à Djimtilo. Les voici revenus : nous continuons la navigation avec eux.

II

TRAVERSÉE DU LAC TCHAD

Vendredi 3 août. — A huit heures du matin, par un chenal encombré d'îlots d'herbes, nous débouchons dans

le lac dont la nappe immense s'étend comme une mer jusqu'à l'horizon. Nous avons choisi le mauvais bras, car nous nous échouons sur un banc d'huîtres ; ces mollusques, qui abondent dans le Tchad, sont énormes mais non comestibles ; les coquilles servent à fabriquer la chaux pour la construction des postes.

Deux heures d'efforts sont nécessaires pour trouver une passe et remettre l'embarcation à flot. Les eaux sont douces et d'une couleur ocre clair. Nos guides veulent nous conduire au Nord ; mais, après avoir consulté la carte, je fais prendre, malgré leurs protestations, la direction du Nord-Est. Au loin émergent quelques îlots d'ambatches qui pourront nous servir de refuge avant de nous lancer au large.

Tout va bien d'abord. Mais, vers dix heures, le vent s'élève de l'Ouest, le lac s'agite, de petites vagues font danser la baleinière comme un fêtu de paille ; si nous n'avions pas nos flotteurs, nous aurions sans doute déjà été submergés. Pour éviter un accident, nous allons dans le sens des lames qui nous poussent vers l'Est. Une heure après, nous nous amarrons solidement à un groupe d'une douzaine d'ambatches, sorte d'épineux, au bois particulièrement léger. Deux des plus vieux Kouris m'expliquent alors que je dois les laisser faire ; ils connaissent leur Tchad à fond et nous conduirons sur la rive nord par la meilleure route. Je commence à douter de l'exactitude de ma carte ; la direction indiquée maintenant par les Kouris est légèrement à l'Ouest, car notre course du matin dans le sens du vent nous a poussés fortement dans l'Est. Je me laisse convaincre et nous attendons un moment favorable pour partir.

A quatre heures, une pluie violente s'abat. Apaisera-t-elle le lac ? En attendant, elle emplit la baleinière, que les pagayeurs vident à mesure, à l'aide de calebasses, et éteint, dans la caisse de terre servant de foyer, le feu que le cuisinier ne parvient pas à ral-

lumer. A cinq heures du soir, nous quittons les ambatches auxquels nous étions accostés; les vagues sont encore gênantes et nous dansons violemment. Le laptot qui tient la barre, un Ouaddaïen, crie en français : « Hardi, garçons ! » à chaque tangage sérieux, et implore le dieu des musulmans : « Allah ! Mohammed ! »

Au coucher du soleil, nous arrivons à un banc d'herbes et de vase; nous n'avons même pas atteint les eaux libres, devant nous quelques îlots d'ambatches apparaissent encore. Les Kouris nous montrent à l'Occident des nuages noirs et déclarent qu'il n'est plus possible de continuer, car une tornade se prépare.

4 *août.* — Nous n'avons pu bouger cette nuit de notre abri. L'eau tombait à torrent et le vent soufflait avec rage. Ce matin, une pluie fine ride la surface du Tchad. Les Kouris examinent avec soin l'horizon, il y a toujours à l'Ouest un ciel d'orage. Le vent va s'élever, disent-ils. Il serait imprudent de partir maintenant. Je commence à désespérer de faire jamais cette traversée et je songe un instant à revenir en arrière, ce qui est presque aussi dangereux. Nous sommes prisonniers du lac. Notre îlot est formé d'ambatches qui surgissent du fond. Nous ne pouvons sortir de l'embarcation : partout sous l'eau peu profonde, il est vrai, un mètre environ à l'endroit où nous sommes arrêtés, la vase, dans laquelle on enfonce jusqu'au genou, semble avoir une épaisseur plus considérable encore. Dans cette boue noirâtre se trouvent de dangereuses arêtes de poissons et des coquillages très petits, que je rencontrerai plus tard dans le désert, entre le Kanem et le Borkou.

La tempête de vent a commencé et le lac est couvert de lames frangées d'écume. Enfin, à deux heures, une accalmie se produit. Le clapotis envoie dans la

baleinière des paquets d'eau que nous restituons régulièrement au lac. Sur le désir des Kouris, pour calmer le mauvais génie du Tchad, nous répandons à la surface du miel et des arachides. Touchées sans doute par notre offrande, les divinités aquatiques nous deviennent favorables. Vers six heures, nous atteignons notre premier but, un banc d'herbes, nommé Folia, surgi du fond depuis sept ans seulement, affirment les guides; ceci tiendrait à confirmer que le Tchad s'assèche peu à peu, même dans sa partie sud. A huit heures du soir, nous sommes au dernier îlot et, cette fois, la nappe immense des eaux libres s'étend devant nous. J'éprouve une émotion indicible, qui manqua aux Barth, aux Nachtigall, aux Clapperton, puisque, s'étant donné le mystérieux Tchad pour but, ils ne purent en franchir la ceinture de marais herbeux. Les Kouris ne veulent pas traverser cette nuit à cause du vent qui menace.

5 *août.* — Nous avons essuyé en réalité une petite tornade. Ce matin, les Kouris disent qu'il y a encore du danger. Mais j'en ai assez cette fois et malgré leur avis, j'ordonne de pousser au large. Nous ne pouvons rester indéfiniment au milieu de ces ambatches couverts de légions de moustiques jaunes, qui ne nous laissent aucun repos. Vaine tentative de ma présomption de navigateur novice! Après un quart d'heure de route, il nous faut revenir à notre point de départ; les Kouris avaient raison, les vagues ont failli chavirer la baleinière. Je songe à rentrer à Djimtilo et à gagner le Kanem par la route de la rive est du Tchad. Nous attendons cependant encore.

Notre patience trouve enfin sa récompense; à dix heures du matin, le vent tombe et les pagayeurs déclarent que le moment est venu de tenter la traversée. Ils n'épargnent pas leur peine; les pagaies frappent en cadence et sans relâche les bords d'acier. Les dos

se courbent sous l'effort, les muscles se tendent, l'embarcation bondit en avant à chaque impulsion que scande un chant barbare ; chacun a la même pensée : atteindre le plus vite possible la première île du Nord. Le temps est lourd, orageux, le ciel livide. Dans cette vaste étendue d'eau douce, nous n'apercevons que quelques pélicans et de rares hippopotames. A trois heures de l'après-midi, après cinq heures de traversée à bonne allure, nous avons franchi la zone des eaux libres.

La baleinière abritée derrière un banc d'herbes, les pagayeurs trempés de sueur se plongent avec délices dans le lac. Nous avons été bien inspirés de profiter de cette accalmie, il fait une chaleur oppressante et le temps n'est pas sûr. Ici il n'y a pas de terre, mais en cas d'orage les roseaux nous protégeraient suffisamment. Les braves Kouris ont tenu leur promesse ; nous sommes sur la bonne route ; décidément la carte était fausse, nous avons depuis l'embouchure du Chari presque constamment marché vers le Nord et voici maintenant le balisage que mon document indique à l'Est. Je paye largement nos guides qui détachent leurs pirogues et nous quittent avec force remerciements.

6 *août*. — Nous avons voulu, hier soir, accoster à un banc d'ambatche pour y accrocher l'embarcation et permettre aux pagayeurs de se reposer ; mais des légions de moustiques nous ont assaillis et les piroguiers eux-mêmes ont demandé à marcher toute la nuit. Le plus âgé, très fatigué, autorisé à dormir, ne put le faire qu'en s'introduisant par le trou d'homme dans le caisson aux vivres et fermant le clapet.

A deux heures du matin, un grand filet de pêche nous barre la route ; en le retirant nous le trouvons chargé de poissons dont quelques-uns, énormes, pèsent au moins trente livres.

Au jour, apparaissent les premières vraies îles ; ce sont des dunes de sable blanc émergeant d'une ceinture de joncs ; la végétation arborescente est formée d'épineux roussâtres et seuls les ambatches jettent une note sombre de verdure. Tout semble désertique, cependant, dans les canaux, quelques indigènes passent d'une île à l'autre, à plat ventre sur un tronc d'ambatche, nageant d'une main, les bagages et vêtements maintenus de l'autre en paquet sur la tête.

Nous nous arrêtons au premier village, Kamindam ; il compte une centaine de cases de paille en coupole, assez mal faites d'ailleurs. J'achète pour un thaler une chèvre et trente kilos de mil destinés à récompenser les pagayeurs de leur zèle.

J'examine les habitants ; ce sont des Kouris musulmans ; une école fonctionne où les enfants épèlent lentement des versets du Coran. Les hommes portent de grands boubous de coton. Les femmes, couvertes de vêtements très sales, ont le teint plutôt rougeâtre que noir ; leurs cheveux, en cimier sur le sommet de la tête, sont nattés et retombent en longues tresses. Sur le front sont suspendus des anneaux d'argent concentriques réunis par une cordelette fixée à la chevelure ; attachée à une mèche, pend derrière la tête une lamelle du même métal, carrée, large comme la moitié de la main et en forme de pelle ; aux oreilles, aux chevilles, aux doigts on peut voir des bijoux à profusion.

La richesse des Kouris provient du blé, du mil, du coton, du carbonate de soude, du poisson séché et de leurs innombrables troupeaux de bœufs et moutons, qu'ils échangent contre des thalers aux Baguirmiens et aux Bornouans du Sud, aux nomades du Nord et de l'Est. Avant notre arrivée, les pillards Toubbous du désert mettaient en coupe réglée les îles du Tchad ; notre présence et l'occupation des postes de Mani, Massakori, Bol, Kouloua, Nguigmi, en ceinture autour

du lac depuis l'embouchure du Chari jusqu'à l'extrême pointe nord, ont définitivement assuré la sécurité du Tchad.

Actuellement, le lac qui se dessèche lentement sous l'influence des apports de sable par les vents du désert, présente deux poches d'eaux libres d'un diamètre d'environ vingt-cinq kilomètres, l'une que nous venons de traverser au Nord de l'embouchure du Chari, l'autre au Nord-Ouest; une ligne continue d'îlots herbeux rend le passage de l'une à l'autre impossible. Le vapeur *Léon Blot*, qui parcourut en 1903 le lac du Sud-Est au Nord-Ouest, ne peut plus aujourd'hui se rendre dans le bassin de l'Ouest; mais il effectue encore régulièrement le voyage de Fort-Lamy à Bol. La profondeur des eaux libres varie d'un à cinq mètres; relativement claires, elles ne sont pas salées. La rive nord est bordée d'îles toutes orientées dans la même direction nord-est, sud-ouest. La rive sud est basse et marécageuse.

Nous nous étions arrêtés très peu de temps à Kamindam. Continuant à suivre le chenal balisé, nous circulions entre les îles; les villages devenaient plus nombreux, et à cinq heures du soir, nous arrivâmes à Bol, capitale administrative, résidence d'un lieutenant chef de secteur et amiral du lac. Notre voyage par eau était terminé, nous étions maintenant au seuil du désert.

Le poste, bâti sur une dune de sable, domine un étranglement de la lagune. La végétation est rabougrie; l'œil cherche en vain la silhouette d'un arbre élancé. Aussi a-t-on dû s'ingénier à utiliser les moyens du pays pour les constructions. Les cases sont des coupoles de chaume que supporte un bâti de joncs assemblés en poutrelles de la grosseur du bras. Les palissades, les murs, les portes, les fenêtres, tout est en jonc. Cette installation élégante, mais peu confortable, fut modifiée un an plus tard; des habitations en

briques et pisé remplacèrent les paillottes; les troncs de palmiers-doums amenés du Kanem supplantèrent les roseaux.

Malgré sa jolie vue sur le lac, Bol n'avait pour moi rien d'attrayant. Je n'y rencontrai en effet aucun Européen. Le lieutenant Gauckler était allé visiter Kouloua, le sergent se trouvait en tournée dans une île de l'Est et à mon arrivée, il n'y avait dans le poste pour commander le détachement qu'un sergent sénégalais. Je le pressai de me trouver rapidement les bœufs porteurs nécessaires au transport de mes bagages.

III

LE PAYS DE KANEM ET SA CAPITALE MAO

7 *août*. — Quelle nuit! les puces rendent les cases inhabitables et les moustiques sont innombrables ici. Il ne faut pas songer à dormir. D'ailleurs des incidents surviennent. Mon intervention est indispensable vers minuit pour rétablir l'ordre troublé par une bagarre entre Sénégalais et auxiliaires, le tout au sujet d'un vol de mil. Un combattant a eu le doigt cruellement mordu. Les plus coupables sont mis en prison, mais il est impossible de faire taire les femmes : elles continuent à échanger des injures jusqu'à une heure avancée du matin.

Aussi est-ce avec plaisir que je vois le jour se lever. Malheureusement la chaleur est accablante. Il me tarde de continuer ma route, mais il a fallu réquisitionner des bœufs dans des villages éloignés et le convoi n'est prêt qu'à neuf heures du soir. Cette journée d'attente et d'inaction m'a semblé longue. Je pars malgré l'heure tardive, décidé à ne pas rester une nuit de plus dans ce lieu inhospitalier.

La température est lourde et orageuse; le voyage n'est pas plus agréable que le repos. En cette saison le Tchad est un enfer; les nuits y sont presque aussi chaudes que les journées, l'air est empli de légions de mouches et les moustiques paraissent être enragés. Tout en chevauchant, j'essayais vainement d'éloigner ces insectes en brandissant sans relâche un mouchoir. Les chevaux énervés allongeaient le pas et allaient plus vite que le convoi. Celui-ci, constitué par ces bœufs du Tchad à bosse énorme, à lourdes cornes démesurément longues, n'avançait pas de quatre kilomètres à l'heure. Il faut dire que chacun de ces animaux portait en plus de ses deux caisses son conducteur; cela faisait bien un poids total d'au moins cent vingt kilogrammes.

A minuit, mes bagages sont loin en arrière, je décide de les attendre en prenant quelque repos dans un village. Pour essayer de trouver le sommeil, je tente successivement de me réfugier dans une case, puis à l'extérieur sur une sorte de bâtis formé de rondins placés horizontalement à deux mètres au-dessus du sol, partout les moustiques me relancent; enfin, malgré la chaleur étouffante de la nuit, je m'allonge devant un des grands feux de bois dont la fumée est la seule protection employée par les indigènes contre ces insectes; mais pendant que je me brûle la figure et les mains, mes ennemis m'attaquent dans le dos. Impossible de fermer l'œil, c'est à devenir fou! Remontant à cheval dans un état d'exaspération impossible à décrire, je repars dans la nuit avec le convoi qui a rejoint.

8 *août*. — Aux premières lueurs de l'aube, nous traversons un village, Desselem; les enfants sont déjà à l'école qui se tient ici en plein air; assis en rond sur le sable, ils épèlent les versets du Coran sous la direction d'un vieux marabout à barbe blanche. Les habitants,

des Toubbous nomades, vivent sous des tentes de natte de forme cintrée; les chevaux sont au piquet, des ânes errent en liberté dans le camp et des troupeaux de bœufs et de moutons sont parqués derrière des haies d'épines.

Nous nous arrêtons à quelques kilomètres du campement; dans une dépression où poussent de nombreux palmiers se trouve un puits, l'eau affleure le sol. Le paysage aux environs est désertique; mamelons peu élevés couverts des mêmes épineux roux, d'une herbe maigre avec du sable blanc entre les touffes; çà et là un rideau de palmiers dressant leur tronc noir surmonté d'un panache rigide. Les bœufs du convoi nous rejoignent et sont mis de suite au pâturage. Signalée par les bergers, une antilope, qui rôdait autour de l'oued où elle devait boire d'habitude, tombe sous mon fusil. Une bonne partie de la viande de cette bête, grosse comme un bœuf de France, sert à récompenser le chef de Désellem, venu aimablement nous apporter du maïs, des œufs, des poulets et, présent plus appréciable encore, une outre remplie de lait frais.

A deux heures de l'après-midi la route est reprise. Je pars en avant avec un tirailleur monté et le guide. La jument de ce Kanembou est bien vite cause d'une série d'incidents désagréables; mon cheval excité se cabre, retombe sur le tirailleur qu'il blesse à la paupière d'un coup de sabot. Il faut faire halte, la blessure n'est pas grave, mais tandis que nous sommes occupés à la panser, ma monture se cabrant à nouveau m'arrache la bride des mains et part au galop derrière la jument. Le guide et le tirailleur s'élancent à la poursuite et je reste là attendant le convoi. Il fait nuit noire quand il arrive. Nous campons dans une dépression boisée; l'eau de puits, d'une couleur jaune foncé, répand une odeur nauséabonde; un convoyeur, qui a servi autrefois à Bir-Alali, affirme qu'il ne faut pas se plaindre, car il y en a encore de plus mau-

vaise dans le Nord! A neuf heures du soir seulement les deux hommes rentrent avec les chevaux.

9 *août.* — La pluie est venue nous troubler cette nuit. Aussi dès trois heures du matin sommes-nous debout; le convoi n'en finit pas avec ses préparatifs, je prends les devants comme hier. Au lever du jour, je constate que le pays a changé. C'est la fin du Tchad et le commencement du Kanem : les palmiers ont disparu pour faire place à des acacias, mais le pays semble encore plus désertique et plus aride.

A dix heures nous nous arrêtons : le guide, selon la mauvaise habitude des nomades, n'a pas suivi la piste, il a voulu couper droit à travers la brousse et s'est égaré. Pas le moindre puits en vue, le pays est uniformément plat, couvert d'une herbe jaunie et d'arbustes dont le feuillage maigre ne donne aucun abri contre le soleil ardent. Heureusement nous avons un peu d'eau dans nos bidons; le mil du cheval et la viande d'antilope séchée feront un déjeuner peu agréable, mais suffisant.

Nous repartons presque aussitôt par une chaleur atroce. Il est quatre heures quand nous trouvons un puits inconnu. Nous buvons avidement, les chevaux sont abreuvés et nous reprenons notre marche. Mais la nuit arrive et nous n'avons pas retrouvé la piste. Campant alors sous un acacia, nous nous partageons à nouveau le mil cru et la viande séchée; les tirailleurs et le guide allument un grand feu de bois pour éloigner les fauves. Les deux hommes sont bientôt endormis; je me roule dans ma couverture de cheval et j'essaie de ne pas penser aux moustiques. C'est bien difficile! De plus, les chevaux excités par la présence de la jument, bataillent toute la nuit. Que sont devenus nos bagages? Plus habiles que mon guide, les convoyeurs ont dû suivre la bonne route et nous les retrouverons sans doute à Mao demain.

10 *août.* — A trois heures du matin nous prenons une piste : elle nous conduit à deux puits. Le guide prétend les connaître. En effet, à sept heures, il nous amène à un parc à bœufs. Je suis au village de Goumso, bâti sur une hauteur de laquelle nous apercevons Mao, la capitale du Kanem ; nous nous arrêtons quelques instants pour déjeuner de dattes exquises arrosées de lait frais. Nous repartons ; la route suit la vallée, côtoie une longue oasis de dattiers, escalade le versant à pente raide. Des cases surgissent. C'est Mao ! Voici le capitaine Bordeaux, commandant le poste.

11 *coût.* — Le convoi égaré est arrivé tard dans la nuit. Nous jouissons aujourd'hui d'un repos bien gagné. Mao, perché sur une dune élevée, possède le gros avantage de ne pas connaître les moustiques. Le soleil y est ardent, mais les nuits sont fraîches. Le Kanem est le sanatorium du Tchad. Le ciel y est d'un bleu limpide. Jusqu'à l'horizon, la vue s'étend sur des croupes aux verts pâturages et sur des vallées où les dattiers forment un tapis noir. Deux jolies mares baignent le pied du mamelon ; leur eau, horriblement magnésienne, disparaît avec les pluies. Ce phénomène est produit sans doute par la nappe souterraine du Tchad montant et descendant suivant la saison.

Le poste, établi à un kilomètre du village dont les paillottes se serrent sur le mamelon voisin, a un réduit en briques sèches. Les habitations, coquettement construites, sont blanchies à la chaux. Les écuries, les étables, les cases des tirailleurs, entourées de haies d'épines, ont des toits de chaume fraîchement coupé, de la couleur jaune clair du sable de la dune.

Un sentier dévale à pente rapide vers les puits creusés dans une dépression boisée verdoyante, profonde de quatre-vingts mètres. Des martinets fendent l'azur de leur vol rapide, des pigeons roucoulent sur

les toits. Des femmes venant de la fontaine passent, leur amphore sur la tête, des cavaliers font caracoler leurs bêtes. Mao est une bien jolie capitale africaine.

IV

BIR-ALALI, POSTE EXTRÊME NORD DU TCHAD
QUELQUES SOUVENIRS MILITAIRES

Le poste du Nord, Bir-Alali, se trouve à trente-deux kilomètres de Mao. J'envoie mes bagages à l'avance ce soir. Je me mettrai en route demain.

11 *août.* — Le clair de lune m'a encouragé à partir de nuit ; on y voit comme en plein jour et les mamelons herbeux semblent couverts de neige. Les chevaux, sous la fraîcheur de la température, s'ébrouent et avancent rapidement. A sept heures du matin, j'arrive à Bir-Alali.

L'histoire de ce poste est glorieuse. J'ai dit la jonction en 1900 des trois missions du centre africain à Kousséri où elles mirent en déroute l'armée de Rabah. Après ce combat où le conquérant égyptien trouva la mort, le soin de garder le territoire nouvellement acquis fut confié à un bataillon de Sénégalais, un escadron de spahis et une section d'artillerie sous les ordres du colonel Destenave. Celui-ci commença par lancer une colonne sur l'armée de Rabah reconstituée par son fils Fah-del-Allah; le choc se produisit sur la rive gauche du Chari, à Goujba; notre succès fut complet. Mais nous dûmes évacuer le Bornou que les traités précédemment conclus attribuaient à l'Allemagne. Celle-ci envoya aussitôt des troupes dans la partie nord du Kameroun. L'officier allemand commandant le corps d'occupa-

tion vint rendre visite à Fort-Lamy au colonel Destenave qui l'accueillit, rapporte-t-on, par ces mots : « Je suis heureux, capitaine, que nos victoires aient facilité votre installation sur les territoires conquis par nos troupes. »

La destruction des forces de Rabah nous permit de diriger notre action vers le Nord. Notre position sur le Chari était menacée, en effet, sur le flanc par les forces senoussistes du Kanem. Sidi-Barrani, représentant le chef de la Confrérie, le Madhi de Djerboub, avait fondé avec les Touaregs de l'Aïr, les Ouled-Sliman et les Tédas, une zaouiya (1) fortifiée à Bir-Alali. Ces forces importantes inquiétaient le colonel Destenave; il envoya pour les déloger une colonne sous les ordres du capitaine Millot. La rencontre eut lieu le 9 novembre 1901, dans la plaine, au pied de la zaouiya; nos troupes, très éprouvées, désorganisées par la mort du capitaine Millot, durent se replier; elles le firent en bon ordre, mais c'était un échec qu'il importait de réparer au plus tôt.

Le 20 janvier 1902 une expédition plus importante, dirigée par le commandant Tétart, six cents tirailleurs avec de la cavalerie et de l'artillerie, enlevait la position après un combat meurtrier qui coûtait la vie au lieutenant Pradié, à de nombreux tirailleurs. Au cours de la lutte, le capitaine Bablon (2), saisi à bras-le-corps par un Touareg, ne dut son salut qu'à l'arrivée opportune d'un de ses hommes. Une garnison fut aussitôt installée sur cet emplacement parfaitement situé aux confins sud du désert. Les troupes s'employèrent activement à démolir la zaouiya et à la remplacer par une construction plus facile à défendre.

L'histoire d'Alali n'était pas terminée. Le 4 décembre 1904, un parti tripolitain, commandé par Abou-

(1) Fortin servant d'école, de poste et de mosquée.
(2) Tué dans un combat en Mauritanie (1909).

Aguila, culbuta une reconnaissance à Tiona et vint dans la nuit creuser une tranchée sous les murs du poste. L'alarme fut donnée par une sentinelle qui avait entendu crier un chameau. Un noir se glissa au dehors pour reconnaître les positions de l'ennemi, mais fut fait prisonnier. Il raconta qu'il avait voulu fuir les mauvais traitements des Français. Il travailla lui aussi à remuer le sable, puis, s'évadant, revint au poste. Nous connaissions exactement, grâce à lui, l'emplacement des Touaregs. Une sortie fut exécutée par les troupes de la garnison au petit jour; les Tripolitains se firent bravement tuer sur leurs retranchements où le capitaine Fouque reçut un coup de sabre à la nuque.

Restaient les Touaregs qui, eux, n'avaient pas encore désarmé; ils campaient au Chittati, dans le nord-ouest d'Alali. Le détachement du lieutenant de spahis Dupertuis les sabra dans un engagement heureux où leur chef, Abou-Kanzer, fit preuve d'un courage éclatant en offrant un combat singulier bientôt suivi d'une mêlée générale. Ce fut la fin des opérations sérieuses; les Senoussistes se retirèrent au Borkou, les Touaregs survivants allèrent faire leur soumission à Zinder et les nomades dissidents Tédas et Ouled-Sliman se replièrent dans le désert.

Je profitai de mon passage à Alali pour visiter les divers lieux de combat. La tranchée d'Abou-Aguila était encore visible au nord du poste, à cent mètres des murs; les traces de l'ancienne zaouiya subsistaient au Sud, sur l'emplacement du premier combat où le capitaine Millot était tombé mortellement frappé. Les nombreuses tombes creusées par les Touaregs voisinaient avec des ossements et des crânes blanchis. Les hyènes avaient passé par là!

Le poste actuel avait grand air. C'était, entourant une petite cour, un blockaus carré en briques séchées; aux angles nord et sud, des bastions percés de meur-

trières flanquaient l'ouvrage. Les habitations se composaient de compartiments appuyés à l'enceinte et donnant sur la cour intérieure. Une première ligne de feux était constituée par un mur bas placé en avant de la construction, une deuxième par la muraille crénelée à sa partie supérieure, derrière laquelle les tireurs couchés sur le toit de terre pouvaient s'abriter. Du dehors, les bastions en tourelles, les murs, blanchis à la chaux, dentelés en créneaux se découpant sur le ciel, donnaient au poste l'aspect d'un château-fort. Une haie d'épines, large de plusieurs mètres et des réseaux de fil de fer formaient, à l'extérieur, une défense accessoire qui achevait de rendre Bir-Alali imprenable.

Dès mon arrivée au poste, quelques chefs du pays vinrent me rendre visite; c'étaient des Toubous au teint noir, aux traits fins, vêtus de longues robes flottantes de cotonnade bleue, coiffés de chéchias rouges et chaussés de babouches jaunes à semelle en peau de girafe. Quelques-uns avaient combattu dans nos rangs et beaucoup dans ceux des ennemis. Parlant tous ensemble, si vite que l'interprète avait peine à traduire leurs paroles, ils protestaient de leur dévouement à la France. Le sergent européen, me montrant le registre d'impôt, me prouvait qu'ils étaient moins empressés pour le payement de leurs contributions. Mais je n'avais, pour le moment, pas le temps de m'occuper de ces questions : je devais rejoindre le capitaine Mangin campé avec ses méharistes, quatre-vingts tirailleurs montés à chameau, dans les dunes, à deux jours au nord d'Alali. Une tourmente de sable opportune vint me débarrasser de mes visiteurs qui remontèrent à cheval et allèrent se mettre à l'abri dans le village.

V

CHEZ LES MÉHARISTES DU TCHAD

13 *août.* — Départ d'Alali. Le pays est assez accidenté; depuis Mao, c'est une succession ininterrompue de mamelons séparés par des oasis à dattiers à pentes ravinées, profondes d'une centaine de mètres; les collines verdoyantes sont couvertes d'acacias. La faune est représentée par des outardes, perdrix, gazelles et antilopes blanches.

Nous arrivons à la nuit au campement des Ouled-Sliman, qui, après avoir été nos adversaires aux combats d'Alali, ont fait leur soumission au commencement de l'année 1906. Averti de ma présence, le cheik Ahmed se porte à ma rencontre avec ses notables et m'offre l'hospitalité. Je l'examine à la lueur d'un feu. C'est un homme bien pris, élancé, les traits fins; il est vêtu entièrement de blanc et son allure respire la dignité. Le campement compte plusieurs centaines de tentes éparpillées sur les hauteurs qui dominent le puits de Zimmezé et paraît riche en chameaux, chevaux, bœufs et moutons.

Les Sliman ont le type de l'Arabe du Nord, mais beaucoup, dont le cheik en personne, sont teintés. Ces pirates du désert, comme les appelait Nachtigall, me firent sans plus tarder demander par leur chef l'autorisation de partir en expédition dans l'Est contre les Mahammids, tribu d'Arabes à teint rougeâtre. Je différai la réponse : les Mahammids sont évidemment nos ennemis, mais les Ouled-Sliman, soumis depuis six mois seulement, peuvent bien patienter encore avant de reprendre une vie d'aventures.

14 *août.* — Les chameaux envoyés à ma rencontre

par le capitaine Mangin pour remplacer mes bœufs porteurs sont arrivés dans la nuit. A deux heures du matin je me mets en route; le guide donné par le cheik s'égare et je ne trouve le capitaine Mangin qu'à midi; le peloton de méharistes est en déplacement de pâturage, il n'y a encore au puits de Bir-Biat que trois tentes; les autres, confiées au sergent Ehrahrt et aux méharistes, sont à un puits à plusieurs heures de marche dans le Nord; elles seront transportées ici dans quelques jours.

La première impression est pénible. Il va falloir vivre pendant des mois sous des cases de natte qui protègent à peine contre un soleil implacable, et dans quel cadre! Le pays est désespérément plat et triste, couvert d'une herbe roussie, les acacias sont rares, les chameaux se nourrissent surtout de petits chardons verts à fleur bleue très abondants. L'oued, boisé d'acacias et de buissons d'épines dans la partie sud où est le puits, donne de loin l'illusion d'une forêt : mais le feuillage souillé par la poussière blanche du sol calcaire ne paraît vert que par contraste avec la teinte jaune de la plaine brûlée. La partie nord de cette vallée est couverte d'herbes desséchées et de grandes plaques blanches dénudées la parsèment.

Autre désagrément et non le moindre, en ce pays totalement dépourvu de sentiers, les herbes sont garnies de « cram-cram », sorte de graine à enveloppe épineuse qui s'accroche aux vêtements et s'y implante très solidement.

16 *août.* — Un Arabe de la tribu Orfilla apporte un renseignement : une harka de quatre cents fusils, Khouans Senoussistes, Tédas, Arabes-Zouyias s'avancerait sur le Kanem. L'ordre est envoyé au sergent Ehrahrt de hâter le départ des dernières tentes et de rallier Bir-Biat.

16 *août.* — Le peloton est entièrement réuni :

quatre-vingts tirailleurs méharistes sénégalais, vingt goumiers arabes, trente chameliers touaregs, presque tous mariés, ce qui fait du camp un véritable village. Un rezzou a eu lieu. Aussi les animaux, rentrés depuis un mois à peine, sont-ils maigres et fatigués, beaucoup sont blessés. Les chameliers touaregs les pansent à leur manière. Tandis que les tirailleurs maintiennent les animaux couchés et entravés des quatre membres, la tête ramenée contre le flanc, le cou tordu, ils enfoncent les doigts dans les plaies pour les nettoyer, coupent les abcès énormes dont le pus gicle à distance; ils lavent ensuite à l'urine de chameau et saupoudrent d'une écorce grossièrement pulvérisée. Le beurre bouillant et le fer rouge sont d'un emploi courant dans la thérapeutique chamelière. Parfois un animal, fou de douleur, pousse des cris épouvantables, rompt ses liens, jette les aides à terre et s'échappe au galop, tandis que les Touaregs, amusés, le suivent en courant, se suspendent à sa queue jusqu'à ce qu'il s'arrête; ce sont alors des « you-you » de triomphe, la bête, saisie par les naseaux et les oreilles, est de nouveau couchée, l'opération continue.

20 *août*. — La patrouille de goumiers qui a visité les puits du Nord n'a pas relevé de traces inquiétantes. Des journaux de mai, apportés aujourd'hui par un cavalier de Bir-Alali, annoncent que la Turquie envoie une relève de quatre cents hommes pour occuper Rhât et Tadnet dans le sud de la Tripolitaine. Ce mouvement de troupes est peut-être l'origine du bruit qui nous est parvenu, concernant la marche d'un rezzou.

D'autre part ce sont les nomades du Bahr-el-Gazal qui ont répandu cette nouvelle; or n'est-ce pas là une manœuvre de leur part pour nous tenir éloignés de leur région que nous devions visiter?

VI

LA SECTE DES KHOUANS (FRÈRES) SENOUSSISTES

29 *août.* — Nous avons reporté l'emplacement de notre campement à cinquante kilomètres dans l'Est, au puits d'Haraza, pour nous rapprocher de Bahr-el-Ghazal. Ici, des millions de sauterelles dévastent le pâturage déjà maigre ; les buissons d'épines, les acacias ne sont pas non plus épargnés et, dépouillés de leurs feuilles, plient sous les grappes lourdes de ces insectes. Des vols passent en bruissant et vont s'abattre sur les arbres encore verts.

Tout près d'ici campent des Mahammids, réfugiés récemment chez nous pour fuir l'administration trop énergique du sultan du Ouaddaï — un de leurs hommes a eu le poignet droit coupé par l'Aguid-el-Bahr. Le capitaine Mangin et moi montons à cheval pour les visiter. Les Mahammids ont le teint rougeâtre, les cheveux lisses, la barbe fournie, les traits réguliers ; la chevelure des femmes est tressée en fines nattes tombant sur les épaules. Les vêtements sont sales et déguenillés ; les captifs portent de simples peaux de mouton. Nous trouvons au pâturage de nombreux troupeaux de bœufs et de moutons. Les chameaux sont robustes, mais de formes lourdes ; il paraît qu'ils ne résistent pas aux grosses fatigues du désert et sont faits pour un pays riche en prairies et en eau.

Tout le campement est occupé à la chasse aux sauterelles ; celles-ci, frites dans le beurre, sont pour les nomades un mets apprécié ; le feu est mis à l'herbe tout autour des buissons, qui sont bientôt incendiés, femmes et enfants ramassent alors les insectes asphyxiés et grillés. Personne ne semble songer aux terribles Senoussistes.

D'après la relation du voyage du cheik tunisien Mohammed-Ben-Ostmane el Hachaïch, qui visita Koufra en 1896, le fondateur de la mystérieuse confrérie musulmane, la Senoussia, est Mohammed Ben-Ali-Es-Senoussi, originaire de Mostaganem. Né en 1796, il étudia à Fez et fit en 1830 un pèlerinage à la Mecque. C'est alors qu'il construisit sa première école musulmane, la zaouiya de Djebel-Abi-Koubéis, près des lieux saints. Vers 1850, Sidi-Mohammed se transporta entre la Cyrénaïque et l'Egypte, dans l'oasis de Djerboub, où se trouve actuellement son tombeau.

C'est de ce moment que date la politique de prosélytisme en Afrique centrale. En 1856, une ambassade envoyée par la confrérie à Constantinople obtint le dégrèvement des impôts sur les zaouiyas. Sidi-Mohammed Senoussi laissa un fils, Sidi-el-Mahdi, né en 1844, en Tripolitaine. En 1895 Mahdi, en désaccord avec Constantinople, et aussi afin de fuir les influences européennes, quitta Djerboub pour l'oasis de Koufra, dans le Sud. Un représentant de la confrérie, Sidi-Mohammed Sounni, fut envoyé en mission commerciale au Kanem, et aussitôt, entre la Méditerranée et les Etats du centre africain, Bornou, Baguirmi, Ouaddaï, Darfour, la voie Ben Ghasi-Koufra était imposée par la confrérie aux caravanes. Mourzouk et Rhat en Tripolitaine se trouvaient ainsi délaissées au profit de la Cyrénaïque senoussiste. Les commerçants tripolitains, presque tous affiliés à la confrérie, s'inclinèrent devant cette décision du Madhi.

La question senoussiste, souvent agitée, est des plus controversées. Les uns estiment que le senoussisme est à dédaigner, les autres voient en cette confrérie une puissance occulte dont les ramifications s'étendent sur tout le monde mulsulman, et dont un simple geste renversera un jour dans un mouvement religieux irrésistible les empires que les puissances européennes auront eu l'imprudence de se tailler au cœur des pays

de l'Islam. La question reste des plus mystérieuses. Les dangers inconnus sont les plus troublants et ceux que l'homme est le plus porté à exagérer. Or nul n'a encore défini d'une façon précise ce qu'est le senoussisme.

Le but du prosélytisme senoussiste en Afrique centrale était certainement de mettre la religion au service d'appétits de domination temporelle. Lorsqu'en 1850 le chef de la confrérie étendait son action sur les populations nombreuses du centre africain, il songeait avant tout à se tailler un vaste empire en des pays riches en marchandises d'exportation et en esclaves, pays que l'influence européenne n'avait pas encore pénétrés. Nous pensons qu'il faut se garder d'opinions extrêmes, la cohésion des sectes musulmanes n'existant pas et ne pouvant exister à cause de l'immensité des distances, les dangers ne consisteront jamais qu'en des soulèvements locaux. Certes la haine du roumi existe chez beaucoup de musulmans, en particulier chez les affiliés du senoussisme dont nous avons arrêté l'expansion dans le centre de l'Afrique; mais dès qu'une agitation se produit, il faut bien se garder de parler aussitôt de guerre sainte.

On ne peut nier qu'en nos possessions d'Afrique l'islamisme s'enfonce de plus en plus dans le Sud, vers le golfe de Guinée, à travers la boucle du Niger, vers le Congo par le Chari, le Bornou et le sultanat du Dar-el-Kouti. Cependant il n'y a pas lieu de s'en inquiéter outre mesure. Le succès de la religion musulmane tient à sa simplicité, car pour beaucoup d'adeptes, il suffit pour se croire musulman de boire uniquement de l'eau, de faire chaque jour quelques ablutions et de prononcer des prières en se tournant vers l'Est.

Le fanatisme n'existe la plupart du temps qu'au moment de la conquête de pays neufs par les roumis, puis l'acceptation du fait accompli se produit. Il y a cependant des éléments de troubles qu'il faut surveiller,

des marabouts dont l'influence religieuse déséquilibre des cerveaux.

Mais nous constatons aussi qu'en pays fétichiste, dès que l'islamisme s'introduit dans un village, une organisation apparaît, le chef est plus obéi et notre action administrative en est facilitée. La pénétration musulmane est une pénétration commerciale. Il s'agit sans aucun doute d'esclavagisme, mais c'est notre rôle de supprimer ce commerce et de n'autoriser que l'exploitation des ressources naturelles.

Le fait s'est vérifié pour le senoussisme. Nous avons vu Sidi-el-Mahdi accaparer le commerce tripolitain, obliger les caravanes à passer par sa zaouiya de Koufra, envoyer en mission au Kanem un membre de la confrérie. Il fallait conquérir des ports au Sud du désert pour y amener les caravanes. Le résultat de cette mission fut le départ pour le Kanem de Sidi-Barrani, chargé d'occuper le pays au nom de la Senoussia. Notons qu'à ce moment nous n'étions pas encore apparus là-bas; c'était en 1898 et le Tchad n'avait été vu que par de rares voyageurs.

Barrani mit près de trois ans à décider les Touaregs de l'Aïr et les peuplades Toubbous d'entre Borkou et Tchad à venir conquérir les riches pays du Sud. Une route de caravanes fut aussitôt ouverte par le Borkou sur Koufra où elle rejoignait celle du Ouaddaï. Les Senoussistes devinrent les plus grands marchands d'esclaves de l'Afrique. On conçoit qu'ils défendirent leurs établissements du Kanem lorsque nous tentâmes de les déloger de Bir-Alali, où ils constituaient, pour nos établissements du Chari, un danger, et ne se replièrent qu'avec regret en 1901 sur le Borkou. On lira plus loin, avec le récit de notre expédition d'avril 1907 en ce pays, l'organisation senoussiste actuelle et les forces militaires dont elle dispose.

L'action des Senoussistes sur le Kanem ne se traduisait pour le moment que par de fréquentes razzias

dont le but était non l'attaque de nos postes, mais le pillage de nos administrés.

Les Ouled-Sliman, puis les Tédas, avaient été successivement armés contre nous par Sidi-Barrani, installé au poste d'Aïn-Galakka, au Borkou.

On pouvait donc penser que les bruits de harka concernaient seulement une nouvelle tentative de razzia.

VII

EXCURSION AU BAHR-EL-GHAZAL

4 *septembre.* — Rien n'étant venu troubler notre quiétude, nous pûmes, le capitaine Mangin et moi, exécuter l'ordre qui nous avait été donné de visiter les campements des nomades établis dans la vallée du Bahr-el-Ghazal; il fallait les protéger contre les entreprises des bandes ouaddaïennes en montrant quelques forces militaires. Nous partons vers midi avec la moitié des méharistes, les autres sous le commandement du sergent Ehrahrt restant pour garder le camp.

A neuf heures du soir, devançant la colonne, nous arrivons aux puits de Coal; les auxiliaires envoyés la veille pour les approfondir dorment et la sentinelle somnole debout, appuyée sur son arme. A notre arrivée l'homme sursaute et jette l'alarme; en un clin d'œil tout le monde est sur pied, les fusils sont braqués sur nous. Comédie, prétend le capitaine. Comédie dangereuse en tout cas, qui pourrait tourner à la tragédie, si nous ne réussissions au bout de quelques instants à nous faire reconnaître.

5 *septembre.* — Nous traversons le Bahr-el-Ghazal sans nous en apercevoir : la plaine, depuis l'affaisse-

ment du plateau du Kanem à Bir-Biat, n'a pas changé d'aspect; légèrement ondulée, elle est couverte d'herbe courte, de bouquets d'acacias et de faux jujubiers. On ne peut reconnaître le lit de l'ancien fleuve qu'à certains indices particuliers; la végétation arborescente est plus vigoureuse, très verdoyante et les mares, incomplètement desséchées par le soleil, forment des flaques sur le sol noirâtre, tandis que celles de la plaine étaient herbeuses. Les deux rives sont distantes de plusieurs kilomètres; celle de l'Est se relève en dune de cinq à six mètres. Plus au Sud, en pays Kréda, la démarcation est encore moins nette.

Le Bahr-el-Ghazal, d'après les Tédas, coulait il y a cent cinquante ans du Nord au Sud, prenait sa source dans les montagnes de l'Ennedi et se jetait dans le Tchad. Un bras, se détachant au sud du Borkou, allait alors se perdre en partie dans les sables de l'Ouest formant la vallée du Toro actuelle; le restant de ses eaux, constituant la vallée de l'Egueï, revenait au fleuve. Les débris de poterie entraînés du Nord et déposés sur tout le parcours du lit desséché confirment cette opinion que le Bahr-el-Ghazal se déversait dans le Tchad.

Pour satisfaire les partisans de la théorie inverse, reconnaissons que le fleuve n'a pas échappé à la loi commune à beaucoup de ses voisins du centre africain (le Bahr-Salamat, par exemple) et a été, dans une certaine mesure, aussi un émissaire : en saison sèche les eaux du Tchad refluaient en ce temps jusqu'à Dourgouli sans jamais remonter plus au Nord. Aujourd'hui on ne voit que du sable dans ce pays où, il y a moins de deux cents ans, on pouvait aller du lac au Borkou en pirogue.

Les Bouddoumas, fixés maintenant dans les îles du Tchad, habitaient alors la vallée de l'Egueï; les Krédas, riverains des mares actuelles du Bahr-el-Ghazal inférieur, avaient leurs campements à quelques lieues au

sud du Borkou. On rencontre d'ailleurs, sur les tables d'argile, ancien lit du fleuve dans l'Egueï et le Toro, les mêmes coquillages que dans les vases du Tchad, de nombreuses vertèbres de poissons (silure) et des débris de crustacés.

6 *septembre.* — Le but de notre promenade est une démonstration militaire destinée à éloigner les Aguids ouaddaïens que tentent les riches troupeaux de nos populations du Bahr-el-Ghazal. Dès notre arrivée, nous apprenons d'un agent de renseignement que les rôles sont renversés : les gens que nous devons protéger sont en razzia chez leurs voisins du Ouaddaï. Le pillage est inné chez l'habitant du désert.

Dans le campement Kécherda où nous nous arrêtons, le chef interrogé cherche à nier, puis reconnaît bientôt les faits. Il explique que, pillés quelques mois auparavant, ses administrés ont voulu user de représailles, profitant du départ des troupes ennemies pour Abêché en raison de la guerre entre le Ouaddaï et le Darfour.

10 *septembre.* — Nous continuons notre visite des campements à travers un pays de mares où poussent la sauge et le riz sauvage, où abondent les autruches, les antilopes, les canards, les marabouts, les sarcelles, les ibis et les outardes. L'herbe n'est pas encore brûlée par le soleil, la prairie est verte partout où l'eau a demeuré. Les nomades possèdent d'innombrables troupeaux de bœufs, de moutons et une excellente race de chevaux très recherchés par les Ouaddaïens.

Les populations du Bahr-el-Ghazal, Krédas (Karas), Médemmas, Chindikoras, Sakerdas, sont toutes de la grande race dazza (toubbou en langue arabe), venue du Borkou dans les pays du Sud, qu'elle a conquis sur les Kanembous et Bornouans. Actuellement la race dazza peuple le pays compris entre le Tibesti, le Borkou, le Mortscha, le Bahr-el-Ghazal, le Tchad et Bilma.

Les Kécherdas, Ouandala et Gounda de Nguigmi (Tchad), les Gadouas du Chittati, les Dogordas du Liloa (Bir-Alali), les Tédas, Nakazzas, Nohormas et Annas du Mortscha (nord du Ouaddaï), les Tédas-Touas du Tibesti, appartiennent tous à cette même race dont les caractéristiques sont : une silhouette élancée, un profil d'aigle, des traits fins, un teint bronzé sans être noir. Tous musulmans, ils n'ont rien du nègre et sont des pillards incorrigibles en même temps que des éleveurs de chameaux, de bœufs et de chevaux.

VIII

RETOUR AU KANEM
LE CAPITAINE MANGIN RENTRE EN FRANCE

11 *septembre.* — Nous rentrons par l'importante mare de Fanetrassou, qui conserve de l'eau toute l'année lorsque les pluies ont été abondantes, et nous y rencontrons le capitaine Bordeaux venu de Mao en excursion. Le gibier n'est pas rare ; quelques coups de fusil heureux nous permettent d'ajouter au menu des sarcelles et une outarde. Mais l'instant de la séparation arrive trop vite. Le capitaine Bordeaux continue sa visite des tribus, le capitaine Mangin et moi revenons à Haraza.

16 *septembre.* — J'accompagne jusqu'à Mao le capitaine Mangin qui rentre en France (1). En route, nous croisons des bœufs que des Arabes hassaounas et des Kanembous conduisent au puits réputé de Tinné ; les éleveurs de ce pays attribuent des vertus

(1) Le capitaine Mangin, dont la carrière militaire était valeureuse entre toutes, a été tué en 1909 dans un combat en Mauritanie.

bienfaisantes aux eaux natronées et ne craignent pas de faire cent kilomètres pour y abreuver leurs troupeaux.

24 *septembre.* — Je trouve à Tinné, dans le campement des Ouled-Sliman, le lieutenant Lancrenon et l'adjudant Danigo, occupés à acheter des chameaux pour la section d'artillerie; ils choisissent des bêtes énormes, des étalons, qu'ils payent jusqu'à cinquante et soixante thalers Marie-Thérèse (150 à 180 francs). Les Arabes jouent une véritable comédie. Ils demandent soixante-dix thalers de l'animal, à leur dire toujours le meilleur du campement, refusent le prix offert et reviennent bientôt l'accepter tout en affectant de perdre au marché. Presques nus, la large blouse flottant au vent, laissant voir leurs jambes roses, des enfants, en croupe sur les bêtes, les font galoper sous l'œil des acheteurs.

26 *septembre.* — Le lieutenant Lancrenon est venu visiter notre installation à Haraza. Il la trouve très sommaire; la vie sous une tente de natte au sommet d'une dune dans le désert lui semble manquer de charmes; le pansement des chameaux à l'urine et à la poudre de Sakoum le plonge dans un étonnement qui me rappelle le mien à mon arrivée au peloton de méharistes.

27 *septembre.* — Une caravane de Touaregs nous achète de jeunes chamelles; ils apportent des thalers, des rhallas ou selles pour les chameaux, du sucre, du thé et des étoffes.

28 *septembre.* — Un Arabe se plaint que trois voleurs sont venus razzier une dizaine de chameaux dans son campement; des cavaliers ont fait la poursuite sans succès, mais ont reconnu à certaines traces que

l'on devine que les pillards se nourrissaient de viande comme les habitants de l'Est et non de dattes comme ceux du Borkou. Je complimente ce Sherloch-Holmes africain de sa stupéfiante perspicacité et l'engage à s'en servir pour retrouver les animaux perdus.

1er *octobre.* — Je vais voir le troupeau à l'abreuvoir. Les blessures ne guérissent pas vite ; quelques-unes sont horribles, il y a dans certaines bosses des trous à y fourrer le poing ; les plaies entre les épaules, très fréquentes à l'endroit où porte le bât, sont profondes et presque incurables, une odeur pestilentielle s'en dégage, un liquide infect coule en traînée blonde sur le flanc de la bête. Les chameaux non blessés ne sont pas en brillant état ; beaucoup, d'une maigreur extrême, ont les côtes saillantes, la bosse vide et affaissée ou amincie en lame de couteau ; les hanches semblent vouloir percer la peau. Il va pourtant falloir partir bientôt en expédition ; je me demande avec inquiétude quel effort nous pourrons exiger d'animaux aussi fatigués.

En prévision de ce départ, l'instruction militaire des Sénégalais se poursuit chaque jour régulièrement, Cet après-midi, nous avons tiré à la cible dans les dunes sur une natte recouverte de journaux, et j'ai constaté que les tirailleurs visaient plutôt mal ; l'un des plus mauvais tireurs, auquel je reprochais sa maladresse, a répliqué vexé : « Oh ! je n'ai pas peur à la guerre ! » Heureusement !

2 *octobre.* — Visite de nombreux Mahammids des deux sexes. Ils présentent des dépouilles d'autruche, du beurre, des moutons, des chevaux et des bœufs porteurs. Les plumes ne sont pas belles ; nous les payons à la mode tripolitaine, c'est du moins ainsi qu'opèrent les Tripolitains ici ; on compte les plumes blanches de chaque aile, autant de fois deux plumes, autant

de thalers, c'est la valeur de la dépouille entière. On donne deux moutons pour un thaler (trois francs) ou six kilogrammes de beurre. Les bœufs porteurs se payent de dix à douze thalers. Les chevaux sont échangés contre des bœufs ou des chameaux; en langage commercial au Kanem, un bœuf représente sept thalers; donc, un cheval estimé dix bœufs vaut soixante-dix thalers : on donnera des animaux jusqu'à concurrence de cette somme.

On pourra, par exemple, opérer de la façon suivante :

Une vache........	15 thalers	*Report*.....	35 thalers.
Un veau.........	3 —	Une vache pleine.	18 —
Un petit bœuf...	5 —	Une vache.......	14 —
Un bœuf porteur.	12 —	Un veau.........	3 —
A reporter..	35 thalers	TOTAL.....	70 thalers.

On aura ainsi versé sept animaux, représentant un cheval ou dix bœufs commercialement parlant.

Pour les chameaux, c'est identique. Le chameau unité vaut douze thalers. Si l'on achète un cheval cinq chameaux, il faudra verser au vendeur des animaux grands et petits, mâles et femelles, représentant une valeur globale de soixante thalers.

On conçoit que les échanges se compliquent du fait qu'acheteur et vendeur doivent, pour chaque animal donné en payement, tomber d'accord sur l'estimation.

3 *octobre*. — Les tirailleurs confectionnent ce qu'ils appellent du chocolat du Kanem : dix parties de farine de maïs, deux de sucre et cinq d'arachides grillées, le tout pilé est délayé dans du lait de chamelle; ce petit plat sucré est une des rares jouissances qu'ils puissent s'offrir dans le désert. Les Sénégalais ne sont pas des nomades et la vie sous la tente ne leur plaît qu'à moitié; aussi leur abandonnons-nous très volontiers tout le lait du troupeau.

4 *octobre*. — Nous recevons la visite de Maïouf,

chef de la tribu arabe tripolitaine des Myaïssas ; c'est un vieux madré, à la figure fine, parcheminée, entourée d'une barbe blanche.

Campés dans l'ouest d'Alali, vers le puits d'Asford où Nachtigall les visita en 1871, les Myaïssas commercent avec le Bornou, le Damerghou, l'Aïr et Bilma. Aux deux combats d'Alali, ils se trouvaient naturellement contre nous, mais la discorde se mit dans les rangs de nos ennemis et le chef des Touaregs battit les Myaïssas à Dira. C'est alors que ceux-ci, pour se venger, passèrent dans notre camp et nous permirent par leurs renseignements d'écraser les Touaregs.

Un an après, un Myaïssa tua un Kanembou ; la tribu, pour ne pas payer le prix du sang imposé par le poste, s'enfonça dans le désert. Atteints à Fayanga en 1904 par le lieutenant Mangin, les Myaïssas songèrent à regagner la Tripolitaine, leur pays d'origine ; mais ils craignirent d'être pillés en cours de route par les tribus du Tibesti et firent à nouveau leur soumission à Bir-Alali l'année suivante (janvier 1905).

Maïouf était un des rares lettrés de sa tribu ; respecté et obéi, il faisait régner l'ordre chez lui, réglait tous les différends. Tandis que les Ouled-Sliman nous incommodaient de leurs réclamations, jamais un Myaïssa ne se présentait au poste pour une affaire de justice.

Maïouf me confia qu'il était en pourparlers avec l'Alifa du Kanem, dont il voulait épouser une des filles. Je demandai si, par réciprocité, celui-ci épouserait une Arabe. Maïouf sursauta : « Allah ! allah ! Comment peux-tu émettre une telle supposition ; l'Alifa est un captif ! » — Et comme je le blâmais d'insulter un chef nommé par nous, le vieux finaud répliqua qu'il ne fallait voir dans son langage rien d'offensant, le terme captif étant employé fréquemment par les Arabes pour désigner les noirs. « Alors, répliquai-je, le chef des Ouled-Sliman qui est noir est un

captif ? » Maïouf sourit, il n'était pas d'accord avec la tribu voisine. « Que non ! Le cheik Ahmet est noir, mais c'est un Arabe », affirma-t-il sans conviction.

IX

UN DÉTACHEMENT DISPERSÉ PAR LA SOIF

5 *octobre*. — Nous attendions le retour d'un convoi de chamelles envoyé la semaine précédente au Kanem d'où il devait ramener un approvisionnement de mil pour la ration des tirailleurs et des chameliers.

A l'aube, le chef de l'escorte se présente, c'est le caporal Kambi Keita ; il déclare que le guide du convoi s'étant enfui, ses hommes sont restés trois jours sans boire ; cette nuit, il les a laissés sur une dune à cinq heures d'ici avec la consigne de ne pas bouger et s'est mis à la recherche du campement qu'il vient de retrouver par hasard. Il repart avec cinquante litres d'eau ; tout le monde sera de retour ce soir.

A neuf heures, la nuit est venue depuis longtemps et rien n'est signalé. Je fais allumer un énorme feu de bois. Deux heures après, arrive un tirailleur ; il raconte qu'après le départ du caporal ses camarades l'avaient, malgré la consigne reçue, envoyé à la recherche d'un puits ; il erra toute la journée ; un Arabe chasseur, rencontré par accident, le conduisit jusqu'en vue du campement dont les feux l'avaient guidé. Un Sénégalais me dit qu'il n'y a rien de désespéré ; lui est resté perdu pendant quatre jours avec quelques camarades ; souffrant de la soif, ils avaient tué un chameau pour boire son sang et empli leurs bidons de l'eau trouvée dans les intestins : ils s'étaient bien gardés, ajoutait-il, de manger la viande qui donne soif et avaient vécu des racines d'un épineux.

9 *octobre.* — Les patrouilles envoyées depuis le 5 sont rentrées sans avoir rien vu. Des gens du Kanem, venus au campement pour vendre du mil, déclarent que quelques tirailleurs du convoi ont réussi à trouver le puits de Berdaoudi, se sont approvisionnés en eau et sont repartis à la recherche de leurs animaux. Cette nouvelle me rassure un peu ; aux souffrances de la soif a dû s'ajouter l'effet d'une température accablante. Depuis quelques jours, la chaleur est oppressante ; le ciel, à l'ordinaire d'un bleu radieux, se couvre de nuages livides à reflets métalliques.

10 *octobre.* — Les tirailleurs de garde au pâturage ramènent le caporal Kambi ; ce malheureux, égaré depuis cinq jours, est dans un état effrayant ; amaigri, les traits tirés, les yeux hagards, le ventre vide, un tremblement convulsif l'agite. Je le fais laver à l'eau fraîche et masser, il avale péniblement un peu de café et peut alors nous raconter sa triste odyssée.

Après son départ du campement avec les cinquante litres d'eau, il n'a pas retrouvé ses camarades à l'endroit où il les avait laissés ; fatigué, il s'est endormi et, pendant son sommeil, le méhari a disparu avec l'eau et les provisions. Après avoir essayé sans succès de retrouver la piste de sa monture, Kambi a erré alors au hasard à travers les dunes, se nourrissant de racines dont la sève l'a empêché de mourir de soif. Ce matin, il a aperçu les jalons plantés par des tirailleurs que j'avais envoyés mesurer au cordeau la distance entre deux puits et s'est traîné jusqu'ici, sauvé par cette circonstance miraculeuse.

Il manque encore trois hommes ; le feu signal continue à flamber sans résultat toutes les nuits ; mes inquiétudes augmentent.

11 *octobre.* — Le sergent Ehrahrt, rentrant de tournée d'impôt chez les Ouled-Sliman, ramène les

derniers tirailleurs égarés ; ce sont ceux qui ont atteint le puits de Berdaoudi, de sorte qu'ils n'ont pas eu à souffrir de la soif. Il n'y a plus de perdus que les chameaux du convoi, mais ces animaux, qui connaissent la région, se rendront certainement à des puits où des nomades amis les trouveront.

12 *octobre.* — La vie inactive sous la tente commence à me peser ; de neuf heures du matin à quatre heures du soir, la chaleur est atroce. Le thermomètre dépasse 50° à l'ombre. Sous le grand soleil, l'air bruit, l'atmosphère est voilée de brume au-dessus de la terre surchauffée ; le vent souffle du feu et du sable. Par contre, les nuits sont fraîches et agréables.

13 *octobre.* — Hier soir au crépuscule, la sentinelle a signalé une lueur à l'horizon dans la direction de l'Est ; une patrouille de méharistes, envoyée aussitôt en reconnaissance, n'est rentrée qu'au jour ; le feu, que nous avions estimé à dix kilomètres du camp, s'en trouvait à plus de trente, c'était un simple incendie de brousse.

Une autre alerte se produit aujourd'hui. Deux coups de fusil retentissent dans le Nord-Est. Les méharistes envoyés dans cette direction ne trouvent ni homme, ni trace. Ce sont probablement quelques chasseurs d'antilopes qui se sont dissimulés dans les taillis à l'approche de la patrouille ? Mystère !

Abba Kottoko, le cuisinier qui me suit depuis Brazzaville, m'a supplié de le laisser partir ; il a vécu jusqu'ici depuis son enfance sur les rives du Chari, la vie du désert ne lui plaît pas, il souffre d'ophtalmies. A regret, je fais droit à sa requête ; heureusement pour moi, Mamadou Bornou, le boy engagé à Bangui, a depuis 1904 beaucoup appris ; il est devenu un cuisinier capable de remplacer le précédent ; j'augmente donc son salaire et l'investis de ses nouvelles fonctions.

TROISIÈME PARTIE

UNE EXPÉDITION AU OUADDAÏ

I

PRÉPARATIFS D'EXPÉDITION

14 *octobre*. — Un courrier du capitaine Bordeaux m'annonce que le colonel autorise une opération au Ouaddaï, contre le cheik El-Khalil, dont le contingent a pris part au combat de Koundiourou où nos pertes ont été très sensibles. En décembre 1905, l'aguid El-Bahr était venu razzier nos Arabes du Fitri. Une colonne commandée par le capitaine Rivière et le lieutenant Repoux (1) atteignit les Ouaddaïens à Koundiourou, une partie de notre détachement fut entourée et perdit plusieurs hommes. Le lieutenant Burthe d'Annelet, l'adjudant Gautier furent blessés. Mais la victoire nous resta.

C'est pour affirmer ce succès que nous partons. Le point de concentration choisi pour notre expédition est la mare de Fanetrassou, dans le Bahr-el-Ghazal; les méharistes s'y rendront directement d'ici, ainsi que les spahis de Ngouri et les renforts de Mao.

(1) Le lieutenant Repoux a été tué à l'ennemi en Mauritanie en 1909.

15 *octobre.* — Nous évacuons les femmes et le matériel sur Bir-Alali : au moment du départ, quelques chamelles non dressées partent en des galops fous; les ruades jettent les charges et les femmes à terre; tout le dommage se réduit à quelques bâts cassés; les chutes dans le sable sont rarement dangereuses.

La chaleur est suffocante; des nuages noirs se forment dans le Sud et, vers quatre heures du soir, une tempête de vent s'abat en rafales, soulevant des tourbillons de sable et arrachant les nattes des tentes. Quelle existence! Un courrier de Mao arrive à moitié mort de soif et de faim; il s'est perdu et a dû rester deux jours sans eau. La concentration à Fanetrassou est pour le 21.

16 *octobre.* — Le camp est morne depuis la mise en route de toute la smala. Les tentes ont été déménagées par le convoi, il ne reste que des bâtis et quelques lambeaux inutilisables. Tout le monde, chameliers, tirailleurs, palefreniers, s'emploie aux préparatifs de guerre : réfection des sacs à mil en peau de bœuf, des bâts et de leurs coussins, graissage au beurre des peaux de bouc, confection de cordes en écorce de palmier pour arrimer les charges. Une caravane de Touaregs de l'Aïr vient nous acheter quelques chameaux et nous fournit en échange une certaine quantité de peaux de bouc, dont nous manquions.

17 *octobre.* — J'examine le troupeau, et, avec le sergent Ehrahrt et le chef chamelier, nous classons les animaux aptes à partir en colonne. Nous en trouvons 78; le complément est fourni par 69 chameaux blessés et 17 chamelles plutôt maigres. C'est à peu près le nombre de bêtes qui nous sont nécessaires; soit 52 méharis, 40 porteurs de mil, 50 porteurs d'eau, 10 porteurs de bagages, cartouches, matériel et vivres, 10 animaux haut-le-pied. En tout 162.

Les tirailleurs de Mao et les spahis de Ngouri monteront les chameaux du convoi. Nous emmènerons en outre cinq bœufs et dix moutons comme approvisionnement de viande fraîche ; quand ces animaux ne pourront plus suivre, on les abattra et le personnel pourra garder une réserve de viande séchée.

18 *octobre.* — Course de chameaux pour l'essai des animaux que des indigènes sont venus nous vendre. Nous en achetons un aux Touaregs de la caravane et un second à des Krédas du Bahr-el-Ghazal. Le prix moyen est de deux chamelles pour un méhari ou quarante à quarante-cinq thalers (120 à 135 francs).

19 *octobre.* — Les chefs kanembous nous amènent vingt et un auxiliaires. Les Ouled-Slimans, qui voulaient aller seuls en razzia, ne nous accompagneront pas ; le cheik Ahmet envoie les trente bâts que je lui avais demandés et fait dire qu'en raison du Ramadan (1) ses hommes ne désirent pas prendre part au rezzou.

Nos guides sont des Dazzas du Bahr-el-Ghazal et les contingents que nous fourniront leurs tribus seront largement suffisants pour que nous puissions nous passer des Arabes.

20 *octobre.* — La colonne s'ébranle à deux heures de l'après-midi, laissant derrière elle quelques chameliers pour amener au poste de Bir-Alali les animaux fatigués qui ne partent pas avec nous et le matériel restant à évacuer. Notre départ n'a pas été facile, nous manquions de cordes pour arrimer les bâts et les charges ; mais enfin nous voici en route ; les animaux très chargés ne font que quatre kilomètres à l'heure

(1) Fête musulmane, mois de jeune, terminé par la fête du mouton.

et nous n'arrivons qu'à huit heures du soir au puits de Coal.

II

LA MARE DE FANETRASSOU AU BAHR-EL-GHAZAL

21 *octobre.* — Nous atteignons à onze heures du matin la mare de Fanetrassou qui, avec sa ceinture verte d'acacias et de mimosas, forme au milieu de ce désert une oasis d'une fraîcheur délicieuse.

L'adjudant Henry, du poste de Ngouri, est déjà là avec un convoi de mil ; ses quatre-vingts Kanembous sont immédiatement employés à la fabrication des cordes dont nous sommes privés ; nous dépouillons à cet effet de leurs feuilles tous les palmiers des environs.

Peu après nous, rejoignent cinq Ouled-Sliman. J'aurais été étonné si ces pillards avaient tous pu résister au désir de courir la brousse. Les guides ne nous ont pas encore rejoints ; les nomades du Bahr-el-Ghazal sont nos amis, mais ils préfèrent nous voir de loin que de près ; aussi, à la nouvelle de notre arrivée, ont-ils reculé leurs campements.

Des bruits étranges circulent. El-Khalil, chef des Mahammids du Ouaddaï, razzié récemment par des Dazzas du territoire français, aurait, au cours de la poursuite, capturé un des pillards ; celui-ci, attaché à la queue du cheval, sautant brusquement sur le couteau que Khalil portait à la mode arabe fixé au-dessus du coude par un bracelet de cuir, l'en aurait frappé de trois coups et se serait enfui sur le cheval.

22 *octobre.* — Continuation des préparatifs sous la direction du sergent Ehrahrt. L'adjudant Henry tue une belle antilope, les tirailleurs capturent un

boa de quatre mètres réfugié dans une mare voisine et nous abattons quelques sarcelles. A la nuit, nous sommes surpris par une pluie torrentielle et n'avons que le temps de dresser nos tentes. Il paraît qu'en cette saison le phénomène est rare dans le Bahr-el-Ghazal et ne s'est pas produit depuis de longues années. La tourmente dure toute la nuit; de gros nuages noirs masquent la lune et un vent froid siffle, lugubre, dans les acacias, tandis que Kanembous et tirailleurs grelottent autour de maigres feux.

23 *octobre.* — Successivement arrivent les guides, les chefs du Bahr-el-Ghazal, cheik Salé de la tribu des Chindikoras, Tallafi des Sakerdas, Goukouni des Médemmas, Ganastou des Krédas et le capitaine Bordeaux perdu avec les renforts de Mao, à une heure d'ici, hier soir. Peu de temps après, c'est le lieutenant Godard avec ses spahis; lui aussi s'est égaré et ses chevaux n'ont bu hier que les flaques d'eau de pluie.

La colonne est maintenant formée; elle comprend 52 méharistes, 10 tirailleurs, 21 spahis, soit 83 fusils Lebel; 71 auxiliaires, 15 cavaliers partisans, soit 86 fusils Gras. En tout 5 Européens, 169 fusils, 180 chameaux, 42 chevaux.

La cohésion n'existe que parmi les réguliers. Nous ne sommes pas encore partis que déjà, en effet, la discorde se met parmi nos auxiliaires. Cheik Salé est accusé par un Kanembou, fils du chef de Ngouri, d'avoir envoyé des émissaires prévenir les Ouaddaïens de notre arrivée. Cheik Salé s'en défend; il s'agit, dit-il, d'une basse vengeance, le Kanembou ayant été l'année dernière condamné à lui restituer un certain nombre de bœufs volés. Quoi qu'il en soit, nous décidons d'emmener avec nous Cheik Salé en expédition. De cette façon si ce chef a des intelligences parmi nos ennemis, il se trouvera compromis à leurs yeux. C'est alors une série de lamentations. Cheik Salé

trouve toutes sortes de bonnes raisons pour ne pas nous suivre. Mais nous ne nous laissons pas convaincre. Puisqu'il n'a pas de chameau pour faire la route, nous lui en prêterons un !

A ce moment nous arrive une visite sensationnelle. Tallafi demande à nous présenter Mamadi Kougou, chef des Tédas du Borkou, qui vient offrir la soumission de sa tribu et demander à s'établir au Kanem. Après les Ouled-Sliman, voici donc tout un clan nouveau d'auxiliaires que perd le Senoussisme. En attendant la décision du colonel, nous donnons aux Tédas l'autorisation de se fixer dans le Bahr-el-Ghazal où ils seront à l'abri d'une vengeance immédiate de leurs anciens amis.

24 *octobre.* — Nous nous mettons en route. Quel départ ! Les spahis et les Kanembous sont peu habitués aux chameaux. Des charges mal arrimées tombent à terre, des méharis galopent, des chevaux s'échappent. Il faudra quelques jours de mise en train avant que tout marche bien. Nous suivons le lit du Bahr-el-Ghazal coupé de mares et de fourrés. Après un court arrêt vers midi, nous repartons pour camper définitivement en carré à huit heures du soir et ce départ a été aussi mouvementé que le premier.

A peine sommes-nous arrivés que tous les musulmans se mettent en prière : le Ramadan est commencé depuis le 18. Les chefs du Bahr-el-Ghazal et les guides observent rigoureusement le jeûne prescrit ; ils ne prennent de nourriture et ne boivent qu'après le coucher du soleil. Malgré les fatigues de la route, ils vont continuer ainsi jusqu'au 9 novembre à suivre ce dur régime.

Epuisés par les tracas de cette première journée, nous essayons de dormir, mais le sommeil ne vient pas ; tantôt c'est un cheval qui a arraché son piquet et bataille avec la jument d'un auxiliaire ; tantôt c'est

un chameau non entravé qui se livre à une promenade dans le carré.

25 *octobre.* — Le convoi commence à marcher en ordre. Le départ s'est fait plus vite, les hommes s'habituent à leur nouveau genre de locomotion. Les chevaux des spahis suivent maintenant tranquillement le chameau auquel ils sont attachés par une longue corde de cuir (1). Les méharis se calment, sauf un étalon (fahal) demeuré indomptable ; il est de taille monstrueuse et sa bosse énorme nécessite un bât spécial. Les méharistes et les chameliers le craignent, car le mois précédent il a mordu cruellement un tirailleur. Hier au départ, le terrible « fahal », chargé pourtant de deux cents kilogrammes de mil, plus le chamelier, son armement, ses vivres, est parti au galop renversant tout sur son passage et finalement jetant à terre ce qu'il avait sur le dos. Il a été impossible de rattraper l'animal qui, d'ailleurs, après avoir suivi à petite distance, est rentré le soir de lui-même dans le carré. Ce matin, j'ai demandé un tirailleur de bonne volonté pour monter la bête ; devant une abstention totale, j'ai désigné le Bambara Baba Maréco, un des meilleurs méharistes du peloton. Nouveau galop, nouveau désordre, nouvelle chute de l'homme et des bagages ; le tirailleur n'a aucun mal, quoiqu'il soit tombé sur le dos avec le fusil en bandoulière, mais les deux peaux de bouc sont rompues et l'eau perdue. Et le « fahal » continue à nous narguer, suivant tranquillement la colonne et prenant le galop dès qu'un cavalier tente de l'approcher.

Après une demi-heure de marche, le guide nous arrête au bord d'une mare à moitié sèche. Il faut, dit-il, emplir les tonnelets et les peaux de bouc, se reposer

(1) Au désert les spahis vont à chameau et ne montent leurs chevaux que pour le combat; sans cette précaution le sable mouvant ruinerait vite les montures.

et partir cette nuit, car nous abandonnons ici le Bahr-el-Ghazal pour filer directement dans l'Est où le premier point d'eau, Ghéti, est à trois jours de distance. Nous nous approvisionnons de cette eau croupissante, non sans faire remarquer au guide qu'il aurait pu nous prévenir hier soir quand nous en avions de plus propre. L'importance que nous attachons à cette question paraît étonner cet homme du désert et sa surprise croît encore quand nous l'avertissons en outre que, ayant à peine fait deux kilomètres depuis le point où nous avons passé la nuit, il nous est impossible d'attendre le coucher du soleil pour repartir.

Le pays s'élève insensiblement; c'est un plateau herbeux, plat, couvert d'une maigre végétation d'acacias ; çà et là, l'herbe plus verte indique l'emplacement d'une ancienne mare. Arrêt à onze heures du soir. Au moment de camper, le guide déclare qu'il faut marcher toute la nuit car il y a encore, dit-il, deux jours sans eau. Nous protestons. Les habitants du Bahr-el-Ghazal se rendent en toute saison au Ouaddaï avec des bœufs et des chevaux et nous, avec nos chameaux, nous risquerions de mourir de soif ! Pressé de questions, l'homme avoue avoir, par un crochet dans le Nord, évité la meilleure route, pourvue de puits et de mares, mais trop fréquentée pour que notre expédition ait pu la suivre sans danger d'être éventée. Il insiste pour se remettre en marche, mais nos animaux sont fatigués et nous décidons de ne partir qu'au jour.

26 *octobre*. — Au bout de quelques heures de marche, des chameaux donnent des signes de découragement; nous en abattons un et déchargeons deux autres. Heureusement, les chevaux des spahis et des auxiliaires consomment plus d'une charge de mil par jour, ce qui allège d'autant le convoi. Godard qui a servi en Algérie n'aime pas le « vaisseau du désert ». — C'est, dit-il, un animal brillant au pâturage. — Cava-

lier avant tout, il lui reproche son manque de vitesse et de grâce.

A neuf heures, nous arrêtons pour permettre à nos montures de manger; les pauvres bêtes ne trouveront guère d'ailleurs à brouter que de maigres feuilles de mimosa et des chardons desséchés. Il faudra repartir ce soir et marcher toute la nuit, car la provision d'eau s'épuise; les peaux de bouc perdent; les distributions sont strictement rationnées et la soif se fait sentir. L'adjudant Henry maintient une discipline de fer parmi les porteurs; aussi, dès qu'un tonnelet a la moindre fuite, son propriétaire vient-il vivement faire constater l'accident. Malgré la surveillance, il a disparu une certaine quantité d'eau que le sable n'a pas bue.

Départ à cinq heures du soir; à neuf heures nous essuyons une tornade sèche, les nuages masquent la lune. A onze heures le guide s'arrête; il déclare qu'il ne connaît plus la route et qu'il faut attendre le jour.

27 *octobre*. — Dès l'aurore, nous envoyons quelques patrouilles d'auxiliaires pour reconnaître le terrain et essayer de retrouver la direction. Le chef kréda Ganastou, resté au campement, saute à cheval en apercevant dans le ciel deux « oiseaux trompettes » ou grues couronnées qui se dirigent vers le Nord; ce sont des oiseaux d'eau, ils ne peuvent aller qu'à une mare et l'homme les suit. Ganastou revient quelques heures après; il a trouvé, en effet, une flaque d'eau boueuse de l'épaisseur du doigt qui va suffire à abreuver les chevaux; les pauvres bêtes ont le flanc creux, l'échine saillante et l'œil éteint; ne buvant pas à satiété, elles ont perdu l'appétit. Godard n'est pas très rassuré sur leur sort; l'une d'elles, affalée à terre, ne s'est levée que pour boire avidement un plat d'eau qu'on lui tendait.

Heureusement les hommes trouvent dans les en-

virons du campement des pastèques rafraîchissantes. A midi, les patrouilles sont de retour; les mares de Ghéti et de Taoud sont à sec! Nous avons donc seize heures de marche sans eau pour gagner Am-Razad, mare importante qui conserverait son eau jusqu'à la fin d'octobre.

Les auxiliaires ont empli leurs peaux de bouc avec la vase humide de la « mare aux oiseaux trompettes ». Nous repartons à cinq heures du soir.

III

LA MARE D'AM-RAZAD SAUVE LA COLONNE DE LA SOIF

28 *octobre.* — Marche pénible toute la nuit. Au départ, un caporal s'est égaré; les Arabes envoyés à sa recherche ont rejoint un quart d'heure après sans le ramener; ils ne l'ont pas cherché. Il est impossible d'arrêter la colonne qui risquerait de périr de soif; les Arabes, eux, possèdent d'excellentes peaux de bouc et sont encore assez bien approvisionnés en eau. Ordre leur est donné de continuer les recherches; s'ils reviennent sans le Sénégalais, ils seront traités en ennemis.

Nous poursuivons notre route. La brousse est incendiée; sans doute le feu, mis par des douars éloignés, a gagné de proche en proche. Les arbres flambent en torchères gigantesques, le tapis d'herbe est sillonné de serpents de feu dont les anneaux se déroulent jusqu'à l'horizon, des étoiles filantes éclatent en pluie d'étincelles, le spectacle est magnifique sous le clair de lune éblouissant et nous fait presque oublier nos préoccupations. Nous sommes à la fin d'octobre, l'eau d'Am-Razad doit être peu abondante. Si par malheur cette mare était à sec, nous aurions seize

nouvelles heures de marche avant d'arriver au point d'eau suivant, tout aussi peu sûr, puisque personne n'a encore visité ce pays et que nous devons nous en rapporter aux renseignements du guide; or, celui-ci nous avait promis de l'eau à Ghéti et nous n'avons rien trouvé.

Je m'endors de fatigue sur mon chameau et manque de tomber; à quatre heures du matin, je profite d'une halte d'une heure pour céder au sommeil. Repos bien court : le jour se lève, il faut repartir. Notre clairon s'aperçoit alors qu'il a perdu son instrument pendant la marche de nuit; l'incident est désagréable, mais sans autre importance. La marche continue.

A huit heures, le soleil est déjà ardent, les hommes commencent à souffrir beaucoup de la soif. Un auxiliaire kanembou s'est allongé sur le sol, les bras en croix, et déclare qu'il ne peut aller plus loin; l'adjudant Henry le fait hisser sur un chameau. Nous devions arriver à la mare vers dix heures, mais quand nous l'atteignons, il est une heure de l'après-midi.

Je me hausse sur ma selle, anxieux de voir s'il y a de l'eau. Nos vœux sont exaucés, une belle nappe profonde de dix centimètres, longue de cent mètres et large de cinquante, s'abrite derrière une ceinture d'acacias verdoyants; deux autruches prennent la fuite, des canards s'envolent. Bêtes et gens se précipitent pour étancher longuement leur soif. Les chameaux ne sont pas les derniers à prendre place, les chevaux se roulent dans la vase et les Kanembous se sont mis à plat ventre pour mieux boire. La joie se lit sur tous les visages. Il me semble être délivré d'un poids énorme. Qu'aurions-nous fait si nous avions trouvé la mare à sec?

Les auxiliaires relèvent ici les traces de deux hommes à pied, d'un chameau, d'un bœuf et d'un cheval se dirigeant vers le Ouaddaï. Au bord de l'eau est un feu mal éteint auprès duquel on voit les plumes

d'un canard dépouillé le matin. Il paraît qu'il y a des villages dans le Sud-Est. Nous établissons des postes de surveillance et campons sous les mimosas ombreux des rives.

Tout le monde a besoin de repos, les bêtes plus encore que les gens. Nous avons abandonné huit chameaux, c'étaient des animaux fatigués, emmenés faute de mieux, mais la perte est sensible quand même. Vers la fin de la journée, les Arabes ramènent le caporal; ils ont même ramassé l'instrument perdu par le clairon. La menace a produit son effet; avec cette race de pillards, on n'obtient rien sans fermeté.

Tout s'arrange donc au mieux après avoir failli prendre une mauvaise tournure. Les tirailleurs trouvent deux énormes tortues; ils affirment que c'est un présage de réussite. Acceptons-en l'augure. En attendant, nous faisons confectionner avec l'une d'elles une soupe délicieuse par les trois Mamadou; le cuisinier du capitaine Bordeaux, celui de Godard et le mien portent en effet le même nom.

Après le dîner, nous tenons une sorte de conseil de guerre. Il s'agit de savoir sur quel point nous allons maintenant nous diriger. Les guides veulent nous conduire à une mare située à quatre-vingts kilomètres d'ici; encore deux marches de nuit en perspective! Là seraient des campements arabes importants dépendant du cheik El-Khalil et payant l'impôt au sultan du Ouaddaï, auquel ils fournissent des contingents de cavaliers pour les razzias. Nous nous arrêtons à ce projet.

La nuit tombe. Les feux du bivouac trouent de lueurs rouges le voile d'ombre. Les conversations ont cessé; un mystérieux silence semble impressionner chacun. Où sommes-nous? Où allons-nous? Que nous réserve demain en ce pays redoutable et inconnu? Qui sait si en ce moment nous ne sommes pas environnés d'ennemis? Mais les chacals hurlent dans la

brousse ; la lune paraît à travers les acacias et la mare luit comme un miroir d'argent ; le ciel resplendit de mille étoiles. Nous nous endormons épuisés.

29 *octobre*. — Nous passons la matinée sur place pour permettre aux chameaux de se rétablir : il y a ici un abondant pâturage de chardons, de vesces et de « nilha », sorte de luzerne, sans compter le feuillage très vert de l'épaisse ceinture d'acacias qui entourent la mare. Nous partons dans l'après-midi. En marchant toute la nuit, nous pourrons, paraît-il, camper demain d'assez bonne heure à une mare nommée Amgéré. Ensuite, après une deuxième marche de nuit, nous tomberons au petit jour sur les campements de Khalil, villages arabes mahammids de Am-Odroub, Kéré, Hillélefog et El-Raabah.

31 *octobre*. — A trois heures du matin, le guide prétend s'être égaré. Nous arrêtons. Au jour, une patrouille de spahis, guidée par des auxiliaires, va essayer de trouver la mare d'Amgéré et d'y faire un prisonnier pour avoir des renseignements. Le pays, assez boisé à proximité d'Am-Razad, l'est beaucoup moins maintenant ; les acacias, mimosas, faux jujubiers et autres épineux sont rabougris ; la plaine est un vaste champ de chardons ; malheureusement, à cette époque de l'année, ils sont secs et les chameaux doivent se contenter de feuillages.

La patrouille rentre après avoir reconnu un village où l'éveil n'a pas été donné. Les guides peuvent maintenant s'orienter.

IV

COMBAT D'AM-GOTOR

31 *octobre*. — Nous arrivons à une heure du matin devant Am-Gotor. La lune qui vient de se lever éclaire

les toits pointus des cases. Sans bruit, le convoi s'arrête. Les méharistes mettent pied à terre, les cavaliers descendent de chameau et montent à cheval. Un mouvement tournant est exécuté par les spahis pour fermer la retraite aux fuyards. Les tirailleurs s'avancent en ligne parmi les tiges de mil sèches qui craquent sous leurs pas. Le village cerné et fouillé ne contient que des femmes et des enfants ; les hommes sont en razzia en territoire français avec l'aguid El-Bahr, Badiour.

Mais des auxiliaires reviennent au galop, annonçant qu'ils ont découvert un important campement. Le capitaine Bordeaux décide de l'enlever. Nous remontons à chameau ; je pars avec le sergent Ehrahrt, trente méharistes et quinze spahis, pendant que Godard va reconnaître un feu aperçu dans une autre direction. Au bout d'une demi-heure de marche, nous entendons des coups de fusil, le tam-tam bat ; en approchant, nous distinguons les bêlements des moutons et les mugissements des bœufs. C'est un vacarme épouvantable qui s'élève du sommet d'une hauteur, sans que la faible clarté de la lune nous permette de rien distinguer.

Le guide, interrogé, dit que nous sommes devant le village de Séref, habité par des Arabes Rattani, dépendant d'El-Khalil. Ils n'auraient pas de fusils et les coups de feu entendus seraient ceux de nos auxiliaires. Je fais avancer les cavaliers soutenus par les méharistes. Tout à coup la lueur d'un feu rapide éclaire le sommet de la pente... Le guide avait menti ! Reçus à coups de fusil, les spahis démasquent les tirailleurs qui sautent à terre et ouvrent le feu. Les chameaux sont laissés en contre-bas à la garde de quelques hommes. Nous avançons rapidement en tirant par salves ; en quelques minutes, nous sommes arrivés à mi-pente.

Je m'approche d'un parc à bœufs ; le fer d'une sagaie, heureusement mal dirigée, brille sous le clair de

lune, l'arme se fiche dans le sable à côté de mon cheval. L'homme est dressé contre une haie d'épines, je me dégage à coups de revolver. Les Arabes fuient maintenant et dévalent la pente qui conduit à la mare herbeuse de Kossako, au Nord. Il est deux heures du matin. Nous campons dans le village et allumons de grands feux, car l'obscurité est complète, la lune ayant disparu.

En visitant le village, nous trouvons le cadavre du spahi Mamadou-Si, dont le cheval a franchi la haie d'épines du parc à bœufs. Il a été effroyablement mutilé par les Arabes et sa monture tuée à coups de sagaie. Derrière la haie sont des tentes basses en nattes contenant des tapis en peau de mouton, des ustensiles de cuisine, des pots de beurre. Nos captures s'élèvent à un millier de moutons, une centaine de bœufs, une dizaine d'ânes et quelques chevaux. C'est encore loin de ce que les Ouaddaïens de Badiour et du cheik El-Khalil sont venus prendre à nos populations.

Nous avons fait une vingtaine de prisonniers.

Un de nos auxiliaires est blessé, peu grièvement d'ailleurs. Un spahi a eu de la chance, une sagaie, heureusement retenue par la ceinture de flanelle et les vêtements, a pénétré d'un demi-centimètre dans le ventre.

Mon cheval « Boulti » a reçu lui aussi une blessure. Une balle a traversé la lèvre supérieure et entamé la gencive. Au combat de Foukka, où le montait le capitaine Mangin, ce brave Boulti avait déjà été atteint au poitrail.

1er *novembre*. — Nous avons enterré le pauvre Mamadou-Si à l'ombre d'un acacia. Les spahis ont creusé une tombe et y ont pieusement déposé leur camarade roulé dans un suaire blanc que souille le sang noir des blessures, le visage est tourné vers l'Est, selon la coutume musulmane. Puis chacun a jeté sur

le mort une poignée de sable. Nous répétons à tous qu'il importe de maintenir la cohésion pour éviter les pertes. Godard, dans un dernier adieu, exalte le héros obscur mort au champ d'honneur. Emus, nous regagnons nos tentes.

Nous interrogeons les prisonniers. Séref se trouve à dix jours d'Abêché, la capitale du Ouaddaï. L'aguid El-Bahr Badiour serait à soixante kilomètres de nous avec un « bireck » (cent fusils et une bannière), grossi de nombreux partisans armés de lances ; il ignore notre présence ici.

Nous sommes dans le Dar-el-Ouadi (pays des mares). Au Sud, le désert d'Am-Berkeï nous sépare du Batha, le Bahr qui prend sa source à Abêché et vient se jeter dans la lagune Fitri. Les gens qui ont tiré sur nous sont des Ouaddaïens envoyés en tournée d'impôt par le « Kamkalak », ministre des finances du sultan.

Nous décidons de continuer dans l'Est où se trouvent d'autres campements du cheik El-Khalil. Nous partons à minuit. Les animaux de prise doivent marcher avec le convoi, encadrés par les auxiliaires à cheval. La mise en route du troupeau n'est pas une petite affaire, les bœufs et les moutons s'obstinent, une fois hors de l'enceinte d'épines, à en faire le tour au galop ; la marche de nuit semble ne présenter aucun attrait pour eux.

Il faut s'arrêter et attendre ; enfin les cavaliers réussissent à pousser quelques animaux en avant et tout le reste suit. Il est une heure du matin. Nous reprenons définitivement la marche, mais de temps en temps la panique se met parmi les bêtes qui foncent à toute allure dans n'importe quelle direction. Mais le clair de lune facilite la tâche des auxiliaires dont la science de pasteurs a vite fait de ramener le calme dans le bétail affolé.

2 *novembre.* — A sept heures du matin, nous arri-

vons en vue d'une série de villages à toits de paille. C'est le fameux groupe El-Raaba, Hillélefog, Kéré, Am-Odroub, dont nous avaient tant parlé les guides. L'alarme y est déjà donnée. Des nuages de poussière, indiquant des troupeaux en fuite, s'élèvent à l'horizon. Je prends deux cents moutons avec mes méharistes. Godard avec ses spahis ramène cent bœufs et les cavaliers auxiliaires deux cents.

Nous campons. Le pays est absolument plat. A perte de vue s'étendent des champs de mil. En revanche, peu ou point d'arbres, on peut compter les rares acacias rabougris de cette plaine ; les mares sont toutes sèches et les habitants abreuvent leurs troupeaux à des puits peu abondants dont l'eau est jalousement partagée entre les villages. A l'horizon, à l'Est, apparaît la silhouette bleue d'une montagne de pierre, le « Diombo », la première depuis le Kanem.

V

RAID VERS LA CAPITALE DU OUADDAÏ

Nous tenons un conseil de guerre. Nous sommes alourdis par nos prises et nos montures sont fatiguées. La colonne entière ne peut fournir un gros effort. Nous allons donc nous diviser. Avec quarante-cinq des meilleurs méharis, nous pousserons, le capitaine Bordeaux et moi, une pointe rapide dans la banlieue d'Abêché, pour recueillir des renseignements sur ce pays entièrement inconnu.

Les données de Nachtigall, qui fit en 1871 le voyage par le Batha, sont pour cette région imprécises et souvent inexactes, car l'explorateur avait promis de ne prendre aucune note en cours de route et dut établir son itinéraire à l'aide de ses souvenirs, plusieurs

mois après son arrivée dans la capitale du Ouaddaï.

Godard, avec les spahis et les tirailleurs, gardera le convoi et les prises, qu'il essaiera d'augmenter en fouillant les environs. L'adjudant Henry et le sergent Ehrahrt lui sont laissés à cet effet. De plus, il étudiera la possibilité de rentrer par une route nouvelle dans le Sud. Comme le puits où nous sommes campés aujourd'hui n'a plus d'eau, il ira s'établir à Séref où la mare abondante et le pâturage permettront aux animaux de se refaire.

Notre marche en avant va se trouver facilitée; nous avons en effet capturé un Arabe Rattani dont les renseignements nous sont précieux; il nous trace sur le sable une véritable carte du Ouaddaï et nous demande en échange de ne pas le prendre comme guide, car le sultan Doudmourah lui couperait la tête après notre départ. Il est fait droit à sa demande et nous lui restituons même les animaux qu'il désigne comme lui appartenant.

Les autres prisonniers de même race sont d'un mutisme obstiné; ni la menace ni la persuasion ne les décident à parler. C'est que le sultan du Ouaddaï ne plaisante pas; la vie d'un homme est peu de chose pour lui; tous les jours, paraît-il, des exécutions capitales ont lieu à Abêché.

Ces Arabes Rattani ont le teint clair et les traits fins. Ils sont enchantés que nous leur tolérions le port des sandales et du long manteau de cotonnade flottant. Du plus loin qu'on aperçoit un soldat ouaddaïen, il est d'usage, en effet, d'enlever immédiatement les chaussures et de remonter le vêtement pour découvrir l'épaule. Ils s'étonnent encore plus quand nous leur rendons la liberté; tout prisonnier, au Ouaddaï, est bon à vendre. Ils nous croyaient méchants, disent-ils. Nous leur expliquons le motif de notre expédition et ils jurent de ne plus prendre part à des razzias contre nous; ils promettraient aujourd'hui

ce qu'on voudrait, demain ils oublieront leur serment.

Le capitaine Bordeaux et moi partons à sept heures du soir. Godard ne se mettra en route pour Séref qu'au lever du jour. On se souhaite bonne chance de part et d'autre; nous nous enfonçons dans la nuit que la lune éclaire faiblement. Nous circulons durant quelques heures à travers des champs de mil en évitant les villages nombreux. Puis le terrain, toujours plat, devient boisé; nous passons difficilement entre les acacias dont les branches épineuses s'accrochent à nos vêtements et de temps en temps à notre visage; j'ai le nez zébré d'une belle éraflure.

C'est notre troisième nuit blanche, nous tombons de sommeil, des tirailleurs somnolent et se réveillent aux pieds de leur chameau. Nous nous arrêtons de onze heures du soir à une heure du matin et essayons de reprendre la marche après ce court repos, mais nous sommes épuisés; d'autres Sénégalais endormis sont tombés. Le capitaine Bordeaux, cramponné des deux mains à la croix de sa selle, cherche en vain une position qui lui permette de dormir sans danger. Les yeux me font mal, j'essaie de les tenir ouverts, une force irrésistible les clôt; je les frotte, je les lave avec l'eau tiède de mon bidon; je vois dans la brousse des feux imaginaires, il ne m'est plus possible de regarder ma boussole pour faire l'itinéraire. Nous renonçons à marcher dans ces conditions. A deux heures du matin, nous nous arrêtons à nouveau et, sous la protection de quelques sentinelles, nous cédons jusqu'au jour à un sommeil invincible.

2 *novembre*. — Nous redescendons vers le Sud-Est. La végétation a changé, les acacias sont moins nombreux, mais plus gros, des sivoaks montrent leurs buissons très verts à côté de faux jujubiers rabougris et jaunis; la plaine est sablonneuse, l'herbe rare. Nous

voici, à huit heures, devant les beaux villages de Zahoua et Baïni, entourés de plantations de gros mil blanc, de pastèques douces et de haricots encore verts qui nous fournissent un appoint en légumes frais.

Les habitants n'ont pas fui; hommes, femmes, enfants sont assis auprès des cases. Appelé par le guide, le chef vient nous trouver ; il se rassure vite et nous fait apporter des œufs et des poulets. Une jolie jeune fille arrive par le sentier et s'arrête indécise; le chef du village, sur notre demande, la prie de s'approcher; c'est une enfant de seize ans, au teint noir, vêtue d'une longue robe flottante de cotonnade bleue; timidement et gentiment elle répond à nos questions, les yeux baissés. Elle s'appelle Zénaba et son père habite Baïni; elle venait voir une amie à Zahoua. Peu à peu elle s'enhardit, sourit à nos questions, affirme qu'elle craignait beaucoup les Français; mais elle le voit maintenant, ils ne sont pas méchants comme le sultan en fait répandre le bruit dans le pays. Avant de partir, elle nous demande un certificat pour recommander son village à la bienveillance des colonnes qui pourront revenir.

Il paraît qu'on nous attend avec impatience ; l'impôt est lourd et l'on sait ici que, chez nous, les populations en paient un très léger; enfin les soldats ouaddaïens se font détester en commettant toutes sortes d'excès, de pillages et ne respectant pas les femmes.

Venus pour faire la guerre voici que nous pénétrons pacifiquement dans ce mystérieux Ouaddaï. Pour comprendre l'accueil qui nous était fait, il est nécessaire de savoir que le Ouaddaï est un pays de populations paisibles soumises au sultan d'Abêché, dont le principal instrument de règne est une armée de dix mille soldats. Bien reçus par les habitants, nous n'avions donc à craindre d'hostilité que de la part des bandes que nous eussions pu rencontrer. Le Ouaddaï est divisé administrativement en régions dépen-

dant chacune d'un aguid, chef militaire disposant de plusieurs « bireks ».

Les soldats sont recrutés parmi les volontaires sur tout l'ensemble du pays ; souvent les populations fournissent, pour les razzias, des auxiliaires attirés par l'espoir du butin. En ce moment, d'après le chef de Baïni, les troupes ouaddaïennes étaient toutes dans la capitale, occupées à observer le jeûne du Ramadan ; seul, l'aguid El-Bahr Badiour se trouvait en expédition dans le Sud-Est chez nos populations du Fitri. Nous n'avions donc pas d'ennemis devant nous.

Continuant notre route, nous arrivons aux villages de Diabasa et Am-Kouorom, appartenant l'un à Badiour, l'autre à son lieutenant Salé Abd-el-Béchir, tous deux en razzia chez nous en ce moment. A titre de représailles, les deux villages sont incendiés et les troupeaux que nous ne pouvons emmener décimés. Voici qui va être sensible à l'aguid El-Bahr, jusqu'ici plus habitué à punir qu'à être puni.

Nous campons à la mare d'Am-Kouorom où nous trouvons quelques Arabes d'Am-Dourbane à teint rougeâtre. Une des femmes est d'une beauté merveilleuse ; de larges yeux noirs éclairent un visage d'un blanc mat, à l'ovale parfait, aux traits réguliers, les lèvres sont un peu épaisses, mais le nez est fin et droit ; âgée d'une trentaine d'années, elle est encore très attrayante, quoique, sous la longue robe blanche, on devine un corps déformé par la maternité ; sans manifester nulle crainte, elle plaisante et sourit en découvrant des dents d'une blancheur éblouissante. Mais nous ne sommes pas venus pour admirer les Ouaddaïennes. Il paraît que nous avons devant nous un centre important, Om-Lobia, à cinquante kilomètres seulement d'Abêché. Nous décidons de profiter du bon accueil des populations pour pousser jusqu'en ce point.

Nous repartons à cinq heures du soir ; la nuit tombe

et le guide nous égare; nous passons à côté de nombreuses enceintes épineuses, parcs à bœufs au milieu de la brousse à l'écart des villages; la lueur des feux éclaire à peine les pâtres et les animaux les plus proches, étranges clairs-obscurs qui ont leur poésie. Notre marche est silencieuse, la colonne fantôme passe sans donner l'éveil, contourne des villages endormis sans même que les chiens aboient, les hautes silhouettes des méharis, ombres chinoises gigantesques, se profilent dans la nuit sur la lueur des incendies de brousse qui embrasent l'horizon; nous marchons dans un cercle de feu.

A la mare d'Okla un homme armé d'une sagaie vient nous reconnaître; la lune éclaire faiblement; l'homme s'arrête, étonné, et tournant les talons, s'enfuit devant cette apparition surnaturelle. Les campements sont nombreux autour de la mare, nous les dépassons et arrêtons à une heure de là sur un mamelon dénudé qui permet d'éviter les surprises. Nous approchons de la capitale du Ouaddaï et il faut parer à des événements imprévus; des consignes sévères sont données aux sentinelles placées, comme à l'habitude, devant chaque face de la colonne formée en carré.

Il est neuf heures du soir. Nous dînons, impressionnés de nous trouver au cœur du mystérieux Ouaddaï, heureux et surpris de n'avoir pas rencontré plus d'obstacles. Du bruit se fait entendre dans la brousse sur la face nord; on dirait qu'une troupe approche. Les fusils Gras des auxiliaires sont préparés pour éviter un gaspillage de munitions Lebel. Accompagné de l'interprète et d'une patrouille je m'avance dans la direction suspecte; au carré, les tirailleurs sont prêts derrière les bâts formés en retranchement. Nous distinguons des chuchotements : je fais demander par l'interprète ce qu'on nous veut.

C'est un groupe d'Arabes Messyriés d'un village voisin, Bittété. Avertis à l'instant de notre arrivée,

ils viennent sans armes pour nous saluer; nous les introduisons dans le carré. Le chef, un vieillard au teint rougeâtre, à la longue barbe blanche, déclare qu'il paie l'impôt à l'aguid Magguené; le taux est de 20 pour 100 pour les bœufs, plus soixante kilogrammes de mil par case. Un homme qui s'était détaché revient avec une centaine d'œufs. Mais il est temps de dormir. Nous renvoyons ces aimables gens qui promettent de venir demain à l'aube nous servir de guides.

3 *novembre.* — Au réveil, les Myssyriés tiennent parole et nous précèdent sur la route d'Abêché. Leur village comprend trois groupes de cases autour de la mare d'Arrizé. Le pays est découvert; de temps en temps, un rideau d'épineux apparaît. Nous longeons la lisière de Kornohoué, gros centre djellaba de deux cents cases; les habitants sont vêtus de blanc et ont le profil égyptien; les Djellabas sont en effet originaires du Nil.

Après avoir traversé l'oued Chahoué, large de cinq à six mètres, sablonneux, encaissé entre les berges boisées, nous passons Nialagata, agglomération de deux cent cinquante cases habitées par des gens de race kabga, puis Toudga, village de cent cases. Jusqu'ici les habitants nous ont fait bonne mine et se sont précipités pour nous conduire. A Toudga, dont le centre est occupé par les ruines d'un mur de terre, mosquée ou poste, l'accueil est froid.

Nous continuons cependant la route et traversons une seconde fois l'oued Chahoué. A dix heures du matin, nous sommes devant Om-Lobia, deux cents cases, le premier village de race ouaddaïenne pure. A ce moment, des cavaliers tourbillonnent dans la plaine et s'éloignent au galop dans la direction d'Abêché. Etonnés, nous hâtons notre marche vers le village et envoyons une patrouille pour le tourner. Mais Om-Lobia est évacué; nous apprenons qu'il était

occupé par trente soldats ouaddaïens commandés par Mohamed-ben-Iréboun, lieutenant de l'aguid Magguené. A un kilomètre au nord du village, trois massifs de rochers noirs, hauts d'une centaine de mètres, surgissent du sol ferrugineux, entièrement dénudé et plat. C'est le mont Néri.

Nous arrêtons la colonne. D'après les gens de Nialagata demeurés auprès de nous, il n'y aurait que cinquante kilomètres d'ici à Abêché ; un cavalier, partant le matin d'Om-Lobia, y arriverait avant la nuit. La facilité rencontrée pour notre marche nous a fait oublier le danger. Nous sommes maintenant à quelques heures seulement d'un rassemblement de dix mille fusils ; tout à l'heure peut-être nous allons être attaqués et nous n'avons que quarante-deux tirailleurs à opposer à cette armée. Nous décidons de rallier le gros de la colonne.

Om-Lobia, siège d'une garnison ouaddaïenne, est incendié avant le départ. Nous expliquons aux guides que, si les habitants ne s'étaient enfuis, nous n'aurions pas agi ainsi. Abandonnant la marche vers l'Est pour revenir sur nos pas, nous repassons à une heure par la mare d'Okla où nous nous arrêtons pour déjeuner. Tous les campements de cette nuit ont disparu. Mais nous retrouvons un bœuf égaré qui est déclaré de bonne prise comme Ouaddaïen et dépecé séance tenante.

Nous repartons à cinq heures du soir.

4 *novembre.* — Toute la nuit, nous avons circulé entre des villages et des parcs à bœufs. Suspendue de deux heures du matin à l'aube, auprès de Djelli, voisin de Baïni, le village de la jeune Zénaba, la marche est continuée toute la journée. Nous passons à côté de puits de quatre-vingts mètres de profondeur, à large ouverture étayée par un solide boisage intérieur ; ces « saniés », qui donnent cependant très peu d'eau, né-

cessitent un mois de travail et s'effondrent en saison des pluies ; il faut huit jours pour les réfectionner l'été et des éboulements causent fréquemment la mort des travailleurs.

5 *novembre.* — A une heure du matin, nous apercevons enfin les feux de Godard. Pour éviter une facheuse méprise, nous faisons sonner les clairons avant d'arriver; l'écho d'une trompette de spahi répond et nous entrons dans le carré.

Nous échangeons les nouvelles. Nos prises se sont accrues de cent cinquante bœufs. Mais un auxiliaire et un cheval ont été blessés. Il est maintenant certain que l'aguid El Bahr Badiour a razzié nos Krédas du Bahr-el-Ghazal dont le chef Ganastou est ici avec nous. Nous remettons la conversation au jour et, roulés dans nos couvertures, nous nous endormons d'un sommeil dont seule l'ardeur du soleil déjà haut parviendra à nous tirer.

Cette marche de cent quatre-vingts kilomètres, du 1er novembre à sept heures du soir au 4 novembre à minuit, nous a extraordinairement entraînés. Je me sens capable de supporter toutes les fatigues. La pointe sur Om-Lobia est pour nous inoubliable ; l'accueil cordial des habitants, dans un pays jusque-là si fermé, jalousement gardé par des cohortes guerrières, la marche silencieuse de la colonne passant la nuit inaperçue entre les villages et les campements, autant d'empreintes ineffaçables en ma mémoire. Enfin la belle Arabe d'Am-Kouorom restera pour moi le souvenir d'une délicieuse vision et d'un regret aussi.

Mais il nous faut songer maintenant que Badiour est sur nos derrières dans le Bahr-el-Ghazal avec cent fusils. L'aguid El-Bahr a razzié les Krédas ! Ainsi, pendant que nous allions de l'Ouest à l'Est vers le Ouaddaï, une bande ouaddaïenne, suivant dans le Sud une route parallèle à la nôtre, marchait de l'Est à l'Ouest vers le territoire français !

L'aguid El-Bahr sera sans doute tout aussi surpris lorsqu'il apprendra notre expédition. Nous allons descendre cette nuit directement dans le Sud pour essayer de lui couper la route du retour; peut-être en est-il encore temps.

VI

POURSUITE DE L'AGUID OUADDAÏEN EL-BAHR. CHATIMENT DE SES PARTISANS

6 *novembre.* — Nous partons à minuit, à travers un pays de mares. A deux heures du matin, le caporal d'arrière-garde fait dire que le sergent Ehrahrt et deux tirailleurs ont disparu. La colonne stoppe immédiatement; des feux sont allumés et des coups de feu tirés en signal; à trois heures et demie, Ehrahrt rejoint. Il explique que, commandant l'arrière-garde, il a obéi à sa consigne qui était de ne laisser personne en arrière; il a attendu deux tirailleurs autorisés à s'arrêter quelques instants et cela a suffi pour que, dans la nuit, il ne parvienne pas à retrouver la colonne.

La marche est reprise. A sept heures, nous cernons le village d'Aboukos, nœud de routes important sur la grande voie des caravanes du Kanem au Ouaddaï. Les habitants déclarent que Badiour a razzié sept cents bœufs, quinze chevaux, dix chameaux et fait des prisonniers chez nos Krédas du Bahr-el-Ghazal; au retour, campé à la mare d'Al-R'hout, il a appris notre présence et, partageant les prises entre ses soldats, les Gorânes, les Arabes Rattani, les Arabes d'El-Khalil, l'aguid El-Mokla et lui, il a disloqué sa colonne et a marché jour et nuit à étapes forcées pour rentrer au Ouaddaï. Il a maintenant une grosse avance, il ne

faut pas espérer le rattraper avec nos chameaux fatigués. L'aguid El-Bahr recevant le renseignement aurait demandé : « Combien sont-ils de blancs? — Cinq. — Cela correspond à un grand nombre de fusils, il m'est impossible d'accepter une rencontre. »

Les habitants nous montrent la piste des Arabes Rattani se dirigeant vers le Nord-Est. Godard la suit et fait la poursuite avec ses spahis. Nous campons ici en les attendant. Le pays est couvert d'arbres vigoureux à feuilles lisses, les épineux ont disparu.

Godard rentre à la tombée de la nuit avec quelques prisonniers, un bon cheval et un fusil à capsule à deux coups. Il n'a pu joindre qu'un groupe d'Arabes Rattani peu nombreux, le parti s'étant divisé pour fuir plus facilement et empêcher la poursuite en dispersant les traces. Le porteur du fusil à deux coups est un petit homme encore jeune, laid, la figure noire ratatinée, les yeux rouges; il souffre d'une affection qui l'oblige à s'arracher les cils à l'aide d'une petite pince de fer; il a le ventre ballonné, les jambes cagneuses. C'est un agent chargé de lever l'impôt au nom du « kamkalak », ministre des finances du Ouaddaï, qui lui alloue une part de 1 pour 100; il affirme, malgré les déclarations contraires des habitants d'Aboukos, qu'il n'a pas pris part à la razzia. Le « kamkalak » — c'est ainsi que les tirailleurs vont le nommer maintenant — est rusé. Il a pris vite parti; il explique qu'il est un de nos amis. Il meurt de faim au Ouaddaï; si nous voulons de lui, il est des nôtres et nous accompagnera au Kanem où il nous servira de traducteur d'arabe. Amusés par ce discours débité hardiment, nous acceptons cette offre, persuadés d'ailleurs que le bonhomme filera à la première occasion.

Pendant ce temps, le fusil à capsule passe de main en main; c'est une arme d'un âge respectable et hors d'état de fonctionner, mais le kamkalak la réclame : « Car, dit-il fièrement et comiquement à la fois, c'était

le fusil de mon père ! » Puis le kamkalak, complètement rassuré par nos rires, nous demande la restitution de son pantalon dont un auxiliaire l'a privé en le faisant prisonnier. A la guerre les effets s'usent vite.

Grâce aux hommes ramenés par Godard, nous connaissons maintenant exactement quelles gens ont participé à la nouvelle agression faite contre notre territoire. N'ayant pu atteindre le chef, nous décidons d'aller châtier les Gorânes qui l'ont accompagné dans sa razzia. Le Dar Gorâne, situé au pays de Morstcha, est habité par des populations de race dazza, alliées à nos nomades du Bahr-el-Ghazal ; aussi, ni Ganastou, ni cheik Salé, ni Tallafi ne sont enchantés de cette expédition.

7 *novembre*. — A quatre heures du matin, le capitaine Bordeaux, Godard et le sergent Ehrahrt partent avec trente-deux spahis et méharistes et les auxiliaires au Dar Gorâne ; je file directement dans l'Ouest avec l'adjudant Henry, le reste des troupes et les prises. Nous devons attendre à la mare d'Al-Rhout le retour de la colonne du Dar Gorâne.

Le pays très boisé rend la marche difficile ; à midi et demi seulement, j'arrive devant le village d'Am-Koésiti. Badiour a campé là trois jours auparavant et la mare est presque à sec ; aussi les habitants, pour épargner leur provision d'eau, cherchent-ils à nous persuader d'aller nous établir plus loin où nous serons bien mieux, affirment-ils. Mais nous sommes trop fatigués pour qu'ils puissent nous convaincre. Ce sont des Boulalas à peau très foncée. Au village précédent, Am-Cherganié, c'étaient des Bornouans rougeâtres. Nous trouvons ici des Ouled-Rachid au teint clair et aux cheveux lisses. Le Ouaddaï est un empire de races très diverses groupées en villages distincts ; les tribus ouaddaïennes autochtones sont

noires et habitent autour d'Abêché un territoire dont le rayon ne dépasse pas cinquante kilomètres.

A notre arrivée à la mare, deux cavaliers s'enfuient dans la direction du Sud. Sont-ce des soldats ouaddaïens? La plus grande vigilance est recommandée aux sentinelles et je renforce la garde au pâturage; il n'est pas impossible qu'aujourd'hui des centaines, et même un ou deux milliers de cavaliers, envoyés d'Abêché, viennent nous attaquer; le sultan peut réunir dix mille fusils et, en raison du Ramadan, toutes les troupes sont en ce moment rassemblées dans la capitale. Le pays est découvert, heureusement; nous disposons dans toutes les directions d'un champ de tir de mille mètres; c'est également la distance qui nous sépare du village d'où l'ennemi embusqué ne pourrait nous faire grand mal avec ses fusils de tous modèles : Gras, Winchester, Remington, Martini dont les munitions défectueuses sont peu dangereuses à cette portée. Mais rien ne vient troubler notre repos pendant la nuit. Les deux cavaliers devaient être des Ouled-Rachid, chargés simplement d'avertir de notre marche les possesseurs de troupeaux.

VII

LA MARE D'AL-R'HOUT

8 *novembre.* — Auxiliaires, chameliers, tirailleurs, cuisiniers, tout le monde est devenu débrouillard. En une demi-heure, les chameaux sont bâtés, les chevaux sellés, les bagages chargés, nos cuisiniers ont fait le café, les ordonnances ont plié les tentes et les auxiliaires ont mis le troupeau en route. Pendant les huit premiers jours, il nous fallait plus d'une heure pour partir. La construction des haies d'épines

où nous abritons les bœufs et les moutons la nuit — seuls les chameaux et les chevaux sont parqués dans le carré — se fait également avec une rapidité qui tient du prodige.

Il y a cependant encore quelques petites défaillances. Ainsi il tombe toujours quelque charge maladroitement arrimée par un homme mal réveillé ; à l'arrivée à l'étape, des chameaux sortent du carré pour aller au pâturage sans être entravés des pieds de devant, précaution que je rappelle pourtant chaque jour et sans laquelle les animaux disparaissent ; enfin, la nuit, immanquablement, quelqu'un a oublié d'attacher les genoux de son méhari ; la bête cherche à fuir en passant sur le corps des dormeurs qui jurent et insultent le « fils de chien » coupable de cet oubli. La grosse punition est la marche à pied pour les négligents et les mauvaises têtes.

Au début, les conversations se prolongeaient très tard ; nous avons pris l'habitude de faire sonner l'extinction des feux immédiatement après le repas, le clairon a eu raison de l'obstination des bavards ; cette sonnerie impressionne les noirs et les remplit d'une sorte de crainte. Le silence s'établit dès les premières notes et les dernières, lentes et graves, vont mourir dans le lointain, tandis qu'au carré chacun se dispose sans bruit au sommeil ; les retardataires préparent timidement leurs bagages pour le lendemain, des chuchotements étouffés se font entendre, puis tout se tait... tandis que, silencieuses, les sentinelles, en avant du carré, sondent le mystère de la nuit

Partis à trois heures du matin, nous arrivons à dix heures à la fameuse mare d'Al-R'hout. C'est une désillusion ! On nous avait promis une large nappe d'eau entourée de beaux arbres et nous n'avons qu'un marais herbeux où l'eau se cache sous les joncs ; les rives incendiées sont roussies, couvertes d'une épaisse

brousse d'épines noircies par le feu. La mare est pourtant très étendue; le sergent Ehrahrt, excellent topographe, en relèvera demain les abords, et trouvera quarante kilomètres de rives.

Je fais construire une « zériba » d'épines pour le troupeau à côté du carré où coucheront ce soir les chameaux; ceux-ci n'ont pas peur des coups de fusil, ils n'y prêtent même aucune attention : on peut tirer du haut d'un méhari, il se contente de secouer les oreilles. Mais si nous étions attaqués la nuit, les bœufs s'affoleraient à la première détonation et nous passeraient sur le corps.

A cinq heures du soir, une sentinelle donne l'alarme : un nuage de poussière est signalé dans le Nord. Le troupeau est poussé à la hâte dans l'enceinte; le détachement se forme face au point menaçant; j'ai un moment d'anxiété, nous avons peut-être affaire aux cavaliers ouaddaïens... Le nuage approche, grossit sans livrer son secret angoissant; les tireurs sont à genou, l'arme prête, je fixe avec ma jumelle la mystérieuse poussière afin de commander le feu dès que l'ennemi sera reconnu... Enfin nous distinguons la veste rouge des spahis : c'est la colonne du Dar Gorâne qui rentre. Nous serrons la main du capitaine Bordeaux et de Godard, ils rient de notre alerte après avoir craint un instant que nous ne les fusillions.

Tout un nouveau troupeau est ramené par eux; nous avons maintenant six cents bœufs et deux mille moutons. C'est presque ce que nous ont pris les Ouaddaïens. Il est procédé sans plus tarder à une abondante distribution de viande. Chaque jour, les animaux fatigués sont abattus, à la grande joie des tirailleurs qui font de véritables orgies. La quantité de viande qu'un noir peut manger est inimaginable; un très beau gigot ne l'effraie pas et ces repas pantagruéliques, quoique arrosés d'eau claire, le plongent dans une

sorte d'ivresse curieuse ; l'homme titube légèrement, a le regard brillant, le verbe haut, la gaîté bruyante.

Pour fêter le retour de la colonne du Dar Gorâne, Mamadou Bornou reçoit la consigne de soigner les côtelettes de mouton aux pommes et un foie de veau aux carottes qui semblent devoir être succulents. Malheureusement, les cuisiniers qui ont fait partie de l'expédition chez les Gorânes sont fort occupés à narrer leurs exploits ; on nous sert un foie de veau dur comme du cuir, le mouton tué trop tard est immangeable, les pommes frites et carottes, « légumes Prevet séchés », n'ont pas trempé assez de temps dans l'eau et nous faisons un repas détestable.

Le soir, une querelle s'élève parmi les auxiliaires. Tallafi, chef des Sakerdas, vient se plaindre que Ganastou, chef des Krédas, le menace de razzier son campement après le retour. C'est encore une histoire de rapine. Tallafi, dont les effets étaient usés, s'est emparé avant-hier du pantalon d'un adversaire. Or, cet ennemi serait un ami de Ganastou qui a juré de le venger. Nous rétablissons le calme et le chef des Krédas s'entend dire que nous ne reconnaissons pas comme nôtres des gens qui ont razzié le territoire français avec l'aguid El-Bahr.

9 *novembre*. — Nous séjournons ici. J'en profite pour passer l'inspection des chameaux. Il en reste cent soixante et, sur ce nombre, vingt seulement ne sont pas blessés. Tous sont amaigris et souffrent des pieds ; le sol sablonneux et mou convient à ces animaux ; or, au Ouaddaï, le terrain est le plus souvent dur, argileux, couvert d'épines, de petites souches qui les blessent. Les auxiliaires, sur la promesse d'une récompense, fabriquent aussitôt des chaussures en peau de bœuf pour les plus malades ; ils cousent ces sortes de semelles avec une lanière mince de cuir souple dans la sole du pied.

Toute la journée, c'est un défilé d'habitants des villages nombreux qui entourent la mare d'Al-R'hout; ils nous apportent des poulets, des œufs, de la farine de mil, des haricots; ce sont des Arabes sédentaires, au teint rougeâtre, vêtus, comme toutes les populations musulmanes africaines, du « boubou » de cotonnade blanche tombant jusqu'aux talons et du pantalon de même étoffe à ceinture coulissée. Des femmes circulent dans le camp, achetant de la viande et des objets de prise, des sagaies surtout. Un véritable marché s'est installé, les auxiliaires ont sorti de leurs sacs de cuir tout un bric-à-brac provenant du pillage. Nous remarquons des bonnets fourrés, très hauts, épais de plusieurs centimètres, bourrés de coton et recouverts d'étoffe rouge, bleue ou verte; ces objets, pris à Om-Lobia, appartiendraient aux cavaliers du pays d'Abou-Telfan. La partie postérieure descend jusqu'au bas du cou et, ramenée en avant, sert à cacher le visage lorsqu'on doit charger sur des hommes armés de fusils et de sagaies! L'Abou-Telfan n'est pas soumis aux Ouaddaïens et les soldats d'Om-Lobia avaient sans doute trouvé ces sortes de casques au cours d'une expédition. A pillard, pillard et demi!

Nos visiteurs sont tout à fait en confiance et répondent aux nombreuses questions que nous leur posons sur l'armée ouaddaïenne. Le chef le plus brave serait Astaher, qui commande les Bazinguers, garde particulière du sultan; puis viendraient, par ordre de mérite, l'aguid Salamat et l'aguid El-Bahr. Quant à Mohamet Abber-Hassa (cou blanc), l'aguid Mahammid, il est âgé et peu valeureux; enfin l'aguid Djaténé qui, autrefois, à l'entrevue d'Amalaye, en avant du Fitri, a juré sur le Coran devant notre délégué de ne plus faire la guerre aux Français, serait décidé à tenir parole. A Abêché sont deux canons; Doudmourah, le sultan actuel, les utilisa contre son rival Razali qui voulait lui ravir le trône. Il y eut un coup long

et un coup court; la fourchette était trouvée, mais les Ouaddaïens ne surent sans doute pas l'utiliser, car la canonnade ne fut pas continuée. Il paraît qu'avec le Gras, le Martini, et le Winchester, le fusil dont le modèle est le plus en faveur au Ouaddaï serait la carabine autrichienne Marlin à dix coups; nous en saisirons plus tard dans une caravane de Senoussistes (avril 1907). Les dix mille fusils du sultan comprendraient un chiffre important de fusils à pierre et à capsule. Il suffirait de six cents hommes avec de la cavalerie et de l'artillerie pour envahir le Ouaddaï, détruire Abêché, désarmer les soldats et occuper ensuite le pays (1).

VIII

RETOUR AU BAHR-EL-GHAZAL

10 *novembre.* — Le départ a eu lieu à trois heures du matin. A onze heures, nous arrivons à la mare d'Am-Gniétou, dans le Dar Kozzani; les villages arabes envoient aussitôt des délégations avec des présents. Mais personne ne veut nous conduire dans l'Ouest; on nous affirme qu'en cette saison il faut passer par le Sud pour trouver de l'eau. Godard est envoyé à la nuit tombante avec ses spahis et quelques auxiliaires pour cerner Argana, dernier village de l'Ouest,

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites, un détachement de deux cents sénégalais, deux canons et les auxiliaires du sultan Acyl, sous le commandement du capitaine Figenschuh et du lieutenant Bourreau, s'est emparé d'Abêché le 2 juin 1909. Le sultan Doudmourah s'est replié dans le Nord, avec une partie de son armée. Ce résultat avait été préparé par toute une série de rudes défaites infligées aux Ouaddaïens par nos réguliers de 1905 à 1909 (combats d'Ati et Ndjoua en particulier), et l'occupation du pays à l'Est de l'Iro.



COIFFURE EN CIMIER (FITRI) DE FEMME BOULALA.

(Photographie du Lt Godard.) Page 141.

dont le chef a conduit l'aguid El-Bahr chez nos Krédas. Là peut-être aurons-nous un guide?

11 *novembre.* — Départ à trois heures du matin pour atteindre Argana à sept heures. Godard a trouvé le village abandonné. Du sommet de la dune où sont perchées les cases, la vue s'étend sur une plaine jaunie, dénudée, désespérément plate et monotone qui conduit au Bahr-el-Ghazal; au pied du monticule, la mare, flaque d'eau noire et boueuse, s'étale entourée d'une ceinture de mimosas très verts. Un mois auparavant, ils baignaient leurs troncs dans l'eau; ils sont aujourd'hui très loin du bord.

Une patrouille, envoyée dans les villages du Sud dès le matin, rentre à deux heures de l'après-midi avec quelques indigènes; tous déclarent qu'il n'y a pas d'eau dans l'Ouest et que, pour atteindre le Bahr-el-Ghazal, il faut prendre la route du Fitri au Sud abondamment pourvue de mares. Pourtant la razzia de l'aguid El-Bahr est passée ici venant de l'Ouest!

Nous décidons de nous partager en deux colonnes; l'une, commandée par Godard et l'adjudant Henry, prendra le Sud avec les animaux de prise, les chevaux, le convoi de spahis et quelques tirailleurs; elle rejoindra le Kanem par les pays Krédas; l'autre, comprenant les méharistes, le capitaine Bordeaux, Ehrahrt et moi, filera dans l'Ouest avec les bagages indispensables et une provision d'eau suffisante pour atteindre les puits du Bahr-el-Ghazal.

12 *novembre.* — La colonne part à trois heures du matin. Une heure après, alerte! La sentinelle ouvre le feu sur un groupe qui s'approche du carré et se débande aussitôt. Il est probable que les indigènes, cachés dans les environs, ont cru à notre départ. Ils ont dû éprouver une surprise désagréable.

Une demi-heure après cet incident, nouvelle alerte ! Ce sont des cavaliers qui demandent la jumelle oubliée par l'adjudant Henry. La sentinelle a failli tirer ; au cri de : « Halte-là ! Qui vive ? » les spahis s'obstinaient à répondre en arabe : « C'est moi ! » Je me souviens que longeant la colonne pendant les marches de nuit pour trouver mon ordonnance, je demandais à vingt hommes successivement : « Qui est là ? » La réponse était invariable : « C'est moi ! — Mais qui ça, moi ? — Moi ! » s'obstinait l'homme à moitié endormi. Les spahis sont repartis et nous nous roulons à nouveau dans nos couvertures, espérant cette fois n'être plus dérangés.

Au réveil, j'entends les bœufs de Godard à petite distance. Je pense qu'il s'est égaré et a tourné autour du point de départ et je monte à cheval pour le remettre dans la bonne direction. J'ai cru plusieurs fois être à deux cents ou trois cents mètres seulement du convoi ; j'entendais distinctement les cris des convoyeurs, les bêlements des moutons et les mugissements des bœufs, pourtant je ne voyais rien. Ce phénomène d'acoustique était sans doute produit par le brouillard qui servait de conducteur aux sons ; je remarquai en effet que dans les fonds je n'entendais plus rien ; dès que le terrain se relevait, les divers bruits reprenaient avec netteté. Calculant que Godard devait se trouver à environ dix kilomètres — il était sept heures du matin — je renonçai à ma poursuite et rentrai au campement.

Je visitai en passant un petit village arabe que je fus étonné de trouver occupé par les femmes, tandis que les hommes avaient pris la fuite. Le guide m'expliqua que c'était la coutume en cette partie du Ouaddaï ; les habitants, à l'approche des bandes chargées de lever l'impôt au nom du sultan, s'éloignaient avec les troupeaux et abandonnaient leurs femmes à la discrétion des soldats.

La journée se passe au repos à Argana. Nous aurons probablement cent trente kilomètres à faire pour atteindre les mares du Bahr-el-Ghazal et les chameaux ont besoin de reprendre haleine avant de fournir ce gros effort. Nous avons de plus à nous approvisionner d'eau. Celle de la mare est boueuse et noire; mais un puits, creusé dans la rive, en donne de très claire, désagréablement parfumée, toutefois, par les herbes tressées contre la paroi pour prévenir l'éboulement des sables; son débit est d'ailleurs si peu abondant qu'il nous faut envoyer les auxiliaires rechercher si d'autres puits ne se trouvent pas dans les environs. Il y en a de nombreux, mais ils sont vite épuisés et force nous est de constituer presque tout notre approvisionnement en eau de mare. Nous nous y résignons à la chute du jour et une bonne partie de la nuit se trouve ainsi employée à l'emplissage des peaux de bouc et des tonnelets.

13 *novembre.* — Nous quittons Argana à quatre heures du matin et suivons la piste de la razzia Badiour. A midi, nous trouvons une mare, « Haraza », où il reste encore un peu d'eau. Cette aubaine inespérée nous permet de passer la nuit ici puisque nous pourrons repartir avec nos outres pleines.

Trois veaux, que les Ouaddaïens de Badiour ont abandonnés dans leur fuite rapide, sont capturés par les auxiliaires après une poursuite mouvementée. Tâchons cette fois de manger un foie meilleur que celui d'Al-R'hout! Des instructions sévères sont données en ce sens aux deux Mamadou — le troisième est parti avec Godard —. Bientôt une odeur suave s'élève de la cuisine; une jeune pintade, qui a eu la malheureuse idée de venir boire à la mare, va corser notre menu.

Nous complétons notre provision d'eau; si nous étions passés ici deux jours plus tard, nous aurions

trouvé le point d'eau à sec. Pour puiser le liquide, il faut faire dans la vase molle un trou et attendre plusieurs minutes qu'il s'emplisse par filtration d'une eau noirâtre. Trouver de l'eau? Cette angoissante question se pose pour les habitants plus encore que pour les voyageurs. Dans quelques semaines, les puits profonds, que les Ouaddaïens nomment saniés, seront taris aussi et les populations, abandonnant leurs villages pour plusieurs mois, devront pousser leurs troupeaux dans le Sud vers les rives du Batha; il paraît, en effet, que la nappe souterraine de ce Bahr est abondante en toute saison. Le centre africain est un marécage pendant la moitié de l'année, un désert pendant les six autres mois.

14 *novembre.* — Dure étape, de quatre heures du matin à une heure de l'après-midi, sous un soleil ardent. Nous sommes dans le Dar-al-Har. Le sol est devenu sablonneux et le terrain, maintenant mamelonné, est coupé d'oueds assez profonds, où poussent des palmiers de haute taille, tandis que sur le plateau on ne voit aucune végétation arborescente. Le paysage est infiniment triste. Nous campons au bord d'un oued poussiéreux dépourvu d'eau; la silhouette élancée des hyphènes, surmontés d'un panache rigide d'aspect métallique, rompt seule la monotonie du site.

15 *novembre.* — Nous faisons une marche de même durée que celle d'hier. C'est toujours le désert aride et lugubre; la plaine d'herbe jaunie s'étend jusqu'à l'extrême limite de l'horizon, uniformément plate et piquée de points noirs qui sont des bouquets d'hyphènes. La route est semée de cadavres momifiés de bœufs morts de soif et abandonnés par les Ouaddaïens. Le pâturage n'est bon ni pour les bœufs, ni pour les chameaux; on n'aperçoit même pas une ga-

zelle, seules, les bandes de pillards traversent cette région désolée, que les guides dénomment Dar-Al-Attach (pays de la soif). Oh! les heures interminables passées dans cette morne plaine où rien ne vient distraire la vue, où le soleil implacable fait danser une sorte de vapeur surchauffée au-dessus du sol brûlant! Rien ne saurait dire la désespérante monotonie de ce paysage, si peu changeant qu'on semble, en avançant, ne pas bouger de place; une invincible torpeur de l'esprit et du corps étreint l'homme. Tous, Européens, Sénégalais, nomades, auxiliaires, somnolent; nul bruit, nul murmure, la colonne glisse, silencieuse, à l'allure lente et nonchalante des chameaux impassibles.

16 *novembre.* — Les guides nous arrêtent après deux heures de marche au bord d'un ouadi; la haie d'hyphènes entoure un sol dénudé couvert d'efflorescences blanches de natron. A l'extrémité ouest, au milieu de grands roseaux secs et jaunes terminés par des chatons noirs soyeux, ils découvrent de l'eau en creusant un trou de chacal; ils ne connaissaient pas ce point et se sont arrêtés à cause de ces roseaux abondants au Bahr-el-Ghazal et dont la présence indique, paraît-il, infailliblement l'existence d'une nappe souterraine.

Nous campons avec l'intention de repartir à la tombée de la nuit; mais au retour du pâturage, il manque dix-huit chameaux; les animaux étaient si fatigués que j'avais cru pouvoir dire de ne pas les entraver. Les patrouilles, envoyées à la tombée du jour pour relever les pistes des bêtes disparues, n'ont rien pu distinguer et il nous faut passer la nuit ici.

17 *novembre.* — La matinée est consacrée aux recherches. Quatorze chameaux sont retrouvés à une quinzaine de kilomètres du campement. Chose cu-

rieuse! Des traces d'éléphants ont été rencontrées dans ce désert; les guides expliquent qu'il en existe ici plusieurs troupeaux de trente à quarante têtes chacun; nous allons, en effet, entrer dans une région de mares d'été qu'ils fréquentent; ils se réfugient, lorsqu'elles sont sèches, dans le Bahr-el-Ghazal inférieur.

Nous partons à deux heures de l'après-midi et campons à sept heures du soir; nos guides affirment connaître maintenant la région et disent que demain les points d'eau seront nombreux sur notre route.

18 *novembre*. — Départ à trois heures du matin; à onze heures, nous arrêtons à la mare de Tamra dont l'eau est si natronée que les bœufs, les chevaux et même les chameaux la refusent. Les hyphènes ont complètement disparu; c'est la fin du Har et le commencement du Bahr-el-Ghazal. Les ouadis se succèdent, tantôt garnis d'une belle végétation d'acacias et de siwacks verdoyants, tantôt dénudés, arides, montrant un sol blanc d'argile ou de craie entre deux coteaux pelés et gris. Nous sommes passés ce matin auprès de la mare de Daour, un des plus jolis coins que nous ayons rencontrés; l'eau était claire et abondante sous de beaux acacias jaunes de fleurs, si serrés qu'ils formaient une véritable forêt; sur les pentes couvertes d'une herbe fine et verte paissaient des antilopes; des troupes de pintades fuyaient devant nous.

Il était grand temps que nous trouvions des pâturages; il nous reste tout juste cent vingt-quatre chameaux dont quelques-uns sont en piètre état.

19 *novembre*. — A quatre heures du matin, au départ, la température est si fraîche que nous devons prendre nos vêtements de cuir jusqu'à huit heures. Il paraît que les froids vont commencer et durer jusqu'en mars.

La route se poursuit monotone. Les ouadis ont parfois plusieurs kilomètres de longueur ; plusieurs sont si blancs qu'ils brillent au soleil comme d'aveuglants miroirs ; nos pauvres yeux ont souffert, depuis deux mois, d'ophtalmies fréquentes : Européens, indigènes, sédentaires ou nomades, tous dans la colonne étaient plus ou moins atteints. Nous avons fait une grosse consommation de notre solution de sulfate de zinc. A l'arrivée à l'étape, les malades s'étendaient sur le dos dans le sable, attendant les quelques gouttes du bienfaisant remède, puis demeuraient là après la distribution, jouissant du soulagement immédiat procuré par le picotement du liquide sous les paupières. Godard n'était pas le dernier à venir me trouver, car je remplissais les fonctions de docteur. Il retirait alors ses grosses lunettes jaunes à armature grillagée ; avec son énorme barbe noire, elles lui donnaient un aspect effrayant qui devait impressionner les Ouaddaïens, surtout quand il les chargeait, le sabre haut, à la tête de ses spahis rouges, au grand galop de son cheval fougueux.

Enfin, à midi, nous atteignons le lit du Bahr-el-Ghazal et arrêtons à la mare de Deula. De tous côtés, sur les dunes, apparaissent les tentes blanches des campements de nos nomades qui accourent vite aux renseignements. Tallafi, Cheikh Salé, Goukouni, Ganastou reçoivent les compliments de leurs administrés. Quelques jours de marche seulement nous séparent de nos postes.

23 *novembre.* — Des hauteurs de Mélé nous distinguons sur une crête la ligne blanche dentelée d'une enceinte de terre. Les raies noires verticales des créneaux la barrent. C'est Bir-Alali ! Quelle joie de pouvoir prendre quelque repos et d'être délivré de l'accablant souci qui nous oppressa pendant deux mois : boirons-nous demain ?

Le sergent Virot nous remet deux volumineux courriers arrivés depuis notre départ en rezzou. Le premier est parti de France en juillet, l'autre en août. Les lettres qui viennent par le Congo mettent quatre mois à parvenir au Kanem ; par contre, il ne leur en faut que trois pour arriver au Sud du territoire à Fort-Archambault. Nous pouvons nous les faire adresser par le Dahomey, Zinder et Nguigmi sur le lac Tchad ; alors les délais sont renversés, trois mois pour le Kanem, quatre pour Fort-Archambault. Le service postal par la voie anglaise Niger-Bénoué-Toubouri-Logone ne fonctionne pas. Les lettres empruntent comme les voyageurs les modes les plus divers de locomotion : dans le Congo, les vapeurs, les baleinières, les pirogues et les coureurs indigènes ; au Dahomey, le chemin de fer, les piétons, les cavaliers et, entre Zinder et le lac Tchad, les méharistes.

Le service est lent, mais bien réglé et peu de lettres s'égarent en cours de route. Mais en combien de mains barbares ont-elles passé ? Usées par le voyage, délabrées par la pluie, elles gardent le relent de leurs sauvages porteurs, ces chères lettres que nous lisons et relisons avec attendrissement !

QUATRIÈME PARTIE

SÉJOUR AU KANEM

I

LE REPOS AU POSTE DE BIR-ALALI

24 *novembre.* — Il me semble rêver quand la sonnerie du clairon me réveille dans les murs du poste. Au bonheur du retour se mêle le regret de cette vie d'aventures, fatigante, mais pleine d'imprévu. Il va falloir maintenant attendre de longs mois le départ pour un nouveau rezzou, laisser nos méharis se rétablir, reconstituer notre troupeau décimé.

Je m'imagine difficilement qu'il y a quinze jours nous étions aux portes d'Abêché, en plein cœur de ce mystérieux pays de Ouaddaï, à six cents kilomètres d'ici.

Qu'allait dire le sultan devant ce renversement des rôles, lui dont les bandes, depuis sept ans, multipliaient les invasions en territoire français et dont la capitale, brusquement, s'était trouvée menacée par la pointe audacieuse de quarante méharistes sénégalais. Le but qui nous avait été fixé : déconcerter l'adversaire, se trouvait bien atteint. Faire plus était impossible. Nous ne pouvions songer, avec ce faible détachement de découverte, à nous présenter devant

une ville fortifiée, défendue par des milliers de fusils, mais notre approche imprévue avait jeté l'alarme dans Abêché. On y avait tremblé en croyant à l'arrivée d'une grosse colonne expéditionnaire, c'est du reste ce qui nous avait permis de nous retirer sans être inquiétés. Nous avions montré au sultan qu'à l'occasion nous pourrions nous avancer jusque sous ses murs.

De quel éclat allait désormais briller notre prestige au Tchad, parmi toutes ces peuplades aux yeux desquelles notre attitude défensive était dictée par la soi-disant crainte que les forces de nos ennemis nous inspiraient. L'effet moral était considérable; l'heure paraissait venue de l'exploiter contre les Senoussistes du Nord, dont les rezzous devenaient de plus en plus fréquents, et la hardiesse chaque jour croissante. Même au désert, la meilleure façon de se défendre est d'attaquer.

Comme les Ouaddaïens, les Senoussistes devaient avoir leur tour, nous n'attendions qu'une occasion favorable. On verra qu'elle n'allait pas tarder à se présenter.

Le repos dans le poste n'est qu'illusoire. Tout d'abord j'ai quinze cents kilomètres d'itinéraires à assembler pour en faire une carte du Ouaddaï. C'est encore un « blanc » de la carte d'Afrique qui va disparaître. Mais voici le défilé des chefs, ils viennent nous complimenter de notre rezzou et, entre temps, en profitent pour présenter leurs réclamations; à l'un on a volé son chameau, l'autre se plaint d'un débiteur, un troisième paie trop d'impôts. Parmi tous ces mécontents, les Ouled-Sliman sont les plus tenaces et les plus difficiles à congédier; ils ont saisi l'occasion de notre départ au Ouaddaï pour briser d'un coup de fusil, au cours d'une fantasia, le bras d'un des leurs qui, à Haraza, avait dénoncé un de ses camarades coupable du vol d'un de nos chameaux. Ils dénom-

ment cet attentat, accident, tandis que la famille du blessé réclame le prix du sang.

Quant aux Kanembous, ils n'ont pas été plus sages ; la vendetta sévit chez eux ; pendant notre absence, il y en a eu trois suivies de mort d'homme, sans compter une échauffourée qui ne donna lieu qu'à des blessures légères. L'interprète me dit textuellement : « Quand un Kanembou vient au monde, la mère montre à l'enfant l'assassin de son père pour que la vengeance soit sûre. » Chez les Arabes Hassaounas, un homme a eu le front et les bras ouverts à coups de couteau. Quelles populations ! Que de fermeté va-t-il falloir pour mettre un peu d'ordre parmi ces turbulentes tribus !

Je décide de surseoir à toute enquête, à toute audience pendant quelques jours, afin de mener à bien ce gros travail qu'est la carte. Plaignants et solliciteurs sont impitoyablement congédiés.

24 *novembre.* — Cette cartographie a duré quatre jours, du lever du soleil à la nuit. J'en suis tout courbaturé ; mon installation sommaire (les meubles du bureau sont fabriqués avec des planches de caisses à vin) ne permet pas de travailler dans des conditions de confort bien satisfaisantes ; en particulier, ma table trop basse m'a valu un sérieux mal de reins. Quoi qu'il en soit, je pars cette nuit soumettre ma minute au capitaine Bordeaux, à Mao.

Cette promenade de trente-deux kilomètres n'est pas désagréable. Mon brave Boulti foule d'un trot rapide le sable mou de la piste ; le froid est vif et, sous la lumière laiteuse d'un merveilleux clair de lune, les croupes arrondies du Kanem, couvertes d'herbe courte, jaunie, apparaissent comme cachées sous la neige. Les ouadis semblent des ravins profonds, leur noir tapis de dattiers donne l'impression d'un mystérieux fond de gouffre. Des tentes de nattes très

blanches se découpent sur les crêtes, le calme de la nuit est troublé seulement par le sifflement du vent qui nous apporte sur les hauteurs les cris des chacals de la vallée et les aboiements des chiens des campements voisins. J'atteins Mao de bonne heure et repars le soir même pour Alali où j'arrive dans la nuit. Il va falloir maintenant mettre au net la fameuse carte.

5 *décembre.* — A midi, des nuages de poussière s'élèvent dans le Sud, annonçant l'arrivée des prises. C'est un spectacle pittoresque ; les moutons trottent en tête, puis suit un gros de bœufs à pesante allure, enfin voici l'arrière-garde traînant avec elle des animaux affaiblis que des hommes encouragent de la voix et du geste. Le convoi est encadré de tirailleurs montés à bœuf porteur, de Kanembous à cheval et à âne. Des élégantes de Fort-Lamy, vêtues d'étoffes de soie et de velours aux couleurs voyantes, font partie du cortège ; elles se prélassent, nonchalantes, au milieu des bagages amoncelés sur leurs bœufs.

Tous les cavaliers portent en travers de leur monture, sur le garrot et sur la croupe, des moutons fatigués ; les femmes ont dans les bras des agneaux, des veaux nouveau-nés. En tête, le sergent Ricard, un ancien maître d'armes, la moustache menaçante, dirige toute cette smala.

Nous poussons les animaux dans les enceintes d'épines préparées autour du poste. Tous les auxiliaires sont là, attendant la part de prise qui constitue leur salaire. Pour la répartition, nous avons adopté le système suivant : la moitié des animaux est destinée à la vente, au bénéfice du budget de la colonie ; l'autre sera partagée entre les auxiliaires d'après un mode qui tient compte de la position sociale et des services rendus, mélange impossible à éviter d'équité et d'injustice, vraie image de la vie.

Un chef touche trois parts de prise; un auxiliaire ordinaire, une part; un guide, dix parts. En plus donnent droit : un cheval fourni, trois parts; un chameau fourni, deux parts; une blessure de guerre, quatre parts; la perte d'un mouton, quatre parts; une action d'éclat, trois parts.

En face de chaque nom, nous indiquons les parts méritées; le total représente le nombre de parts à distribuer. En évaluant en argent la valeur des animaux destinés aux récompenses et divisant cette somme par le chiffre précédent, nous avons la valeur de la part : sept thalers, ce qui représente quatorze moutons ou un bœuf ou en langage kanembou « une demi-vache ».

Cette solution simple est de nature à être comprise de tous ces simples. Aussi satisfait-elle tout le monde, la répartition se fait vite et sans incident aucun. Un auxiliaire blessé a touché cinq parts, soit soixante-dix moutons, un véritable troupeau.

Mais le plus favorisé est encore Ganastou, chef des Krédas, qui reçoit quarante bœufs pour les quarante parts qui lui reviennent; il a amené en effet, en rezzou, un certain nombre de cavaliers et touche trois parts en plus, pour la découverte de la mare aux oiseaux-trompettes, service rétribué comme une action d'éclat bien que dénotant plus de flair que d'héroïsme; les captures importantes qu'il a faites au cours de l'expédition lui valent encore d'autres richesses. Un murmure d'admiration s'élève parmi les assistants lorsque les Krédas s'éloignent en poussant devant eux leurs animaux. Ganastou, très vaniteux de sa nature, se rengorge encore. Il oublie les mauvaises heures passées en prison, un jour qu'à l'étape il avait, sans autorisation, distribué deux tonnelets d'eau à ses chevaux.

Les nombreux Arabes Ouled-Sliman, qui assistent à la répartition des parts de prises, commencent à regretter de n'être pas venus en rezzou; leur nez en bec d'aigle s'allonge. Certains se risquent même à

demander des cadeaux. Le cheikh Ahmed n'est pas le dernier à implorer quelque don gracieux; mais je suis impitoyable, il n'a pas voulu donner d'auxiliaires, il n'aura rien et je lui remets seulement deux vaches en paiement des bâts qu'il m'a fournis.

Autour du poste règne une animation indescriptible. En plus des heureux et des déçus, tout un cortège de mendiants m'assiège. Celui-ci se contenterait d'un agneau rachitique, l'autre d'un simple gigot. Plusieurs vendeurs de chevaux, qui veulent échanger leurs bêtes contre des bœufs, me sollicitent aussi. Bref, c'est un vacarme effroyable de cris, de mugissements, de bêlements. Des cavaliers galopent derrière des bœufs échappés qui pénètrent au milieu d'autres troupeaux, il en résulte des confusions d'animaux parfois voulues.

Un grand diable poursuit une alerte génisse, il se voit restituer un taureau âgé. Par Allah! c'est bien cet animal centenaire qui lui est échu! jure le ravisseur; l'autre proteste et jure aussi par Allah, d'où discussion, échange de paroles, puis de coups.

Enfin tout s'arrange et les abords du poste se vident peu à peu. Nous ne sommes d'ailleurs pas à la fin des incidents : cette nuit le capitaine Bordeaux, qui venait me voir à Alali, est intervenu à temps pour mettre fin à une bagarre. Quelques Ouled-Sliman, sous prétexte de chercher des chameaux égarés, se sont introduits dans le village de Korofou où les auxiliaires Kanembous, rentrant à Ngouri, campent avec leurs prises; les incorrigibles pillards arabes veulent semer le désordre parmi les bœufs, espérant les faire fuir dans la brousse et en voler quelques-uns à la faveur de la nuit. Malins et courageux, les Kanembous ne se laissent pas intimider; leurs agresseurs doivent prendre le large, abandonnant trois chevaux et deux prisonniers auxquels l'apparition du capitaine Bordeaux, accouru à leurs appels

désespérés, sauve opportunément la vie. Les deux Ouled-Sliman n'échappent au trépas que pour aller quelques jours en prison, dur châtiment pour des nomades habitués au grand air. Ces Kanembous de la région de Ngouri sont braves ; jamais les Ouaddaïens, qui, avant notre installation dans le pays, poussaient leurs razzias jusqu'aux rives du lac Tchad, n'ont pu les réduire. Armés d'arcs et de flèches, ils s'embusquaient dans la forêt épineuse des villages et tuaient les ennemis qui voulaient s'approcher.

9 *décembre.* — Décidément ces populations des environs du Tchad sont bien turbulentes. J'avais fait marquer au fer rouge tous les bœufs du poste et, malgré cette précaution, des Kanembous (Mars ne pouvant plus batailler s'est fait voleur) ont trouvé le moyen de nous en enlever plusieurs. Les ténèbres de la nuit, l'épaisseur de la brousse des ouadis, la complicité des bergers, tout procédé est bon à ces fieffés coquins qui s'entendent aussi à merveille à échanger une vache laitière contre une bête stérile ; faire disparaître ou imiter une marque est pour eux chose familière.

Le vol a été élevé dans ce pays à la hauteur d'une institution ; dans chaque gros village, les chefs ont leurs voleurs avec lesquels ils partagent les bénéfices. Le bétail volé est vendu ou échangé dans des marchés éloignés. Les animaux reconnus ont passé dans plusieurs mains. Aussi les délits sont-ils compliqués et difficiles à régler ; ils nécessitent le renvoi devant la juridiction des « cadis » qui font prêter serment sur le Coran. Malheureusement, ici comme au temps de Pascal, la restriction mentale est d'usage et les voleurs jurent par Allah tout ce qu'on veut. Si l'on ajoute que la même bête est souvent la propriété commune de plusieurs individus possédant chacun, suivant le langage du pays, « un ou deux pieds », on

se rend compte de la lenteur de la procédure. Quant aux frais, ils sont élevés; pour chaque animal le chérif demande « un pied », c'est-à-dire le quart de la valeur. Perrin Dandin a ses disciples; un Normand se croirait ici chez lui.

Godard a eu, lui, autre chose que des vols à réprimer. Il m'écrit qu'à peine rentré du Ouaddaï, il a dû quitter Ngouri pour aller mettre de l'ordre au Bahr-el-Ghazal. Les tribus nomades Krédas et Kerdas s'étaient livré un combat acharné pour liquider une vieille vendetta, les tentes avaient été incendiées et vingt-deux hommes tués, le bilan se complétait par un chiffre élevé de blessés. Mon camarade en arrêtant les coupables a été attaqué, un spahi frappé d'une sagaie a succombé.

10 *décembre.* — Je marque ce jour d'une pierre blanche; la carte est enfin terminée; je vais pouvoir maintenant excursionner parmi mes administrés.

En attendant le départ, je remplace les méharis morts pendant le rezzou d'Om-Lobia. De nombreux nomades présentent des animaux à vendre; l'essai a lieu sur la piste d'Alali au village de Delfianga; il comporte un trajet de six kilomètres à faire au trot et au galop. L'épreuve permet simplement de constater que certains méharis de belle apparence ont été engraissés en vue de la vente et sont incapables d'un gros effort; mais la vitesse n'est pas la seule qualité à exiger, car les jeunes bêtes de trois à quatre ans sont plus rapides que celles de cinq à douze ans, seules capables cependant de fournir une longue route avec pleine charge. L'échange se fait contre des bœufs et des chamelons représentant une valeur d'environ cent cinquante francs.

11 *décembre.* — L'hiver commence à se faire sentir; le froid n'est pas rigoureux, la nuit le thermomètre descend à 15°, dans la journée il ne dépasse pas 28°.

Le matin, les hauteurs sont vite débarrassées de leur manteau de brume, mais le fond des vallées reste encore caché pendant plusieurs heures sous un brouillard opaque. Il semble n'y avoir aucune tension électrique dans l'air; nous éprouvons une sensation de bien-être physique qu'on n'a jamais goûté au sud du Kanem.

Toute la journée se passe pour moi à entendre les plaintes diverses des habitants. C'est par la justice que peu à peu nous nous imposons dans ce pays où, avant notre arrivée, en matière de droit, la raison du plus fort était toujours la meilleure. Aussi les habitants apprécient-ils l'impartialité de nos sentences.

Devant la porte du poste, plaideurs et témoins accroupis forment une foule silencieuse et calme en apparence... Mais derrière ces faces noires et placides, sous ces crânes aux cheveux crépus, s'abritent des colères, des haines, des idées de vengeance, de meurtre, de vol, de cupidité. Les passions des Européens ne diffèrent pas de celles des noirs. Et nous n'avons pas le droit de regarder avec mépris ces races dites inférieures. Nos affaires de justice sont les mêmes que les leurs. Seule la culture scientifique nous élève au-dessus d'eux ou plutôt fait de nous leurs maîtres.

Un Téda rapporte deux fusils Gras qu'il offre en gage de soumission ; il explique qu'il n'a pu accompagner le gros de la tribu lorsque celle-ci est venue avec Mamadou Kougou ; il a dû attendre ensuite une occasion favorable pour quitter les pâturages des Senoussistes. Il m'offre des dattes du Borkou ; quoique ce ne soit pas la saison de la récolte, ces fruits sont encore frais ; le procédé de conservation est simple ; au moment de la cueillette, on les comprime dans une peau de bouc préalablement mouillée et assouplie. Il se forme une confiture très agréable, sauf, bien entendu, dans les parties qui ont touché le

cuir. Ces dattes sont semblables comme grosseur et qualité à celles d'Algérie. Au Kanem, au contraire, les dattiers donnent des fruits très petits et de qualité inférieure; les oasis s'étendent en chapelet de trente-cinq kilomètres de longueur sur la route Mao-Alali, sans descendre au Sud du premier poste et sans dépasser plus d'une lieue dans le Nord le second.

12 *décembre.* — Je visite un campement d'Arabes Hassaounas qui mettent de la mauvaise volonté à évacuer les pâturages réservés à nos chameaux. La question a son importance : les indigènes, malgré notre défense, allument des incendies de brousse; la plus grande partie des pâtis, dont l'herbe est la seule nourriture de nos méharis après la saison des froids, en mars, se trouve ainsi détruite. Il est de toute nécessité pour nous d'empêcher les troupeaux des nomades de paître dans les environs immédiats du poste les réserves qu'a épargnées le feu.

En effet, si ces pasteurs peuvent aller s'établir à quelque distance, puisqu'ils se déplacent avec leurs tentes, nous ne pouvons, nous, sans inconvénient, éloigner nos animaux de Bir-Alali, au delà d'une certaine limite. La garnison comprend soixante-quinze Sénégalais dont vingt, relevés tous les huit jours, gardent au pâturage les méharis campés dans les environs et soignés par des chameliers touaregs; ceux-ci sont remplacés de la même façon; ce mouvement de relève, pour s'effectuer en un jour, impose comme rayon maximum de la zone de pâturage autour du poste une vingtaine de kilomètres. C'est ce que j'explique aux Hassaounas en leur réitérant l'ordre de partir.

Les tentes sont construites en nattes blanches d'hyphène supportées par un bâtis rectangulaire en nervures de feuilles de dattiers, tout cela très propre; le sol est garni de sable fin et blanc qu'on trouve à

une certaine profondeur. Les Hassaounas ont le teint bronzé, le nez aquilin, les traits fins et réguliers ; une barbe frisée encadre généralement le visage ; les femmes sont jolies, elles vont le visage découvert, au contraire des Ouled-Sliman qui se voilent à la façon du Nord.

Tout près du campement arabe, les gros villages Kanembous de Mapal et de Korofou contrastent par leur malpropreté; les cases en paille sont effondrées, noircies par les ans et la pluie, les immondices s'accumulent en muraille à l'extérieur; des haies d'épines enserrent les étables mal tenues.

Tout indique la mentalité différente du Kanembou et de l'Arabe : les traits du Kanembou sont grossiers, le nez court, la lèvre épaisse, le cheveu crépu, le teint foncé. Pourtant le Kanembou est venu du Nord-Est, ce n'est pas un nègre. Si les femmes sont souvent de type agréable, elles n'ont cependant pas la finesse de leurs voisines Hassaounas dont plusieurs, par l'élégance de la silhouette drapée dans une longue pièce d'étoffe noire, ne sembleraient pas entièrement dépaysées en Europe. La mesure de l'abîme qui sépare les deux races est donnée par leur façon différente de comprendre la vie ; le Kanembou place son village sur une hauteur dominant la plaine au loin, mais l'emplacement choisi est immuable ; l'Arabe plante ses tentes au gré de sa fantaisie, changeant de site dès qu'il a cessé de se plaire en un endroit. Libre, il n'entend pas se fixer à la terre qu'il ne cultive jamais, achetant son mil au Kanembou ; il la parcourt fièrement à cheval, dédaignant les sentiers poudreux, foulant le sol vierge où poussent dans le sable rose les tiges dorées par le soleil d'une herbe fine et empennée, légère au souffle de la brise.

II

RECONNAISSANCE AU PAYS DE CHITTATI

13 *décembre.* — Délivré de mes travaux cartographiques, je pars en tournée d'inspection dans l'Ouest, au Chittati, région qui, située entre le Kanem et la pointe nord du lac Tchad, est peuplée de nomades Toubbous et Arabes Myaïssas. Au départ d'Alali, le pays est vallonné en ouadis profonds, riches en eau, car la nappe prolongée du Tchad se trouve dans ces cuvettes à moins d'un mètre de la surface du sol ; les plateaux sont désolés, les incendies de brousse ont noirci le sol, carbonisé les buissons, détruit les pâturages.

Nous campons à Bir-Gafélé « puits des caravanes », ainsi nommé parce qu'autrefois les commerçants de Tripoli s'arrêtaient ici pour se diriger ensuite, soit sur le Kanem, soit sur le Bornou. Un de nos chameaux est tombé dans une excavation recouverte de roseaux ; tous ces ouadis du Chittati sont rendus très dangereux par l'existence d'anciens puits abandonnés.

Nous employons plusieurs heures à sauver notre méhari. Nous avons dû élargir le trou, passer péniblement des cordes sous la bête dont la tête seule émergeait d'un sable boueux ; les liens se rompaient, la terre recouvrait alors l'animal qui soufflait sans pouvoir faire un mouvement et il fallait creuser à nouveau. La nuit tombait quand le succès couronna nos efforts ; la bête, à peine sortie du puits, fut saignée d'un coup de couteau dans l'oreille, selon la méthode touareg.

14 *décembre.* — La promenade continue au lever

du jour à travers la plaine, plate maintenant, car les ouadis ont cessé, mais toujours dénudée, desséchée et grise; de temps à autre, un genêt épargné par l'incendie dresse son aigrette pimpante et verte. Quelques outardes, des gazelles et des antilopes blanches animent seules ce morne paysage.

Après cinq heures de marche, le pays se relève brusquement en plateau auquel nous accédons par un col escarpé; le sol, à droite, s'abaisse ensuite et découvre une oasis verdoyante où paissent des troupeaux de bœufs et de moutons. Les ouadis se succèdent maintenant en chapelet comme pour marquer le lit d'un ancien bahr du Tchad; après une cuvette ronde et boisée d'acacias, voici une vallée étendue, dominée par un plateau étroit, mais élevé, balayé par un vent violent. C'est Mogoumbou. Je m'y installe pour déjeuner et passer les heures chaudes. Quand je me remets en route, c'est pour constater avec surprise que je suis à moins d'une heure des campements toubbous.

Trois cent cinquante tentes sont établies sur les bords de l'ouadi Kéléto, dans des plis de terrain, à l'abri du vent froid qui souffle en cette saison sur les dunes; tout autour du camp, coupé de larges avenues, une maigre végétation d'acacias, de genêts et de faux jujubiers couvre le sol.

Il va me falloir demeurer quelques jours ici, car un certain nombre de mes animaux confiés à la garde de ces Toubbous ont disparu. L'affaire est ardue; le lait des chamelles et les excédents produits par les naissances n'ont pas semblé un profit suffisant à ces nomades; ils ont vendu nos bêtes et déclarent qu'elles sont mortes de maladie ou se sont égarées. Menteurs fieffés, ils nient impudemment. L'enquête est difficile et longue, les interrogatoires interminables. J'ai heureusement des renseignements sûrs qui m'aident à mettre la main sur les voleurs; se voyant pris, les

Toubbous se dénoncent les uns les autres; dès que l'un d'eux est convaincu de vol, il se venge de ses accusateurs par une accusation aussi précise que rapide. Ma besogne est ainsi simplifiée par le jeu des passions humaines et les chameaux perdus sont enfin retrouvés; les uns ont été vendus, les autres donnés en cadeau, plusieurs ont servi à payer des dots!

III

EXPÉDITIONS SENOUSSISTES
VISITE AUX ARABES MYAÏSSAS

17 *décembre.* — Pendant que je continue mes recherches, des Arabes du campement de Maïouf, chef des Myaïssas, viennent nous apporter des renseignements sur une expédition senoussiste qui serait passée au nord du Kanem. Dans un courrier arrivé à l'instant de Mao, se trouve une lettre du chef de bataillon Gadel, commandant la région Zinder-Aïr-Bilma, relatant le récit d'une nouvelle agression opérée pendant que notre rezzou au Ouaddaï avait dégarni le Kanem de ses troupes d'occupation.

Le commandant venait de visiter le poste de Bilma, dans l'oasis du même nom, et se rendait à Nguigmi, sur le lac Tchad, à cinq cents kilomètres dans le Sud, quand il apprit qu'il avait devant lui d'importantes forces senoussistes: cent cinquante fusils Gras, commandés par un Arabe de race zouyia, Omar-Ben-Atari, originaire de la presqu'île de Cyrénaïque. Le commandant rentra à Bilma pour mettre le poste en état de défense. Des agents de renseignements étant venus annoncer que les Senoussistes s'étaient retirés, la marche fut reprise; la petite colonne comprenait,

outre le commandant, le résident anglais de Kano, Hans Fischer, rejoignant son poste par un raid hardi de Tripoli au lac Tchad, de nombreux pèlerins rentrant de La Mecque et une escorte de trente Sénégalais.

En cours de route, un émissaire avertit que les Khouans se trouvaient au puits d'Agadem et barraient la route du Tchad ; il était impossible de se heurter à cette force avec trente fusils : l'escorte aurait été infailliblement massacrée ; le commandant dut laisser passer la harka avec les trois mille chameaux qu'elle avait pris à nos Touaregs de l'Aïr.

Cette razzia ne pouvait rester impunie. Quels étaient donc les adversaires auxquels nous allions avoir affaire ?

L'organisation des Senoussistes comprend les postes d'occupation du Borkou et ceux de la ligne des caravanes de Ben-Ghazi à Abêché.

Les soldats sont pour la plupart des Arabes blancs de la tribu Zouyia de Cyrénaïque ; il y a aussi un contingent de soldats noirs de races diverses. Tout ce monde est armé de fusils Gras provenant de la manufacture de Saint-Etienne et transportés en contrebande en Cyrénaïque ; les cartouches sont de fabrication turque.

Les postes fortifiés du Borkou, Faya, Gouro, Aïn-Galakka, comptent environ cent fusils. Ces fortins sont bâtis en pierre ou blocs d'argile dure cimentés. Sidi Barrani, l'ancien chef de l'occupation senoussiste au Kanem, commande les troupes. La route d'Abêché à Ben-Ghazi est occupée en outre par les postes de Ouéta, cent fusils ; Ouanyanga, dix fusils ; Koufra, zaouyia centrale, quatre cents fusils. Bien entendu, il faut tenir compte qu'en temps de guerre des renforts importants viendraient de Cyrénaïque et Tripolitaine où le Senoussisme a de nombreux adeptes. Le Tibesti n'est occupé par aucune garnison, mais

paie l'impôt aux Senoussistes tout comme le Borkou.

Le point où se forment les harkas est Ouéta, centre de pâturage pour les troupeaux senoussistes. Le Borkou est trop humide et les chameaux n'y peuvent vivre. A Ouéta, il n'y a pas de fortifications; la garnison vit sous la tente et comprend, comme on vient de le dire, cent fusils; c'est donc à cette force sérieuse qu'il nous faudra nous heurter si nous marchons contre nos adversaires. De plus, comme il sera nécessaire à l'aller de défiler devant les cent autres fusils du Borkou, il est indispensable au retour de prévenir leur attaque en prenant contre eux l'offensive.

C'est ce plan de campagne qui sera adopté plus tard. Pour le moment, il s'agit de sonder les dispositions des Arabes afin de savoir s'ils marcheront avec nous, et je me mets en route pour le campement des Myaïssas.

18 *décembre.* — Les deux cents tentes du vieux Maïouf sont établies au flanc d'une dune qui domine au Nord l'ouadi Lesford. Le val, profond d'une centaine de mètres, aux pentes rapides, au fond plat d'argile blanche poudreuse, garni de bouquets d'acacias gris de poussière, possède des eaux natronées réputées, qui donnent, dit-on, aux chameaux une grande force de résistance. Les puits ont toujours appartenu aux Myaïssas depuis qu'ils ont abandonné leur pays d'origine, la Tripolitaine, pour fuir l'administration turque.

Comme les Ouled-Sliman, les Myaïssas étaient des pillards incorrigibles; leurs bandes redoutées tenaient tout le pays entre Kanem et Borkou. Ils se sont maintenant assagis et vivent d'élevage et de commerce. Leur campement présente un aspect pittoresque; les tentes alignées en bordure de larges avenues sont faites de nattes noircies et trouées; les chamelons galopent drôlement, les jambes raides, se poursuivent,

jouent, mordent, ruent et poussent de temps en temps leur bêlement rauque auquel répond le mugissement sourd des chamelles.

Les enfants s'ébattent dans le sable, ils sont entièrement nus, tout roses sous le soleil; vers dix ans, ils revêtent une sorte de longue chemise blanche, à manches larges et courtes; les fillettes ont d'amples blouses bleues. Les femmes sont couvertes d'une robe de même couleur, flottante, serrée à la taille, encapuchonnant la tête et retombant pour masquer entièrement le visage. Furtivement, elles soulèvent un coin de tente et écartent leur voile pour me regarder à la dérobée; je me retourne; surprises, elles laissent retomber la natte, j'ai eu le temps d'apercevoir quelques visages agréables au teint mat, aux traits fins et réguliers, mais au profil franchement sémitique.

Les hommes, drapés dans leurs burnous blancs, circulent paresseusement dans le camp, car ici, seuls travaillent les captifs qui soignent les animaux et les femmes, qui vont à l'eau, font la cuisine et tissent les étoffes en poil de chameau.

Maïouf accourt au galop; il monte un cheval d'une finesse remarquable. Il me complimente d'avoir repris mes chameaux à ces voleurs de Toubbous. « Confie-moi tes animaux; ils seront bien soignés et en sûreté ici. » Rusé Maïouf! Je n'aurais pas plus confiance en lui qu'en son voisin Kédéla Sultane, chef des Toubbous. Je me laisse conduire devant un couscous de blé du Tchad et d'énormes beignets gras, indigestes et pimentés.

Tandis que nous prenons le thé, je me fais présenter le plus jeune fils de Maïouf, Goudrebal, bambin de quatre ans, joufflu et malpropre; je lui remets quelques kilos de sucre pour sa mère. Puis j'aborde le sujet de ma visite. Maïouf se déclare prêt à fournir quarante auxiliaires, tous munis d'un cheval et d'un chameau; il se mettra à leur tête pour marcher sur

Ouéta. Ce qui semble l'attirer le plus là-bas, c'est l'espoir de piller la tribu des Ouled Sliman Mogharbas qui sont riches en thé, tapis, troupeaux et femmes. Et ce disant, les yeux de ce forban brillent d'un éclat de convoitise.

Les Myaïssas sont plutôt des pillards que des soldats ; ils n'ont pas montré une bravoure remarquable dans nos rangs autrefois, contre Abou Aguila et Abou Kanzer. Mais ils pourront nous être utiles comme agents de renseignements ; de plus, ils feront nombre, car nous les armerons tous de fusils Gras ; enfin au point de vue politique, s'ils ont quelques attaches avec le Senoussisme, leur participation à notre action les leur fera rompre. Voici l'entente conclue et la soirée s'achève par de nombreuses tasses de thé, agrémentées d'arachides grillées, qui, croquées avec de petits morceaux de sucre, ont le goût du nougat.

19 *décembre.* — Je retourne chez les Toubbous. En passant par le campement des Kanembous nomades du chef Foubgou Kobeur, je confisque trois chameaux qu'un de ses administrés, dénoncé par Maïouf et d'ailleurs disparu à mon arrivée, a volé à un Bornouan préalablement assassiné.

La grande route commerciale Kanem-Zinder est suivie par de nombreuses caravanes qui viennent de l'Ouest avec des étoffes, du sucre, du thé, des chevaux, de la verroterie et s'en retournent avec des bœufs et des chameaux achetés à l'est du lac. Le Bornou, où les bœufs ne peuvent vivre, a besoin de viande et surtout de lait, car les habitants sont musulmans, d'où un nouveau débouché pour le marché du Kanem et une deuxième route qui bifurque à l'ouest du lac vers le sud sur Kabi et Kano. La région inoccupée par nous, en attendant la décision de la mission de délimitation franco-anglaise, est sillonnée de bandes de Toub-

bous pillards et leurs agressions, le plus souvent suivies de mort d'hommes, sont malheureusement fréquentes.

20 *décembre*. — Nous sommes passés auprès d'une mare, Iligui, qui offre cette particularité remarquable pour ce pays de garder toute l'année son eau; malheureusement, elle est natronée au point que même les chameaux la refusent. La nappe s'étend huileuse, lisse comme un miroir, au fond d'un ouadi aux pentes raides et dénudées. Du haut de la dune qui les domine d'une quarantaine de mètres, les arbres, déjà de petite taille, paraissent minuscules et lointains. Avec un peu d'imagination, on a sous les yeux un paysage alpestre.

Nous voici chez ce peu sympathique Kédéla Sultane, toujours obséquieux. Les noirs ont le sentiment de la dignité; c'est ce qui me frappa le plus lors de mon premier voyage en Afrique, alors que j'arrivais avec les préjugés d'Europe. Peu à peu ma conviction s'établit que ce sont l'esclavage et le fouet du planteur qui ont avili le nègre d'Amérique. Et ce que j'avais constaté à la Côte d'Ivoire et au Soudan français, à quelques années de là, je le vérifiais au Congo et au Centre africain.

Ce Kédéla est le seul chef noir que j'aie jamais vu manquant de dignité dans ses relations avec l'autorité. N'a-t-il pas voulu me baiser la main! A ce geste inusité dans cette partie de l'Afrique, j'ai répondu en déclarant avec mépris que seuls les chiens léchaient leur maître. Sans se troubler, le bas personnage a répliqué : « Je suis l'esclave des Français, je suis ton esclave. » Un esclave peu dévoué, qui vole nos animaux et ne paie pas l'impôt, prétextant qu'il ne peut se faire obéir de ses administrés, tandis que ceux-ci, au contraire, lui reprochent d'encaisser personnellement l'argent destiné au poste!

En revanche, si les noirs sont dignes, ils ne sont

généralement pas travailleurs. L'homme libre croit déroger en exerçant un travail manuel. Seuls peinent ici les esclaves qui s'occupent des troupeaux, et les forgerons qui confectionnent des mors, des couteaux, des sagaies, des selles et des bâts. Les captifs sont considérés comme des êtres spéciaux, mais comme on ne les paie pas, on semble, dans une certaine mesure, leur être reconnaissant des services rendus. Ainsi, on leur permet de vivre près des tentes des hommes libres. Les forgerons, eux, n'ont même pas cet honneur; ils sont relégués à une extrémité du camp; tandis que l'esclave, comme l'homme libre, revêt des cotonnades, le forgeron est tenu de porter un grand vêtement de cuir, assemblage de peaux de moutons tannées, ornées de lanières flottantes.

21 *décembre.* — Un accident bizarre s'est produit : un tirailleur, conduisant mon cheval à l'abreuvoir, a voulu faire de la fantasia sans mors; l'animal emballé a conduit son cavalier dans un acacia et une épine de forte dimension est entrée dans le bras, causant une grave et profonde blessure.

IV

ARRIVÉE D'UNE COMPAGNIE SÉNÉGALAISE DE RELÈVE VENANT DU SOUDAN

Avant de rentrer au Kanem, je prends la route de Nguigmi à Mao afin de souhaiter la bienvenue aux officiers qui viennent du Soudan. Chaque année arrive du Tchad une compagnie dite de relève; les éléments qui la composent sont destinés à remplacer les tirailleurs, spahis et canonniers libérables. Les cadres européens, officiers et sous-officiers, font comme

leurs hommes la traversée de toute l'Afrique occidentale de Dakar au Tchad, alors que la route ordinairement suivie emprunte la voie du Congo, de l'Oubanghi et du Chari.

Nous sommes partis à dix heures du matin seulement et la nuit nous surprend avant que nous ayions atteint la piste cherchée; nous campons dans la brousse.

22 *décembre.* — Nous trouvons au jour notre route à un quart d'heure à peine de l'endroit où nous avons dormi. Ririgui, village kanembou, à toits de paille, nous offre l'hospitalité; il est perché au sommet d'une dune de sable, à pic sur un ouadi verdoyant et boisé, où des forgerons sont occupés à extraire du sol un excellent minerai de fer.

L'aspect des dunes indique nettement que nous sommes dans la région du Tchad et non plus au Chittati; d'ailleurs, les habitants sont des sédentaires. Les paillottes en ruines ont un aspect misérable, bien qu'en réalité le village soit riche et possède d'importants troupeaux. Nous prenons des renseignements; le chef de Ririgui sait qu'une forte troupe s'avance de Zinder au Tchad, mais il ignore dans combien de jours elle sera ici.

23 *décembre.* — J'allais perdre patience quand, hier soir, un courrier est venu annoncer l'arrivée de la compagnie de relève à Kouloua, poste du lac. Je calcule qu'elle sera à la mare de Souinda demain matin et je décide de camper ce soir en cet endroit. Nous y arrivons à la nuit; la faible dépression dans laquelle se creusent les puits est tapissée d'herbes à chatons de duvet blanc et semble, sous le clair de lune, un champ de pâquerettes dont la pâleur ressortit sur une sombre bordure d'acacias touffus.

24 *décembre.* — Pour charmer mes loisirs, je fais

une partie de chasse ; le pays n'est pas très giboyeux ; je réussis cependant à tuer une pintade et une antilope blanche de grande taille ; mon cuisinier reçoit des instructions particulières pour soigner le menu. Mais hélas ! ces préparatifs sont inutiles. C'est une journée d'attente longue et ennuyeuse, couronnée par une déception ; nous ne verrons la relève que demain.

25 *décembre.* — Réveil agréable et guerrier ; clairons sonnant, au petit jour, le capitaine Jérusalémy débouche dans l'ouadi à la tête de sa compagnie. C'est un beau spectacle d'énergie que fournissent ces Sénégalais dont quelques-uns viennent de faire trois mille kilomètres à pied de Bammako, où le chemin de fer du Sénégal les a déposés sur le Niger, au Tchad. Le voyage, en raison des pluies, a été particulièrement pénible dans les régions inondées de la boucle du Niger.

Ils sont là cent cinquante, venus de tous les coins de la terre soudanaise, glorieux mercenaires que l'attrait des aventures en pays inconnus, l'espoir des galons si prestigieux pour eux, l'amour des combats dont on se glorifie plus tard dans les cases, l'appât du gain, ont amenés sous notre drapeau. Plusieurs ont vu Madagascar, le Congo, l'Ethiopie même, comme ce Bandiougou qui a traversé tout le continent noir avec Marchand. Souvent, au cours des longues étapes, il racontait l'émotion qui les saisit, lui et ses camarades, quand, après cette immense randonnée, ils retrouvèrent à l'Est la mer qu'ils avaient quittée trois ans auparavant à l'Ouest. A cette vue, ils eurent l'impression de l'exploit accompli ; ils comprirent qu'ils reverraient le Sénégal et saluèrent de leurs cris de joie ces eaux, comme les saluèrent jadis les dix mille de Xénophon.

Parmi tous ces soldats, beaucoup sont très jeunes ; ils savent par les récits des anciens que la France

rapatrie ses serviteurs, et confiants, ils sont venus, certains qu'ils rentreront dans leur village s'ils ne tombent pas à la guerre.

De nombreuses femmes suivent; les unes vont à pied, portant sur la tête des bagages et une batterie de cuisine, les autres, plus riches, ont pu louer des bœufs porteurs. On voit que tout ce monde a l'habitude de la route; en un clin d'œil, les feux sont allumés, les nattes étendues sur le sol prestement décapé, et, tandis que leurs épouses, toujours esclaves en pays noir, font la cuisine, les maris réparent dans le sommeil les forces dépensées dans la marche de nuit.

J'échange les nouvelles avec le capitaine Jérusalémy; il m'apprend que mon remplaçant, le lieutenant J..., est mort terrassé par la fièvre en arrivant sur le Niger. Je devrai donc patienter quelques mois encore avant de pouvoir rentrer en France.

V

RETOUR A BIR-ALALI

28 *décembre*. — Nous arrivons à Mao. La compagnie Jérusalémy continue sa route sur Fort-Lamy. Je repars pour Alali, tandis que le sergent Ehrahrt, avec une partie des méharistes, va renforcer le lieutenant Godard au Bahr-el-Ghazal, où l'on craint un rezzou ouaddaïen.

31 *décembre*. — La température s'abaisse, le froid est vif et, dès trois heures du soir, une brume épaisse cache les ouadis. Cette saison porte à la mélancolie.

1er *janvier*. — Journée d'une tristesse mortelle.

2 *janvier.* — J'essaie de réagir par une sortie matinale. J'ai eu des cauchemars toute la nuit. La promenade à cheval, sous un froid vif et sec, a vite dissipé ce malaise moral causé, je crois, par la déception que j'ai éprouvée de voir reculée la date de mon retour en France.

3 *janvier.* — La tourmente de vent et de sable de la soirée d'hier continue aujourd'hui; on ne voit pas à cent mètres. L'électricité ambiante agit fortement sur le système nerveux; les nuits mêmes, d'ordinaire si agréables, ne procurent pas de repos.

6 *janvier.* — Nous avons envoyé au colonel une demande d'autorisation d'expédition sur Ouéta. Aussi le cheik Ahmet, qui vient solliciter pour sa tribu un départ en razzia dans le Nord-Est, se voit-il éconduit; il promet de fournir un contingent d'une centaine d'hommes pour marcher avec nous. En comptant les Myaïssas et les Tédas, nous aurons cent cinquante fusils auxiliaires.

7 *janvier.* — Je reçois la visite de Mamadi Kougou, chef des Tédas, et lui communique les conditions « d'aman » imposées par le colonel, résidence dans le voisinage du poste, un cheval pour le commandant du territoire et un chameau par tente comme tribut. La résistance est vive : « Vous allez, insinue habilement Mamadi Kougou, décourager par ces exigences les Tédas restés dans le Nord où ils attendent des renseignements avant de se joindre à nous. — Nos conditions d'il y a trois ans étaient moins dures. Vous n'avez pas répondu à la lettre remise entre les mains d'un des vôtres fait prisonnier au Bahr-el-Ghazal; vous nous avez razziés, et vous nous avez tué plusieurs tirailleurs. » Enfin l'entente s'établit.

8 *janvier.* — Des Ouled Sliman se présentent

dans l'espoir d'un cadeau, ils ont tous un renseignement important à donner. Je les congédie. Dans ce pays, les nouvelles vraiment importantes sont données par les chefs et il y a suffisamment des tribus rivales pour permettre un contrôle. La journée se passe à recevoir des Kanembous apportant des sommes dérisoires pour l'impôt. Ils le paient en thalers, au taux de trois francs par toit et cinq centimes par dattier. Les troupeaux sont taxés à raison de trois francs par sept bœufs ou cent moutons. Ce n'est pas excessif, mais la résistance passive rencontrée est pourtant considérable. Il a fallu spécifier nominalement pour chaque habitant la somme due ; s'en remettre au chef pour la répartition dans l'intérieur de la tribu ou même du village est imprudent; cette méthode, employée jusqu'à ce jour, a donné de mauvais résultats ; une bonne part de l'impôt allait enrichir le chef qui versait de maigres acomptes au poste en se plaignant, à chaque voyage, du peu d'action qu'il avait sur ses administrés. La scène suivante se produisait vingt fois : « Les Kanembous sont dangereux, j'ai peur d'eux ; aujourd'hui, ils ont déchiré mes vêtements ; demain, ils me tueront et c'est l'impôt qui en sera la cause. — Donne-moi le nom de l'homme qui a porté la main sur toi pour que je le punisse. — Oh ! ils étaient plusieurs, c'était le soir et je ne les ai pas reconnus ! »

9 *janvier.* — Encore un Ouled Sliman avec des renseignements. C'est Hamouda, un Mogharba, jaune de teint, une dent unique, un nez crochu. Il se précipite sur moi, la main tendue et, jetant derrière lui un regard inquiet, me dit à voix basse, l'œil mi-clos : « J'ai à te parler. Les Bédours sont à quatre jours au Sud-Est du Borkou ; ils sont riches ; il y a chez eux du sucre, du thé, des étoffes, des femmes. » Incorrigibles pillards que ces Ouled Sliman ! Je fais com-

prendre à Hamouda que nous n'en voulons pas particulièrement aux Bédours et que nous devons bientôt aller chez les Senoussistes. Hamouda, qui, au fond, était simplement venu pour se rendre intéressant et décrocher un cadeau, part joyeux sur ma promesse qu'au prochain rezzou, il lui sera attribué une bonne part de prise.

10 *janvier.* — Un télégramme nous arrive du Sénégal. Le télégraphe fonctionne en Afrique occidentale de Dakar à Niamey sur le Niger; de là jusqu'au Tchad, les dépêches sont portées par des courriers à cheval ou à chameau. Transmise de la sorte, cette nouvelle a mis un mois et demi pour venir ici; on nous prévient de veiller en pays musulman; un détachement a été surpris et en partie massacré en Mauritanie par des gens de l'Adrar et du Tagan commandés par un Marocain.

Notre action aux colonies crée un état de choses meilleur, ouvre une ère de sécurité, enraye l'esclavagisme, elle profite à la plus grosse partie de la population, mais ruine les anciens oppresseurs; aussi ne devons-nous pas nous étonner de rencontrer quelques obstacles. Donc pas de panique en cas d'agression, haut les cœurs ! et continuons le combat pour le bien de l'humanité. Ici, nous donnerons bientôt l'exemple en luttant contre les Arabes zouyias, soldats fanatiques du prosélytique Senoussisme, la puissante compagnie pour l'exploitation de la chair humaine en Afrique.

11 *janvier.* — Le thermomètre descend la nuit à 14° à l'intérieur des habitations; au fond des ouadis, il n'y a que quelques degrés au-dessus de zéro. Dans la journée, il ne fait pas plus de 20°. Habitués à des températures deux fois plus fortes en moyenne, nous grelottons. Un vent violent soulève des tempêtes de sable, le soleil est voilé par une brume épaisse.

VI

VISITE AUX NOMADES TÉDAS

18 *janvier.* — J'ai passé ces huit jours à faire une visite à Mao, à rendre la justice, à lever des impôts et à acheter des méharis. Demain matin, nous irons, le capitaine Bordeaux et moi, voir les campements tédas qui n'ont pas encore payé leur impôt de soumission.

19 *janvier.* — Départ de Mao. Nous déjeunons à Ouachétigui, village kanembou insignifiant. Un courrier nous rejoint, apportant la nouvelle d'un succès du capitaine Plomion et du lieutenant de spahis Lebon sur une bande ouaddaïenne. Nous avons perdu dix hommes, mais l'ennemi a laissé entre nos mains soixante morts, soixante-quatorze chevaux, quarante fusils, deux étendards. Bonne leçon pour nos voisins de l'Est !

Nous repartons et arrêtons à la nuit au puits de Solicienga ; le froid vif nous oblige à éviter les fonds, le vent glacial qui balaye les hauteurs nous impose un campement établi à mi-côte; de grands feux de bois allumés par les tirailleurs donnent bientôt une note de confort agréable. Nous nous roulons dans nos tapis de peaux de moutons qui valent, contre le froid, la chambre la mieux close.

20 *janvier.* — Nous arrivons de bonne heure à Berdianga, puits autour duquel sont plantées les cent tentes des Tédas. Les jeunes femmes ont le visage doux et agréable, éclairé par de fort jolis yeux. Dans une case, nous trouvons un objet que je n'aurais jamais

pensé rencontrer en Afrique : un jouet d'enfant de confection indigène. C'est une habitation en étoffe rouge, ornée intérieurement de stores en paille tressée; les murs sont tendus de carrés de cotonnade couverts de perles blanches, imitant ces tentures de cuir agrémentées de coquillages blancs cousus en dessins capricieux qu'on trouve communément chez les Tédas. Dans l'intérieur de cette maison lilliputienne sont deux poupées de bois ; l'une, habillée en femme, a un nez allongé et des yeux en verroterie noire, une chevelure abondante ; à l'autre, en costume d'homme, il manque la tête. Le soin avec lequel ce joujou a été fabriqué montre combien le sentiment maternel est développé chez ces indigènes. Et nous éprouvons une sorte d'émotion à la vue de ces objets familiers à notre enfance.

21 *janvier*. — Les Tédas semblent peu souples de caractère ; la journée d'hier et celle-ci ont à peine suffi pour faire verser cinquante chamelles et trois fusils Gras. Il a été plus impossible d'obtenir le cheval demandé. Nous accordons un délai et décidons de rentrer.

22 *janvier*. — Nous nous sommes séparés ce matin à mi-route, le capitaine Bordeaux a pris la direction de Mao et j'ai rejoint Bir-Alali.

J'achète encore sept méharis; mon troupeau se reconstitue peu à peu ; avec les animaux versés par les Tédas, nous serons bientôt en état de partir pour Ouéta et le Borkou.

23 *janvier*. — Essai de chamelles Tédas aptes à aller en rezzou ; j'en trouve, sur les cinquante, un très petit nombre. La plupart de ces bêtes ont déjà porté des charges, mais à la manière des nomades ; les animaux bâtés et chargés sont laissés en liberté et

marchent en troupeau. Aussi ne peuvent-ils sentir le mors. Il y a des galopades folles, des ruades, des chutes.

Je passe une partie de la journée à faire confectionner, avec des canons de fusils, un affût pour la pièce de 37 que nous devons emmener au prochain rezzou. Le forgeron est un Ouaddaïen, originaire des bords de la fameuse mare d'Al-R'hout, où j'ai failli prendre nos spahis pour des cavaliers ennemis; il est rempli de bonne volonté, mais il a la compréhension plutôt lente. Cet artisan est un des rares noirs que j'aie vus accepter avec entrain une besogne difficile et nouvelle.

24 *janvier.* — J'ai réglé un différend assez curieux entre un chef touareg et un chef kanembou qui lui avait vendu une vache. Il existe un courant commercial très développé entre le Damerghou et l'Est du Tchad; les Touaregs importent des chevaux et des marchandises diverses, étoffes de provenance d'Europe, cotonnades indigènes, thé, sucre; ils acceptent en échange des bœufs et des chameaux. Or donc, mon Touareg avait acheté au chef de Korofou, Kaïgama, un vieux rusé, une vache garantie trois pis bons et un pis à faible débit. Dix jours après, le commerçant s'aperçoit que c'est la proportion inverse qui est exacte, trois pis mauvais pour un bon et veut reprendre la jument donnée en paiement. La loi du pays accorde un délai de trois jours pour la constatation des vices rédhibitoires; en conséquence, le Touareg est débouté de sa plainte.

25 *janvier.* — C'est aujourd'hui la grande fête musulmane « Id-El-Kébir ». Elle donne lieu à des ripailles variées; les tirailleurs égorgent des moutons. Le fertile jardin d'Alali me permet d'ajouter à leur menu de nombreux choux. Il est fait une grande

consommation de bière de mil et de dattes. Inévitablement, les Sénégalais viennent chercher leur cadeau et se livrent à un tam-tam passionné, danse du ventre et danse du foulard. Enfin, la fête se termine fort avant dans la nuit par l'incident habituel, une malheureuse, rouée de coups par son mari ivre, pousse des hurlements qui m'obligent à intervenir.

26 *janvier.* — Le sergent Ehrahrt rentre du Bahr-el-Ghazal; les pauvres méharis qu'il ramène sont galeux et maigres, les moustiques les ont fort tourmentés. Aucun rezzou n'est venu troubler nos nomades, mais il paraît qu'il y a devant notre poste frontière de Yao, un rassemblement de troupes ouaddaïennes, environ trois mille fusils. L'escadron nous fait dire qu'il espère le cas échéant un coup de main des méharistes. Avec plaisir ! Nous n'en continuons pas moins à mettre sur pied l'expédition du Nord.

27 *janvier.* — Ce ne sont qu'ateliers ; ici, le forgeron ouaddaïen cherche avec une sereine lenteur le problème de l'affût ; là, des tirailleurs graissent les peaux de bouc et les cordes, d'autres soudent des tonnelets de fer, un groupe est chargé de l'épreuve de ces récipients qu'on descend dans l'ouadi à dos d'âne et qu'on remonte pleins d'eau pour les placer sur des chevalets d'observation. C'est qu'il ne s'agit pas de mourir de soif dans le désert; tout tonnelet douteux est envoyé aux rétameurs qui opèrent, faute de mieux, au plomb et à la bougie ; des rondelles de cuir sont interposées pour rendre hermétiques les fermetures. Les chameliers réparent les bâts et leurs coussins de fibres de dattiers.

28 *janvier.* — Toujours la fièvre des préparatifs; je n'ai jamais vécu d'heures aussi brèves et aussi agréables. Il est de ces jours, marqués d'une pierre

blanche, où l'on vibre d'un enthousiasme particulier; tout paraît alors facile, aucune difficulté qu'on ne saurait surmonter ou tourner, l'esprit est ouvert aux compréhensions rapides, aux moyens géniaux, aux divinations; le corps semble avoir disparu, on se sent léger, infatigable. Malheureusement, cette belle exaltation a des lendemains déprimants d'abattement physique et moral. Le vaisseau de la vie est perdu dans l'immensité d'une mer agitée; au creux des vagues énormes, il fait sombre et triste, la mort semble prête à engloutir sa proie; d'un bond, le frêle esquif a atteint le sommet frangé d'écume blanche; les passagers joyeux découvrent à l'horizon des îles agréables, verdoyantes, des palais de marbre en des sites merveilleux, mirage qu'ils vont atteindre, qu'ils croient tenir, qu'ils saisissent... quand au lieu d'aborder ces rivages enchantés, le vaisseau plonge à nouveau aux creux sinistres, laissant les voyageurs déçus et attristés.

VII

UNE ALERTE A BIR-ALALI
LES MÉHARISTES SE MOBILISENT

29 *janvier*. — Vers cinq heures du soir, un cavalier arabe envoyé par le cheik Ahmet arrive au galop, son cheval ruisselant de sueur; une harka vient de razzier les troupeaux des Ouled Sliman campés à un jour dans le Nord du poste. Il était midi quand l'attaque s'est produite; il y avait cent fusils Gras, les assaillants sont des Tédas et des Zouyias senoussistes du Borkou. J'envoie chercher les méharistes, j'expédie un courrier urgent au capitaine Bordeaux à Mao pour lui annoncer mon départ et je pousse les préparatifs.

30 *janvier.* — Nous sommes partis à minuit et arrivons à dix heures du matin au campement des Ouled Sliman. Les femmes nous accueillent par des « you! you! » de sympathie. Le cheik Ahmet se porte à notre rencontre et donne les renseignements suivants : une bande de soixante Tédas et Nakazzas du Nord-Est, armés de fusils Gras et de fusils à pierre, a enlevé soixante-cinq chamelles, malgré l'alarme donnée par deux hommes qui, chassant la girafe dans les environs, avaient vu les premiers le rezzou. Les Arabes ont poursuivi mollement à petite distance dans le Nord et sont rentrés; la bande a maintenant vingt-deux heures d'avance sur nous, il est donc inutile d'essayer de la rejoindre. Au surplus, ce sont des gens du pays où nous devons opérer prochainement; cette solution satisfait les Arabes qui demandent seulement de presser le départ. Ils promettent de marcher tous dans nos rangs. Nous ne repartirons que demain; après notre marche de nuit, nous avons bien mérité ce repos.

31 *janvier.* — En route pour Alali! Nous déjeunons à l'ouadi de Balali où se trouve un petit village kanembou; pendant notre repas, j'apprends que le capitaine Bordeaux a été vu ce matin chez les Ouled Sliman; je laisse la garde des méharistes au sergent Ehrahrt et je regagne au trot le campement du cheik Ahmet. Je ne trouve là que les bagages sous la surveillance d'un Sénégalais. Le capitaine Bordeaux, averti de la présence du rezzou à un puits des environs, s'est porté à sa rencontre. Voilà bien du nouveau! J'envoie un courrier arabe prévenir le sergent Ehrahrt de me rejoindre d'urgence avec sa troupe. Une demi-heure après, des cavaliers apparaissent au sommet de la dune. Le capitaine Bordeaux est parmi eux; il m'explique qu'il y a eu fausse alerte; les gens aperçus au puits étaient des Tédas venant faire leur

soumission. La harka s'est donc bien éloignée avec ses prises. Dans la nuit, les méharistes d'Ehrahrt, renfort désormais inutile, arrivent. Nous nous endormons jusqu'au matin.

1er *février.* — Départ cette fois définitif, espérons-le! Nous ne nous sommes mis en route que l'après-midi pour laisser se refaire les animaux, mais la nuit nous surprend, le guide s'égare et ne trouve un puits que très tard.

2 *février.* — A mon retour à Alali, j'apprends qu'une nouvelle vendetta s'est produite. Un Dogorda était venu demander à payer le prix du sang pour un crime commis par lui, il y a quelques années déjà, sur la personne d'un Kanembou; la famille de celui-ci, convoquée au poste, avait refusé la somme offerte. L'homme s'était endormi dans une case du village voisin, car une deuxième audience devait avoir lieu le lendemain. Le neveu de la victime réunit une petite bande et assaillit la nuit le Dogorda; les deux chevaux qui se trouvaient à l'extérieur furent tués à coups de lance, l'agresseur entrant dans la case essuya deux coups de feu, mais, d'une décharge de fusil à pierre, il abattit l'assassin de son oncle et prit la fuite sans avoir pu être rejoint.

C'était un petit jeune homme de dix-huit ans, d'esprit vif, de caractère enjoué, qui m'était très sympathique. Il venait souvent au poste apporter l'impôt pour le compte de son père, le chef de Mélé; jamais je n'aurais cru cet enfant capable d'un tel forfait; mais la vendetta ne pardonne pas. Est-ce bien là un acte infamant qu'a commis ce Kanembou? Il a obéi au devoir, supérieur pour lui, de la vengeance, dicté par l'atavisme et la loi du pays. En faisant disparaître l'homme qui allait payer à la famille cent bœufs et un cheval, prix du sang exigé

par la coutume locale, il s'est privé d'un gros bénéfice, et le voici aujourd'hui obligé par la coutume de s'exiler pendant de longues années en des contrées lointaines.

3 *février.* — Mauvaise nouvelle ! En raison de la présence de rassemblements ennemis importants sur la frontière du Ouaddaï, le colonel remet à une date indéterminée notre départ en rezzou à Ouéta. Les Ouaddaïens paraissent plus menaçants en ce moment que les Senoussistes.

La sécurité sur la frontière ouaddaïenne incombe aux deux compagnies sénégalaises de Melfi et Yao, soutenues par l'escadron de spahis, la section d'artillerie et la compagnie de Fort-Lamy en deuxième ligne.

Nous avons, nous, à surveiller le Nord et l'Est; mais nous pourrions néanmoins atteindre le Ouaddaï avec nos méharistes en marchant par le désert sur les pays situés entre Ouéta et la capitale Abêché. Les deux centres d'Oum Chalouba et d'Arada, points d'eau importants sur cette route de caravanes, dépendent du Ouaddaï. Oum Chalouba, occupé par cinquante soldats du sultan, est habité par des Tédas et des Arabes Mahammids qui paient l'impôt à Abêché. Arada est la résidence de l'aguid Mahammid, qui dispose de cinq cents fusils. Mais en cette saison, le manque d'eau entre ces points et le Bahr-El-Ghazal oblige une grosse colonne à aller d'abord à Ouéta pour redescendre dans le Sud et atteindre Oum Chalouba, puis Arada. Nos forces du Kanem sont donc, du côté du Ouaddaï, condamnées à l'immobilité jusqu'à ce que les pluies aient à nouveau empli les mares.

4 *février.* — Il paraît qu'on m'a trompé sur le délai accordé pour la constatation des vices redhibitoires, ce serait quarante jours pour les bœufs. En même temps, j'ai appris un détail curieux : pour les

captifs dont le trafic clandestin se fait encore, il existe aussi un délai qui est de quatre mois. J'ai lu, je ne sais où, que les bureaux de placement classaient les servantes et les domestiques en catégories d'après la force des sujets. Pourquoi n'y aurait-il pas de vices redhibitoires pour les captifs ?

5 *février.* — Ahmadou-ben-Ahmed-Ofella, Tripolitain, est venu nous acheter des chamelles ; la vente de ces animaux, provenant de prises de guerre, constitue une ressource pour le budget du territoire. Notre marchand a grand air ; c'est un Arabe gros et gras, de teint clair d'un jaune citron, de haute stature, vêtu d'amples cotonnades bien blanches et d'une chéchia rouge à gland de soie bleue, il est d'une propreté méticuleuse, qualité que n'ont pas toujours les Arabes ici. Apre au gain, il défend son terrain pied à pied, et adopte finalement les prix ordinaires d'un petit geste généreux, après une discussion interminable. Il ne s'agissait là que du taux auquel seraient acceptées ses marchandises. Mais lorsqu'il a fallu payer les chameaux, le brave Tripolitain a recommencé sa comédie ; une nouvelle discussion fastidieuse a repris. Ahmadou-ben-Ahmed-Ofella tenait absolument à nous glisser un fort stock de je ne sais quels bonbons à la farine et à la chaux dont nous n'avions que faire ; enfin sa politesse souriante a cédé devant notre fermeté toute cordiale.

6 *février.* — Le zélé forgeron ouaddaïen est toujours occupé avec son affût ; il a essayé de fondre une matrice de cuivre en se servant d'étuis de cartouches, mais la quantité était mal calculée et tout est à recommencer. Je reçois une lettre de Godard. Il s'ennuie fort au Bahr-el-Ghazal et ne demande qu'à être tiré de son exil et de son inaction ; il espère n'être pas oublié au prochain rezzou.

7 *février*. — Encore une journée monotone. Toujours les mêmes plaintes des indigènes et les mêmes versements d'impôts. Il va falloir une bonne sortie, des dangers, des émotions violentes pour secouer cette tristesse de la vie de poste.

8 *février*. — Un incendie a détruit les cuisines en paille des tirailleurs, peu s'en est fallu que le village tout entier ne flambât. Les pertes ne sont pas grosses. Dans quelques jours tout sera reconstruit. Voilà bien l'avantage de ces villages de paille sur nos cités de bois et de pierre.

9 *février*. — Un agent de renseignements est venu signaler un assassin, réfugié dans un village ; le sergent Ehrahrt, envoyé avec un détachement pour le cerner de nuit, a échoué. La police de ces malfaiteurs est faite par leurs parents. Il s'agissait d'un homme qui avait commis autrefois un crime et, comme le prix du sang n'avait pas été payé, la loi indigène ne l'autorisait pas à rentrer dans le pays, même pour une simple visite à sa famille.

VIII

PRÉPARATIFS D'EXPÉDITION CONTRE LES SENOUSSISTES

10 *février*. — L'affût est enfin terminé ! Le forgeron contemple fièrement son ouvrage, une sorte de pyramide formée de canons de fusils, plus ou moins bien ficelés à l'aide de fil de fer. Tout cela me paraît bien fragile. Nous mettons en batterie sur une dune ; l'objectif est un buisson d'hyphènes, à huit cents mètres. Feu ! Je tire, non sans émotion, la corde de manœuvre

du percuteur. L'obus tombe en bonne place, mais le canon, arraché, se trouve projeté en arrière, tandis que l'affût s'enfonce profondément dans le sable. Heureusement, aucun accident de personne ne s'est produit.

Nous remédions aux défectuosités constatées en plaçant une plate-forme de bois sous la pièce, que nous relions elle-même, par une corde de cuir, à l'affût pour empêcher l'arrachement; nous obvions au renversement, en alourdissant l'appareil à l'aide de tonnelets chargés de sable et ficelés aux canons de fusils. Krupp ou le Creusot feraient mieux. Ici, c'est miraculeux. Nous obtenons, non pas la fixité complète après le départ du coup, mais du moins, la sécurité pour la vie des servants.

Si nous partons, notre artillerie comportera donc une pièce, un affût et plusieurs tonnelets, qui auront l'avantage de servir de récipients pour le transport du grain. Notre matériel distribuera ainsi la vie et la mort. Une équipe de tirailleurs est désignée comme canonniers; ces Sénégalais sont aptes à toutes les besognes : il leur suffira de s'exercer journellement à la manœuvre pour devenir d'ici le départ de parfaits artilleurs.

11 *février*. — Au cours d'un palabre, j'apprends que la dot, en pays Kanembou, se compose de pièces d'étoffes, moutons, bœufs, thalers, pour une valeur de douze à soixante francs selon la beauté de la femme; comme dans les autres parties de l'Afrique, c'est toujours l'homme qui achète la femme en versant la dot aux parents. L'épouse vieillie est abandonnée par le mari, qui prend une femme plus jeune. En cas d'adultère, la femme est toujours épargnée, mais le mari tue son rival. Est-ce juste? Je soumets le cas à nos juristes.

12 *février*. — Avec le retour des chaleurs, nos cha-

meaux sont atteints par la maladie. Il en est mort dix en vingt jours. Les Arabes nous ont toujours signalé Bir-Alali comme n'étant pas une « terre à chameau ». Décidément, cet animal est bien surfait.

Ce vaisseau du désert, indispensable d'ailleurs dans ces contrées où l'absence de pâturages spéciaux et la privation d'eau tueraient toute autre monture, file modestement deux nœuds à l'heure à son allure normale ; il se fatigue vite, maigrit à vue d'œil et il lui faut ensuite des mois pour se remettre. Blessé, ses plaies se referment très lentement ; la gale l'atteint souvent ; des maladies bizarres, auxquelles on ne connaît aucun remède, pas plus en Algérie qu'ici, l'accablent.

Celle qui décime nos troupeaux en ce moment se traduit par une enflure des épaules, qui gagne bientôt tout le corps ; la bête meurt en deux ou trois jours. Il faut changer de pâturages et de puits pour éviter la contagion. Aujourd'hui, la boutade de Godard, au Ouaddaï : « Le chameau est un animal brillant au pâturage », se trouve être, pour nos montures, un compliment exagéré.

13 *février*. — Encore deux chameaux morts. Je ne sais plus que faire ; si cela continue, nous n'aurons pas assez de méharis pour partir en contre-rezzou. Le cheik Ahmet affirme qu'il aurait fallu les envoyer faire une cure d'un mois aux eaux magnésiennes de la vallée de l'Egueï, à cent cinquante kilomètres au nord d'Alali. Le pâturage se compose uniquement, là-bas, d'une plante grasse épineuse nommée had, dont les vertus dépuratives seraient parfaites.

14 *février*. — Un courrier de Fort-Lamy nous apprend que la situation politique s'améliore à la frontière du Ouaddaï, les rassemblements inquiétants se sont éloignés. Nous pouvons continuer à préparer l'expédition de Ouéta.

15 *février.* — J'envoie prévenir les Arabes de s'approvisionner de deux mois de vivres, les Tédas sont également avertis.

16 *février.* — La chaleur commence à être incommodante. Nous serons obligés de faire toutes nos marches de nuit pour conserver nos animaux en état et épargner aussi le personnel ; les Arabes et les noirs craignent en effet le soleil et en souffrent, ils évitent de marcher pendant les heures chaudes ; il n'est pas rare de voir chez eux des cas d'insolation. Je me souviens que les équipes de baleinières de Fort-Archambault, obligées de pagayer presque toute la journée, s'étaient munies de grands chapeaux de jonc.

17 *février.* — Je suis parti d'Alali dans la nuit et j'arrive à Mao ce matin, pour me concerter avec le capitaine Bordeaux sur l'organisation de l'expédition à Ouéta et au Borkou. Nous emmènerons soixante-dix tirailleurs, quinze spahis, quinze chameliers, dix boys, cent cinquante auxiliaires Ouled Sliman, Tédas et Myaïssas. Soit quatre-vingt-cinq fusils réguliers et cent soixante-quinze fusils auxiliaires. Avec notre canon, cela représente une force respectable, plus considérable, certes, que celle que les Senoussistes nous croient capables d'amener chez eux. A leur tour de s'alarmer !

Pour parer à toute éventualité, nous aurons une réserve de dix mille cartouches Lebel et deux mille cartouches Gras ; les tirailleurs recevront au départ deux cents cartouches, les auxiliaires cinquante. Enfin, comme il s'agit d'une expédition au désert, chaque européen ou indigène devra se munir de deux mois de vivres ; des poulaillers portés à dos de chameau et un troupeau de bœufs constitueront une réserve de vivres frais. Prendront part à la colonne : cinq blancs,

le capitaine Bordeaux, le lieutenant Godard, les sergents Berthier, Ehrahrt et moi.

Tout étant réglé, je repars pour Alali.

18 *février.* — Il faisait hier soir une nuit sombre et je me suis perdu, à deux heures de Mao ; il a fallu camper sur place. Je m'aperçois au jour que je suis à quelques centaines de mètres seulement de la piste. Les marches de nuit ne sont vraiment qu'un pis aller ! Je frissonne à l'idée que nous allons être deux mois à ce régime ; mais il paraît que nos guides tédas sont de première force et circulent dans le désert sans jamais s'égarer, m'affirme leur chef, Mamadi Kougou, que je trouve à Alali, à mon arrivée.

19 *février.* — Je me rends au pâturage des chameaux afin d'examiner ceux qui pourront partir en rezzou. En arrivant à Bir-Gafoula, puits des caravanes, où je croyais trouver le troupeau, nous n'apercevons que la plaine d'herbes jaunâtres, piquée d'acacias d'un vert sombre et de genêts d'un vert plus tendre. De chameaux point ! On a dû changer hier de pâturage. Je fais tirer quelques coups de fusil en l'air et bientôt quelques cavaliers apparaissent sur la crête, à l'horizon. Nous galopons à leur rencontre ; ce sont des Arabes Hassaounas ; ils sont armés en guerre, c'est-à-dire de toutes les sagaies et des fusils à pierre qu'ils ont pu trouver dans leur campement ; ils ont cru à l'arrivée d'un rezzou. Rassurés, ils rentrent dans leurs tentes et l'un d'eux nous sert de guide pour nous conduire au nouvel emplacement choisi par nos chameliers.

Bientôt, nous distinguons la silhouette de quelques méharis ; ils paissent l'herbe courte et fine que le soleil a déjà jaunie. Les chameaux n'aiment pas à être serrés au pâturage, le troupeau est éparpillé sur une étendue immense et je renonce, étant donnée

l'heure tardive, à le rassembler aujourd'hui. Le chef chamelier me montre le cadavre d'un nouveau méhari, mort de la même mystérieuse maladie : le cou, les épaules sont enflés, les poumons noirs. Nous regagnons Alali.

IX

L'EXPÉDITION EST AJOURNÉE

20 *février*. — Mauvaise nouvelle ! Les rassemblements de troupes ouaddaïennes se sont reformés devant nos postes frontières ; en conséquence, notre rezzou sur Ouéta est ajourné. Quelle désillusion au moment du départ ! Tout était minutieusement préparé.

21 *février*. — Dans la soirée, tandis que, couché sur une natte, sur la terrasse de mon habitation, je songe tristement à la déception d'hier, je reçois la visite du cheik Mahdi, frère du cheik Ahmet, des Ouled Sliman. Je lui apprends la décision du colonel ; au lieu de deux mois d'émotions vraies, j'ai la perspective d'aller conduire mes méharis à une cure de quatre semaines aux eaux natronées de l'Egueï, pays désertique où pas un arbre n'existe, où le ciel est constamment obscurci par des tourbillons de sable, où seule une modeste plante épineuse, le had, jette sa note verte reposante sur l'aveuglante blancheur du sol.

Le cheik Mahdi, auquel je fais part de mes regrets, semble partager mon amertume ; riche il y a huit jours encore, un rezzou de Nakazzas lui a enlevé, depuis, son troupeau de chamelles ; seuls lui restent un cheval et deux chameaux. Avec ses biens, tous ses projets d'avenir ont sombré ; il voulait épouser une

jolie fille d'une tente voisine et voilà que, devenu pauvre, il ne peut plus payer la dot.

Aussi, Mahdi serait-il volontiers venu en expédition avec nous dans l'espoir de retrouver ses chamelles... ou d'autres; l'émotion le gagne à l'idée de cette occasion perdue.

Le teint blanc, les yeux bleus très grands, les sourcils noirs bien arqués, le nez long et busqué, la bouche aux lèvres rouges entr'ouvertes sur des dents éblouissantes, le front haut, Mahdi, avec son turban blanc, d'où retombe en plis légers une mousseline de soie écrue, est le type parfait de l'Arabe du Nord.

Pensif, sans un mot maintenant, il branle la tête, comme affaissé sous le poids de son malheur, puis brusquement, avec un bon sourire, il me réclame le sucre et le thé traditionnels. Mektoub! Le fatalisme est la vertu obligée de l'homme du désert!

22 *février*. — Je crois que nous serons amenés à punir ces Senoussistes : un nouveau rezzou est venu hier s'abattre chez les Ouled Sliman. C'est le deuxième en huit jours et le dixième en cinq mois; il n'y a plus moyen de vivre tranquille et nous serons contraints de châtier les auteurs de ces pillages; ce sont la plupart du temps des Nakazzas et des Tédas, armés de fusils Gras, prêtés par les chefs des garnisons senoussistes du Borkou et de Ouéta.

23 *février*. — Le Kanem est un plateau désertique où croissent seulement des acacias et des graminées; il est troué par contre de cuvettes ou ouadis très fertiles; celui d'Alali l'est remarquablement; sur les pentes, les indigènes cultivent le mil, au fond, le coton et les dattiers; le jardin potager, où nous avons semé des graines venues de France, donne en abondance de délicieuses asperges, des tomates, des navets, des choux, du céleri, des salades, du cresson, du persil,

des haricots, des aubergines ; mais, dans deux mois, il fera trop chaud et, malgré tous les soins, rien ne poussera plus.

24 *février*. — Depuis dix jours la température s'est abaissée sensiblement ; le thermomètre qui marquait comme extrêmes 22° et 35°, ne dépasse plus, le jour 27° et descend la nuit à 15°. J'en profite pour chasser un peu ; le pays n'est pas très giboyeux ; néanmoins, un nemrod d'Europe s'en contenterait tout de même ; on y voit des lapins, des gazelles, des outardes, des pintades et des perdrix ; le lapin présente cette particularité qu'il ne creuse pas de terrier et gîte comme le lièvre.

Le soir, sur ma terrasse, sous la brise tiède, j'aime à rêver devant les lignes molles du paysage ; le terrain paraît uni, à peine si les crêtes sont indiquées, si les ondulations du sol sont sensibles à l'œil : on dirait une sorte de steppe herbeuse, uniformément plate, jaune, parsemée d'arbres qui forment de minuscules taches sombres ; seules, à l'horizon, les dernières dunes apparaissent plus bleues, piquées de points noirs qui sont des arbres rabougris, des acacias rachitiques et de maigres buissons de sakoums.

25 *février*. — Pour faire diversion, je vais visiter le capitaine Bordeaux, à Mao ; je pars, dans la nuit, accompagné de Toumané, l'ordonnance sénégalais, de Mamadou, le cuisinier bornouan et de Manndré, le boy sara, qui constituent ma maison militaire et civile.

Ils ont choisi des méharis si vites que mon cheval, le brave Boulti, a peine à en suivre l'allure sans trottiner. La piste grimpe sur les plateaux où souffle un vent froid, descend des pentes abritées où l'air est tiède, plonge dans les ouadis que baigne une brume glacée.

Après quatre heures de marche, nous arrêtons sur la dune de Youno; les chameaux débâtés, entravés au genou, commencent à ruminer; Boulti se jette avidement sur la brassée d'herbe sèche que l'ordonnance vient de lui couper. Puis, tandis que mon personnel s'installe autour d'un feu clair, roulé dans mon tapis de peau de mouton, je m'étends sur le sable et m'endors d'un profond sommeil.

Au petit jour, le froid nous réveille. Après une heure de route, nous découvrons du haut de la dune les constructions blanches de Mao, étincelantes sous le soleil du matin; la piste escalade la pente du mamelon, nous voici au poste.

26 *février*. — Je passe la journée à Mao. Il y a plus d'animation ici qu'à Alali. De nombreux Touaregs, commerçants dûment patentés, comme ceux du Sentier, font viser leur patente, avant de se rendre dans le Bahr-el-Ghazal, où ils vont échanger leurs marchandises contre des bœufs et des chameaux. Leur pacotille se compose surtout de manteaux indigènes pour hommes « tobs » et de pièces d'étoffes rectangulaires « diamboyes », qui servent à l'habillement des femmes; ces cotonnades soudanaises sont blanches ou teintes à l'indigo. Ici, à l'inverse de Paris, l'élégance féminine est relativement peu coûteuse; le « diamboye » vaut trois francs, tandis que le « tob » se paie de six à douze francs, suivant la finesse du tissu et des broderies.

Ces Targuis ont aussi des chevaux qui, certainement, sont destinés à remonter la cavalerie du Ouaddaï; ce commerce est bien interdit, mais l'immensité des pays à surveiller nous rend impuissants à le réprimer et, d'autre part, nous ne pouvons empêcher ces honnêtes maquignons de vendre leurs animaux aux nomades amis du Bahr-el-Ghazal, qui servent alors d'intermédiaires.

Fier de la prospérité commerciale de sa capitale, l'alifa de Mao, dont le village est à quelques centaines de mètres du poste, vient deux fois par jour visiter le capitaine ; c'est une occasion de caracoler devant une suite brillante de cavaliers. Le temps est passé, en effet, où les Ouled Sliman, maîtres incontestés du pays, prélevaient à titre d'impôt, les meilleurs chevaux ; aujourd'hui, l'alifa est plus puissant que son ancien chef, le cheik Ahmet, qui a même recherché son alliance et épousé sa fille, une noire... m'a confié tristement le cheik Mahdi, indigné et jaloux.

27 *février*. — Je suis rentré ce matin à Alali. Jamais ce château de terre, dont les murs, blanchis à la chaux, sont aussi aveuglants que la lumière crue du ciel gris-bleu, ne m'a paru si triste ; dehors, le sable blanc, la plaine jaunie fatiguent la vue. Il y a trop de soleil dans ce pays.

Je me réfugie sous ma case ; à l'abri des stores, j'essaie de lire ; les meilleurs romans, emportés de France, me semblent fades et je les rejette les uns après les autres. On a signalé l'arrivée d'un officier par la route de Zinder... J'espère être bientôt remplacé et revoir la France le plus vite possible.

X

VISITE AUX DOGORDAS ET AUX TÉDAS

1er *mars*. — Je pars en tournée dans l'Est, avec dix cavaliers. Nous nous arrêtons aux campements de Kosso, chef des Dogordas. C'est un petit jeune homme d'une vingtaine d'années, aux traits fins, au visage maigre qu'éclairent deux yeux bleus ; le teint n'est pas complètement noir et la lumière met parfois sur les pommettes des reflets rougeâtres.

Kosso a l'esprit vif, l'intelligence claire, la parole facile. Son intention, m'explique-t-il, serait de faire arrêter le fils du chef de Mélé, qui tua son frère, à Alali, le mois dernier; malheureusement, l'assassin s'est réfugié sur la rive ouest du Tchad, dans un territoire où nous n'avons, pour le moment, aucune action. « Si les Français n'étaient pas ici, affirme Kosso, je monterais à cheval et j'irais jusque là-bas me venger. »

Pour le calmer, je lui délivre un certificat relatant les circonstances de l'agression et permettant de mettre la main sur le meurtrier quand, croyant son forfait oublié, il reviendra plus tard rôder dans le pays.

2 *mars*. — Je visite les puits très réputés de Leïné, que je ne connaissais pas encore. L'ouadi est rempli de bœufs, de moutons, de chameaux, amenés par leurs propriétaires pour une cure renouvelée au moins deux fois par mois. L'eau est épaisse, d'un jaune verdâtre, elle sent le gaz sulfureux; les chameaux la boivent sans enthousiasme, les chevaux n'en veulent pas et les Sénégalais font la grimace en y goûtant.

Heureusement, particularité qui se reproduit à chaque ouadi à natron, des puits d'eau potable existent à cinquante mètres à peine des autres; l'eau y est limpide et d'un goût agréable.

3 *mars*. — En quittant Leïné, je rencontre un troupeau de chameaux conduit par des Arabes Hassaounas, de Mao; je découvre là trois animaux volés au poste et grossièrement démarqués à l'aide d'applications de fer rouge; le T, qui est notre chiffre, se lit encore très bien sous les brûlures qui le recouvrent.

Aucune justification de possession ne peut être fournie par les chameliers; il est probable, d'ailleurs, que les Hassaounas ne sont que des recéleurs. La loi

du pays m'autorise à prélever, outre les animaux reconnus, une amende de valeur égale; ce sont donc six chameaux que je confisque et emmène aussitôt.

4 *mars.* — Voici les campements des Tédas. Avant le paiement de l'indemnité de guerre, ces nomades n'avaient que des tentes misérables, des nattes trouées, noircies; aujourd'hui que toute crainte du vainqueur a disparu, les cent tentes sont neuves, de nombreux chevaux sont au piquet; au lieu de porter des guenilles, les hommes sont vêtus de bonnes étoffes.

J'ai, d'ailleurs, l'explication de cette métamorphose : les Tédas ont fait secrètement sur les Mahammids de l'Est une fructueuse razzia, qui leur a permis de payer sans frais leur contribution de guerre, de remettre en état leurs tentes et leur garde-robe.

Mamadi Kougou, auquel j'ai laissé entendre, il y a quelques jours, à sa dernière visite à Alali, que je connaissais l'affaire, me présente aujourd'hui enfin le cheval destiné au colonel : une bête de quatre ans, magnifique, robuste, ardente, échangée contre dix chameaux à un Ouled Sliman. Mais ce sont les Mahammids Ouaddaïens qui ont naturellement encore payé pour les Tédas.

Ces nomades sont très intéressants! Avec leur profil d'oiseau de proie, leur corps svelte, leurs jambes maigres, ils représentent bien le type des pillards du désert, pour lesquels distance et fatigue ne comptent pas. A peine viennent-ils de se fixer chez nous que déjà ces enragés parlent de reprendre leur vie errante. Les tirailleurs les ont bien dénommés « bêtes de brousse ». Mamadi Kougou demande à aller chasser dans le Nord avec les chiens dressés à capturer l'antilope. Le terrain de chasse est à cinq jours d'ici, n'importe! Devant mon refus, le chef des Tédas insiste pour visiter simplement la vallée de l'Egueï, région où l'eau est à peu de profondeur sous le sol et

vers laquelle les chameaux égarés se retrouvent infailliblement ? De là, une source de revenus faciles. J'oppose un nouveau *non possumus.* « Votre installation ici est trop récente. Quand vous nous aurez donné des preuves réelles de soumission, dis-je aux Tédas, nous serons plus larges et permettrons quelques excursions. »

Mamadi Kougou soupire et se fait tentateur.

— Ah ! si nous pouvions seulement aller razzier par deux, comme autrefois, dans le Nord-Est, nous ne manquerions pas de chameaux ! Nous serions riches ! Nous verserions la moitié des prises au poste. Un homme est tué, tant pis ! l'autre ramène le butin. — Les régions du Nord-Est, dont parle le Téda, sont à cinq cents kilomètres d'ici ! Je fais comprendre à Mamadi Kougou que nous ne pouvons, pour le moment, admettre de telles demandes. Mais, quand les Tédas auront marché avec nous en expédition comme auxiliaires et donné ainsi la mesure de leur attachement à notre cause, nous reparlerons de tout cela. En attendant, ils s'occuperont d'élevage et de commerce. Mais autant demander au loup de se faire berger !

5 *mars.* — Les chiens du campement ont aboyé toute la nuit ; il m'a été impossible de fermer l'œil. Au jour, je gagne les tentes des Ouled Sliman au puits de Tinné, dans le Nord.

Le cheik Ahmet me donne des nouvelles du rezzou que nous l'avions autorisé à lancer, puisque nous ne pouvions partir nous-mêmes ; l'expédition rentre, paraît-il, demain, sans avoir rien vu ; il n'y aurait de campements que sur la route de Ouéta à Abêché, et les Arabes n'ont pas osé aller jusque-là, à cause des garnisons senoussistes et ouaddaïennes.

6 *mars.* — Nous voici de retour chez Mamadi Kougou ; mais cette fois, pour fuir les aboiements, je



FEMME ARABE.

Photographie du Lt Godard.) Page 197.

fais installer notre campement loin des tentes. A la nuit tombante, l'inquiétude se répand parmi les Tédas; les chameaux ne sont pas tous rentrés du pâturage comme chaque soir; un troupeau de cent têtes manque.

Une piste de quinze chameaux a été vue par des gens du Bahr-el-Ghazal. Il n'y a pas de doute, le rezzou signalé a enlevé les chameaux et les cinq hommes qui les gardaient, puisque personne n'est revenu donner l'alarme.

Le tam-tam bat, les femmes passent rapidement dans la nuit; elles vont remplir les peaux de bouc au puits; les hommes sellent des chameaux en hâte. Vers trois heures du matin, les Tédas reviennent joyeux : les animaux sont retrouvés, ils avaient fait simplement une petite fugue dans l'Est.

7 *mars*. — Je rentre à Alali. J'y trouve un courrier de France, indiquant le départ pour le Tchad d'un lieutenant; ce sera sans doute mon remplaçant, il ne doit pas être loin maintenant.

Les journaux contiennent une nouvelle, de source anglaise, affirmant ainsi notre massacre : « Zungeru, 31 octobre 1906. — On annonce qu'une patrouille française méhariste, comprenant un officier et soixante hommes, a été surprise et annihilée et ses armes capturées par un parti de Senoussistes, à deux cents milles au Nord-Est du lac Tchad, à la fin d'août. »

Où a bien pu naître ce bruit étrange?

8 *mars*. — Encore un rezzou! L'alarme a été donnée par une femme; les pillards sont venus jusqu'aux tentes des Ouled Sliman; l'audace des gens du Nord croît chaque jour; il nous faudra bientôt agir, sans quoi ils viendront voler jusqu'aux chameaux du poste.

Les Arabes n'ont pas osé poursuivre de nuit; ils

ont suivi la piste au jour seulement. Comme d'habitude, ils fatigueront leurs chevaux pendant quelques heures et reviendront sur leurs pas.

Il est clair que notre situation, à Alali, en arrière des nomades, n'est pas logique ; nous ne voulons pas nous installer dans le Nord, eux ne peuvent descendre dans le Sud où il n'y a pas de bons pâturages à chameaux. Puisque nous avons accepté de protéger ces tribus, il est de notre devoir de lutter contre leurs agresseurs, sans quoi notre attitude défensive sera prise pour de la faiblesse, encouragera les rezzous et alarmera nos protégés qui songeront peut-être à passer dans les rangs des Senoussistes.

Ceux-ci, d'ailleurs, ne doivent pas s'expliquer notre inaction devant leurs nombreuses agressions ; ils s'attendent à une vengeance ; un Téda, venu aujourd'hui offrir sa soumission, rapporte que, lors du dernier rezzou ouled sliman, les nomades du Nord-Est ont cru à l'arrivée d'une colonne française. Le moment est venu d'agir.

CINQUIÈME PARTIE

EXPÉDITION CHEZ LES SENOUSSISTES DU BORKOU ET DE L'ENNEDI

I

DERNIERS PRÉPARATIFS

10 *mars.* — Enfin! l'autorisation de faire une expédition contre Ouéta et le Borkou nous est accordée. Nous partirons dans huit jours. Aux Senoussistes, maintenant, d'être envahis! Quelle joie de secouer cette longue inaction et de pouvoir enfin châtier les auteurs et promoteurs de toutes les attaques que nous avons eu à subir, des insultes que nous devions laisser impunies, des razzias qui décimaient nos troupeaux!

C'est Kosso, le jeune chef des Dogordas, qui nous apporte la lettre; il se félicite de nous voir partir. « Car, dit-il, si les Français avaient continué à rester sur la défensive, les Dogordas inquiets d'être faits esclaves, eussent abandonné la terre de leurs ancêtres pour se fixer au Sud du poste d'Alali. »

11 *mars.* — J'envoie prévenir Maïouf, le cheik Ahmet et Mamadi Kougou de tenir leurs contingents prêts à partir sous peu. Je pense que tous ces pillards vont être heureux de changer un peu d'air et de suivre

la piste de guerre vers ce pays où le sable est si blanc, si pur qu'on se lave en s'y roulant tout nu. « C'est une terre de sultan », affirment les Ouled Sliman, qui aiment avant tout le désert et n'apprécient les arbres que parce qu'ils servent à faire du feu. Je me souviens d'une réflexion curieuse du cheik Ahmet, auquel je vantais la belle région de mares et de pâturages qu'est la vallée du Bahr-el-Ghazal. « Il y a trop d'oiseaux là-bas ! » laissa-t-il tomber, avec une moue dédaigneuse.

12 *mars*. — Je me rends à Mao pour régler avec le capitaine Bordeaux les derniers détails d'organisation de la colonne. Il est convenu que nous adoptons la formation suivante. En tête, derrière les guides, trois sections de méharistes, immédiatement disponibles pour mener le combat, puis le convoi encadré par une garde de tirailleurs et de spahis à chameau. En queue, une section de méharistes protégeant les derrières, à droite et à gauche, en dehors de la colonne, les auxiliaires Arabes et Tédas. On continuera à camper en carré, les contingents indigènes en dehors sur la face la moins menacée.

Pour le combat, les méharistes mettent pied à terre et confient leur monture au convoi ; les spahis descendent également de chameau et montent sur leurs chevaux qui, durant la route, suivent haut-le-pied. Lorsque c'est utile, l'arrière-garde et même, si le commandant de la colonne le trouve nécessaire, des tirailleurs prélevés sur la garde du convoi viennent renforcer les sections de tirailleurs. Les rôles sont distribués. Le capitaine Bordeaux dirigera l'expédition, Godard commandera les spahis, le sergent Ehrahrt l'arrière-garde, le sergent Berthier le convoi, et moi les méharistes.

13 *mars*. — Godard nous a rejoints hier soir, après un raid remarquable. Le courrier lui annonçant le

départ prochain de la colonne l'a touché à cent quatre-vingts kilomètres d'ici; parti le 9, à onze heures du soir, il est arrivé à Mao, hier, avec tous ses chevaux et ses spahis en excellent état. Il attendra ici l'heure du départ.

14 *mars.* — Depuis trois jours, il fait une chaleur atroce. Nous avons eu 36° à l'ombre et c'est la saison des froids ! Je suis rentré à Alali pour finir de tout préparer. La cour du poste, toujours transformée en ateliers, est une véritable fournaise ; le sable, les murs dégagent une chaleur intense qui fait ruisseler le visage des Sénégalais ; seuls, les ânes semblent ne pas être incommodés et continuent à monter de l'ouadi tonnelets et peaux de bouc que l'on éprouve. A mesure qu'on soude, qu'on répare, il se produit de nouvelles fuites. La traversée du désert ne serait rien, si l'on possédait des récipients vraiment étanches. Avec ceux en usage, on doit emporter beaucoup plus d'eau qu'il est nécessaire et malgré cette précaution, rationner strictement chacun, car il est impossible de dire quelle sera la perte pendant le trajet. Et c'est là la grosse inquiétude qui pèse sans trêve sur les chefs. On peut donc penser avec quel soin je veille personnellement à la mise en état de ces tonnelets ; certains qu'on croyait d'une parfaite étanchéité se retrouvent vides, après une soirée passée aux chevalets d'essai. L'étain manquant, les soudures se font à l'aide de balles provenant des lots de cartouches Gras inutilisables ; les chevaux, ne risquant pas l'empoisonnement par les sels de plomb, consommeront l'eau de ces tonnelets.

15 *mars.* — L'instabilité météorologique devient la règle. Le thermomètre n'a pas dépassé aujourd'hui 27° centigrades ; toute la journée, une brume épaisse a caché le soleil ; cette baisse de dix degrés nous donne

l'impression d'un froid excessif qui nous oblige à nous couvrir. Tout est relatif dans l'existence et l'absolu n'existe pas.

16 *mars*. — Les Arabes sont prêts, nous partirons dans trois jours. Maïouf vient lui-même me donner réponse. Son goum de quarante cavaliers méharistes est organisé; tous sont pleins d'entrain. Il y aura encore assez de monde dans le campement pour continuer les caravanes sur Bilma, où s'échangent le mil, les plumes d'autruche et la viande de girafe séchée, contre du sucre, du thé, des étoffes et du sel. Les Miaïssas, grands chasseurs, forcent l'autruche et la girafe; je soupçonne aussi ces nomades de faire le trafic clandestin des esclaves et des armes : on dit qu'une captive se vendrait trois cents francs à Bilma, un fusil Gras de quinze thalers, à Mourzouk, en vaudrait là quarante-cinq (cent trente-cinq francs). Je remets à Maïouf les armes et les cartouches destinées à ses hommes.

Les Ouled Sliman et les Tédas se présentent également pour toucher leur armement. Tout le monde réclame un « Boundouk-Sakeir », c'est-à-dire un mousqueton ou une carabine. Les fusils plus justes, mais aussi plus lourds et trop longs, sont moins en faveur, comme peu commodes à manier dans le combat à cheval. Besogne absorbante que cet armement! Il faut prendre soigneusement le nom de l'auxiliaire, le numéro de l'arme et l'état dans lequel elle lui est remise; c'est que, dans chaque campement, il y a un stock de fusils laissés pour la défense, en cas d'arrivée imprévue d'un rezzou; plusieurs de ces fusils appartiennent en propre à des Arabes qui n'hésitent pas à les remettre à neuf avec des pièces provenant d'armes confiées pour une expédition. Les Ouled Sliman ont rendu un jour, au retour d'une colonne, les cartouches inutilisées, mais ils avaient eu soin, avant de nous

les restituer, de remplacer la poudre par du sable. Cette poudre devait leur servir à faire des fantasias avec leurs longs fusils à pierre, à baïonnette fixe et à crosse courte. Les extracteurs, les ressorts de percuteur, les vis arrêtoires, qui empêchent la culasse ramenée en arrière de s'échapper, sont aussi très recherchés de ces voleurs impénitents.

17 *mars*. — Toujours la fièvre des derniers préparatifs, l'affectation des meilleurs méharis aux tirailleurs des sections combattantes, l'armement des auxiliaires retardataires, des chameliers, des cuisiniers et boys, car aucun noir, même le dernier gâte-sauce, ne consentirait à partir sans fusil. Mon petit domestique Manndré, Sara de dix ans, haut comme ma botte, accepte sans sourciller un mousqueton privé de percuteur; le voilà métamorphosé en guerrier! Nous avions cru avoir tout préparé dans les moindres détails, et il surgit, à chaque instant, de nouvelles difficultés à régler.

L'équipe de canonniers est parfaitement au courant de son service. J'ai passé une inspection; la mise en batterie avec les tonnelets est relativement rapide et plusieurs coups sont arrivés au but. Bravo pour nos Sénégalais! Les artilleurs improvisés ne nous seront sans doute pas inutiles, si les Zouyias répondent à leur réputation de bravoure.

18 *mars*. — Les campements arabes et tédas, dégarnis d'une partie de leurs défenseurs, se sont repliés en arrière d'Alali pour la durée de notre expédition.

Vers midi, arrivent les spahis et le détachement de tirailleurs de renfort de Mao, avec Godard et le sergent Berthier.

Il faut distribuer aux nouveaux venus, des bâts, des mors, des cordes, des peaux de bouc, des sacs en cuir pour mettre les deux mois de vivres à emporter :

farine de mil ou de maïs agglomérée en petites boulettes granuleuses qui, trempées dans l'eau, constituent un mets, sinon agréable, du moins nourrissant. La nuit arrive que tout est loin d'être terminé; on répartit encore les chameaux et les charges. A neuf heures du soir, la colonne campe en dehors du poste; européens et indigènes doivent coucher dans le carré. Ainsi, nous partirons plus vite demain matin.

II

DÉPART DE LA COLONNE

19 *mars.* — Le réveil sonne à cinq heures. Tout semblait prêt et il nous a fallu attendre une heure et demie avant de pouvoir donner le signal du départ. Enfin, nous voilà en route. Mais à quelques centaines de mètres du poste, deux tirailleurs convoyeurs, dont les chamelles ont pris le galop, s'effondrent à terre avec leur charge. Résultat, deux bâts cassés, un homme endolori, trois quarts d'heure d'arrêt pour rattraper les animaux! Aussi, n'atteignons-nous le puits de Zimmezé qu'à deux heures de l'après-midi; l'arrière-garde, retardée par d'autres charges tombées qu'il a fallu ramasser, ne rejoint que deux heures après. Dans la nuit, le capitaine Bordeaux qui commande l'expédition, arrive avec des lettres et des journaux de France. Une aubaine! Nous allons être soixante jours sans nouvelles et les courriers que nous recevront au retour seront vieux de six mois.

20 *mars.* — Nous partons au jour pour le puits de Ziguei, où nous arrivons à onze heures. L'ouadi, comme celui de Zimmezé, est profond et couvert d'une épaisse végétation d'acacias au bois noir et de faux

jujubiers aux petites feuilles rondes, d'un vert sombre, qui tranche sur celui plus clair des « sakoums »; c'est toujours la même poussière blanche des vallées et l'herbe jaunie des pentes. Nous campons sur la hauteur ; une brume légère voile les dunes ; un vent violent arrache les tentes, culbute les verres et les assiettes, emporte les couvertures qui, pour les tirailleurs, deviennent, montées sur des fusils fichés dans le sable par la baïonnette, un abri contre le soleil, ou, plaquées contre le bât du chameau, un rempart contre les tourmentes de sable. Dans trois jours, disent les guides, à l'arrivée dans la vallée de l'Egueï, où commence le vrai désert sans végétation arborescente, nous aurons à souffrir beaucoup du vent, qui soulève de façon incessante des tourbillons de sable, gênant la marche et masquant la vue.

Nous attendons toute la journée les Arabes et Tédas : leur retard est inexplicable. Ils devaient se joindre à nous ici, aujourd'hui même. Auraient-ils eu la tentation de fuir dans le Nord, passant chez les Senoussistes, avec les armes et les munitions que nous leur avons distribuées ? Le repliement des campements sur nos postes était-il une feinte destinée à chasser les soupçons que nous aurions pu concevoir ? Notre inquiétude croît, lorsque le soir arrive sans qu'aucun renseignement nous soit parvenu. Peut-être aussi n'est-ce qu'un simple retard de nos auxiliaires et les verrons-nous venir cette nuit ?

21 *mars.* — Au jour, les partisans n'étant pas encore là, je pars aux renseignements avec une section de méharistes. Nous filons au trot postal, allure qui tient du trot et de l'amble et qu'un bon chameau peut soutenir pendant des heures. Ce ne sont que plateaux jaunis, couverts d'une herbe maigre et de rares acacias ; du sommet de chaque crête je fouille l'horizon, espérant à tout moment découvrir nos Arabes en

marche pour nous rejoindre; souvent nous distinguons un nuage de poussière, mais ce n'est qu'un tourbillon formé par le vent.

Enfin, après six heures de route, nous apercevons un cavalier; c'est un Arabe. « Où sont tes camarades? — Dans leurs tentes. — Pourquoi ne nous ont-ils pas rejoints? — Ils doivent partir dans deux jours! — Que fais-tu ici? — Je cherche un chameau égaré. »

Ainsi, nos auxiliaires s'accordent trois jours de délai et les fusils distribués servent, comme celui que porte notre homme, à courir la brousse! Mon indignation est de courte durée, tant est grande ma joie de savoir que nos nomades nous sont restés fidèles. Je feins pourtant une violente colère; je confisque le fusil du cavalier et lui enjoint d'aller au galop avertir les Arabes d'être prêts à partir lorsque j'arriverai. Notre Ouled Sliman, terrifié, ne se fait pas répéter l'ordre deux fois et disparaît à toute bride à travers la steppe desséchée. Nous le suivons tout doucement au trot postal. A notre arrivée aux tentes arabes et tédas, la plus grande animation règne; le tam-tam bat pour rassembler les guerriers; deux heures après, nous repartons suivis du goum. Quand tout le monde est bien en route, je reprends le trot et arrive à Zigueï au moment de l'extinction des feux indique au carré qu'il faut observer le silence. Je jette rapidement la bonne nouvelle et je me roule dans mes couvertures, sans avoir la force de manger. Nous avons fait onze heures de trot, environ soixante-quinze kilomètres.

22 *mars*. — Les auxiliaires sont au complet : trente Tédas, cent Ouled Sliman. Seuls, les Miaïssas manquent encore, mais leur campement est très éloigné. Nous partons à midi dans la direction du Nord. A sept heures du soir, après avoir circulé dans une région

très accidentée, aux vallons boisés, à pentes ravinées, nous atteignons l'ouadi de Boufoumine, peu profond, mais très étendu; l'eau est à vingt mètres. J'ai fait creuser, il a quelque temps, par les Dogordas, le puits effondré. Vingt hommes ont travaillé pendant cinq jours et cinq nuits, ravitaillés en eau par des convois partant de Zigueï, à trente-cinq kilomètres dans le Sud. D'ici à la région de l'Egueï, nous avons quatre-vingt-dix kilomètres sans eau.

A la tombée de la nuit se présente un courrier envoyé par Maïouf : les Miaïssas arriveront demain à midi. Nous aurons en tout cent soixante-dix fusils Gras et quatre-vingt-dix Lebel.

23 *mars.* — Nous faisons provision d'eau. Nous partirons ce soir, pour franchir en deux nuits les quatre-vingt-dix kilomètres sans puits, dur effort, car nous avons déjà perdu trois chameaux, les Arabes deux; c'est l'épizootie qui continue ses ravages. Espérons que le changement d'air en enrayera les effets.

J'occupe mes loisirs de la matinée à faire un tour à cheval dans les environs. L'ouadi possède sept puits effondrés; en saison des pluies, les eaux s'accumulent ici et produisent des ravinements et des éboulements; il faut refaire le travail chaque année; les chasseurs dogordas s'en occupent généralement, profitant de l'existence de quelques mares non encore desséchées. La région paraît très giboyeuse; je relève de nombreuses traces de girafes, nous apercevons des antilopes blanches, des gazelles, des pintades, des porcs-épics, des outardes.

Les Tédas ont capturé une tortue et vu un corbeau voler au ras du sol; ce sont, paraît-il, des présages de succès.

A quatre heures du soir, nous partons sans attendre les Miaïssas qui connaissent parfaitement le pays et sauront nous retrouver. Nous avons l'intention de

marcher toute la nuit. Vers deux heures du matin, alors que tout allait à souhait, le clairon, le trompette sonnant tour à tour leurs plus beaux airs pour empêcher les hommes de dormir — nous sommes à plusieurs centaines de kilomètres de l'ennemi — Godard chantant la « nouba » algérienne, on signale qu'à l'arrière-garde un des spahis a perdu sa carabine. En voilà un que chansons et fanfares n'empêchent pas de dormir. Il faut camper là pour faire des recherches.

24 *mars*. — L'arme a été retrouvée cette nuit; nous reprenons la marche, le soir, à quatre heures. Le pays est très plat depuis Boufoumine; sur le sable dur, l'herbe est rare et les acacias peu nombreux; ils diminuent d'ailleurs de taille à mesure que nous montons dans le Nord; demain, ils auront complètement disparu. Vers huit heures, nous distinguons sur notre gauche les feux des Miaïssas qui nous avaient dépassés; ils nous retrouveront dans l'Egueï demain. A minuit, nous campons à notre tour.

III

LA VALLÉE DE SABLE DE L'ÉGUEÏ

25 *mars*. — Nous avons atteint l'Egueï, à dix heures ce matin. Le pays est absolument dépourvu d'arbres; à part les maigres touffes de had, sorte d'épineux herbacé, dont la hauteur ne dépasse pas généralement cinquante centimètres, toute autre végétation est inconnue. Partout du sable; à perte de vue, il étend ses stries ondulées de l'Est à l'Ouest, sous la poussée incessante du vent violent qui souffle du Nord et l'amoncelle à chaque touffe de had, en tas coniques.

Vu du Nord, le pays semble un camp immense de tentes dressées par des Lilliputiens, dans le sable uniformément jaune clair. En regardant du Sud, le had, caché au creux des tas apparaît et la région semble verdoyante. La vallée de l'Egueï n'est pas nettement délimitée. Elle peut avoir trente kilomètres de largeur moyenne. En y arrivant, on constate seulement que le sol, auparavant plat, s'est relevé en dunes, à pentes très douces et à faible relief. Au flanc de ces vagues figées, existent des affleurements d'argile qui strient de longs traits bleuâtres la surface fauve des croupes. Le fond des dépressions est à plusieurs mètres au-dessous de ces tables d'argile qui, incontestablement, constituent, aujourd'hui bouleversé par le vent, le lit dans lequel coulait autrefois le Bahr-el-Ghazal. Des coquillages nombreux, exactement semblables à ceux des vases actuelles du Tchad, attestent que ces régions, maintenant épouvantablement desséchées, connurent en toute saison des eaux abondantes.

Il subsiste, d'ailleurs, une importante nappe souterraine ; aux creux plus accusés de certains vallons apparaissent de petits monticules de sable coiffés d'une touffe d'herbe jaunie parfois, verte souvent ; c'est là ce qu'on appelle un puits dans l'Egueï. Il suffit de creuser le sable à une certaine profondeur, quelquefois moins d'un mètre, comme ici à Aboumagueur — car chacun de ces endroits privilégiés a un nom — pour trouver en abondance une eau claire, mais natronée, lourde et d'un goût fade. Les puits sont difficiles à construire ; si peu profonds qu'ils soient, le sable glisse constamment à mesure qu'on creuse et la paroi doit être tapissée d'herbes tressées, de ces herbes que la nature semble avoir placées là dans cet unique but, car ni les chevaux, ni les chameaux n'en veulent manger. Le vent violent, qui soulève le sable, comble d'ailleurs ces puits en moins d'un jour. L'air est jaune comme le sol ; la poussière de sable passe en tourbillons, jaunit

la moustache et le visage. Pendant les accalmies, le ciel apparaît d'un bleu pur.

26 *mars.* — Encore deux méharis morts. Il paraît que les eaux de l'Egueï hâtent la fin des animaux malades, disent les Arabes, qui ont eux aussi perdu un chameau. Profitant de la fraîcheur du matin, j'ai visité les dunes et parcouru avec le capitaine Bordeaux le lit de l'Egueï; les galets de grès, les silex roulés, les pinces et morceaux de carapace pétrifiés d'une sorte de crustacé, attestent qu'il y eut là, autrefois, un torrent. Les Tédas nous disent que cent cinquante ans avant l'époque actuelle, un fleuve puissant descendait des montagnes de l'Ennedi et roulait ses eaux jusqu'au Tchad.

Notre promenade est de courte durée et nous rentrons bien vite nous abriter sous nos tentes; dans cette « terre de sultan », le soleil devient gênant dès sept heures du matin; la réverbération des sables surchauffés fatigue l'œil, on perd l'appréciation des distances et des formes; telle dune bien arrondie paraît plate sous la lumière uniformément distribuée; telle autre, située à quelques centaines de mètres, semble éloignée d'une lieue, tandis qu'une troisième qui paraît rapprochée, se trouve à plusieurs heures de marche. C'est ici la terre du mirage dans le néant de la nature morte.

A l'abri sous nos tentes brûlantes, bien que nous les ayions fait orienter de façon que le vent les balaye largement, bien qu'elles soient ouvertes sur les côtés et relevées en bas, nous arrêtons les dispositions pour la marche prochaine : cent trente kilomètres sans eau d'ici à Iékia, puits de la vallée de Toro, autre ancien bras du fleuve. Nous convenons de franchir cette distance en deux jours; il s'agit de concilier l'intérêt des animaux, qui fatiguent moins en marchant de nuit, et celui des hommes, qui ont besoin du som-

meil. Donc, nous adopterons la méthode suivante : marche de quatre heures de l'après-midi à dix heures du soir, reprise de la route de cinq à neuf heures du matin. Nous arriverons ainsi au Toro le 29, vers neuf heures du matin; nous marchons, en effet, à peu près à l'allure de quatre kilomètres et demi à l'heure, mais sans arrêt pendant toute la durée de l'étape, afin de ne pas fatiguer les chameaux; les arrêter et les faire se coucher déplace les charges et blesse les épaules.

27 *mars.* — Nous quittons sans regret l'unique palmier et les deux buissons de siwacks d'Aboumagueur. Au Nord, les dunes de l'Egueï disparaissent bientôt, le pays redevient plat. C'est le Bodelé. Toujours du sable et de petits tas à l'abri des touffes de had tous les deux mètres; parfois, le sol est caillouteux ou se couvre de coquillages. Avant de quitter l'Egueï, nous avons traversé une dépression où les antilopes, en grattant le sol de leurs sabots, avaient trouvé l'eau à moins d'un pied.

28 *mars.* — La chaleur est devenue accablante; le had a presque disparu; introuvables aussi les touffes d'herbe sèche que nous recueillions avec soin pour nos chevaux; le mirage relève les bords de l'horizon et nous semblons marcher toujours au fond d'une dépression. Le sable étincelle, blanc sous le soleil implacable; de nombreux Arabes souffrent d'ophtalmie. Les chameaux commencent à traîner, la colonne s'allonge. Les repos sont preque aussi pénibles que la marche. On étouffe sous la tente; fermée, elle est inhabitable tant la température est incommodante; ouverte, elle laisse entrer une lumière trop vive qui brûle les yeux.

Les chevaux marchaient avec peine dans le sable, ils boitent maintenant que nous rencontrons de vastes

espaces couverts de cailloux à arêtes vives. Il a fallu clouer sous les sabots des semelles de peau de girafe. Les Ouled Sliman, qui connaissaient cette nécessité, avaient pris avec eux le nécessaire. Heureusement, ces terrains offrent moins d'inconvénients pour les chameaux, dont la sole du pied, assez souple, s'accommode des aspérités.

IV

LE PAYS DES DUNES

29 *mars.* — Nous avons des guides merveilleux, ils se dirigent dans ce désert avec une sûreté remarquable. A huit heures du matin, ils nous arrêtent devant le puits de Iékia. La grosse étape sans eau qui sépare le Toro de l'Egueï est terminée. Les deux vallées ne diffèrent que par la forme des dunes ; elles sont ici à pente douce vers le Nord et rapide vers le Sud ; leur paroi se creuse en demi-cylindre sous l'action du vent, qui déplace chaque dune de façon insensible, mais constante ; le sable glisse de la crête en coulées jaunâtres et la poussière dégagée au sommet s'échappe vers le ciel en fumée blanche. Les croupes arrondies de l'Egueï ont disparu, mais la région est tout aussi dépourvue d'arbres ; il y a cependant du had et quelques touffes de graminées. La nappe n'est qu'à cinquante centimètres ; certains puits donnent une eau sulfureuse ou magnésienne, d'autres une eau qui semble parfaite, limpide, sans goût, ni odeur.

30 *mars.* — Partis à trois heures du matin, nous avons suivi constamment la vallée de Djourab qui forme le haut Bahr-el-Ghazal ; nous arrivons à midi

au puits de Tanguéléa. Il souffle un vent très chaud, le sable brûle les pieds à travers les chaussures et fait danser l'air; les silhouettes des hommes et des chameaux se découpent étrangement sur le ciel, en haut des dunes; elles paraissent grandies, fantômes fantastiques et silencieux suivant notre silencieuse marche. Pas un arbre, quelques rares touffes de had, partout du sable. Cependant, à l'horizon, de fréquents mirages nous font apercevoir des lacs baignant des palmeraies; les chevaux qui sont devant nous semblent marcher dans une nappe d'eau claire. Mirages décevants, nous avançons, mais ils reculent. Ce pays désolé a pourtant une faune : nous avons rencontré un hérisson, seigneur de ce désert, hérissé à notre aspect, des tortues allant cahin-caha comme leurs congénères d'Europe, des serpents qui sifflaient de colère ou d'effroi dans les touffes de had. Le sol porte aussi des empreintes de sabots d'antilopes et nous avons vu également une sorte de pluvier et des scorpions.

Les puits de Tanguéléa sont peu abondants, la nappe est à un mètre de la surface; l'eau est excellente, mais blanche comme du lait. Pourvu qu'elle ne nous ménage pas de surprise ! Celle de Iékia, si agréable au goût, si limpide, était traîtreusement laxative.

Un sourd tam-tam, qui bat dans le lointain, nous fait sortir de nos tentes. Y aurait-il un campement de nomades dans les environs ou une « harka » marcherait-elle sur nous ? Mais on nous montre sur les dunes nos indigènes qui, se laissant glisser du haut de la pente rapide, entraînent avec eux des coulées de sable, dont le déplacement fait vibrer l'air et produit ces étranges sons. Les Tédas nous expliquent que c'est pour eux un grand divertissement et que le bruit s'entend de fort loin.

31 *mars.* — Pâques ! Quelle journée ! Nous partons

avant trois heures du matin pour arriver à Brouklong à neuf heures et demie par une tourmente de sable, telle qu'on n'y voit pas à cent mètres. Le ciel, le soleil, le sol, les dunes, la colonne disparaissent dans l'atmosphère obscurcie. Nos casques sonnent sous la menue grêle de cailloux, le sable nous frappe au visage avec violence, le choc de certains graviers donne l'impression d'une piqûre d'épingle, nos yeux sont rougis, injectés, brûlants; c'est miracle que nos guides ne s'égarent pas; ce matin, ils ont dépassé les puits et ont dû revenir en arrière. Les Arabes s'enveloppent la tête dans leur haïk qu'ils entr'ouvrent juste assez pour pouvoir distinguer la route. Il paraît que ces tourmentes de sable durent trois jours et reprennent après trois jours d'accalmie. Nous serons obligés de nous protéger le visage d'une étoffe légère. Pour comble de malchance, l'eau de Brouklong, natronée, est absolument imbuvable. La tempête continue à faire rage, et nos tentes nous garantissent mal contre les tourbillons; la cuisine que nous mangeons est fortement assaisonnée de sable, malgré toutes les précautions prises. La température a baissé de plusieurs degrés, le vent nous semble très froid, nous grelottons.

Vers cinq heures, un calme relatif se produit. Pour me réchauffer, je grimpe alors sur une dune et me laisse glisser du haut de la pente sud, inclinée d'environ quarante-cinq degrés. J'avais craint de dévaler trop vite les cinquante mètres qui me séparent du sol; à ma grande surprise, je constate qu'il faut s'aider des deux mains et se pousser pour glisser. Le phénomène de résonnance se produit au moindre mouvement et les vibrations ont une telle intensité qu'il me semble être soulevé avec la dune à chaque onde sonore.

1er *avril*. — Nous nous sommes couchés à huit

heures. L'étape prochaine est longue, il faut sonner le réveil à onze heures. Le départ a lieu aussitôt et vers dix heures du matin nous arrivons à Chicha. Heureuse surprise ! Les puits sont marqués par trois acacias de petite taille, de vrais arbres, bien verts, avec des feuilles ! Nous notons soigneusement sur notre itinéraire la présence insolite de ces trois arbres.

La tourmente de sable, qui avait cessé, reprend dans l'après-midi, abattant par trois fois la tente du capitaine Bordeaux. Je remarque avec une certaine satisfaction que les Arabes ont l'air aussi malheureux que nous ; la fameuse « terre de sultan » leur paraît bien triste aujourd'hui.

2 *avril.* — Après cinq heures et demie de marche, nous arrivons à neuf heures du matin à Melhoma, point de la vallée du Djourab, où l'eau est presque à fleur de terre. C'est toujours le même pays de dunes ; le sable est plus gros que dans le Sud et renferme de nombreuses vertèbres de poissons. Le had est abondant ici, l'herbe pour les chevaux ne manque pas non plus aux environs des puits, mais la végétation arborescente est toujours absente. Ce matin, cependant, nous avons été très étonnés d'apercevoir dans l'Ouest une ligne d'arbustes épineux, en bordure, disent les guides, d'un ancien oued tributaire du Djourab.

Nous avons déjà perdu quatorze chameaux, tous nos animaux sont fatigués ; aussi passerons-nous la journée ici ; nous serons à Ouéta dans six jours. D'après Mamadi Kougou, il y aurait là-bas quatre-vingts soldats senoussistes, des Arabes Zouyias très braves qui se battent bien et de nombreux Arabes Bédours moins courageux.

3 *avril.* — Départ à une heure du matin ; à neuf heures nous campons à Iogo. C'est encore le Djourab, mais le sol devient caillouteux ; quelques chevaux

dont les sabots ont été trop tard garnis de cuir, boitent. La dépression où nous sommes arrêtés est entourée de dunes élevées; l'eau est à deux mètres, claire, mais natronée. Ce sont, depuis Boufoumine, les seuls puits que nous ayons trouvés en sol argileux : point n'est besoin d'en revêtir la paroi d'un fascinage d'herbes. Nous relevons ici la trace de deux chameaux allant au Borkou, c'est la première piste aperçue depuis notre départ.

4 *Avril.* — Sept heures et demie de marche pour arriver au puits de Bokalia. L'eau est à moins d'un mètre, abondante, limpide, natronée, mais moins mauvaise que celle de Iogo. Nous campons dans une cuvette; partout de hautes dunes ferment l'horizon, la chaleur est insupportable, 55° à l'ombre; plusieurs Sénégalais sont tombés sans connaissance, quelques Arabes sont également indisposés. Godard, pris lui aussi de malaises, a dû s'aliter et absorber un vomitif; pour lui permettre de se reposer, nous ne repartirons que demain soir.

Bokalia a été autrefois un puits très fréquenté, il y a des traces de campement et de nombreux ossements de chameaux, mais nous ne relevons pas d'indices de récente occupation. Les auxiliaires ne découvrent qu'une piste, celle d'un méhari venu hier de Borkou et reparti aussitôt.

5 *avril.* — Encore une grosse étape sans eau. Cent quarante kilomètres nous séparent de Ouidi, puits qui serait à une journée de Ouéta. Nous partirons ce soir, à quatre heures, et arriverons dans la matinée du troisième jour.

6 *avril.* — Nous avons eu beaucoup de peine à franchir les hautes dunes qui entourent Bokalia; il nous a fallu, pour profiter d'un col, faire un crochet

de deux heures dans le Nord. Nous sommes ensuite revenus dans l'Est, à travers un pays absolument plat, au sol d'abord argileux, puis sablonneux, sans une touffe de had ou d'herbe; c'est la première fois que nous trouvons une région absolument dépourvue de végétation.

Vers neuf heures du matin, un mirage singulier se produit, quelques tirailleurs déclarent apercevoir à l'horizon des gens à chameau. Par suggestion, je les vois aussi; malgré nos guides tédas, qui protestent et affirment que nous nous trompons, nous partons au trot avec un détachement de méharistes. Les Arabes suivent qui à cheval, qui à chameau. Après deux heures de poursuite inutile, nous n'avons même pas relevé une trace. Nous revenons en arrière et ne rejoignons la colonne qu'à midi, par une chaleur atroce, 55° à l'ombre des tentes. Nous campons sur place, les animaux ne mangeront pas aujourd'hui, car il n'y a ici rien pour eux; heureusement, nous avons emporté de Bokalia un peu d'herbe pour les chevaux; les chameaux passent la journée à ruminer la nourriture d'hier.

V

DANS L'ENNEDI.
COMBATS A OUÉTA CONTRE LES ESCLAVAGISTES SENOUSSISTES

7 *avril.* — Nous avons fait dix heures de marche; nous sommes maintenant dans l'Ennedi. L'aspect du pays a changé; de grandes vallées se creusent, dominées par des tables de pierre; partout se dressent des blocs de roche aux aspects bizarres; le sol est couvert d'éclats de grès rouge ou noir, de silex. Le had et

l'herbe poussent dans les dépressions d'où l'eau, pourtant, est absente. Nous campons à l'ombre d'un buisson de « siwaks »; c'est une aubaine inespérée que cet abri contre le soleil. Il eût été pourtant bien préférable de dresser nos tentes sur le plateau balayé par un vent brûlant que de nous installer dans ce bas-fond où la chaleur est suffocante, sans un souffle d'air.

8 *avril.* — Nous devons arriver aujourd'hui à Ouéta, car il paraît que Ouidi et Ouéta sont un seul et même lieu. Quelles forces allons-nous trouver devant nous? Cette angoissante question, tous ces hommes, en apparence impassibles, bercés par l'allure lente des méharis, se la posent. Point n'est besoin aujourd'hui de recommander le silence, nul bruit ne s'élève de la colonne, depuis qu'au lever du soleil la consigne a été donnée de préparer les cartouches et d'enlever les enveloppes de toile qui protégeaient les culasses contre le sable. Chacun sait qu'il faudra combattre pour avoir de l'eau aujourd'hui.

Les Arabes ont reçu l'ordre de monter à cheval pour reconnaître le terrain; quelques-uns partent à toute allure... pour s'arrêter à quatre cents mètres de la colonne; d'autres n'en finissent pas de se mettre en selle. Quelle terreur secrète oppresse aujourd'hui ces fils du désert, ces valeureux Ouled Sliman? Vraiment, nos auxiliaires semblent manquer d'ardeur. Enfin, à dix heures et demie, les cavaliers se rabattent sur nous au galop. Ils signalent que le point d'eau, à un kilomètre de nous seulement, est occupé par des Arabes Zouyias. La colonne est arrêtée, formée en carré; le détachement de combat met pied à terre et confie ses chameaux au convoi. Les spahis montent à cheval et Godard commence un mouvement tournant.

J'avance avec vingt-cinq tirailleurs; les Ouled

Sliman m'indiquent du bras la direction, sans que personne veuille marcher devant, pour nous guider. La ligne de tirailleurs atteint une crête. De là, une pente sablonneuse, entièrement dénudée, descend doucement vers une dépression herbeuse, verdoyante, sur laquelle se découpent les tentes de toile blanche des Zouyias, à six cents mètres : c'est la mare de Ouéta. Des balles sifflent autour de nous, voici le salut des Senoussistes. Mon pauvre clairon sénégalais, Mamady Sangaré, atteint à la poitrine, s'affaisse sans un cri. Les Ouled Sliman se replient en arrière de la crête. J'ai commencé le feu et porté ma ligne en avant par échelons ; à l'abri, derrière les ballots de marchandises amoncelés en retranchement, les tireurs continuent à nous fusiller. Les tirailleurs avancent comme à l'exercice ; deux sont tombés blessés au ventre, deux ont la cuisse traversée. Les vingt suivants enlèvent la position.

Les Senoussistes ont bravement combattu ; beaucoup sont morts ; d'autres, devant nos baïonnettes et les hurlements des Sénégalais qui veulent venger leurs camarades, ont fui dans les dunes difficiles, où je les poursuis avec le sergent Ehrahrt qui m'a rejoint, tandis que les spahis de Godard les prennent à revers et font des prisonniers. Le cheval d'un auxiliaire s'abat, atteint d'une balle au poitrail. Nous nous arrêtons sur une dune élevée, couronnée d'un gros buisson. Il est midi, la chaleur est lourde ; nous haletons, la gorge sèche et contractée ; un caporal sénégalais tombe frappé d'insolation, j'envoie un spahi en arrière remplir quelques bidons.

L'ordre nous parvient du capitaine Bordeaux de revenir à la mare d'Ouéta. Dans le campement, c'est un charnier épouvantable ; les blessures causées par le fusil Lebel sont horribles et causent de véritables éclatements. Les Zouyias ont été tués derrière leurs gros ballots traversés par les balles. Des chameaux morts gisent dans des mares de sang ; d'autres, blessés,

errent autour des tentes. Une centaine d'esclaves noirs, des femmes et des enfants crient de joie de se voir aussi miraculeusement délivrés. Et cette liberté est l'heureuse rançon de tout le sang répandu.

Ces Zouyias étaient en effet des négriers de Djalo, Koufra, Ben-Ghazi et revenaient d'Abêché avec un chargement de chair humaine troqué contre des armes, des munitions et des étoffes. Les captifs se disent originaires des confins ouest du Ouaddaï, sur la frontière du Baguirmi ; un aguid, envoyé en razzia par le sultan Doudmourah, avait échoué dans son expédition, les habitants prévenus s'étant réfugiés dans les cavernes des montagnes ; l'aguid demeura plusieurs jours sur place faisant dire de ne rien craindre, car il n'était venu que pour lever l'impôt. Rassurés, les montagnards sortirent naïvement de leur refuge, furent faits prisonniers, emmenés à Abêché et vendus comme esclaves. Les hommes, peu demandés par les caravaniers, avaient été gardés comme cultivateurs dans les environs de la capitale, selon la coutume ouaddaïenne ; c'est ce qui explique pourquoi nous n'avions trouvé à Ouéta que des femmes et des enfants.

Le bonheur de ces pauvres gens nous payait de nos fatigues ; mais que faire de tout ce monde qui demandait à rentrer dans l'Abou-Telfan, où dorénavant on serait moins confiant dans la parole des chefs de bande ouaddaïens. Nous avions pris environ deux cents chameaux qui allaient nous aider à transporter l'eau, les vivres pour ce personnel supplémentaire ; il fallait songer aussi aux blessés que les balles aveugles avaient faits parmi les esclaves, quoique pendant toute la durée du combat, ceux-ci fussent restés dans le carré, aplatis sur le sol, derrière les chameaux pour être moins vulnérables.

Les bagages de la caravane regorgent heureusement de vivres, de peaux de bouc, bien que les Ouled



ESCLAVES PILANT LE MIL.



MÉHARISTE.

(Photographies du sergent Berthier.)

Page 221.

Sliman, ces vautours du désert, les derniers au combat, les premiers au pillage, les aient visités pendant notre poursuite dans les dunes.

9 *avril.* — Repos aujourd'hui pour l'organisation du nouveau convoi. Nous répartissons nos protégés par groupes, nommons des cuisiniers, des chefs. Tout ce monde ignore, bien entendu, la discipline; comme nous n'usons pas des barres à cadenas, des chaînes d'acier, ni des fouets en cuir d'hippopotame trouvés chez les négriers dispersés hier, les captives ont cru qu'elles pouvaient tout se permettre, d'où, entre elles, querelles, échanges d'injures et de coups. Il a fallu aussi panser les blessés, désigner leurs conducteurs, les porteurs de brancards. Nous avons dû également enterrer les morts.

Parmi les blessés, un tirailleur, Séta, atteint au ventre, — la balle est ressortie par la cuisse — paraît seul en danger; il faudra le transporter à bras d'homme sur un de nos brancards; ceux-ci sont constitués par des cadres d'ambatche, ce bois léger du Tchad, tendus de lanières de cuir entre-croisées. Les autres malades pourront faire la route à chameau.

Nous voilà installés sur la pente sablonneuse qui mène à la mare. A quelques centaines de mètres de nous, l'eau claire, les herbes fraîches et vertes, les roseaux donnent un air riant à l'oasis que dominent, à l'Est, de nombreuses petites dunes de sable jaune coiffées de buissons verdoyants. Au Nord, un massif de roches couleur de rouille, aux aspects de vieille forteresse en ruines, semble le donjon de quelque gentilhomme pillard du désert. Nous sommes sur une route très fréquentée. Successivement, on signale au loin un homme à chameau, puis deux, puis trois. Les cavaliers arabes partent au galop et les ramènent. Ce sont des Gaédas des environs qui font le commerce de la viande d'antilope. Nous les gardons comme guides.

Vers midi, une vive fusillade vient troubler notre déjeuner. Le caporal de tirailleurs, chef de la garde des chameaux au pâturage, envoie dire qu'il a engagé le combat contre deux bandes de Zouyias, venus du Nord. Godard part au galop avec ses spahis, suivi de près par une escouade de méharistes sous le commandement du sergent Ehrahrt. Mais voici Maïouf, le chef des Miaïssas, qui revient à toute bride ; il arrête court son cheval au milieu du carré, brandit son mousqueton, en criant, pâle et les yeux brillants de peur : — « Il faut envoyer d'autres renforts, il y a là-bas deux cents fusils ! »

Nous pensons alors avoir affaire à toutes les troupes senoussistes du Borkou, descendues à notre rencontre. Le capitaine Bordeaux va prendre la direction du combat, pendant que j'organise la résistance au carré ; pour parer à un recul de nos troupes engagées et permettre de les recueillir, je fais construire un retranchement avec les charges et du sable, et placer le canon, prêt à tirer dans la direction de l'ennemi. J'écoute anxieusement le bruit de la fusillade ; s'il y a là-bas deux cents fusils, nous aurons fort à faire étant donnée la résistance opposée par les Senoussistes d'hier.

A l'horizon apparaît un cavalier, il approche lentement ; le voici enfin parmi nous, c'est le brigadier de spahis Tiécoura ; son cheval est blessé à la jambe, lui-même a une balle dans le mollet, son pantalon est troué au genou par un autre projectile. Déjà, en 1900, au combat de Bir-Alali, Tiécoura avait reçu une blessure grave. Les cavaliers arabes reviennent à leur tour ; tandis qu'on panse le brigadier, j'apprends que les deux cents fusils se réduisaient à vingt et qu'au lieu d'avoir affaire aux troupes de Borkou, nous avions devant nous une caravane de Senoussistes conduisant des armes, des munitions, du sel à Abêché. La résistance a été vive. Godard a reçu à bout portant une balle qui lui a éraflé la lèvre inférieure.

Nous trouvons dans les bagages de la caravane des milliers d'amorces pour cartouches Gras, car les Ouaddaïens comme les Senoussistes réfectionnent leurs munitions en employant des étuis vides. Parmi les fusils, un magnifique Winchester, destiné à être vendu à Abêché, était doté d'un approvisionnement de deux cent quarante-cinq cartouches. Le sel, du sel gemme rosé, provient des mines d'Eddéki, à l'est du Borkou. Les caravaniers seraient des gens influents de Koufra, au dire des Ouled Sliman, qui prétendent les reconnaître. Nous n'avons pas perdu notre journée. Dans la caravane d'hier se trouvait un lot considérable de lettres adressées à des personnages de Ben-Ghazi et de Koufra, des factures de vente d'armes, de captifs, d'étoffes, écrites en arabe, ornées de cachets variés et de timbres de quittance turcs.

VI

POINTE SUR OUOÏ.
LE RETOUR PAR LE BORKOU EST DÉCIDÉ

10 *avril.* — Nous avons décidé de pousser dans le Sud-Est, à Ouoï, où nous pourrons sans doute joindre les forces senoussistes, autrefois campées à Ouéta. Le réveil sonne à onze heures et demie du soir. Mais la mise en route est pénible, les chameaux de prise des caravanes ne sont pas habitués au mors et jettent le désordre dans la colonne. Le chargement des blessés sur les bâts est une opération difficile. Le brancard, en bois d'ambatche, qui reçoit le Sénégalais trop grièvement atteint pour être transporté à dos de chameau, se rompt ; il faudra trouver un autre système de transport. Provisoirement, nous renforçons l'épaisseur des traverses en accouplant deux bran-

cards. Et, à deux heures et demie, seulement, nous réussissons à quitter Ouéta.

La colonne est bien alourdie : vingt-cinq blessés, tirailleurs ou captifs, encombrent le convoi grossi de trois cents animaux et de cent personnes. Nous n'irons pas bien loin ainsi et nos étapes seront nécessairement courtes.

Le pays est plat, mais encombré de pierres gigantesques aux formes curieuses, obélisques, tours massives, forts trapus qui jaillissent de toutes parts, droits et noirs, du tapis de sable jaune. Le ciel est d'un bleu presque blanc; pas un souffle d'air; le sol, les rochers dégagent quelques heures après le lever du soleil, une chaleur atroce qui fait vibrer l'atmosphère et fatigue étrangement la vue. Une énorme masse de roches, semblable à un monstre couché, marque le puits de Ouoï; nous l'apercevons depuis l'aube et nous croyons toujours être sur le point de l'atteindre ; nous n'y arrivons qu'à midi et demi.

Cette masse domine une dépression semée d'arbustes rabougris, noirs, rachitiques qui poussent entre des cailloux; des tentes abandonnées, grises comme le terrain, dont elles se distinguent à peine, se trouvent près des puits. L'endroit est profondément triste. Pas trace de forces senoussistes. Un guide gaëda affirme que cent cinquante hommes armés de fusils Gras seraient à quatre jours d'ici, sur la frontière anglaise, au point d'eau d'Arché. Le pays, toujours l'Ennedi, aurait des puits assez nombreux; mais les pistes, véritables défilés en montagne, seraient semées d'éclats de pierre et de gros graviers qui blesseraient les pieds des animaux.

Il faut renoncer dans ces conditions à joindre nos ennemis de Ouéta; sans doute, pourrons-nous punir les Senoussistes en écrasant leurs garnisons du Borkou; ce pays se trouve sur notre route de retour et offre l'avantage de nous permettre un dernier ravitaillement en vivres.

Le campement est dressé auprès des puits de Ouoï. Les sentinelles signalent presque aussitôt, au sommet de la masse rocheuse, des points noirs qui se déplacent. Avec nos jumelles, nous distinguons quatre hommes armés. Nos auxiliaires vont les trouver pour les engager à nous servir de guides ; les Tédas les ont en effet reconnus pour être des Nakazzas, et l'un d'eux est même un ami personnel de notre auxiliaire Kourchi.

Nous avons beau rassurer les Nakazzas, leur dire qu'ils n'ont rien à craindre, que nous n'en voulons qu'aux Senoussistes en raison de leurs expéditions contre nos administrés du Kanem et de l'Aïr, ils ne veulent pas descendre de leur rocher et parlementent le fusil haut, derrière les blocs qui les abritent, gardant la seule route qui donne accès au sommet. Vers le Nord, en effet, la montagne se creuse en précipice sur le flanc duquel court l'étroit sentier en corniche, barré à mi-pente par un rocher, véritable porte de ce château fort : c'est là que sont établis nos montagnards.

Nous renonçons, après deux heures d'efforts, à convaincre ces braves gens, qu'il serait peu facile de déloger par la force ; ils ne sont que quatre, mais leur capture pourrait nous causer des pertes inutiles, hors de proportion avec le but à atteindre, puisque nos guides actuels nous suffisent.

Dans la nuit, une fusillade éclate ; ce sont nos Tédas qui ont tendu une embuscade au puits et tirent sur les Nakazzas, descendus de leur rocher pour boire. Le bruit a réveillé tout le monde ; quelques Ouled Sliman jaloux viennent dire mystérieusement que cette affaire est une feinte, car les Tédas ne consentiraient pas à tirer sur leurs amis les Nakazzas. Connaissant la rivalité qui divise nos auxiliaires, nous n'attachons pas plus d'importance à ce renseignement qu'il n'en mérite.

Vers minuit, nouvelle alerte : un coup de fusil est tiré. Je vais aux nouvelles. C'est un Arabe qui a pris un arbuste pour un ennemi cherchant à ramper vers la colonne !

11 *avril.* — Au réveil, les Nakazzas ont disparu de leur forteresse. Nous tenons un petit conseil de guerre auquel assistent les guides et les chefs. Continuerons-nous sur Arché ou rentrerons-nous par le Borkou ? Si, au lieu de trouver à Ouéta la caravane, nous avions pu, par notre marche de cent quarante kilomètres sans eau, tomber à l'improviste sur les forces senoussistes qui y tenaient ordinairement garnison, nous eussions châtié l'ennemi et essayé de lui reprendre les trois mille chameaux de nos Touaregs. Mais l'affaire de la caravane a maintenant jeté l'alarme dans le pays ; les fuyards de Ouéta et Ouidi ont porté la nouvelle de notre arrivée. Aussi, les Arabes et les Tédas inclinent-ils tous à croire que les troupeaux sont maintenant en sûreté dans les montagnes de l'Est. L'ennemi, ayant ses animaux hors d'atteinte, refusera peut-être le combat et notre retour, déjà difficile en raison de l'état étique de nos animaux, sera compromis par cette marche inutile. Il est donc plus sage d'attaquer les garnisons du Borkou. C'est l'avis auquel nous nous rallions.

Nous continuons malgré cela à recueillir des renseignements sur les environs. Il paraît qu'à Arché où sont les Senoussistes, l'eau sort d'une montagne et tombe dans une vasque de pierre ; des plateaux élevés contiennent des citernes naturelles que remplissent les pluies. C'est le pays de l'Ennedi (langue anna) ou de l'Eï (rocher, langue toubbou). Les habitants sont des Annas (langue toubbou), appelés aussi Bideyats (langue arabe), Taraouyias (langue zouyia) ou Barkatatas (langue locale).

Le docteur Nachtigall, ce savant explorateur alle-

mand qui visita, de 1869 à 1871, la Tripolitaine, le Borkou, le Tchad, le Bornou, le Baguirmi, le Ouaddaï et le Darfour, homme d'un rare courage et d'une louable conscience, sut rapporter des documents véritablement précieux et complets sur les pays traversés. Nous avons dit plus haut, lors du récit de notre voyage à Om-Lobia, que les renseignements du célèbre Africain, sur la route du Kanem à la capitale ouaddaïenne, étaient erronés, parce qu'écrits plusieurs mois après le voyage, au cours duquel défense absolue avait été faite par le sultan de laisser prendre aucune note au voyageur européen. Mais tout ce qui concerne le Kanem, le Borkou, l'Egueï, le Toro est, par contre, d'une exactitude rigoureuse ; en particulier, la carte par renseignements de l'Ennedi est un chef-d'œuvre que nous avons pu contrôler longuement avec nos guides ; lorsqu'un point d'eau indiqué par Nachtigall était oublié par un prisonnier dans la description d'une route, nous disions à l'homme : « N'y a-t-il pas un puits entre ces deux endroits dont tu parles ? — Non, répondait-il vivement. » Et nous disions le nom cité par Nachtigall. L'homme restait stupéfait et reconnaissait son omission.

12 *avril.* — Nous sommes partis cette nuit et nous voici de retour à Ouéta. Sur le sable, les auxiliaires relèvent des traces : les Nakazzas sont venus enlever le sel que nous avions abandonné. Gonflés démesurément, les cadavres de chameaux morts exhalent une odeur épouvantable ; des animaux blessés, amaigris errent autour de la mare. Les Arabes se précipitent pour les abattre ; ils aiment beaucoup la viande de chameau.

Nous passons toute la journée ici ; un regret nous reste de ne pas être allé à Arché. Enfin, si nous nous emparons d'Aïn-Galakka, dont la Zaouyia est réputée imprenable, l'échec des Senoussistes aura un gros

retentissement en Afrique et l'injure faite à nos Touaregs sera vengée.

13 *avril*. — Un incident est venu, vers quatre heures du matin, rompre la monotonie de la route; cinq ou six chameaux, dont les conducteurs dormaient, ont roulé le long de la pente rapide d'une dune; le sable a amorti la chute, seul mon petit boy sara Manndré, qui s'était glissé dans un tapis de peau de mouton sur son bât, entre deux cantines, a heurté de la tête le coin d'une caisse et s'est contusionné.

Nous campons de nouveau dans ce val désolé où, la semaine dernière, un buisson poussé par hasard entre les cailloux de grès, nous protégea de son ombre. La marche a été pénible et lente; nous ne sommes arrivés qu'à midi par une chaleur torride; le sable brûle les pieds à travers les chaussures, nous haletons dans cette fournaise.

14 *avril*. — Au lieu de continuer dans l'Ouest, nous allons remonter dans le Nord, vers la ligne de puits qui relie le Borkou à Ouéta; cette route que nous avions évitée à l'aller pour arriver inaperçus, n'est pas directe, mais présente l'avantage d'avoir des points d'eau tous les jours.

D'après nos estimations, nous devrions être à cinquante kilomètres du puits de Mosso; nous partons à huit heures du soir afin d'être sûrs d'y arriver de bonne heure le lendemain. Bien nous en a pris, car un tirailleur de l'arrière-garde disparaît presque aussitôt après le départ. La nuit très noire rend les recherches difficiles. Les auxiliaires qui, dans l'obscurité, se guident facilement au son, partent à la découverte. Après trois heures d'arrêt, Mamadi-Kougou, chef des Tédas, ramène enfin le Sénégalais. Ce malheureux tremble d'épouvante; il s'est cru perdu et a dû songer certainement au sort affreux de deux

de ses camarades égarés l'année précédente et morts de soif dans le désert, entre le Kanem et le Borkou.

Nous reprenons la marche, mais nous n'avons vraiment pas de chance. Voici qu'à quatre heures du matin, les guides disent ne plus savoir où ils sont et demandent à attendre le lever du jour pour continuer la route. Force est de nous arrêter. Nous nous endormons, harassés de fatigue. Le froid vif du matin nous réveille. Les guides ont reconnu une chaîne de montagnes sur laquelle ils se dirigent aussitôt; bientôt, nous circulons entre des murailles de grès bleus, mauves, violets et roses qui scintillent gaiement sous le soleil. A dix heures et demie du matin, nous ne sommes pas encore arrivés au puits; nous interrogeons les guides. Connaissent-ils réellement le pays? Ils sont très affirmatifs et, d'après eux, nous allons bientôt atteindre Mosso. Un Téda déclare que le puits se trouve sur notre gauche dans le Sud; un prisonnier soutient, lui, que nous l'avons dépassé; nos guides demandent qu'on les laisse faire.

Nous reprenons la marche et une demi-heure plus tard nous sommes, en effet, à Mosso. C'est une oasis très verdoyante de palmiers-doums, d'acacias, de genêts avec un tapis d'herbe et de had dans un décor tragique au fond d'une faille étroite dominée par une muraille de roche rougeâtre, éventrée par places en sombres défilés. Nous campons.

La tente n'offre qu'un abri illusoire contre les ardeurs du soleil après cette énervante marche de nuit. La chaleur incommodante ajoute sa fatigue à la privation de repos. Nous sommes tous devenus très maigres; les visages aux traits tirés sont couverts de barbes mal taillées; les tirailleurs ont les joues creuses et leurs vêtements sont en loques. Ce régime est pourtant assez bien supporté par les blessés. Seul, le Sénégalais atteint au ventre est tombé à l'état squelettique; nous le nourrissons de bouillon de viande de chameau

et de lait de chamelle. Les autres blessés, tirailleurs et captives, vont bien. C'est fort heureux, car notre provision d'antiseptiques, sublimé et permanganate de potasse, commence à diminuer sérieusement.

15 *avril*. — Dix spahis et dix méharistes avec Godard et le sergent Ehrahrt sont partis en avant-garde, à trois heures du matin, avec mission de s'emparer des chameaux de Faya sans attaquer le poste senoussiste qui sera enlevé par la colonne entière ; l'important en ce moment est de trouver des animaux pour remplacer ceux qui tombent et que nous abandonnons chaque jour. Les chameaux pris aux deux caravanes sont de la race du Nord ; velus et beaucoup plus petits que ceux du Kanem, ce sont des bêtes de charge résistantes et remarquables ; malheureusement beaucoup sont déjà fatiguées et amaigries par le transport des bagages sur la route Abêché-Ben Ghazi et ne nous rendent pas grand service.

La longue étape d'hier nous oblige à prendre un jour de repos à Mosso, et quel repos ! Des tourbillons de sable, soulevés par une tempête de vent, s'engouffrent sous nos tentes ; pour achever de nous accabler, une chaleur humide que nous retrouverons bientôt au Borkou nous incite à boire avec avidité et fait ruisseler nos fronts habitués à la brise chaude et sèche du désert. On dirait que la pluie va tomber ; or, d'après les guides, ce phénomène ne s'est pas produit ici depuis sept ans. La limite des pluies annuelles serait la vallée du Toro que nous avons traversée le 29 mars.

Nous renvoyons les prisonniers senoussistes de la première caravane ; ils ont bien cru être emmenés au Kanem et se confondent en remerciements. Ils reçoivent des vivres et de l'eau en quantité suffisante pour gagner Arché, où ils retrouveront leurs amis. Les femmes touaregs de la deuxième caravane deman-

dent, par contre, à venir avec nous jusqu'au Borkou qu'elles connaissent.

16 *avril.* — Hier soir, au départ, nous nous sommes dégagés avec peine d'un passage difficile, dans une région de dunes infranchissables en dehors des cols élevés et étroits. Ce matin, le pays est plat, sans végétation aucune, pas un arbuste, pas une herbe. C'est le désert dans toute sa tristesse. Nos pauvres chameaux n'auront rien à manger aujourd'hui encore. Sept sont tombés ce matin. Il nous faudra prendre au Borkou des ânes, si Godard ne peut pas mettre la main sur les chameaux. De temps en temps, quelques dunes mobiles apparaissent. Mamadi Kougou affirme qu'elles se déplacent sous l'action du vent : « Si tu mets un sac à mil à l'avant et que tu repasses à la lune suivante, tu le retrouves à l'arrière. »

Les dunes serrées en massif se déplaceraient, elles, beaucoup plus lentement. Leur direction de marche est le Sud jusqu'à la vallée du Toro où, d'après les Tédas, toutes ces masses de sable se fixeraient. En réalité, le transport se continue alors par le vent; ainsi sont amenées jusqu'au lac Tchad les poussières qui exhaussent la rive du Nord et repoussent les eaux dans le Sud.

Nous campons vers neuf heures du matin. Aussi loin que la vue peut porter, il n'y a pas un brin d'herbe, et les chameaux jeûneront toute la journée, couchés dans le carré. Le mil est distribué aux chevaux, on leur donne aussi la paille sèche des bâts inutilisés et cette faveur est réservée à de rares élus, car la plupart des coussins sont en fibre de dattier. On fera au moins l'abreuvoir. Le spectacle fait peine à voir, l'eau des tonnelets est brûlante et pourtant les malheureuses bêtes qui meurent de soif la boivent avec avidité.

A trois heures de l'après-midi, nous nous remettons

en route ; une grosse agitation se produit bientôt parmi les auxiliaires : c'est l'apparition de quelques touffes d'herbe jaunâtre, rencontre providentielle qui va sauver la vie aux chevaux. Les Arabes se précipitent sur cette maigre provende. Deux minutes plus loin, c'est de nouveau le sable.

Le carré est formé à dix heures ; l'effort accompli nous permettra d'arriver de bonne heure à Faya.

VII

LE BORKOU. — PRISE DU FORTIN SENOUSSISTE DE FAYA

Mercredi 17 *avril.* — Nous repartons ce matin à trois heures. Le terrain est toujours plat, mais couvert de tas de sable qui rendent la marche difficile. J'ai remplacé le sergent Ehrahrt à l'arrière-garde. C'est un dur métier, les charges tombent souvent à terre à cause des monticules qui obligent les animaux à prendre le trot dans les descentes. Des bêtes épuisées s'effondrent. Il faut alors répartir leur charge sur d'autres, sans retarder la marche de la colonne.

Au petit jour, le terrain se couvre de grosses dunes surmontées de buissons de siwacks d'un vert sombre. Puis nous entrons dans une région basse, aux tas de sable coiffés d'herbe fraîche ; à l'Ouest, court une ligne de hautes tables d'argile grise, découpant sur le ciel bleu leurs larges créneaux ; devant nous, apparaissent les panaches verts des dattiers de l'oasis de Voun. La plaine s'abaisse de plus en plus, le sol est humide, des flaques d'eau surgissent, des essaims de mouches affolent nos chameaux, partout des prairies où paissent des ânes nombreux, c'est le Borkou.

Faya est établie sur une dune adossée à la palmeraie ; les cases, faites de nattes blanches, sont aban-

données ; seuls des poulets courent sur le sable. Nous éprouvons une joie profonde à revoir des lieux habités ; ce coin de verdure nous semble un paradis. Mais n'oublions pas qu'il va falloir le conquérir ; tel celui de Mahomet, il ne s'ouvrira que pour les braves. Nous arrêtons la colonne dans le village, les guides disent qu'après avoir traversé la palmeraie nous apercevrons le fortin senoussiste.

Une section de tirailleurs est désignée ; les armes sont débarrassées de leurs gaines d'étoffe et je m'engage prudemment avec ces hommes à pied dans la direction indiquée. Nous circulons entre les dattiers, coiffés de palmes vertes d'où retombent les lourdes grappes jaunes de fruits mûrissants ; de hautes tables en tronc de palmier se dressent partout pour le séchage des dattes. Nous allons toujours de l'avant, l'arme haute, l'œil fouillant la masse sombre de l'oasis ; il fait une fraîcheur délicieuse, des pigeons, des tourterelles roucoulent dans le feuillage ; soudain la lumière inonde le sous-bois... nous franchissons la lisière et nous voici de nouveau devant le désert aride et nu.

Partout des blocs de roche, des tables de pierre, des masses chaotiques, uniformément grises, au milieu desquelles je cherche en vain à découvrir la zaouyia senoussiste. Je la distingue enfin à deux cents mètres de nous. C'est une maçonnerie basse, bâtie sur un mamelon de pierre avec lequel elle se confond ; sur le toit plat se profile une sentinelle et les couleurs françaises flottent dans le ciel bleu. A mon clairon répond le trompette de Godard ; une minute après, nous sommes réunis. J'envoie prévenir le capitaine Bordeaux qu'il peut faire avancer la colonne, et je visite le poste senoussiste.

C'est un cube de trois mètres de haut, sur vingt de côté, bien construit en grès cimenté à la chaux, percé d'une porte en plein cintre ; le toit plat est défendu par une banquette crénelée. Ce poste aurait pu soutenir un long siège. A l'intérieur, d'autres créneaux au ras

du sol protègent les abords; le toit est fait de troncs de dattiers, de nattes et de pierres maçonnées. Nous pénétrons dans une chambre aux parois creusées de placards profonds, surmontés d'un plein-cintre et garnis d'étagères; puis ce sont des magasins, des cuisines, une salle d'ablutions munie d'une dalle de grès. Les pigeons nichés dans les murs promettent un appoint sérieux au menu. Le bétail du poste a été pris par Godard; il n'y avait aucun chameau, mais des moutons, des chèvres, qui vont nous être précieux.

Au nord du poste, des jardins bien entretenus et parfaitement irrigués renferment du blé, du mil, des tomates, des oignons, de la menthe, du fenouil, de l'ail, des pastèques délicieuses, des courges et quelques arbres fruitiers, amandiers et figuiers de petite taille. Dans un panier, nous trouvons des outils de jardinage, serpettes et couteaux courbes à lame dentelée. Au sud du poste, sur le point le plus élevé du mamelon, un réduit de pierres semble destiné à la défense; enfin, çà et là, sont quelques cuisines en maçonnerie. L'oasis de dattiers s'étend très loin du Nord au Sud, nous l'avons traversée dans sa largeur, deux cents mètres environ; devant la ligne des arbres s'allongent des champs de blé entourés de palissades qui les protègent des ânes et des troupeaux.

Godard m'explique qu'ayant l'ordre de ne pas attaquer, il s'est installé à son arrivée sur un mamelon voisin d'où il a pu suivre tout ce qui se passait dans le poste. Le chef senoussiste, Ahmed Dellal, Tripolitain de naissance, sachant que la petite avant-garde était suivie d'une forte colonne, a plié bagages tranquillement. Il s'est mis en marche sur Aïn-Galakka, la zaouyia centrale où doit avoir lieu la résistance sous la direction de Sidi-Barrani, notre vieil ennemi du Kanem. Fidèle à l'ordre donné, Godard a laissé la garnison se retirer et occupé le fort après son départ.

La colonne nous a maintenant rejoints, le carré est

formé en dehors du poste sur le mamelon; nous nous installons, le capitaine Bordeaux, Godard et moi, dans le logis d'Ahmed Dellal. Le mobilier y fait défaut, tous les Arabes se contentant, comme siège et comme lit, de nattes et de tapis; de petits plateaux de bois rectangulaires, qu'on appuie sur le genou, servent de bureau. Le seigneur du lieu n'a pas jugé utile de pousser l'hospitalité jusqu'à nous laisser ses provisions; mais le personnel nous reste : de vieilles captives continuent à balayer les salles, à cuisiner comme si le fortin n'avait pas changé de maîtres.

C'est l'heure du déjeuner; tirailleurs et auxiliaires font une ample provision de tomates et de pigeons aussi, car lorsque le cuisinier reçoit l'ordre de nous accommoder quelques-uns de ces oiseaux, il est trop tard, tout a disparu dans les marmites des Sénégalais. Nous nous rattraperons sur le mouton et le poulet; nous aurons du moins le plaisir de pouvoir manger entre des murs, sous un vrai toit, à l'abri du soleil et du sable.

Jeudi 18 *avril*. — Toute la nuit, les auxiliaires qui gardent nos prises — trente bœufs et cent moutons — ont échangé des coups de fusil avec les Hamayas, serfs attachés aux dattiers. Ces gens ne sont pas propriétaires des arbres, mais cultivent pour le compte des Nakazzas du Mortscha et des Dazzas de l'Ennedi, qui viennent chaque année chercher la récolte d'août; la première, celle de mai, moins belle et moins abondante, est laissée aux fermiers. Ceux-ci paient l'impôt au chef des Senoussistes à Koufra par l'intermédiaire de ses représentants au Borkou, les commandants des postes d'Aïn-Galakka, Faya, Yarda, Gouro; le taux est fixé à dix kilos de dattes et cinq kilos de blé par tente. Quant aux Nakazzas et aux Dazzas, ils versent, eux, leur tribut au sultan du Ouaddaï.

VIII

MARCHE SUR LA CAPITALE DU BORKOU, AÏN-GALAKKA

Ce matin, les chefs des petits villages des environs sont venus nous offrir des œufs et des poulets ; nous avons expliqué que nous faisions la guerre non à la population, mais aux soldats senoussistes qui avaient, à plusieurs reprises, attaqué nos administrés du Kanem et enlevé, tout récemment, trois mille chameaux à nos Touaregs de l'Aïr. Nous avons demandé du blé ; on nous a fait toutes sortes de promesses, mais nous n'avons rien vu venir. Pourtant, la récolte est déjà terminée en beaucoup d'endroits, bien qu'ailleurs les épis soient encore verts. Il nous faudra puiser dans les magasins d'Aïn-Galakka le blé versé à l'impôt. Là-bas se trouveraient de grosses réserves de grains ; mais la garnison comprend soixante-dix fusils Gras bien approvisionnés en munitions ; les soldats senoussistes seraient des Tripolitains et des Touaregs blancs, il y aurait aussi, dans le nombre, des noirs.

En partant ce soir, disent les guides, nous arriverons samedi matin devant la zaouyia ; elle est, paraît-il, très importante et fortement construite, entre deux petites rivières à courant rapide qui se perdraient à un kilomètre de leur source. Bien que le Borkou se trouve au nord de la limite des pluies annuelles, il présente en effet cette particularité d'avoir de l'eau à fleur de terre ; dans les années exceptionnelles, il tombe bien quelques gouttes d'eau, mais si peu que le sable, disent les habitants, en est à peine mouillé. De novembre à mars, la température y est relativement basse ; elle descend parfois à quelques degrés centigrades au-dessus de zéro. Pendant les autres mois, il règne une

chaleur lourde et humide, les moustiques abondent.

19 *avril.* — Nous marchons toute la nuit. Vers minuit, les auxiliaires restés en arrière ramènent un des leurs, le fils de notre vieux guide, atteint mortellement d'un coup de feu ; assaillis par des gens de Faya, ils ont perdu un de nos fusils Gras.

Ce matin, nous apercevons un troupeau d'ânes sauvages, une spécialité du Borkou ; ils sont de taille semblable à celle de la race domestique, mais de robe presque noire. Les Tédas nous expliquent qu'il est très difficile de les forcer à cheval. A la moindre alerte le troupeau détale à toute vitesse, et seules les jeunes bêtes ne pouvant suivre se laissent prendre ; elles meurent d'ailleurs après quelques jours de captivité.

Le pays n'est guère peuplé, nous relevons les traces de vingt chameaux venant du Nord ; au dire d'un homme de Faya, qui nous accompagne, ce serait un rezzou des gens du Tibesti allant piller au Kanem. La route de Galakka est tracée dans le sable par deux chameaux qui nous ont précédés au trot : patrouille envoyée sans doute par Sidi-Barrani pour éventer notre marche.

Nous nous arrêtons vers midi dans la grande oasis d'Elleboui ; la palmeraie est étendue, mais mal entretenue; les mauvaises herbes n'ont pas été soigneusement enlevées comme à Faya, les jardins sont moins beaux aussi et contiennent surtout du mil. La dépression se creuse en vallons plantés de palmiers ; les puits, peu profonds, donnent une eau excellente et claire.

Nous découvrons, dans une prairie, une mare où nous abreuvons les animaux directement ; la corvée si longue qui se renouvelle chaque jour où la colonne rencontre un puits est ainsi évitée. Les chameaux en marche doivent boire le plus souvent possible, tous les jours même s'il se peut ; chaque animal consomme chaque fois une cinquantaine de litres d'eau, c'est donc vingt mille

litres à tirer tant pour le troupeau des auxiliaires que pour le nôtre. L'abreuvoir dure ainsi plusieurs heures et tous, tirailleurs comme chameliers, doivent s'y employer.

A l'appel des captifs délivrés à Ouéta, nous constatons que le nombre de nos protégés s'est considérablement accru. De nombreux esclaves du Borkou, originaires des bords du Chari, ont profité de notre départ de nuit à Faya pour se joindre à la colonne. Nous les interrogeons ; ils désirent rentrer dans leur pays. Ils sont malheureux ici, plus, disent-ils, qu'on ne peut l'être dans aucune autre région : beaucoup de travail, peu de nourriture et surtout pas de tombe pour les pauvres gens qui meurent à la tâche ! Cet outrage de leurs maîtres musulmans paraît les affecter beaucoup ; toutes les tribus noires, en effet, rendent hommage à leurs morts et l'ensevelissement est une cérémonie dont les rites immuables sont toujours fidèlement observés. Il paraît qu'à l'annonce de notre arrivée les captifs ont été emmenés dans les montagnes du Nord, sans quoi, tous, sans exception, seraient venus nous demander de les rapatrier.

Un incident amusant se produit ; comme nous demandons à l'un de ces hommes comment il est venu dans le pays, il déclare avoir pris la route directe du Kanem au Borkou à l'époque où Sidi-Barrani occupait Bir-Alali, avant l'arrivée des Français. Désignant un Ouled Sliman il ajoute : « Voici celui qui m'a amené et vendu à Aïn-Galakka ! » L'ancien pirate, devenu gendarme, se met à rire tranquillement et reconnaît le fait. — « A ce moment-là, ajoute-t-il, ce n'était pas défendu. »

Nous reprenons la marche dans la soirée et campons à proximité d'une deuxième palmeraie infestée de moustiques.

IX

SIÈGE ET PRISE D'AÏN-GALAKKA

20 *avril*. — A quatre heures du matin, nous sommes en route; vers sept heures apparaît à l'horizon une dépression verdoyante au fond de laquelle sont assises les constructions de pierre blanche de la zaouyia. C'est une véritable ville qui se révèle à nos yeux étonnés. L'heure a sonné de faire connaissance avec les fameux Senoussistes. Leur bravoure va-t-elle répondre à sa réputation et aurons-nous vraiment devant nous des adversaires dignes de nos vaillants Sénégalais ? Facile est la tâche du chef quand il peut compter sur la valeur des siens !

La colonne est arrêtée; avec nos jumelles, nous observons la position dont nous sommes à quinze cents mètres. Devant nous, le terrain entièrement plat est découvert jusqu'à la dépression. A notre droite, une ligne de dunes s'allonge vers la zaouyia qu'elle domine au Nord. C'est par cette sorte de défilement favorable, permettant d'avancer de crête en crête, que nous allons attaquer. Tandis que le reste de la colonne va se mettre à l'abri des coups de feu, en réserve derrière une dune, je commence la marche d'approche avec quarante tirailleurs.

Sidi-Barrani a deviné notre mouvement et se porte bravement à notre rencontre. Nous voyons les longs vêtements blancs de ses soldats profiler des silhouettes claires sur le bleu du ciel; la bannière des Senoussistes flotte au-dessus de leurs rangs. Des balles ricochent dans le sable devant nous et passent en sifflant au-dessus de nos têtes. J'ouvre le feu à mille mètres; à la deuxième salve, un arrêt

se produit dans la marche de l'ennemi qui a gagné au pas de course une ligne de rochers d'où, abrité, il dirige sur nous une violente fusillade.

Il est impossible, sans risquer des pertes sensibles, de continuer l'attaque de front. Je laisse sur place un rideau de vingt tirailleurs sous le commandement du sergent sénégalais Aliou Sy; sa mission sera de contenir l'ennemi. Avec les vingt autres, j'avance rapidement sur la droite par les dunes pour prendre la position à revers. Menacés d'être coupés, les Senoussistes marchent sur nous et au moment où, après avoir franchi rapidement un espace découvert, nous atteignons la crête d'une montagne de sable, ils nous accueillent par un feu bien nourri. Nous ripostons aussitôt et j'ordonne l'assaut.

Sur la hauteur occupée par l'ennemi a lieu un combat acharné. Sidi-Barrani et son compagnon, Sidi-Chérif, tombent après avoir tué les deux tirailleurs qui les chargeaient. Le fusil Lebel de Barrani, le fusil Gras de son compagnon, la bannière de soie à bandes blanches, vertes, jaunes et violettes, restent entre nos mains. Serrés de près, les « Khouans » se replient lentement, utilisant, pour tirer, chaque touffe d'herbe, chaque crête, chaque trou; ils arrivent ainsi dans une prairie traversée de canaux où ils s'embusquent.

A ce moment, la section Aliou Sy, qui a progressé, bat le terrain de ses projectiles et je dois faire reculer mes Sénégalais, pour les abriter de son feu; puis, montant sur une dune élevée, je fais signe aux hommes qui mènent l'attaque de front de se joindre à nous. Le mouvement est lent, car les tirailleurs ont été renforcés par nos cent cinquante Arabes et Tédas qui s'étendent loin dans le Sud; l'ennemi profite de notre arrêt pour se replier derrière les murs de la zaouyia, où il s'enferme, continuant le tir par les créneaux.

Il est neuf heures du matin, les dispositions sont prises pour le siège. Trois monticules dominent la position

à cent mètres : je place derrière celui du centre une section, les hommes du sergent Aliou Sy s'établissent sur celui de gauche et le sergent Ehrahrt, arrivé avec une section de renfort, occupe celui de droite. Les tirailleurs reçoivent l'ordre de s'abriter derrière la crête couronnée d'herbes hautes où les balles passent, produisant un bruit curieux de cinglement ; malgré cette précaution, un homme est atteint à la tête dans la section du centre, un autre dans la section de gauche. Il faut calmer la bouillante ardeur des tirailleurs dont quelques-uns s'obstinent à ne pas vouloir utiliser l'abri qu'offre le terrain. Braves gens !

Le canon, amené par le capitaine Bordeaux, est installé sur un mamelon et ouvre, à deux cents mètres, le feu sur la zaouyia ; mais le calibre de trente-sept millimètres convient peu pour un obstacle aussi résistant et les projectiles éclatent contre les murs sans les endommager. Le tir d'artillerie est continué cependant pour l'effet moral.

Les spahis de Godard qui avaient, au début de l'action, exécuté un mouvement enveloppant pour prendre les Senoussistes à revers, sont arrivés en retard à cause des difficultés du terrain, coupé de canaux. Ils ont pris position à notre droite derrière une palissade. Là, ils sont si exposés que j'envoie l'ordre à la cavalerie de se replier à l'abri des dunes occupées par l'infanterie.

Le sergent Ehrahrt, atteint d'une balle qui lui a brisé la main et la cuisse, attend derrière sa dune un brancard demandé au convoi. Pendant ce temps, Godard reconnaît un chemin par lequel on pourra faire passer le blessé à l'abri du feu de l'ennemi. Problème difficile ! A quatre heures du soir, le transport d'Ehrahrt est accueilli par un redoublement d'intensité du feu ennemi, auquel nous répondons par un tir bien nourri. Malgré cela, les porteurs de la civière qui doivent franchir, entre les monticules occupés, des espaces découverts

ont deux des leurs blessés ; les hommes amenés par précaution en surnombre les remplacent et réussissent à disparaître dans les dunes.

Quelle journée ! Le soleil est ardent et le sable brûlant ; des auxiliaires de bonne volonté ravitaillent en eau la ligne des tireurs ; les bidons sont remplis dans les canaux où s'abritaient les Senoussistes en se repliant. Depuis le matin, la fusillade n'a pas cessé. Des coups de feu ajustés sont envoyés de part et d'autre. On échange aussi des injures ; nos sections ne sont guère éloignées de plus d'une centaine de mètres de la zaouyia. Le soldat senoussiste Moursal Towil, qui, après la prise de la zaouyia de Faya l'année dernière par le sergent Ehrahrt, avait envoyé au sergent sénégalais Aliou Sy un cartel en langue arabe, est pris à partie par les tirailleurs : « Tu n'es qu'une femme, tu te caches derrière des murs. Sors donc de ton trou pour faire la guerre, ose donc venir à l'extérieur pour nous enchaîner et nous emmener en captivité comme tu nous l'as écrit. » — « Vous êtes tous des fils de chiens de Français ! » répond invariablement Moursal Towil sans se montrer.

Placée à la porte de la zaouyia, la section de droite, où le sergent Berthier a remplacé le sergent Ehrahrt, est très exposée. Quelques hommes font preuve d'une bravoure insouciante et forcent l'admiration de leurs camarades. Le spahi Boubou Soumaré, un grand Don Quichotte maigre, se tient debout sur la crête et ne veut pas en descendre, il prodigue aux Senoussistes des insultes qu'il mêle de temps en temps de coups de fusil ; malgré les ordres qui lui ont été donnés, il n'a jamais consenti à revenir en arrière et continue à parader héroïquement sous la pluie de balles que lui valent ses injures.

— Tirez autant que vous voudrez, fils de chiens ! vous ne m'atteindrez jamais.

Pour éviter de grosses pertes, nous ne donnerons l'as-

saut que demain matin, lorsque l'ennemi sera épuisé au physique et au moral, par une journée et une nuit de combat. Jusqu'ici, nous n'avons pas encore perdu beaucoup de monde; le tir des Senoussistes est heureusement dirigé trop haut; les balles passent pardessus nos têtes; cependant, plusieurs fusils ont été cassés. Mes meilleurs tireurs, embusqués, attendent, pour envoyer leur coup de fusil, l'apparition des Senoussistes qui se découvrent pour tirer. Un caporal est vivement félicité par ses camarades; c'est un tireur remarquable, il vient de réussir à atteindre un Senoussiste que les tirailleurs nommaient le « diable », parce que, visé cent fois, il n'avait pas été touché. Berthier, très adroit lui aussi, a atteint à la tête un Touareg blanc qui s'est montré un instant. Ce doit être un personnage considérable car le fortin retentit aussitôt de lamentations : « Allah! Allah! »

Le soleil disparaît enfin, mais le combat continue; une lueur monte dans la nuit des murs de la zaouyia, c'est le forgeron qui fond des balles à notre intention.

Nous n'avons pas déjeuné ce matin; vers huit heures du soir, une corvée apporte la soupe; le capitaine Bordeaux, rentré au convoi, nous fait parvenir, par nos cuisiniers, du café et de la viande froide. Les tirailleurs, qui n'ont rien mangé non plus, se précipitent avidement sur le couscous de blé et de mouton que leur ont préparé les camarades de l'arrière.

La nuit est venue. Le tir continue lentement pour éviter le gaspillage des munitions et énerver les Senoussistes en les empêchant de prendre du repos. Le canon, mal placé, est transporté sur notre droite, face à la porte du fort. Les points d'où on pourrait nous prendre d'enfilade sont occupés par de petits postes; une patrouille est poussée dans une des constructions extérieures à la zaouyia, l'habitation propre de Sidi Barrani, pour observer les mouvements possibles de

l'ennemi pendant la nuit ; la besogne est peu facile, car l'obscurité est complète.

Vers minuit, l'intensité du feu de l'ennemi s'accroît. Un coup de canon à mitraille est tiré dans la porte sans résultat. Un obus percutant éclate heureusement à l'intérieur du fort qu'il éclaire d'une lueur rouge et l'ennemi se tient désormais tranquille, n'envoyant que de rares coups de fusil.

21 *avril.* — A quatre heures du matin, la patrouille poussée dans la case de Sidi Barrani m'amène un jeune garçon d'une dizaine d'années ; c'est un Touareg blanc, le fils d'un des défenseurs de la zaouyia. Il déclare que les femmes sont en fuite et que les hommes ont décidé de mourir à leur poste.

Le feu a cessé depuis une demi-heure ; je crains que l'ennemi ne nous ait tendu une embuscade et ne réserve ses munitions pour la lutte suprême. Avant de donner l'assaut, j'envoie une patrouille de volontaires pour découvrir le point favorable. Les tirailleurs disparaissent dans le brouillard gris du matin ; quelques minutes se passent, nous n'entendons plus rien... Inquiet, je fais sonner « En avant » et nous dévalons, l'arme haute, la pente de nos dunes ; nous contournons les murs du poste, une porte se présente. Nous nous précipitons dans cet au-delà redoutable. Nous voici dans la cour... Elle est vide de défenseurs, mais encombrée de ballots, souillée de mares de sang ; quelques cadavres gisent abandonnés. Aucun coup de fusil n'a salué notre entrée dans le fort. Les Senoussistes ont fui ; le petit Touareg avait menti.

J'envoie prévenir le capitaine Bordeaux ; des sentinelles sont placées sur les toits et j'explore avec Berthier la position. L'ouvrage central est plus important que notre poste de Bir-Alali ; partout des créneaux, dans les magasins, les chambres d'habitation, la mosquée même. Aux meurtrières, des flaques de sang

prouvent que l'ennemi s'est bien battu. Il a d'ailleurs emmené ses blessés et presque tous ses morts. Nous n'en trouvons que neuf sur le lieu du combat. Le magasin contient du blé et des dattes, quelques fusils, des cartouches, un gros ballot de poudre, des outils, rabots, étaux, pinces, pioches, moules à balles et le matériel du forgeron.

Une petite mosquée et un monument dénommé tombeau de Sidi-El-Mahdi sont très bien tenus ; les autres habitations sont dans un état repoussant de malpropreté. A l'extérieur, d'autres constructions importantes, case de Sidi Barrani, case de Sidi Chérif, logement des soldats, donnent à la zaouyia une importance considérable. Tout est bâti en pierres sèches ou en blocs d'argile dure, maçonnés ; comme à Faya, les plafonds sont faits de troncs de dattiers joints, recouverts de nattes et surchargés de pierre. Le magasin central renferme les marchandises les plus diverses : un bidon de pétrole, un ballot de cinquante kilos de poudre, des sacs de blé, des dattes, du sel, une cinquantaine de portes d'armoire dont nous ne pouvons donner l'emploi, des tentes, des ustensiles de cuisine. Nous découvrons aussi toute une bibliothèque arabe, composée surtout, semble-t-il, de corans ; il nous est malheureusement impossible, faute de moyens de transport, d'emporter ces ouvrages ; les bagages les plus précieux ont été déménagés.

La colonne s'installe en carré sur un mamelon aux flancs duquel s'appuie l'ancienne zaouyia construite en briques et qui sert d'habitation pour les soldats noirs. Les auxiliaires relèvent la piste des fuyards. Godard commence la poursuite à sept heures du matin avec dix spahis, dix méharistes et les auxiliaires arabes et tédas. Il ne rentre qu'à six heures du soir, après avoir atteint l'ennemi au puits de Ngour-Digré. Il y avait là une quarantaine d'hommes qui ont bravement combattu de onze heures du matin à trois heures de l'après-

midi et se sont repliés emportant leurs morts. Décidément, ces Senoussistes sont de vaillants soldats. De notre côté, un spahi a été grièvement atteint à la main.

22 *avril.* — Je fais ce matin le levé des environs de la zaouyia. Des dunes qui la dominent au Nord tombent, en cascade, deux ruisseaux qui enserrent les constructions et se perdent à quelques centaines de mètres de là dans des marais. Il y a des sources partout; l'eau est d'une pureté remarquable. Dans le Sud-Est, un autre ruisseau sort d'un massif de dunes isolé et vient se jeter dans un véritable lac bordé de champs de blé, de jardins plantés de tomates, de navets.

D'autres surprises nous sont réservées : je découvre la fameuse tranchée qui, d'après nos renseignements, barrait la route du Kanem au Borkou. C'est un ouvrage de six cents mètres, pour tireur à genou, creusé à mille mètres au sud de la zaouyia. Malheureusement pour les Senoussistes, cette défense est appuyée à l'Est au massif de dunes dont je viens de parler et qui doit être la ligne de retraite de la garnison; par là, on peut gagner les marais, les canaux d'irrigation et éviter ainsi de rentrer au poste en franchissant les mille mètres d'espace découvert. Quoi qu'il en soit, l'assaillant, maître de ce massif, rendrait la tranchée intenable.

La deuxième surprise est celle-ci : voyant que notre arrivée par l'Est rendait inutilisable pour la défense la tranchée établie sur la route du Sud, les Khouans avaient creusé à la hâte, en bordure du ruisseau nord et parallèlement à la route de Faya à Galakka, soixante trous pour tireurs couchés. Ces abris, dissimulés dans les herbes assez hautes, sont garnis de récipients d'eau et de parapets de pierres plates. C'est là qu'on nous attendait. Si nous avions attaqué le fortin de front, nous aurions été reçus à bout portant par le feu de soixante fusils Gras qui nous prenaient en flanc. Notre mouvement tournant par les dunes a fait tomber la

position et obligé les Senoussistes à marcher à notre rencontre ; c'est à ce moment que nous les avons aperçus, bannière en tête, sur les hauteurs.

En continuant ma reconnaissance, je trouve un noir impotent caché dans un canal d'irrigation et, plus loin, une femme âgée, de teint très blanc, qui se dit parente d'Abd-el-Khader-el-Abiad, chef des Touaregs de Ouéta ; la malheureuse meurt littéralement de soif. Je lui fais donner de l'eau et quelque nourriture.

Les renseignements de ces prisonniers confirment ceux donnés par les esclavagistes de Ouéta ; le chef des Senoussistes réside à Koufra et dispose, dans cette oasis, de trois à quatre cents fusils Gras entre les mains d'Arabes Zouyias. Sur la route d'Abêché se trouvent les postes de Ouanyanga et Ouéta ; la garnison de Ouéta est de soixante à cent fusils zouyias, selon le chiffre des hommes d'escorte fournis aux caravanes. Ouanyanga, qui n'est pas plus fortifié que Ouéta, n'a qu'un très petit nombre de soldats, dix environ. Au Borkou même, en plus des soixante fusils de Galakka et des dix fusils de Faya, il y a une faible garnison à Yarda et cinquante fusils à Gouro, poste très bien fortifié.

Ce seraient, au total, sept cents fusils Gras dont disposerait le chef des Senoussistes. S'il faut mentionner les armes entre les mains des Mogharbas de Ouéta et des autochtones du Tibesti et du Borkou, les renforts qui pourraient venir des adeptes de la Tripolitaine et de la Cyrénaïque, il importe aussi de faire remarquer l'énorme étendue de terrain sur laquelle se disséminent ces forces, le temps qu'il faudrait pour les concentrer et les amener au Kanem, par exemple. Il y a quinze cents kilomètres de Koufra au Tchad. Si pareil soulèvement venait à se produire, nous en serions nécessairement prévenus plusieurs mois à l'avance. En effet, la concentration des forces senoussistes devrait se faire, soit au Borkou, soit à Ouéta,

où sont les pâturages à chameau ; la lenteur de cette opération, à proximité relative de nos postes, nous permettrait d'être avertis du mouvement en préparation assez à temps pour que nous ayons pu nous mettre en mesure d'y parer. Je ne vois d'ailleurs pas, pour ma part, la possibilité d'un pareil effort de la Senoussia.

Notre occupation permanente du Borkou, entravant la circulation des caravanes sur la route de Ben-Ghazi au Ouaddaï et au Darfour, de la Méditerranée orientale au Centre africain, déterminera probablement une vive résistance ; il se peut que nos postes soient, au début, attaqués par deux ou trois cents fusils, mais le découragement se mettra certainement chez l'ennemi après quelques affaires sérieuses.

L'installation au Borkou s'impose ; ce pays est le grenier à blé des Senoussistes, la marche qui garde la route des caravanes et permet aux rezzous à destination du Kanem et de l'Aïr de se former en toute sécurité ; l'occuper, c'est donc délivrer nos administrés des menaces d'expéditions senoussistes, supprimer le trafic des esclaves et des armes entre le Centre africain et la Méditerranée, priver les Senoussistes d'un pays riche en grains.

Cette résolution est d'ailleurs dictée par la nécessité d'assurer la sécurité de la route des caravanes que nous voulons établir entre la Tunisie et le Tchad par Djado et Bilma au détriment de la Tripolitaine ; or cette voie est rendue actuellement peu sûre par les incursions des pillards du Tibesti, qui attaquent les caravanes et les dévalisent. Si nous voulons ouvrir la route au commerce tunisien, il faudra donc aussi occuper le Tibesti ; ce sera besogne facile, nous ne trouverons pas là des forces organisées. Mais ce pays touche au sud au Borkou et il semble impossible que les garnisons senoussistes de ce dernier pays consentent à nous accepter comme voisins ; nous devrons, par suite, les chasser du Borkou pour nous maintenir au Tibesti.

En résumé, l'occupation du Tibesti et du Borkou rejetterait les Senoussistes dans le Nord, vers les oasis du désert de Lybie, empêcherait les grands Etats musulmans du Centre africain de se ravitailler en armes à tir rapide, supprimerait la seule route des esclaves qui reste libre en Afrique, assurerait à la Tunisie le débouché des marchés du Tchad, du Bornou, du Sokoto, du Baguirmi, donnerait à l'Aïr et au Kanem une sécurité jusqu'à ce jour inconnue.

Deux cents soldats au Borkou, deux cents au Tibesti, telles sont les forces que nécessiterait, en raison de leur éloignement, la prise de possession par la France de ces pays qui sont dans sa zone d'influence. La grosse question serait le ravitaillement, mais le problème est soluble; car, si le Tibesti, montagneux, est infertile et pauvre, en revanche, le Borkou, riche pays de plaines basses, produit en abondance du blé, des dattes, du sel et renferme des troupeaux de bœufs et de moutons.

Telles sont les réflexions que nous suggéraient les renseignements fournis par mes deux prisonniers. Vers dix heures du matin, mon levé terminé, je rentre au camp; la chaleur lourde, humide du Borkou, est insupportable; ces quelques heures de promenade m'ont extrêmement fatigué.

J'essaie de prendre quelque repos sous ma tente, mais les moustiques, qui ne nous ont pas laissé dormir la nuit dernière, continuent, malgré le soleil, à nous assaillir. Il me tarde de retrouver le vrai désert. Nous partirons demain.

X

RETOUR AU KANEM

23 *avril.* — Nous mettons le feu au poste senoussiste et, vers midi, la colonne reprend la route du Sud;

nous serons de retour à Bir-Alali dans une vingtaine de jours. Voici de nouveau la fameuse tranchée de six cents mètres ; nous la traversons ; en avant d'elle, le terrain, absolument découvert, est plat ; il eût été bien imprudent d'aborder de front cet obstacle ; abrités, les défenseurs nous auraient fait subir de grosses pertes.

A huit heures du soir, le carré est formé.

24 *avril.* — Partis à quatre heures, nous arrivons à neuf heures aux puits de Kirdinga ; ils sont comblés par le sable et nous perdons cinq heures à les creuser, ce qui nous oblige à passer la nuit ici. Le vent soulève des tourbillons de sable ; de l'intérieur de ma tente, que la tourmente semble vouloir arracher de terre, mon carnet d'itinéraire s'envole au loin ; un tirailleur s'élance pour le rattraper et disparaît dans les nuages jaunes et épais qui empêchent de voir à vingt mètres. Il me faut envoyer des auxiliaires Tédas à la recherche du disparu qu'on ramène une heure après ; il s'était égaré sans avoir revu mes papiers.

25 *avril.* — J'ai passé une nuit agitée : fièvre, cauchemars, maux de tête. Ce sont sans doute les moustiques du Borkou qui me valent cela. La tempête continue, le camp présente un spectacle d'une tristesse poignante et semble enseveli sous un véritable linceul ; les tirailleurs sont abrités derrière leur selle, roulés dans leur couverture et recouverts d'une épaisse couche de sable ; sous nos tentes même, nous ne sommes pas épargnés ; la poussière nous entre dans les yeux, la bouche, les oreilles, s'infiltre dans la barbe et les cheveux, se glisse sous les vêtements, sèche la plume dès qu'elle sort de l'encrier et ne respecte même pas l'intérieur de nos malles. Je ne parle pas de la cuisine et des plats qu'on nous sert... le sable crie sous la dent à chaque bouchée.

Heureusement, lorsque nous nous mettons en marche, nous souffrons moins ; le vent vient de l'arrière et nous envoie dans le dos les petits cailloux qu'au voyage d'aller il nous lançait en plein visage.

26 *avril.* — Cette nuit, l'étape a été particulièrement dure pour moi ; la fièvre m'avait affaibli au point que je ne tenais pas en selle sur mon méhari. Au jour, il se produit une amélioration sensible et les heures me paraissent moins longues, malgré l'épouvantable tourmente de sable qui continue toujours. Quel instinct de l'orientation ont nos guides pour ne pas s'égarer ? Ils prétendent se diriger d'après la direction du vent ; et je ne vois vraiment pas quel autre indice pourrait les guider : on n'aperçoit ni le sol, ni le ciel, on marche dans un nuage de poussière.

27 *avril.* — Nous sommes arrivés de bonne heure ce matin au puits de Chicha dans la vallée du Djourab. Après l'eau de source du Borkou, celle-ci nous semble salée et imbuvable alors que nous l'avons trouvée très bonne il y a quinze jours.

Nos blessés vont bien. Le sergent Ehrahrt, transporté à dos de chameau sur un bât auquel est fixé une sorte de lit, supporte courageusement les fatigues de la route ; la moindre secousse lui arrache un cri de douleur ; il a fallu en quelque sorte le ficeler sur son brancard dans des couvertures qui lui interdisent tout mouvement ; aux deux extrémités de l'appareil, deux hommes empêchent les oscillations ou plutôt les rendent moins fortes en tirant sur des poignées de corde. Les blessures d'Ehrhart, quoique graves, n'inspirent pas d'inquiétudes, seul le tirailleur atteint d'une balle au ventre semble en danger ; les autres blessés sont en bonne voie de guérison.

L'infirmier sénégalais déploie, après les fatigues de l'étape, un dévouement et un zèle au-dessus de tout

éloge. Dès l'arrivée, les tentes de toile blanche prises à Ouéta et Galakka sont dressées et servent d'ambulance, les plaies sont lavées, les pansements refaits.

28 *avril.* — Fatigués de boire de l'eau salée, nous avons fait creuser en plusieurs endroits; l'un de ces puits nous a donné une eau à peu près potable; heureux de cette aubaine, nous décidons de nous reposer ici et de ne repartir que ce soir pour Nolé, à douze heures de marche dans le Sud.

Un ballot de soixante kilos de poudre de chasse anglaise, pris à Galakka, est partagé entre les auxiliaires qui se sont distingués par leur bravoure; nous en trouvons quinze sur deux cents; presque tous sont des Tédas ou des captifs de races diverses employés comme chameliers et palefreniers. Quant aux Ouled Sliman, faussement réputés par leur courage, ce ne sont que des pillards habitués à opérer par surprise contre des gens armés de sagaies.

Cette opinion paraissait partagée des Arabes du Nord. Je me souviens, en effet, qu'une des femmes senoussistes faite prisonnière à Ouéta, et remise en liberté quelques jours plus tard au Borkou, m'avait dit un matin en cours de route :

— Que vas-tu faire de moi?

— Tu seras libre à ton arrivée à Galakka.

— Je n'en crois rien. En tout cas, si tu m'envoies au Kanem, je te demande en grâce de ne pas me donner comme captive aux Ouled Sliman.

— Et pourquoi? demandais-je curieusement.

— Mon mari évitait de se salir les pieds aux traces laissées par eux dans le sable, répliqua-t-elle méprisante.

Et c'était une esclave du plus beau noir, épousée par son ancien maître, qui parlait ainsi de nos valeureux auxiliaires de race blanche!

29 *avril.* — Marche de nuit coupée par trois heures

de repos seulement. A neuf heures du matin nous arrivons au puits de Nolé près de Foukka ; l'eau est moins salée que celle de Chicha, mais moins claire aussi. C'est ici qu'en 1905 le capitaine Mangin réussit, dans une expédition dirigée contre les Tédas, nos ennemis alors, à leur enlever deux mille chameaux dont la moitié disparut d'ailleurs en cours de route, volée par les Ouled Sliman à la faveur d'une tourmente de sable qui obscurcissait l'horizon et nivelait les pistes.

Aussi les Tédas, aujourd'hui nos alliés contre leurs anciens suzerains les Senoussistes, considèrent-ils avec émotion le champ de bataille qui vit leur ruine. Ils sont douloureusement affectés de retrouver à l'arrière d'une dune le corps de trois des leurs, tombés alors et ensevelis à l'avant : c'est une démonstration macabre de la marche des dunes. Mamadi Kougou soupire attristé.

30 *avril.* — Nouvelle marche de nuit, sous le clair de lune ; l'air est tiède ; le ciel constellé d'étoiles resplendit ; bercés par le pas souple des méharis auxquels ce sol uni de sable convient merveilleusement, nous songeons aux joies du retour. Chaque jour, chaque heure nous rapproche du Kanem, et il est vraiment temps pour nous de rentrer.

Depuis le départ, en effet, nous avons perdu cent animaux morts d'épuisement et ceux qui nous restent sont amaigris et fatigués au point que seuls les hommes malades et blessés sont autorisés à monter ; tout le reste fait à pied la plus forte partie de l'étape, ce qui nous oblige à marcher de nuit pour éviter le soleil. Mais, du moins, la route est connue et nous sommes assurés d'avoir désormais des pâturages chaque jour.

1er *mai.* — Nous repartons dans l'après-midi et arrêtons à la nuit dans une dépression herbeuse. Malgré les affirmations des Tédas, insistant sur l'inu-

tilité de nos recherches, nous faisons creuser des puits et découvrons à deux mètres de profondeur une eau à peu près potable. Ce fait est à noter, car ces limiers du désert se trompent rarement ; pour une fois, leur flair est en défaut !

2 *mai.* — Nous nous sommes mis en route à une heure du matin. Les guides s'égarent dans des dunes difficiles ; nos méharis ont peine à en descendre les flancs. Le chameau aime un sol plat ; il est toujours gêné dans les pentes raides, qu'il s'agisse de les monter ou de les descendre ; s'il se présente brusquement une sorte de marche surélevée seulement de vingt centimètres au-dessus du sol environnant, l'animal est alors plus embarrassé encore.

Au jour, nous reconnaissons les siwaks d'Amzao, dans la vallée du Toro, et nous nous arrêtons au puits de Fatmé ; l'eau en est détestable, mais nous n'avons pas le choix cette fois et il faut nous en contenter.

Quelle cure d'eaux salines ! Depuis six jours ni les hommes, ni les animaux n'ont eu de trêve. Le Bodelé est décidément le Chatel-Guyon du Sahara !

3 *mai.* — Ehrahrt va mieux ; le projectile, une balle de fusil Gras toute neuve, a pu être extraite, ce qui facilite le nettoyage de la plaie.

Hier, dans la nuit, j'ai cru entendre siffler un serpent sous ma tente ; les tirailleurs, appelés pour faire des recherches, n'ont rien trouvé ; mais, par contre, de leurs brandons enflammés, ils ont incendié mon dernier pantalon ; grâce à Godard, mieux approvisionné, je ne serai pas condamné à aller aussi peu vêtu que certains de nos Sénégalais, dont les vêtements sont en lambeaux.

Nous partons ce soir pour la grosse étape de cent trente kilomètres sans eau, qui sépare le Toro de

l'Egueï; il nous a fallu trente heures de marche pour les franchir à l'aller.

4 *mai.* — La colonne a parcouru cette nuit quarante-six kilomètres. L'eau que nous avons emportée ne désaltère pas; elle est si salée que les enveloppes de nos bidons et le poil des outres sont recouverts d'efflorescences blanches.

5 *mai.* — Depuis le Toro, nous n'avons perdu aucun chameau; les auxiliaires disent que ce miracle tient aux vertus des eaux de Fatmé. Souhaitons que leur effet continue à se faire sentir.

Nous serons demain à Hacha, dans la vallée de l'Egueï; c'est presque le Kanem et la joie se peint sur tous les visages. Deux mois de marche de jour et de nuit, de privation d'eau et de sommeil, de veilles, de combats, de soleil ardent, de tourmentes de sable, de mauvaise nourriture!

6 *mai.* — Nous n'arrivons à l'Egueï qu'à neuf heures du matin. Il était temps, car notre provision d'eau était épuisée.

Les captives entourent le puits en construction, impatientes de pouvoir se désaltérer; une petite fille pleure à grosses larmes; d'autres restent accroupies, hébétées. Quand l'eau apparaît, c'est du délire; toutes se jettent brutalement sur les paniers à abreuvoir qu'on ne cesse de remplir et, à genoux dans le sable, boivent comme des bêtes à pleine bouche; les petites tapent de leurs poings menus sur les grandes pour essayer de se faire place; les têtes sont si serrées qu'il faut verser l'eau sur les crânes, d'où elle ruisselle jusqu'au bassin de paille tressée.

Les deux bœufs du Borkou qui nous restent ont bu chacun soixante litres d'eau; leur ration d'hier et d'avant-hier était de quinze!

D'après les Arabes le nom du puits, Hacha, signifierait « enfin! ». La dénomination est vraiment bien choisie. L'eau est un peu salée, mais après celle du Toro, elle nous paraît très agréable ; le site est charmant... pour le désert ; la dépression est située au creux d'une dune, trois acacias très verts et deux palmiers lui donnent un aspect riant... Nous prendrons deux jours de repos dans ce paradis.

7 *mai.* — Pour employer les loisirs de ce séjour, je fais ce matin une courte promenade à cheval ; mon pauvre Boulti est maigre, fatigué ; les privations, le sol trop mou, dix-huit cents kilomètres de route en moins de deux mois lui ont enlevé la force, mais non le courage, car il essaie encore de porter beau et de hennir joyeusement, comme autrefois au sortir de l'écurie.

Les pâturages sont loin de valoir ceux du Toro, le had est sec, peu abondant. Je reviens vite au camp. Les Arabes ayant manifesté le désir de rentrer sans nous, directement au Kanem, sont invités à présenter les munitions qui leur restent ; ils en montrent si peu qu'une perquisition est nécessaire ; nous découvrons sous les bâts cinq cents cartouches enfouies dans le sable. Décidément ces Ouled Sliman sont de fieffés coquins ; nous pourrions leur pardonner ce défaut, s'il était compensé chez eux par une bravoure égale à celle de leurs frères du Nord, les Zouyias et Medjabérés ; mais, au cours de cette expédition, ils ont fait preuve d'une seule qualité guerrière... la prudence, qualité très relative à certains jours.

8 *mai.* — Les Arabes prennent, dès le matin, la route du Sud. Nous ne partons qu'à trois heures de l'après-midi ; l'étape est pénible ; jusqu'au coucher du soleil, il fait une chaleur orageuse et déprimante. La marche est arrêtée à dix heures du soir.

9 *mai.* — Départ à deux heures du matin. Nous circulons entre les acacias nains, c'est la fin du désert ; au lever du jour, nous avons la joie de voir devant nous s'étaler à l'infini la plaine toute verte d'épineux ; des antilopes blanches errent sous ces taillis qui prennent, à nos yeux habitués à l'immensité nue des sables du Nord, l'aspect d'une véritable forêt.

A midi, pendant la halte, je recueille sur les arbustes une provision d'excellente gomme ; Godard, moins pacifique, abat une gazelle et une biche de belle taille ; nous serons moins à plaindre que nos pauvres chevaux, ils n'ont pas mangé hier, et ne recevront pas non plus aujourd'hui de fourrage ; la route est en effet dépourvue d'herbe, rien que du sable sous les arbres. Pour les chameaux, heureusement, le maigre feuillage des acacias dont se nourrissent les antilopes suffira.

Au moment de la distribution des vivres, on s'aperçoit qu'un noir a disparu de la colonne ; sans nul doute, il a profité de la nuit pour s'éloigner. Cela devait fatalement arriver ; nous avons eu en effet une véritable épidémie de suicides ; quelques jours après le départ du Borkou, de vieux captifs, qui s'étaient joints à nous, ont tenté de se laisser mourir de faim plutôt que de continuer la route dont ils supportaient difficilement les fatigues.

A chaque départ de nuit, il fallait que l'arrière-garde visitât avec des lumières le fond des puits où ces désespérés se cachaient ; pendant la marche, la surveillance devait être constante, des hommes quittaient la colonne, et se couchaient dans le sable. Pour ces noirs, habitués à absorber de grandes quantités d'eau, le rationnement nécessaire de ce liquide était une privation intolérable et pourtant on leur en donnait trois litres par jour.

C'est miracle que nous n'ayons perdu qu'un homme dans ces conditions. Ce malheureux est condamné à

mourir de soif. Nous manquons d'eau nous-mêmes, nous ne pouvons donc faire demi-tour pour le rechercher; nous avons parcouru d'ailleurs aujourd'hui quarante kilomètres environ, comment le retrouver sur ce long trajet? Pourtant, nous essayons; contre promesse de récompense, des Tédas se dévouent, repartent en arrière pour faire des recherches et rentrent dans la nuit sans avoir revu l'homme.

10 *mai.* — Le pays se relève en mamelons herbeux, c'est le plateau du Manga. Nous voici au puits de Boufoumine où le sergent Ricard, du poste de Bir-Alali, prévenu de notre retour par un courrier Téda envoyé du Borkou, nous a fait parvenir un convoi de ravitaillement : œufs, légumes frais, vin, poulets, toutes choses dont nous sommes privés depuis deux mois. Pour comble de fortune, le tirailleur chef d'escorte nous apporte des lettres de France; elles sont du mois de janvier, mais le plaisir est grand quand même.

12 *mai.* — Nous rencontrons le lieutenant Gauckler venu aimablement à notre rencontre. A notre arrivée au puits de Zigueï, on signale la présence du docteur Ruelle, accouru en raid de Fort-Lamy qu'il a quitté le 7, au reçu de notre courrier du Borkou annonçant la blessure du sergent Ehrahrt. Il a fait à cheval en cinq jours les treize étapes normales, soit trois cent trente kilomètres; le caporal infirmier sénégalais qui l'accompagnait est tombé en cours de route frappé d'insolation.

C'est un honneur pour le corps médical de posséder des hommes aussi dévoués. Nous pourrions citer d'autres noms; par exemple, le docteur Couvy fait cent quarante kilomètres en vingt-quatre heures pour sauver un sergent atteint de fièvre bilieuse hématurique. Les colonies sont souvent l'école du dévouement professionnel.

13 *mai.* — Le capitaine Bordeaux et le lieutenant Gauckler ont pris la route directe de Mao ; le docteur, Godard et moi, nous nous dirigeons avec les blessés sur Bir-Alali. Vers dix heures, nous atteignons Zimmezé. Les chefs Dogordas et Kanembous nous félicitent des résultats politiques de l'expédition.

La prise de Galakka, la mort de Barrani, la capture des caravanes à Ouéta sont des faits dont on parlera longtemps ici. Les habitants considèrent avec étonnement les captives délivrées, les ballots de fusils de prise, les tentes, les chameaux du Nord, velus et de si petite taille qu'ils semblent des chamelons à côté de la race élégante et forte du Kanem.

XI

SÉJOUR A BIR-ALALI

14 *mai.* — Bir-Alali ! Les femmes des Sénégalais cherchent des yeux leurs maris et demandent anxieusement le nom des morts et des blessés. Alors des hurlements, des lamentations retentissent et la colonne se disloque au milieu de la tristesse générale. Le pauvre Ehrahrt passe dans son brancard la porte du poste qu'il franchissait, il y a deux mois, au trot de son rapide méhari.

Et pourtant, quelle belle page ! Cette poignée de cent Sénégalais faisant dans le désert dix-huit cents kilomètres en deux mois, livrant trois combats en rase campagne, assiégeant une place senoussiste et l'emportant après vingt heures de lutte, acceptant sans murmure des fatigues inouïes, des privations d'eau et de sommeil, et le retour à pied pour épargner les animaux fatigués !

Quel hommage un chef ne doit-il pas rendre à de

pareilles troupes si endurantes et si confiantes? Et nos sous-officiers! Qui dira le courage du sergent Ehrahrt blessé, supportant stoïquement le transport du Borkou au Kanem; l'abnégation et le dévouement du sergent Berthier assumant seul la mise en route du convoi, la police des captifs réfugiés dans nos rangs, l'obligation de charger les blessés, la formation du carré, les distributions, la constitution des approvisionnements en eau et leur surveillance? Avec de tels exemples, peut-on s'étonner de la valeur des Sénégalais?

15 *mai*. — Il a fallu se perdre dans les détails d'administration, de comptabilité de vivres, de munitions, mettre en route les détachements à destination du Sud, les captives, les blessés; tout cela par quarante degrés centigrades à l'ombre. A cinq heures, je dis adieu à Godard, au docteur, au sergent Berthier, qui partent avec Ehrahrt dirigé sur l'infirmerie de Fort-Lamy, et je rentre dans ma case complètement épuisé.

16 *mai*. — Je me réveille ce matin tout étonné de n'avoir pas à repartir. L'inaction me pèse, je fais le tour du poste et descends visiter le jardin au fond de l'ouadi. Mais je n'arrive à m'intéresser à rien; je subis la crise bien connue de dépression, de découragement qui accompagne, après chaque voyage, le retour à la monotonie de l'existence normale. Le soleil est ardent; je reviens bientôt dans le poste, où commence le défilé des chefs; leurs félicitations ne sont malheureusement que le prélude à de nombreuses réclamations : ce sera au moins une diversion...

17 *mai*. — Les nuits sont fraîches et procurent un sommeil réparateur; aussi l'abattement moral d'hier, qui tenait à des causes physiques, a-t-il aujourd'hui disparu, et je me mets courageusement à l'œuvre,

décidé à profiter de ces bonnes dispositions pour aborder la paperasse en retard.

Mais voici nos auxiliaires, Arabes et Tédas, qui viennent déposer les armes confiées pour l'expédition ; il faut visiter tout en détail, constater, pour les réprimer, les habituels larcins. Des vis, des baguettes ont disparu qui sont allées réparer les vieilles armes cachées dans les campements ; des cartouches ont été vidées et leur poudre remplacée par du sable ou bien échangées contre de mauvaises munitions de fabrication tripolitaine. Il faut menacer et même punir ; puis tout s'arrange.

Vers dix heures du matin, la première pluie de l'année est tombée fine et jolie ; sous le soleil, chaque gouttelette jetait des feux comme un diamant, et venait se perdre dans le sable. J'ai pensé mélancoliquement que c'était là l'image du rôle brillant que nous venions de jouer pendant deux mois et dont l'éclat s'était si vite éteint au sein des obscures besognes journalières ; mais, de même que l'humble goutte d'eau ne se perd jamais qu'en apparence et va fertiliser quelque peu un coin ignoré du sol, sans doute notre action contribuera à faire germer les semences au jardin de la grande œuvre africaine française.

26 *mai*. — Après quelques jours de pluie, la température est devenue presque agréable ; le thermomètre ne dépasse guère trente-sept degrés centigrades. C'est un Kanem nouveau qui apparaît à mes yeux ; les dunes se couvrent d'herbe tendre, les arbres de feuilles vertes ; dans les oasis, lavées par l'ondée, les palmes des dattiers brillent d'un vert frais, au-dessus des dattes rouges et mûrissantes. Le pays, qui depuis mon arrivée, en août, n'était qu'un désert, pauvre, nu, jaune de sable et d'herbes brûlées par le soleil, a des aspects de campagne fertile ; le ciel a perdu sa teinte grise et pris un bleu éclatant. Une réconfortante et

chaude odeur de sable mouillé monte du sol; on sent que la nature s'éveille.

XII

UNE CURE DANS L'EGUEÏ

27 *mai.* — Bonne journée! Mon remplaçant, le sous-lieutenant Ferrandi, est arrivé ce matin; il sort de l'école et s'enthousiasme, à juste titre, de débuter par un commandement aussi intéressant. Nous passerons un mois ensemble et je prendrai la route de France.

5 *juin.* — Nous partons pour la vallée de l'Egueï. Cette sortie, dont le but est de familiariser mon successeur avec le maniement des colonnes méharistes, la façon de marcher, de se garder, de pâturer, d'abreuver les troupeaux, servira en outre à faire faire aux animaux, qui n'ont pas pris part au dernier rezzou, la fameuse cure de had et d'eaux salines, nécessaire une fois par an, d'après l'avis des nomades.

La nuit est très noire; le convoi, formé d'animaux fatigués, reste en arrière et s'égare à dix kilomètres à peine du poste, dans les dunes. Il faut s'arrêter, tirer des coups de fusil comme signal; deux heures après, tout le monde est concentré au campement.

Cet incident est bien propre à initier le nouveau commandant des méharistes aux difficultés de ses fonctions. Dans ce désert où il n'existe ni route, ni piste, où l'on ne dispose souvent que d'un guide, il importe avant tout que la colonne reste groupée et que personne ne demeure en arrière.

7 *juin.* — Les animaux sont si fatigués qu'il faut reprendre les marches de nuit pour éviter la grosse

chaleur du jour; nous partons à une heure du matin et suivons la route de notre dernière expédition; à neuf heures, nous nous installons à Zigueï où le docteur Ruelle vint à notre rencontre.

Cette promenade, qui n'a d'autre intérêt que celui de procurer à nos méharis un pâturage spécial, est pénible. Je songe avec regret combien les heures passaient vite, lorsque nous faisions cette même route pour aller sonder les mystères du Senoussisme dans l'Ennedi et au Borkou. Avoir un but! Tout est là dans la vie.

8 *juin*. — Voici de nouveau le puits de Boufoumine; les pluies récentes ne l'ont pas encore comblé, mais des éboulements sont prêts à se produire; de grandes crevasses fendent le sol. Au retour, il nous faudra prévoir l'effondrement et apporter une provision d'eau.

Nous relevons la trace d'un rezzou de vingt-deux Tédas du Borkou, qui sont allés enlever ces jours-ci cent cinquante chameaux aux Miaïssas du Kanem. Il peut sembler étonnant qu'au lendemain même de notre action énergique à Ouéta et Galakka, les indigènes de ces pays viennent tenter de nouveaux pillages. C'est pourtant logique et conforme à la tactique du désert; nos ennemis savent en effet parfaitement que nos animaux, fatigués par le formidable effort de l'expédition dernière, sont pour quelques mois hors d'état d'être utilisés dans une poursuite.

Ceux que nous poussons aujourd'hui vers l'Egueï, marchent presque tous sans charge et n'iraient, malgré cela, pas très loin. Toutes les unités méharistes, pour être prêtes à tout instant à porter un coup dans le désert, devraient avoir un effectif double d'animaux. C'est le principe admis en Algérie où chaque goumier arabe, en signant son contrat, s'engage à fournir deux excellents méharis. Mais en Afrique occidentale et centrale où les crédits budgétaires sont moins im-

portants, ce système qui impose des soldes élevées n'a pu être adopté ; on a recours parfois à la location, mais ce dernier procédé a l'inconvénient de ne pas permettre un départ rapide.

9 *juin.* — Il pleut rarement dans ce pays ; c'est ainsi qu'hier soir un gros nuage amoncela au Sud des nuages noirs menaçants ; les Tédas, en gens avertis, annoncèrent un orage sec. Leur prédiction se réalise aujourd'hui. Une épouvantable tempête de sable emplit nos verres, culbute nos assiettes d'aluminium qui volent au loin comme des feuilles mortes ; la lanterne à huile d'arachides s'éteint et, lorsque nous voulons la rallumer, le sable a déjà recouvert la mèche. Il faut se contenter de chercher à tâtons abri sous nos couvertures.

Ce matin une petite pluie fine donne tort aux Tédas quant à la seconde partie de leur conjecture. Nous partons à deux heures de l'après-midi ; la brise, d'abord tiède et agréable, ne tarde pas à se transformer en un vent violent qui souffle du Nord, soulevant des tourbillons de sable. L'horizon s'obscurcit d'une teinte fauve envahissant la base des nuages noirs ; la tourmente fait rage, gonfle nos vêtements ; nous avançons péniblement parmi les poussières.

10 *juin.* — La nuit qui suivit cette tempête fut merveilleusement étoilée, mais si fraîche que l'humidité est venue ce matin nous réveiller grelottants sous nos couvertures. A l'aube, les collines de l'Egueï apparaissent. Nous arrêtons sur une hauteur ; vers le Sud court une vallée, prairie de had vert et de buissons noirs de siwaks ; au Nord, la pente douce des dunes qui noient l'ocre clair de leurs sables au bleu lavé du ciel, descend vers quelques touffes d'un vert rougeâtre... Ce sont les puits de Ourrou. Il suffit de creuser le sable de cinquante centimètres pour

trouver une eau claire, mais légèrement saline. Nous nous reposerons ici quelques jours.

11 *juin.* — Si les nuits sont délicieuses, les journées sont atrocement chaudes ; le sol, les caisses, la toile des tentes, les couvertures, les nattes, tout est brûlant. Pour un Européen, cette vie sur les dunes est vraiment pénible ; les Sénégalais eux-mêmes paraissent peu l'apprécier ; les nomades l'acceptent par atavisme et savent se donner un confort relatif ; non seulement ils vivent en famille, entourés de tous leurs biens, de sorte que rien ne les attire ailleurs, mais ils ont de plus le soin de se réunir en de fortes agglomérations pour jouir des avantages et des distractions qu'elles procurent.

Qui sait si les instincts de pillage du nomade ne sont pas en réalité créés et développés par l'ennui d'une vie monotone et triste ? L'habitant du désert, l'œil constamment fixé sur l'horizon illimité des sables, doit subir plus que tout autre l'attraction des courses lointaines, des mirages, qui ont tant de charme pour les civilisés que nous sommes.

12 *juin.* — Nous avons commencé ce matin le dressage de trois jeunes chamelons. La séance ne s'est pas passée sans incident ; un des animaux a refusé obstinément de se lever, un autre a précipité son cavalier à terre non sans lui envoyer entre temps un maître coup de pied, le troisième s'est emballé et le tirailleur n'a pu l'arrêter qu'à quelques kilomètres du camp dans les dunes.

Au retour, l'homme nous annonce qu'il a aperçu derrière une crête des gens qui se cachaient. Voici au moins qui va faire une diversion. Je forme un petit détachement et pars aussitôt avec Ferrandi. Mais, à l'emplacement désigné, nous ne trouvons rien, pas même une trace. Notre méhariste, dans l'émotion

d'un galop effréné, a eu une simple hallucination; nous rentrons déçus et mécontents sous nos tentes où nous attendent de longues heures d'ennui que nous essayons de tromper par la lecture.

13 *juin.* — Nous partons en promenade aux puits de Chouïa où sont des efflorescences d'un natron réputé qu'il est d'usage de donner à manger aux méharis après chaque pluie. Le sol en est tout blanc et craque sous les pas; les Tédas qui nous ont servi de guides font une grosse provision de ces lamelles de carbonate de potasse.

Cette partie de l'Egueï n'est pas très désertique; de nombreux buissons de siwaks, quelques mélèzes, des acacias et des champs de had verdoyant tapissent les fonds. A dix heures, nous sommes de retour au camp.

14 *juin.* — C'est le jour fixé pour le départ. A deux heures, les chameaux rentrent du pâturage; on plie les tentes; les bagages sont chargés, le convoi s'ébranle lentement dans la direction du Sud. Je quitte définitivement le désert pour Bir-Alali et la France.

15 *juin.* — Les eaux salines nous ont beaucoup affaibli et nous avons tous hâte de rentrer. Aussi est-ce avec une grosse joie que nous apercevons, le soir, dans le Sud à l'horizon, la ligne bleue des collines du Kanem.

16 *juin.* — A Boufoumine, où nous arrivons au lever du soleil, les puits ne se sont pas encore effondrés. Nous relevons les traces d'un chameau et d'un homme à pied se dirigeant vers le Nord. Voleur ou courrier? Deux tirailleurs envoyés à la chasse ouvrent sur une bande d'antilopes une fusillade telle que, croyant à

l'arrivée d'un rezzou, nous prenons inutilement les armes.

A une heure de l'après-midi, nous nous remettons en route par une chaleur torride. Le temps est orageux ; sur les dunes arides, le soleil projette en taches noires les nuages précurseurs de la tempête ; nous haletons dans l'atmosphère oppressante ; des tourbillons enlèvent le sable en grandes colonnes grises, verticales, qui s'élèvent dans l'air à des hauteurs vertigineuses, puis s'étalent en nuages opaques ; on dirait que les dunes en feu laissent échapper des fumées.

SIXIÈME PARTIE

VERS LA FRANCE, PAR LE CHARI, L'OUBANGUI ET LE CONGO

I

DU KANEM A FORT-LAMY PAR VOIE DE TERRE

20 *juin.* — Je quitte Bir-Alali pour la France. Ma joie n'a d'égale que mon émotion; je ne reverrai plus mes Sénégalais, si braves, si sûrs, ces fidèles compagnons de route et de combat, de fatigue et de gloire, qui partageaient nos enthousiasmes et nos joies, comme nos déconvenues et nos découragements. Tous m'accompagnent jusqu'à une grande dune où nous nous séparons; longtemps encore, en me retournant, je les vois agiter leurs chéchias en signe d'adieu.

21 *juin.* — Nous traversons les dernières oasis. Mon cheval gravit allégrement la pente de la dernière dune : me voici à Mao.

Le capitaine Bordeaux m'apprend que je viens de manquer le vapeur *Léon-Blot* parti de Bol pour Fort-Lamy ce matin. Adieu donc le lac Tchad ! Ce contretemps m'oblige à faire par la voie de terre le trajet du Kanem à la capitale.

22 *juin.* — Je fais mes adieux au capitaine Bor-

deaux qui, d'ailleurs, me rejoindra bientôt en France, et à Ferrandi qui a eu l'amabilité de m'accompagner jusqu'ici. En route pour Ngouri, le poste de Godard, à quatre-vingts kilomètres de Mao! Nous n'avons pas fait cinq cents mètres qu'une tornade nous assaille; elle ne dure pas plus d'un quart d'heure et le soleil ardent qui lui succède a vite fait de sécher nos vêtements. Le soir, vers cinq heures, une deuxième tempête accourt du Sud; les chameaux refusent d'avancer sous la pluie mêlée de grêle qu'un vent violent leur fouette aux naseaux. Cette fois, nous sommes bien trempés, et le soleil n'étant plus là, c'est dans des couvertures mouillées qu'il nous faut coucher à Ndiara, où nous nous arrêtons à neuf heures.

C'est le prélude de ce qui m'attend pendant trois mois. A cette époque de l'année, la saison des pluies va m'accompagner jusqu'à l'équateur, et cette perspective n'a rien d'attrayant dans l'état actuel de mon bagage : mes cantines ferment mal; le sac en toile caoutchoutée qui contient mon lit est en loques; ma tente, trouée, est rapiécée tant bien que mal à l'aide de rondelles de peau de mouton, et je n'ai personnellement pour me garantir de la pluie qu'un vieux paletot de cuir hors d'usage.

23 *juin.* — Un cavalier apparaît au détour du sentier; c'est Godard, mon brave compagnon d'armes. Nous nous serrons la main et entrons ensemble à Ngouri. La garnison comprend, outre les spahis, une dizaine de tirailleurs commandés par le sergent Bayle. Le poste ressemble à une ferme; il est formé de mauvaises paillottes entassées sans ordre sur un étroit mamelon qu'entoure un ravin tapissé d'épais fourrés épineux, refuge des habitants contre les expéditions ouaddaïennes d'autrefois.

Plusieurs villages importants s'étagent sur les pentes avoisinantes très rapprochées. Ngouri est

moins favorisé que Mao et Bir-Alali : on n'y jouit pas d'une vue étendue, on étouffe entre les collines qui enserrent le poste. Ce n'est plus le Kanem du Nord; la végétation est beaucoup plus dense, le terrain plus fouillé, on reconnaît ici les mêmes bahrs desséchés des rives du Tchad que j'ai vus au nord de Bol. Les dattiers ont disparu, mais les figuiers et les euphorbes apparaissent parmi les acacias et les faux jujubiers.

La bonne hospitalité de Godard me fait trouver l'endroit agréable. Nous évoquons longuement nos aventures du Ouaddaï et du Borkou, les périls passés. Et la journée me semble brève.

24 *juin.* — Godard, tireur émérite, m'entraîne dans une partie de chasse. Nous parcourons à cheval les vallons des environs. Les grands sillons herbeux sont très giboyeux ; il surgit à chaque pas des troupes innombrables de pintades qui courent devant nous et vont se réfugier dans les fourrés. Nous apercevons des perdrix, des gazelles et des sangliers. Les habitants de Ngouri, musulmans fanatiques, ne mangent pas la chair de ce dernier animal et parlent avec mépris des Ouaddaïens qui n'ont pas le même scrupule.

Partout aussi, nous voyons des moutons et des bœufs. Ngouri est réputé pour ses troupeaux; le lait est, avec le mil, la base de la nourriture.

Nous rentrons au poste avec une demi-douzaine de pintades. Mais voici une journée de retard à rattraper; je pars de nuit pour camper à Koliguérom, à vingt kilomètres de Ngouri, et à soixante du prochain poste, Massakori.

25 *juin.* — Nous laissons derrière nous un petit village kanembou, puis à travers des dunes arides couvertes de hautes herbes sèches, de dépressions

plus pauvres encore, marquées par des lignes de grands doums dont les palmes jaunies craquent au moindre vent, nous atteignons le puits de Kalimboa.

L'eau en est mauvaise, mais un abri confortable a été construit là pour les passagers. Nous nous y installons en attendant le convoi resté en arrière. Les chameaux de Bir-Alali n'ont pas pu en effet dépasser Ngouri; en cette saison, c'eût été les sacrifier que les amener plus au Sud, l'humidité les aurait tués. Les bœufs porteurs qui les ont remplacés marchent moins vite. Cependant mes bagages arrivent à l'étape avec très peu de retard. Cela tient d'ailleurs surtout à ma monture, une vieille jument de réquisition, que ni encouragements, ni coups n'arrivent à faire sortir d'un train vraiment trop lent. En vain, j'ai essayé de marcher à pied, la bête ralentissait encore son allure; j'ai tenté ensuite de la faire pousser par le guide, muni d'une badine, dont il caressait d'un jeu constant et vigoureux la croupe de l'animal : rien n'a pu décider cette maudite jument à prendre un pas rapide. Et j'ai continué à faire quatre kilomètres à l'heure en regrettant mon brave Boulti dont le sabot impatient foulait nerveusement le sable.

26 *juin*. — Nous sommes allés passer la nuit au petit village de Madini, que nous quittons ce matin. Les oasis ont disparu, le sol est plat, argileux; plus de sable, la brousse épaisse, verte, est coupée de mares fréquentées par des bandes de sarcelles et de canards.

C'est le pays de Dagana, voisin de la rive Est du lac Tchad. Nous campons à Tiouloumari où Mbarma Moussa, chef des Kanembous de cette région, est précisément en tournée de justice. Il nous offre une jarre de lait, des œufs et quelques poulets.

Nous repartons pour atteindre Massakori à cinq heures du soir; les environs sont plats, couverts d'euphorbes et d'acacias. Il faut arriver à quatre

cents mètres du poste pour l'apercevoir; il est coquet, propre, mais entouré malheureusement d'un mur de terre élevé qui en fait une fournaise.

Le sergent Thouvay, commandant le district, jardinier distingué, nous fait goûter des melons odorants et exquis. Le Dagana, fertile, est un grenier à grains; on a ici deux cents kilos de mil pour un thaler et les rives mêmes du Tchad donnent un blé très estimé.

27 *juin.* — C'est le jour du marché : Arabes, Kanembous se serrent sur la place encombrée d'animaux et de marchandises. On y vend des peaux de bœuf, de léopard, de mouton, des tapis, de l'écorce à tanner, du mil, des haricots, du beurre, des tiges cuites de palmier doum, du lait, du mouton, des bœufs, des chevaux et aussi des étoffes européennes, des verroteries.

Le type kanembou du Dagana est le même que celui du Nord : teint foncé rougeâtre, figure ronde à pommettes saillantes et menton pointu, yeux larges, clairs, un peu bridés. Le type arabe est horrible chez les femmes : le teint est sale, rougeâtre, les traits grimaçants, la bouche tordue, les yeux petits, rouges, papillotent à la lumière trop vive du soleil; les cheveux longs sont mal tressés et recouverts d'une couche de graisse.

28 *juin.* — Les bœufs porteurs destinés aux bagages sont arrivés. Je les mets en route à sept heures du soir. L'étape jusqu'au premier puits Adjiodol est de quarante kilomètres. Ma vieille jument a été remplacée par un bon cheval, de sorte qu'en partant à minuit, je regagnerai vite l'avance de mon convoi. Je passe donc quelques heures à dormir sur le toit en terrasse de la case principale, le seul endroit du poste où l'on puisse échapper à la chaleur concentrée par le mur extérieur.

A minuit, précédé du palefrenier comme guide, je me dirige sur Adjiodol. La nuit est sombre; nous entendons, sans les voir, souffler près des mares les antilopes qui, effrayées, partent en des galops fous.

29 *juin*. — J'arrive à Adjiodol à huit heures du matin, peu après le convoi. Le puits dégage une odeur suffocante d'œufs pourris. Mais en cette saison, une belle mare entourée d'acacias verdoyants, au pied desquels s'étend un frais tapis de gazon, donne une eau à peu près buvable, quoique boueuse et noirâtre; en effet, aigrettes, canards, oies, sarcelles y barbottent à plaisir.

En été, lorsque la mare est sèche, les voyageurs doivent transporter dans des outres leur provision personnelle. Le puits sert alors à abreuver les animaux; creusé tout récemment — les indigènes l'appellent puits du commandant — il a constitué sur cette route un progrès véritable; il fallait autrefois, faute d'eau, faire franchir aux bêtes de somme en une seule étape soixante-douze kilomètres.

A trois heures de l'après-midi, nous repartons et, à neuf heures du soir, nous sommes à Massaguet. La nuit est très sombre; la moitié du convoi s'est égarée. Le village où nous campons est habité par des chasseurs dont les chiens font un vacarme assourdissant; dressés à la capture des antilopes, ils sont maigres, efflanqués, tout en muscle; peu nourris par raison d'entraînement, ils sont affamés et je conseille à leurs propriétaires de les attacher, pour m'éviter le retour d'une mésaventure ancienne au Soudan, où les chiens d'un village des environs de Kong dévorèrent ma selle et tout mon harnachement.

Le reste du convoi rejoint dans la nuit. Au réveil, j'aperçois les habitants abattant à coups de sagaie un de leurs chiens coupable d'avoir mangé une couvée d'œufs. J'avais raison d'être méfiant!

30 *juin.* — Nous ne partirons que ce soir. Mais l'emplacement habité par les chasseurs étant trop sale, nous nous déplaçons d'un kilomètre pour nous installer au village sara de Massaguet. Le chef de ces Saras est un nommé Mardiane, originaire de Djinjeboa où j'ai eu l'année dernière un combat avec l'aguid Salamat. Le village est joli, bien tenu, propre, les habitations sont placées au centre de petites cours soigneusement balayées, qu'entourent des palissades de paille tressée ; des arbres ombragent les paillottes ; les greniers à mil et à arachides indiquent la richesse de ces cultivateurs qui, transplantés loin de leur pays, ont maintenu leurs traditions sans se mêler aux populations arabes avoisinantes.

Traînés par Rabah, délivrés par nous à Goudjba après la défaite et la mort de son fils Fahd-el-Allah, les Saras furent répartis par nos soins en villages. Les Saras-Djinjés, eux, s'établirent ici, sur la route du Nord où le passage des caravanes pouvait leur donner l'occasion de s'enrichir par l'exercice de l'hospitalité. Il était impossible en effet de renvoyer ces gens dans leur pays ; ils étaient trop nombreux, dix mille captifs suivaient la fortune du conquérant égyptien ; tous ces malheureux seraient morts de faim avant d'avoir pu regagner leur pays natal éloigné d'un millier de kilomètres.

Nous nous remettons en route à midi, par un temps orageux et lourd ; vers trois heures, un vent frais s'élève et les nuages noirs qui couvrent le ciel semblent vouloir crever en pluie. Il n'en est heureusement rien et nous campons tranquillement en plein air.

La chance nous a favorisés aujourd'hui. Les convoyeurs font rôtir au-dessus des brasiers où flambent des troncs d'arbres le produit de notre chasse : une outarde, un énorme canard et une pintade embrochés sur un pieu.

1er *juillet.* — Nous avons placé notre campement



MONT NÉRI VU D'OMLOUBIA.

VILLAGE SARA-DJINGÉ.

Page 275.

trop près du sentier et un troupeau de moutons a failli renverser ce matin ma moustiquaire. Je profite de ce réveil désagréable pour donner le signal du départ à quatre heures.

Nous passons à pied sec le Ligna, bahr herbeux de cinquante mètres de large qui se remplit d'eau en juillet; à cette époque, il faut traverser en pirogue. Encore une heure de marche et nous voilà à Gaoui, dernier village avant Fort-Lamy; habité par des Kottokos, il est bâti en terre et en chaume; les cases, rectangulaires, en briques séchées, sont élevées et n'ont pour toute ouverture qu'une porte basse. Le chef, un vieil ivrogne, m'explique que c'est le seul groupe de la tribu qui soit établi loin du fleuve. Les Kottokos sont en effet avant tout des pêcheurs et ceux de Gaoui se livrent à leur sport favori dès que la crue a rempli le bahr Ligna et amené jusqu'ici les poissons du Chari. Pendant la saison sèche, ces marins occupent leurs loisirs à cultiver le mil et le maïs.

A trois heures, nous quittons Gaoui, et au coucher du soleil nous entrons à Fort-Lamy. Le colonel Largeau, nous fait l'accueil le plus cordial. Je retrouve à l'infirmerie le sergent Ehrhart, le blessé du Borkou, en bonne voie de guérison, toujours aussi calme et courageux.

2 *juillet.* — Depuis mon départ, Fort-Lamy s'est paré de jolies constructions nouvelles. Sur la grande place du marché, débarrassée de ses fondrières d'hiver, le monument du commandant Lamy dresse sa pyramide blanche entourée de canons pris à Rabah. Mais les habitations des indigènes enserrent encore trop étroitement le poste.

Le Chari a quelques bancs de sable; la crue semble à peine suffisante pour franchir les seuils de Mandjaffa et Niellim; la montée du fleuve en baleinière sera lente.

II

EN VAPEUR SUR LE CHARI

3 *juillet.* — Je profite d'une aubaine inespérée : un départ en vapeur à cette époque de basses eaux. Vers cinq heures du soir, après avoir pris congé du colonel Largeau et des camarades, je prends place à bord du *Léon-Blot.* Perdu dans l'immensité du fleuve, l'héroïque petit vapeur qui canonna autrefois les troupes de Rabah remonte le courant en secouant avec un bruit de ferraille sa vieille machine usée.

4 *juillet.* — Les passagers sont peu nombreux. A tout seigneur tout honneur; c'est d'abord le second maître mécanicien Lecarpentier, commandant le vapeur, aidé du fidèle pilote sénégalais Moutar So, musulman fanatique qui se fait fréquemment remplacer à la barre pour se prosterner en invoquant Allah. Les mécaniciens sont des Sénégalais; les chauffeurs et les coupeurs de bois, des Baguirmiens et des Arabes; il se trouve même parmi eux un soldat ouaddaïen, fait prisonnier dans une récente affaire et qui paraît accepter de bon cœur ses nouvelles fonctions.

Comme passagers européens, j'ai deux compagnons, un canonnier qui va dans le haut Chari couper des bois de construction pour en faire un train flottant à destination de Fort-Lamy — la végétation du bas Chari est en effet composée d'acacias rabougris et d'arbres de taille peu élevée — et un ouvrier sellier, jeune soldat de vingt-deux ans nommé Gohier, rapatrié pour raison de santé.

A l'arrière sont accroupis une dizaine de tirailleurs

et spahis libérés regagnant le Sénégal. Le Sénégalais Séta, blessé au ventre à l'affaire de Ouéta, fait partie du voyage ; sa blessure nécessite une opération sérieuse dans un hôpital de la côte. Enfin, autour d'un fourneau voisin de la chaudière, sont installés une dizaine de boys et de cuisiniers.

L'approvisionnement en bois tient ici une bonne partie de la place disponible ; on ne peut guère se promener sur ce bateau de dix-huit mètres de longueur ; c'est la prison en chaise longue pendant toute la durée de la marche. Le soir, on accoste à la rive ; les noirs campent à terre et nous faisons dresser nos lits sur le pont dont l'arrière aménagé avec quelques toiles de tente est à l'abri des tornades.

La route se poursuit lentement. Les eaux sont très basses. Nous touchons continuellement bien qu'il suffise de quatre-vingts centimètres d'eau pour flotter. La passe existe toujours, la difficulté est de la trouver dans un fleuve qui a huit cents mètres de largeur, et nous perdons beaucoup de temps.

Un autre obstacle a failli entraver notre navigation ; une femelle hippopotame, qui se trouvait avec son nourrisson sur notre passage, a voulu soulever le bateau et le culbuter : nous avons cru franchir un banc de sable ! Le second maître me raconte que, remontant le Logone, avec la mission Moll, il a vu se précipiter en bonds furieux sur le vapeur la femelle d'un hippopotame que venait de tuer le commandant. Un coup de fusil heureux arrêta la bête à deux mètres du bord. Si ces animaux ne présentent pas de grands dangers pour les embarcations, ils percent néanmoins très facilement de leurs défenses les plaques d'acier et ouvrent des voies d'eau gênantes dans ce pays où les réparations sont difficiles.

5 *juillet.* — Un accident nouveau à la machine nous arrête dès le départ pendant deux heures. Vers

midi, nous atteignons cependant Mandjaffa, village baguirmien doublé d'un groupement de Bandas, anciens soldats de Rabah, déportés après la chute du conquérant noir. Le fleuve est complètement coupé par un gigantesque barrage de pêche; sur le banc de sable voisin, des sécheries de poisson répandent une odeur repoussante, tandis qu'une centaine de marabouts se promènent gravement autour de cette proie tentante. Le soir, nous campons auprès du beau village d'Andjia. La monnaie d'échange est toujours, avec le thaler, le collier baguirmien : dix perles bleues de la grosseur d'un pois enfilées sur une cordelette. On a quarante colliers pour un thaler. Quatre œufs se vendent un collier, un poulet trois colliers, un beau poisson quatre colliers. La vie n'est pas chère au Baguirmi. Empressons-nous d'ajouter que le pain de sucre d'un kilo, venu de Tripolitaine par caravane, vaut neuf francs.

7 *juillet*. — La rive droite du Chari ravagée par les guerres se repeuple; sur les ruines laissées par Rabah se dressent maintenant les toits neufs de nombreux petits villages. A midi, une nouvelle avarie de machine — ce bateau est complètement hors d'usage — nous retient dans l'un d'eux, Honko, pendant deux heures; l'ombre d'un gigantesque tamarinier nous permet heureusement d'éviter les ardeurs du soleil au zénith.

Nous repartons. Le fleuve est semé d'îles entre lesquelles le vapeur fait mille détours. Après Tiddeng, autre village important, nous nettoyions nos armes quand le second maître me dit en riant :

— Vous allez voir, voici nos deux fusils démontés, nous allons manquer une belle occasion. C'est toujours comme cela. Je remonte le mien.

A peine finissait-il de parler que le pilote Moutar-So signale un lion. J'ai le temps de voir la bête — un

lionceau qui venait boire au fleuve — disparaître lentement dans les hautes herbes. J'assemble précipitamment les pièces éparses de mon mousqueton Lebel. Le vapeur stoppe, nous sautons à terre.

Les laptots affirment que l'animal est caché dans une dépression à nos pieds ; on frappe dans les herbes, on jette des mottes de terre, je tire moi-même un coup de fusil en l'air... aucun résultat. Tout à coup, le lionceau grimpe la pente et disparaît derrière la crête en poussant des rugissements de colère. Je lui ai envoyé deux balles inutilement.

Nous continuons la poursuite. Le lion s'est réfugié dans une seconde dépression. C'est un terrain très difficile; les hautes herbes s'enchevêtrent en un épais tapis dans lequel les pieds enfoncent profondément. Notre exploration n'a rien donné et nous allons partir quand la bête apparaît sur notre droite à quatre cents mètres et va se tapir dans une dernière dépression qu'encercle un coude du fleuve. Vite nous incendions les hautes herbes qui crépitent sous l'action du feu; des torrents de fumée montent dans le ciel; la flamme gagne peu à peu et vient lécher la rive.

Mais cette fois notre lionceau a bien disparu; le soleil s'abaisse sur l'horizon et quand nous rentrons à bord, il est l'heure de camper. La nuit est venue; l'incendie éclaire encore la savane; les fauves effrayés se taisent et le silence profond n'est troublé que par le hennissement puissant des hippopotames.

8 *juillet*. — Il a fait une forte tornade vers minuit. Tonnerre, éclairs, pluie torrentielle, rien ne manquait à la fête; un vent furieux faisait claquer les toiles du vapeur; nous n'avons pas pu dormir et les malheureux noirs à peine abrités, quoique réfugiés à bord, ont été trempés.

Ce matin, un vent frais couvre le fleuve de petites vagues et ralentit la marche du bateau. Nous dépas-

sons successivement les villages de Baleinière, Golé, Mondo, Banglama, perchés sur des berges élevées.

Le voyage est marqué par une nouvelle aventure de chasse. Le vapeur a effrayé aujourd'hui un hippopotame qui, surpris, s'est jeté dans les herbes du rivage. L'idée vint au pilote de serrer la bête dans les roseaux contre la rive. L'opération réussit parfaitement; l'hippopotame, tapi sous un fouillis inextricable qui l'enroulait comme dans un filet, se trouva bientôt pris entre la terre et le bord et tué à coups de fusil tirés à bout portant. C'est un mécanicien qui, sondant les herbes à l'aide d'une perche, indiquait l'endroit à viser.

Tout le personnel passe une bonne partie de la nuit à faire boucaner la viande.

9 *juillet.* — Mauvaise journée! Nous avons perdu ce matin trois heures à réparer le gouvernail tordu; ce soir encore, il a fallu s'arrêter et nettoyer les chaudières ensablées; enfin, nous avons lutté toute la journée pour nous dégager des bancs de sable et franchir des seuils de cinquante-cinq centimètres, tout le monde à l'eau poussant le vapeur. La chasse, par contre, n'a pas été mauvaise. Aux environs de Bainghané, une pintade et une sarcelle sont tombées sous nos fusils.

Une autre ressource pour notre popote est la salade de tige de palmier; toute la partie blanche qui s'enroule est amère; on la détache pour arriver au cœur dont la pulpe feuilletée a un goût très fin.

10 *juillet.* — Nous repartons ce matin de Ouaye, où nous avons passé la nuit. La végétation a changé d'aspect. Les buissons d'acacias ont fait place à des lignes de palmiers doums qui se profilent au-dessus des berges. Nous dépassons Maffling, riche centre baguirmien; les toits de paille blanche artistement

tressée sont surmontés d'œufs d'autruche ou de queues de chevaux; de nombreux pigeonniers coquettement perchés sur des poutrelles légères achèvent de donner à ce village un cachet d'originalité propre.

Chose extraordinaire! Nous n'avons pas eu d'avarie aujourd'hui et la journée allait s'achever sans incident, quand une tornade est venue rendre la navigation dangereuse et nous obliger à stopper avant la nuit.

11 *juillet.* — Trois heures de marche nous amènent à Lafana, grosse agglomération, point de passage important du Chari sur la route qui relie le Baguirmi aux pays fétichistes de la rive gauche. Les forgerons sont occupés à construire une embarcation de fortes dimensions; il faut ici en effet une sorte de bac qui puisse passer les bœufs porteurs et les ânes employés par les commerçants baguirmiens.

Vers onze heures, une pirogue accoste le vapeur; c'est le sergent Simon, commandant le poste de Bousso, qui vient nous souhaiter la bienvenue. Nous sommes très près de sa résidence; mais le fleuve, qui a dans cette région plus de trois kilomètres de largeur, est encombré de bancs de sable; ils nous font faire de longs détours; vers une heure de l'après-midi seulement, nous arrivons au poste dangereusement perché sur un promontoire miné par le fleuve.

12 *juillet.* — Bousso est, comme Mandjaffa, un village baguirmien doublé d'un village banda. La garnison armée de fusils à capsule se compose de soldats baguirmiens placés sous le commandement du sergent d'infanterie coloniale.

Sur la rive allemande du fleuve se trouve un campement de Fellatas pasteurs; cette tribu, originaire de l'Egypte, a émigré dans l'Ouest jusque sur les bords du Sénégal et dans les montagnes du Fouta-

Djallon; dans le bassin du Tchad, on trouve de ces Fellatas ou Peuhls sur le Chari et à l'ouest du Logone. Les femmes ont le teint clair, les traits fins, le nez droit, le visage ovale et maigre, de longs cheveux tombant en tresses sur les épaules.

Les Baguirmiennes, au contraire, ont le teint noir, le visage rond, les joues pleines, le nez court, les cheveux plaqués sur les côtés de la tête en coques ovales, composées de quatre tresses aplaties.

Le sergent Simon, qui nous donne ces détails, est un vieux sous-officier, sec, jaune, le cheveu et la moustache rares; chasseur passionné et habile, il montre fièrement sa chaise longue tendue d'une magnifique peau, dépouille d'un lion à crinière épaisse tué par lui.

Une partie de chasse est organisée; nous battons sans succès un fourré épineux que les habitants disent être le refuge d'une panthère et nous nous vengeons finalement sur un pauvre caïman sommeillant dans une mare. Plus heureux, le second maître Lecarpentier a tué un daim roux tacheté de blanc et une grosse antilope grise à longs poils noirs.

Pendant ce temps, tout le personnel du bord a fait des affaires d'or avec la viande précédemment boucanée qui commençait d'ailleurs à nous incommoder par son odeur. Tout cela a été échangé contre des espèces sonnantes, du mil, du miel, et surtout du beurre qui fait prime à Fort-Archambault où nous nous rendons.

Nous nous remettons en route à deux heures de l'après-midi, accompagnés du sergent qui profite de cette occasion pour visiter le sud de son district.

13 *juillet*. — Le sergent Simon nous quitte à Barnia; c'est le seul village de la rive droite du Chari entre Bousso et le poste de Doumraou. La rive allemande n'est pas d'ailleurs beaucoup plus

favorisée, bien qu'elle possède quelques campements de pasteurs. Nous accostons le soir à une épaisse forêt où l'équipage va s'employer jusqu'au matin à couper du bois.

14 *juillet.* — Il fait grand jour et cette besogne est loin d'être terminée; nous passons une partie de la matinée à compléter l'approvisionnement nécessaire pour gagner Doumraou.

Vers trois heures de l'après-midi, nous passons au large de Miltou; ce fortin et celui de Kousséri, en face de Fort-Lamy, sont les seuls construits par l'Allemagne sur le Chari. Le chef de poste se promène sur la berge et n'a pas l'air de s'amuser beaucoup. Allons! l'ennui ne connaît pas de nationalité! Ce sous-officier entretient heureusement avec ses collègues français de Bousso et de Doumraou des relations cordiales qui lui permettent quelque détente morale dans sa profonde solitude.

Depuis le départ, tout va bien et nous espérons arriver de bonne heure; la marche est régulière. Mais, comme à Bousso, un malencontreux banc de sable nous immobilise aux portes du poste où nous entrons à la nuit. Doumraou est entouré d'une centaine d'arbres élevés qui lui valent d'être infesté de moustiques; nous ne dormons pas beaucoup.

15 *juillet.* — Nous partons dès l'aube. Le fleuve a eu pendant ces trois jours une crue de vingt centimètres et nous n'avons pas d'échouage aujourd'hui. Nous sommes à la limite sud des pays musulmans; de nombreux villages fétichistes apparaissent sur la rive droite du Chari: Ladone, Niou... leurs paillottes se cachent derrière les hautes tiges de mil; aux palissades de paille s'enroulent des guirlandes vertes de courges et de citrouilles.

A la tombée de la nuit, nous campons sur la rive

gauche, française depuis Miltou, qui marque le saillant sud-est de la frontière du Kameroun; du banc de sable où nous sommes accostés, nous voyons les montagnes de pierre noire de Niellim : une croix se dresse sur le mamelon où Bretonnet et ses quarante Sénégalais furent massacrés par Rabah, après une résistance héroïque. Vers midi, nous avons passé Kouno, où les troupes de Gentil vengèrent ce guet-apens.

Une tornade violente faisant suite à la pluie fine qui n'a cessé de tomber de toute la journée éclate dans la nuit. Au grondement du tonnerre dans la montagne voisine, se mêlent les rugissements d'un lion; la région de Niellim est particulièrement peuplée de fauves, lions, rhinocéros, panthères, et les montagnards dont nous apercevons les toits de chaume entre les blocs de rocher sont des chasseurs réputés.

16 *juillet.* — Nous faisons du bois à Niellim et repartons à sept heures du matin. En cours de route, le second maître tue deux hippopotames dont l'un remorqué est hissé sur le vapeur; l'autre disparaît sous l'eau, mais les riverains sauront bien le retrouver.

Le soleil est particulièrement accablant aujourd'hui et les roches de grès des rapides, dont les masses arrondies comme des croupes de bêtes surgissent du fleuve, nous renvoient au passage la chaleur emmagasinée; la traversée de ce défilé dangereux dure une heure; la sortie en amont est marquée par une masse rocheuse importante en forme de tour. En août, la crue atteint trois mètres; toutes ces roches se trouvent alors sous l'eau.

Vers six heures du soir, au moment où nous discutons au sujet du confluent du Bahr-Salamat et du Chari, — il s'agit de savoir quel est le bras du delta qui constitue le cours vrai de l'affluent, — les noirs signalent un lion.

Il est là, debout sur le banc de sable enserré par les deux rivières, et nous regarde venir. Sur les conseils de l'équipage, nous ne tirons pas ; tandis que le vapeur avance pour accoster, la bête se couche, nous fait face, en fouettant le sol de sa queue. A cinquante mètres, nous ouvrons le feu ; d'un bond le lion est à nouveau debout ; à la deuxième balle, il fait un saut formidable et prend la fuite ; un troisième coup de fusil est tiré pendant qu'il grimpe la berge ; le lion, d'un dernier bond, a disparu dans les hautes herbes. Les indigènes affirment qu'il est blessé ; descendus à terre, nous explorons prudemment, pas à pas, le fusil prêt, la savane de la rive. Nous sommes déjà éloignés de cinquante mètres du fleuve et nos recherches sont demeurées sans résultat, quand nous entendons derrière nous des cris : « Le voilà ». Nous nous précipitons. Le lion est étendu, mort dans les hautes herbes. La balle du second maître lui a traversé le corps de la cuisse à l'épaule. C'est un vieux mâle à pattes énormes, à griffes puissantes, à crocs effrayants, la crinière est courte comme celle de tous ses congénères du centre africain.

III

RETOUR A FORT-ARCHAMBAULT
EN BALEINIÈRE SUR LE GRIBINGUI

17 *juillet.* — Voici le confluent du Bahr-Sara ; l'importance de cet affluent, qui roule plus d'eau que le Chari, n'apparaît pas à cause du resserrement du lit encombré en cet endroit de bancs de sable et d'herbes. Nous devions arriver à Fort-Archambault vers trois heures ; mais l'éclatement malencontreux d'un tube nous fait perdre plusieurs

heures et nous n'accostons qu'à la nuit la berge élevée du poste.

Je retrouve avec émotion ce lieu que j'ai quitté, il y a plus d'un an, dans des circonstances si tragiques. Je passe une bonne soirée à deviser avec mon ami et successeur, le lieutenant Tourenq, des événements qui se sont déroulés ici depuis mon départ.

Les populations du Bahr-Sara ont été turbulentes et ont massacré un petit détachement de tirailleurs. La mission Lenfant est venue par le Sangha visiter Fort-Archambault, renouvelant et complétant les voyages du capitaine Lœffler en 1900, de Carnot à Kouno, et du lieutenant Lancrenon qui, cinq ans après, explorait la région entre Sangha et Logone.

Dans l'Est de Fort-Archambault, pour éviter le retour des bandes ouaddaïennes, la vallée du Salamat a été occupée définitivement par un poste de cent hommes.

Mon ancienne résidence n'avait pas changé d'aspect. La récente installation d'une factorerie de la société Ouahm-et-Nana lui donnait un peu plus d'animation. Mais la chaleur y était toujours humide et débilitante, les moustiques qui, autrefois, ne me laissaient aucun repos et venaient me piquer les genoux sous la table, lorsque dans la journée je travaillais à mon bureau, semblaient s'être encore multipliés.

19 *juillet.* — Je quitte Fort-Archambault où je laisse mon petit boy Manndré dont la famille habite la région. Le lieutenant Tourenq m'accompagne; il va installer à Iréna le canonnier chargé de couper les bois de construction. Le fleuve n'a pas encore beaucoup d'eau et nous touchons à tout moment; le vapeur n'ira plus très loin maintenant. Nous campons à Maïmara; nous avons fait à peine trente kilomètres.

20 *juillet.* — Les échouages sont si fréquents qu'il



FEMME « A PLATEAU », RACE SARA-DJINGÉ.

Page 287.

faut renoncer à utiliser le *Léon-Blot.* Nous transportons nos bagages dans les baleinières d'acier qui doivent remonter le fleuve jusqu'à Fort-Crampel.

Le transbordement terminé, je prends congé du second maître Lecarpentier qui rentre à Fort-Archambault avec son vapeur. Nous continuons la route, Tourenq, le canonnier, le spahi et moi, avec nos embarcations nouvelles ; chacune est commandée par un laptot sénégalais et poussée à la perche par une équipe de huit pagayeurs fournis par les villages de Fort-Archambault.

21 *juillet.* — Toute la nuit, le tonnerre a grondé, mais la pluie n'est pas tombée, et nous avons pu dormir tranquilles sur notre banc de sable. Nous campons cet après-midi au confluent du Bakaré et du Chari. Une piste d'éléphants toute fraîche aboutit au fleuve où le troupeau est venu boire ce matin. Nous organisons une partie de chasse ; le pays est boisé et sous la futaie s'étale un merveilleux tapis d'herbe verte où paissent des hardes d'antilopes. Nous tuons un sanglier et plusieurs biches ; les éléphants sont restés invisibles. Tandis que notre personnel fait boucaner la viande, nous prenons dans le Ba-Karé, dont le lit est fait d'un moelleux sable fin, un bain délicieux.

22 *juillet.* — A midi, arrêt pour déjeuner sous les ombrages de la rive. Les pagayeurs, en cherchant du bois mort, trouvent, barbottant dans une mare, un jeune hippopotame gros comme un marcassin ; ils le capturent en dépit de ses grognements terrifiants auxquels répondent, au fond du fleuve, les puissants hennissements de la mère.

Une baleinière arrive de Fort-Crampel ; nous confions au laptot sénégalais le jeune pachyderme qui charmera désormais les loisirs des Européens de Fort-Archambault. L'hippopotame s'apprivoise en effet fort

bien; à Fort-Lamy, le capitaine Veyrier en avait un qui sortait du fleuve au premier appel; en 1905, au poste allemand de Kousséri, un hippopotame de forte taille, répondant au nom de Fritz, errait en liberté et fréquentait assidûment le poste français; friand de pain, il accourait au moment des repas; mais, trop gros, il renversa à plusieurs reprises des tables chargées de victuailles et l'on dut prier l'officier allemand d'enfermer cet encombrant visiteur.

23 *juillet.* — Le temps nous est clément; aucun orage n'est venu troubler notre sommeil depuis le départ de Fort-Archambault et nous arrivons ainsi ce matin à onze heures au poste d'Iréna, au confluent du Bassako, du Gribingui et du Ba-Mingui, dont la réunion forme le Chari. Le fleuve est coupé en cet endroit d'importants rapides dont le franchissement est dangereux pour les vapeurs, même aux hautes eaux, et nécessite en saison sèche le déchargement des petites embarcations.

Nous occupons notre après-midi à visiter le Ba-Mingui; cette rivière est couverte de tsé-tsé, de taons, dont les piqûres incessantes et douloureuses sont pour les voyageurs un vrai supplice; nous passons notre temps à nous envoyer de grands coups qui n'atteignent jamais d'ailleurs ces mouches rusées. La tsé-tsé, surtout, s'envole dès que le regard se pose sur elle; j'ai fait l'expérience cinquante fois en conservant l'immobilité la plus parfaite et le résultat est toujours le même.

Nous rentrons à Iréna de nuit sans avoir vu autre chose que des singes, quelques pintades, des canards, des aigrettes, dans ce pays où, pourtant, le gros gibier abonde.

24 *juillet.* — Nous perdons deux heures à décharger les baleinières; il faut les haler à la chaîne dans

l'eau bouillonnante du rapide. Un tirailleur, pêcheur des rives du Niger, auquel j'ai confié quelques hameçons, profite de l'arrêt pour capturer un gros silure, hideux avec son énorme tête plate, écailleuse et ses longues moustaches.

A midi, nous faisons nos adieux au lieutenant Tourenq et au canonnier et nous partons pour Fort-Crampel, le spahi Gohier dans une baleinière, et moi dans l'autre, les noirs répartis dans les embarcations.

Nous emportons, pour la traversée du Congo, un petit troupeau de chèvres et une quarantaine de poulets. Cette précaution n'est pas inutile; nous quittons en effet ici la région où il est facile au voyageur de se procurer de la viande fraîche dans les villages; de plus, le gibier est rare dans l'Oubangui et le Congo sur la route ordinairement suivie. Le voyage de 1904 nous a rendus prudents et je n'ai pas oublié ce repas d'une bergeronnette pour deux convives, fait à Kemo à cette époque.

25 *juillet*. — J'avais fait monter ma tente hier soir en prévision d'un orage possible : le ciel était couvert de nuages noirs qui passaient menaçants et masquaient la lune; des éclairs sillonnaient la nuit. La tornade a éclaté à minuit en épouvantable trombe d'eau; la tente, orientée malencontreusement dans la direction du vent, était ouverte aux deux bouts et la pluie est tombée sur mon lit qui, doublé de peau de mouton tannée, fut en quelques instants transformé en cuvette. Un tirailleur vient me délivrer en puisant l'eau à deux mains, tandis que, pelotonné à la tête du lit, je pressurais les couvertures pour les sécher; je dus passer la nuit dans un paquet d'étoffes mouillées.

Au réveil, la pluie tombe toujours, serrée, mais fine; mon lit est dans un état affreux : la moustiquaire de calicot à ramages rouges et jaunes a déteint sur les draps; mes effets sont raidis par la pluie, mes

bottes arabes en peau de mouton écarlate sont devenues noires, flasques et visqueuses. Je vais me réfugier en grelottant auprès d'un feu péniblement allumé par les pagayeurs; ces pauvres noirs n'ont pu fermer l'œil de la nuit; la violence de la tempête avait éteint leurs feux et ils avaient cherché derrière les troncs d'arbres un abri illusoire contre les trombes d'eau. Dans la baleinière inondée, les bagages flottent; enfin, pour ajouter à toutes ces misères, les tsé-tsé font rage. Je me souviendrai de cette nuit-là!

Nous partons. La pluie fine tombe toujours. Il est impossible de faire sécher quoi que ce soit sur le toit de paille de l'embarcation. Nous accostons à une rive dont le sous-bois semble favorable à l'établissement d'un camp; mais il y règne une humidité glaciale. Les pagayeurs allument un énorme brasero autour duquel on installe les couvertures, les bagages, les vêtements, les lits; les chèvres transies tremblent sur leurs pattes et se serrent contre les bûches du foyer; les poulets ont les plumes collées et leur maigreur ressort comiquement.

La pluie continue à tomber. Je me réfugie sous ma tente, dont la toile raidie fume sous la chaleur intense dégagée par les troncs d'arbres entassés sur le feu. Gohier, le spahi, a été plus heureux que moi : l'excellente bâche, qui lui a été donnée à Fort-Lamy pour le voyage, l'a parfaitement préservé de cette effroyable tornade. Dans l'après-midi, nous nous remettons en route et campons à la nuit sous de grands arbres; la pluie n'a pas cessé.

26 *juillet.* — L'eau a continué de tomber toute la nuit. Au jour, notre sous-bois a un aspect lamentable; le sol est fait de boue noirâtre et de feuilles brunes mouillées; sous le feuillage flotte une brume glacée qu'un vent froid égoutte sur nos épaules. Nous quittons au plus vite ce lieu sinistre.

Vers huit heures, la pluie cesse enfin, et sous le temps gris, je fais ouvrir quelques-unes de mes caisses. L'eau a tout inondé : livres, vêtements, provisions. Heureusement, mes papiers précieux étaient à l'abri dans une boîte de métal.

A neuf heures du matin, nous accostons à un banc de sable, où nous allumons de nouveaux feux ; nous réussissons cette fois à sécher à peu près notre matériel. Quel voyage !

La meilleure saison pour se rendre au Tchad serait celle où les incendies de brousse ont nettoyé les rives et détruit les miasmes des marais desséchés par le soleil d'été ; il faudrait quitter la France en décembre ou janvier de façon à être sur le Chari en février, mars ou avril. Le voyage serait long à cause de la faible hauteur des eaux du Congo, de l'Oubangui et du Chari à cette époque de l'année ; mais on aurait l'avantage de pouvoir utiliser la précieuse ressource qu'est la chasse dans le bassin du Tchad et camper en plein air sans crainte des tornades.

27 *juillet.* — La hyène a hurlé toute la nuit. Un pagayeur, qui s'était égaré hier, rejoint ce matin à sept heures ; les hautes herbes avaient retardé sa marche. Nous partons aussitôt. Le Gribingui se resserre de plus en plus ; il n'a guère que cinquante mètres de largeur ; depuis son confluent avec le Ba-Mingui, les berges sont très boisées et les longues branches étendues au-dessus du fleuve semblent vouloir se joindre d'une rive à l'autre. Une aigre odeur d'humus flotte dans l'air et se mêle au parfum *sui generis* dégagé par les pagayeurs ; les tsé-tsé achèvent de rendre ce voyage désagréable.

Vers onze heures, nous croisons deux baleinières transportant au Tchad des sous-officiers et des spahis sénégalais. Tout ce monde est en bonne santé. Nous échangeons des souhaits de bon voyage.

La journée se termine naturellement par une forte averse qui dure une partie de la nuit. Nous avons trouvé refuge dans un sous-bois, entouré d'une épaisse muraille d'épines qui nous abrite du vent froid, mais non des moustiques.

28 *juillet.* — Nous arrivons à neuf heures du matin au poste des Lutos, à côté du village du même nom. En ce point finit le domaine de la grande race Sara qui peuple le bassin du Chari depuis le Bahr Salamat, et commence celui de la non moins importante peuplade des Mandjias, fétichistes aussi, mais de plus anthropophages. A partir d'ici jusqu'à l'estuaire du Congo, tous les habitants pratiquent le cannibalisme.

Deux gardes régionaux commandent le campement des Lutos : cinq grandes paillottes en chaume noirci, établies sur un terre-plein de grès rouge à l'abri d'une colline rocheuse ; quelques beaux arbres ornent la cour fermée par une palissade en rondins. Tout autour du poste sont des plantations de manioc, de haricots ; puis le sentier, après avoir traversé une brousse épaisse, conduit aux cases du village, éparpillées dans les hautes tiges de maïs.

Le tablier de cuir des Saras a disparu, les habitants portent une sorte de minuscule caleçon de cotonnade. Nos pagayeurs échangent leur viande d'antilope contre du manioc et de la farine de maïs. Le marché est brusquement interrompu par une violente tornade qui inonde la termitière dans laquelle nous avions creusé au ras du sol un four déjà chaud et prêt à recevoir le pain, quand les premières gouttes d'eau sont tombées. Décidément, nous n'avons pas de chance ; l'inclémence de la saison nous laisse à peine le temps de nous sécher entre deux averses. Pour comble de malheur, mon compagnon de voyage Gohier souffre d'un fort accès de fièvre.

29 *juillet.* — Il fait une belle matinée ensoleillée.

Le fleuve semble une large avenue dans la forêt; les rives tantôt se relèvent en murailles rougeâtres comme si la route passait en tranchée, et tantôt s'abaissent, couvertes sous la futaie d'un taillis de ronces à pompons roses et à gousses jaunes.

Les oiseaux animent le paysage; des perruches vertes s'envolent criardes; des pies grises tachetées de blanc caquettent; de lourds touracos noirs au gros bec courbe sautillent gauchement de branche en branche; des hérons cendrés, mélancoliques, restent silencieux dans les roseaux guettant le poisson, comme ces blanches aigrettes au col fin; de minuscules martins-pêcheurs violets et rouges, au cou pointillé de blanc, vont de buisson en buisson au ras de l'eau; des canards plongeurs penchent vers la rivière leur long bec effilé en aiguille, leur plume rousse et lisse est semblable à un pelage soyeux; perchés sur des arbres morts, ils font sécher au soleil leurs ailes déployées, tandis que des aigles pêcheurs, noirs, à tête blanche, à pattes et bec jaunes, étreignent de leurs serres puissantes les branches des cimes élevées.

Par contre, les bêtes à poil sont rares; parfois cependant, des singes gambadent dans le feuillage; ils sont très petits; d'autres de forte taille courent le long des berges, ils sont de robe plus foncée et aboient comme des chiens.

Gohier, remis de son accès de fièvre, a recouvré la gaîté. Il me conte l'histoire du four de l'*Eugène-Etienne;* le fonctionnaire qui commandait ce petit vapeur prétendait interdire aux soldats européens l'usage de l'unique four du bord; après avoir essuyé plusieurs refus, ils décidèrent de s'emparer *manu militari* de l'objet du litige. Un détachement de Sénégalais se trouvait du voyage; une sentinelle fut placée baïonnette au canon devant la porte de la boulangerie, le jeune capitaine s'effraya et se montra dès lors plus accommodant. Ce manque de courtoisie,

rare chez les fonctionnaires du Congo, ne devait d'ailleurs pas rester impuni; d'autres incidents se produisirent et l'on vit bientôt à bord de l'*Eugène-Etienne* un commandant plus affable.

Pendant que nous causons ainsi, le soleil est vite devenu incommodant et la réverbération des eaux gênante. Les tsé-tsé se glissent sous nos vêtements, s'introduisent dans nos manches et les piqûres douloureuses ajoutent aux souffrances causées par la chaleur lourde; l'inévitable orage quotidien se prépare; nous étouffons sous la paillotte qui nous tient prisonniers; les flancs d'acier de l'embarcation sont brûlants; les pagayeurs travaillent mollement, effleurant à peine la surface de l'eau du bout de leurs pagaies.

Enfin, la pluie tombe, tiède, en petites gouttelettes scintillantes, puis de gros nuages noirs cachent le soleil, un vent froid s'élève, des vagues couvrent le fleuve et font danser la baleinière; il fait si sombre qu'on croirait la nuit venue des torrents d'eau s'abattent en rafales, claquent la toile de tente qui couvre la paillotte, inondent nos couvertures, ruissellent sur le dos nu des pagayeurs grelottants. La journée, si bien commencée, s'achève tristement; ce changement brusque de température m'a donné la fièvre et, par surcroît de malchance, nous ne trouvons pas d'autre endroit pour camper qu'un marécage.

30 *juillet.* — Les heures passent lentes et monotones; le ciel est toujours orageux, la chaleur lourde, le temps triste. Nous arrivons au poste de Finda où se trouvent deux miliciens de Fort-Crampel; ce sont des Yakomas anthropophages, à têtes de brutes enlaidies par des tatouages en relief et l'élargissement du lobe de l'oreille; ces sauvages se tiennent très correctement sous leur chéchia rouge et leurs vêtements blancs.

Leur campement, bien tenu, est moins joli que celui des Lutos; il est situé à un coude du Gribingui, la rive ne s'étend pas à plus de deux cents mètres en amont et en aval, tant le cours du fleuve bordé d'une ligne de grands arbres est sinueux. De la berge élevée, on domine la rive droite, qui étale le jaune clair de sa prairie aperçue dans les interstices de l'épaisse futaie verte.

31 *juillet.* — Nous avons quitté Finda ce matin. Depuis quatre jours, le pays est couvert de hautes herbes qui rendent la chasse impossible, et c'est en vain que, grimpés au sommet des plus hauts arbres, les pagayeurs observent la brousse : rien n'émerge de cet océan de verdure.

Nous puisons largement dans notre réserve : nos chèvres et nos poulets sont très éprouvés par les pluies continuelles, l'humidité et le froid de la nuit; il nous faut tuer chaque jour les plus atteints; ils sont parfois si maigres que même les pagayeurs n'en font pas grand cas. Et cette abondance d'aujourd'hui causera demain la disette; notre petit troupeau et notre poulailler étaient en effet destinés à nous permettre de franchir la zone déshéritée comprise entre Fort-Crampel et Bangui; ils se trouvent déjà, hélas, l'un et l'autre bien diminués! De plus, un accident a failli nous priver de notre cuisinier; Mamadou, monté dans un arbre pour casser du bois mort, est tombé de plusieurs mètres, il se plaint de douleurs internes et peut à peine remuer les membres. Mon ordonnance sénégalais le remplace dans ses fonctions avec zèle, mais sans compétence.

1er *août.* — Nous croisons une baleinière où sont trois sous-officiers partis ce matin de Fort-Crampel; il paraît que les pluies et les rivières grossies avaient rendu difficile la route de Fort-Crampel à Krébedgé,

aussi des travaux ont été faits pour le passage du lieutenant-gouverneur en tournée d'inspection. Nous aurons donc la chance de franchir à pied sec tous ces marais.

2 *août.* — Encore une journée froide, interminable, marquée de deux incidents. Un pagayeur, en voulant atteindre d'un coup de perche un iguane endormi sur une branche, est tombé à l'eau et s'est sérieusement blessé à la jambe. Amina, la femme du laptot sénégalais, une Bornouane aux cheveux crépus, tressés en couronne, à la mine éveillée, au visage d'un noir de jais qu'éclairent deux larges yeux blancs, étouffe ses sanglots sous son pagne; elle a pleuré toute la journée. Il y a incompatibilité d'humeur entre les deux époux. Le Sénégalais n'est pas fait pour vivre avec les femmes de race bornouane et kottoko; la Sénégalaise et la Soudanaise sont des servantes parfaites, des esclaves acharnées aux travaux du ménage qui les absorbent tout entières; elles n'ont rien de la sensibilité amoureuse qui distingue au contraire les races des rives du Chari supérieur, où la femme est avant tout coquette et capricieuse.

L'administrateur Pétricorne nous fait les honneurs de son poste. Je trouve ici le capitaine Mongin auquel j'apporte une bonne nouvelle; il doit commander au Tchad le cercle important de Melfi qui surveille la frontière du Ouaddaï. Plusieurs sergents d'infanterie coloniale et une vingtaine de spahis sénégalais attendent également des embarcations.

4 *août.* — Les baleinières repartent pour Fort-Archambault avec le capitaine Mongin et tout ce qui a pu tenir de personnel à bord. Mes porteurs ne seront prêts que demain. J'en profite pour essayer de compléter mes provisions de route; il n'y a pas

eu beaucoup de progrès réalisés pour le ravitaillement en vivres des passagers; le marché n'a lieu qu'une fois par semaine; nous sommes arrivés trop tard, et les Sénégalais rapatriés qui m'accompagnent ne trouvent rien à acheter; ils ont heureusement encore du mil pour six jours, ce qui leur permettra d'atteindre le prochain poste, Krébedgé.

Le cuisinier n'a pu se procurer ni un œuf ni un poisson. L'appât du gain ne semble pas tenter les indigènes; il faut les prendre par la vanité; ainsi, un noir que l'argent n'avait pu décider, consent à nous céder un poulet contre un vieux pantalon de toile kaki. Nous épargnons le plus possible ce qui reste du poulailler et de nos chèvres, notre ultime ressource contre la faim.

5 *août.* — Nous avons six étapes à faire par voie de terre pour atteindre Krébedgé, où le voyage par eau reprendra dans le bassin de l'Oubangui. La première journée a été mauvaise. Partis à sept heures du matin, nous arrivons au poste des Trois-Marigots à deux heures de l'après-midi seulement, par une tempête d'orage.

Les porteurs de hamac de Gohier et les miens ne sont pas entraînés à cet exercice et il nous a fallu faire la plus grande partie de la route à pied. Au départ, un noir maladroit, en gravissant la berge du Gribingui, a laissé tomber à l'eau la cantine qui contenait mes vêtements neufs et mes papiers; il a fallu tout sécher à l'arrivée. Mon cuisinier Mamadou, encore souffrant des suites de sa chute, est resté en arrière et nous devons nous contenter comme déjeuner d'arachides crues et de bananes.

Vers cinq heures, arrivent nos cabris; sur les sept qui constituaient notre réserve de viande fraîche, trois sont morts de fatigue en cours de route et les quatre survivants sont dans un état lamentable. Deux por-

teurs ont pris la fuite. Mamadou ne rejoint que dans la nuit, épuisé, incapable de faire cuire quoi que ce soit; il me faudra le faire porter demain. Heureusement, l'adjoint à l'intendance, Willotte, de passage ici, met aimablement son cuisinier à notre disposition. Un cabri égorgé est rapidement accommodé; mais, malgré tout notre appétit, nos dents se refusent à mastiquer cette viande coriace. Il faut utiliser nos rares boîtes de conserve soigneusement réservées pour les jours de disette.

6 *août.* — Départ à cinq heures. La route est en excellent état; mais la vue est arrêtée par les herbes qui dépassent la hauteur d'un homme et rendent l'étape monotone. Nous arrivons à dix heures et demie à Nana; j'ai fait les vingt-huit kilomètres à pied, car les porteurs, peu habitués au hamac, sont vite à court de souffle. Aussi, ma joie est-elle grande quand j'apprends par M. Larsonneur, le chef de poste, qu'il y a ici un cheval destiné aux passagers.

Nous allons voir dans l'après-midi les chutes de la Nana, affluent du Gribingui qui donne son nom au poste; peu importantes, elles sont cependant situées dans un joli décor de verdure qui en fait un lieu charmant d'excursion. A peine sommes-nous de retour, qu'un épouvantable orage éclate; la pluie s'abat en rafales et perce le toit de chaume, un vent froid arrache ma moustiquaire, les éclairs projettent des lueurs livides sur les murs de terre de la case, le tonnerre gronde toute la nuit.

7 *août.* — Le petit cheval de Nana, une bête au poil jaune sale, pas plus haute qu'un âne de taille moyenne, maigre, l'échine saillante, a pu me porter pendant tout le trajet et j'arrive à midi à Dékoa, ayant franchi en six heures les trente kilomètres de l'étape.

La tornade d'hier a continué, la pluie n'a pas cessé de tomber. De neuf heures à midi, ce fut une véritable trombe d'eau; mon vieux paletot de cuir ne me garantissant plus, je dus m'envelopper dans la couverture qui me servait de selle et monter le cheval nu, en amazone, pour éviter le supplice du chevalet. Croyant trouver la route impraticable pour les chevaux, j'avais laissé ma selle à un camarade de Fort-Lamy, de sorte qu'à l'arrivée à l'étape, outre un refroidissement causé par la pluie, cette façon rudimentaire de monter à cheval m'a valu une bonne courbature.

Un feu bien clair me fait vite oublier tout cela. Tout le monde a rejoint à une heure de l'après-midi. Gens, bagages ruissellent d'eau. Mais mon cuisinier est redevenu alerte et ne se ressent plus de son accident; nous allons pouvoir déjeuner. Le poste est approvisionné en patates, manioc, haricots et bananes; par contre, il est toujours impossible de se procurer un œuf ou un poulet, encore moins un cabri. Il nous en reste un; il a fallu tuer les autres qui ne pouvaient plus continuer la route.

8 *août*. — De Dékoa à Ngoura, il y a trente kilomètres bien comptés; mon petit cheval, que les tirailleurs ont surnommé « el-omar » — l'âne — les franchit avec ardeur, trottinant indifféremment dans les cailloux des collines ou la vase des marais. A dix heures du matin, j'arrive au poste.

Des progrès ont été réalisés depuis mon premier voyage en 1904 sur cette route d'étapes; les porteurs sont maintenant choisis, vigoureux; ils ne prennent plus la fuite en masse et marchent en convois libres sans escorte; l'augmentation de salaire est sans doute la cause de cette bonne volonté. Les postes sont bien tenus, mais manquent encore de confort : aucun matériel n'existe, ni lit, ni table, ni chaise pour les

passagers, ni récipient à eau, ni cuisine; bref, il y a encore beaucoup à faire à certains points de vue.

L'hospitalité pour les chefs de poste ne doit nullement consister en invitations, onéreuses dans ce pays de peu de ressources, mais s'employer à faciliter l'installation des voyageurs. L'eau devrait être apportée par les hommes de corvée; enfin les cuisiniers se procurent difficilement du bois mort, celui qu'on pouvait trouver dans les environs immédiats ayant été utilisé par les habitants; pour remédier à cet inconvénient, un petit marché indigène, tenu chaque jour, est à créer; ce système fonctionne parfaitement dans tous les postes du Chari; il ne manque pas ici non plus, dans les villages voisins, de vieilles femmes désireuses de gagner quelques sous en vendant du bois mort et des racines.

9 *août.* — Départ à six heures, arrivée à onze heures à Mpoko; c'est le poste le moins bien installé de la route, les cases sont peu confortables; le commandant, encore un milicien yakoma, est assez dégourdi; grâce à lui, les habitants des villages voisins viennent nous proposer des vivres.

Je trouve ici un convoi composé uniquement de Saras de Daï, mes anciens administrés; ils me reconnaissent vite et viennent me dire boujour, la joie fait briller leurs yeux; ces braves gens sont ravis de trouver quelqu'un qui connaisse leur pays. Ils ont signé un engagement d'un an comme porteurs, mais ils sont pris de nostalgie; habitués au mil, ils se plaignent d'être obligés de manger du manioc. Je leur fais quelques cadeaux et ils repartent contents.

IV

LE POSTE DE KRÉBEDGÉ
EN PIROGUE VERS L'OUBANGUI

10 *août*. — J'ai pris les devants et pressé l'allure, car une tornade menaçait ; j'ai pu arriver à temps à Krébedgé. Après avoir longé les établissements de la société hollandaise de l'Ouahm et Nana, on traverse en pirogue la Tomi, large de vingt mètres ; le courant de cet affluent de l'Oubangui est rapide et le passeur m'explique que les embarcations descendent à Kémo en quatre jours : j'en avais mis onze en décembre 1904 pour faire le même trajet à la montée.

La pirogue a vivement atteint l'autre rive ; une vaste esplanade plantée de bananiers et de caoutchoutiers conduit au poste, une douzaine de cases rectangulaires à toit de chaume. Le lieutenant-gouverneur Merwart, en tournée d'inspection, nous accueille avec sa courtoisie bien connue. La journée se passe gaiement ; la musique du chef de la colonie, lisez un simple gramophone, fait entendre ses plus beaux morceaux.

11 *août*. — Je visite l'installation de la société hollandaise ; des massifs de fleurs ornent la cour ; le directeur est parfaitement logé et je suis étonné de trouver en ce coin perdu un luxueux mobilier d'Europe. Les constructions sont recouvertes de tôle ondulée ; les magasins regorgent de caoutchouc et d'ivoire. C'est le commencement de la transformation économique promise ; déjà en effet — et peut-être est-ce un peu prématuré, l'emprunt du Congo n'étant pas encore voté — l'administration prévoyante a

déterminé l'emplacement de la gare du futur chemin de fer qui, reliant Krébedgé à Fort-Crampel, doit souder les vallées du Congo et du Chari; on a cadastré les terrains qui verront leur manteau vert noirci par les dépôts de charbon ou déchiré par la pioche des terrassiers. Aux notes harmonieuses et douces du « balafon », aux sons voilés du gong lointain, succéderont les appels stridents des sirènes industrielles.

C'est un peu pour cette étude que s'est déplacé le lieutenant-gouverneur; après avoir prévenu les chefs d'avoir à étendre leurs cultures pour assurer l'année prochaine le ravitaillement des milliers de travailleurs du chemin de fer et fait briller en échange le mirage tentant d'une ère où le portage aura disparu, il prend vers trois heures de l'après-midi la route de Fort-Crampel.

La milice porte les armes, le clairon sonne aux champs; nous présentons nos souhaits de bon voyage. Une modeste pirogue qui, pour l'instant, tient lieu du futur pont métallique, porte le voyageur sur l'autre rive, tant bien que mal et plutôt mal que bien, car des secousses déséquilibrantes valent au gouverneur un bain de pieds et lui donnent la mesure de l'effort à faire pour atteindre l'idéal radieux promis tout à l'heure à ses administrés. A cheval maintenant! Et en route à la vitesse de quatre kilomètres à l'heure en attendant le chemin de fer.

12 *août.* — La population de Krébedgé est de race banda; les femmes sont laides; elles ont les cheveux tressés en courtes nattes enduites d'une matière grasse noirâtre; les dents sont taillées en pointe, les lèvres percées, ornées de morceaux de fer ou de bois de toutes formes, rondelles, cylindres, crochets écrasés à la base.

Le marché hebdomadaire s'est tenu aujourd'hui; il y avait là tout au plus vingt ou trente femmes

apportant chacune une quantité insignifiante de légumes indigènes, les miliciens du poste qui ne touchent pas de ration ont enlevé le tout en quelques secondes et les passagers noirs n'ont pu acheter la moindre racine. L'administrateur de cette région affirme que les habitants n'aiment pas le commerce ; comment s'y prendra-t-on alors pour nourrir les travailleurs du chemin de fer?

13 *août.* — Nous partons pour Kémo par la rivière. Nos pirogues sont longues, mais peu stables et rien moins qu'étanches, car un pagayeur est spécialement chargé de vider durant la marche, avec une vieille calebasse cassée, l'eau qui s'infiltre par les fissures bourrées de glaise. Chaque embarcation porte trente colis de trente kilos et vingt hommes ; les pagayeurs, huit à dix Banziris, sont tous jeunes ; plusieurs sont des enfants d'une dizaine d'années ; les hommes adultes s'employant à cette époque de l'année plus utilement aux cultures.

Le cours du fleuve est extrêmement sinueux ; j'ai dit que la descente se fait en quatre jours ; l'embarcation, entraînée par le courant, file comme une flèche ; toute l'attention des pagayeurs est employée à prendre habilement les tournants ; souvent à un coude, l'avant vient donner dans la berge et le choc violent nous oblige à serrer à deux mains les bords ; les eaux, d'une teinte jaune, sont déjà hautes de trois mètres, mais les berges émergent encore de plusieurs mètres ; les arbres des rives se joignent parfois en voûte épaisse au-dessus de nos têtes.

Quelques améliorations ont cependant été apportées à cette navigation par l'administration ; les arbres qui gênaient sont maintenant élagués ; on ne court plus le risque de heurter de la tête quelque grosse branche tendue au-dessus du fleuve ; des abris ont été construits pour les passagers ; on y jouit d'ail-

leurs d'un confort très relatif; ce sont des cases en chaume et pisé hâtivement bâties, les pluies les ont éventrées déjà et les termites ont miné les poutrelles, de sorte qu'à l'intérieur, on est tout aussi mouillé qu'au dehors et on risque de plus, quand il vente fort, de recevoir la construction sur la tête.

14 *août*. — Une forte tornade a éclaté cette nuit; elle continue ce matin et, jusqu'à midi, nous avons voyagé sous une pluie battante. Le temps s'est remis au beau dans la soirée et les Banziris, heureux de ne plus grelotter, pagaient avec entrain; aussi, atteignons-nous avant la nuit le poste des M'Brous.

15 *août*. — Les pagayeurs sont fatigués; nous séjournerons ici aujourd'hui. Dès l'aube, je pars à la chasse aux éléphants, nombreux dans la région. Au bout d'une heure de marche dans une brousse inextricable de hautes herbes et d'épais taillis enchevêtrés de lianes, nous découvrons une trace fraîche que nous suivons; bientôt nous distinguons un bruit de feuillage froissé et de branchages brisés; la bête est là, à quelques pas de nous, mais il est impossible de la voir, tant la forêt est sombre. J'essaie de monter sur un arbre pour pouvoir tirer : le bruit fait fuir l'éléphant; nous le poursuivons en vain jusqu'à neuf heures du matin et rentrons au poste les vêtements déchirés, trempés d'eau.

Sur les conseils des guides, les recherches sont reprises dans l'après-midi, mais sans succès et nous revenons exténués.

16 *août*. — Nous partons de bonne heure. Les pagayeurs voulaient nous faire passer par la voie de terre, car le cours de la Tomi serait, dans sa partie inférieure, coupé de nombreux rapides. J'ai autorisé alors les tirailleurs et passagers noirs volon-

taires à prendre la route pour alléger nos embarcations.

A sept heures du matin, un premier rapide barre toute la largeur du fleuve ; pas d'incident. A neuf heures et demie, autre petit rapide ; nous touchons, mais nous passons. A deux heures, en voici un troisième : la pirogue, mal dirigée, reste en équilibre sur un rocher ; nous nous dégageons vite.

A quatre heures, un quatrième est franchi sans encombre. Une demi-heure après, nous entendons un sourd grondement : c'est le grand Ngako ; voici sa volute d'eau surmontée d'une enseigne sinistre, un éclat énorme de pirogue brisée. Nous approchons doucement en longeant la rive ; personne ne dit mot ; le silence est seulement troublé par le bruissement de l'eau. Nous y voici, le courant nous saisit, l'embarcation bondit dans les grandes vagues dont l'une inonde la pirogue. Chavirera-t-on ? Chavirera-t-on pas ? En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, nous sommes passés... Les Banziris poussent un long hurlement de triomphe et entonnent une lente mélopée.

A cinq heures, dernier rapide, le Bata-Bongo, peu dangereux celui-là ; les pagayeurs disent que nous arriverons demain à midi à Kémo. Nous campons ; à peine avons-nous monté nos tentes qu'une tornade éclate ; des torrents d'eau tombent toute la nuit.

V

NAVIGATION SUR L'OUBANGUI

17 *août*. — Ce matin, nous franchissons encore deux petits rapides ; nous trouvons à moins d'une heure de l'endroit où nous avons couché un beau campement aux cases confortables : les pagayeurs se sont

bien gardés de nous avertir; ils ont préféré marcher un peu moins longtemps et camper sous la pluie Etranges gens!

Vers dix heures, la rivière s'élargit; la Tomi se jette ici dans la Kémo, affluent de l'Oubangui. Nous arrivons au poste de Kémo à midi; le coup d'œil est grandiose; la nappe immense de l'Oubangui confondue à l'horizon avec le ciel semble une véritable mer. Le camp est joli, orné de grands arbres, sur un promontoire au confluent des deux fleuves. Vers l'Est, c'est la masse bleue des eaux étalée à l'infini; au Sud, des collines d'un bleu plus tendre ferment l'horizon; à l'Ouest, dans l'intérieur des terres, une plaine herbeuse, plate, verdoyante, s'allonge jusqu'à la ligne noire des bords boisés de la Kémo.

Les passagers sont peu favorisés ici; il leur faut habiter un hangar de pisé en ruines, noir, sale, ouvert à tous les vents; le sol est détrempé par la pluie, l'argile des murs, craquelée, n'est pas sèche; les domestiques du poste occupent le compartiment le plus propre et consentent difficilement à nous céder la place. Nous sommes cependant bien serrés; avec nous, six Européens qui se rendent au Tchad et dans l'Oubangui s'entassent parmi leurs bagages sous cet étroit abri.

18 *août.* — Les passagers à destination du Nord sont partis ce matin. Nous nous mettons en route à notre tour dans l'après-midi. L'Oubangui a ici cinq kilomètres de largeur; le courant, rapide, entraîne à bonne allure nos deux pirogues; nous dépassons des factoreries françaises de fort bon air, Ouadda et Ombella.

Nous sommes rejoints au petit village banziri où nous campons par les lieutenants Langlois et Ducrocq; leur voyage depuis Bangui a été long et pénible; les pagayeurs, trop jeunes, n'arrivaient pas à remonter le courant; dans les rapides, les passagers ont dû

pagayer eux-mêmes pour pouvoir avancer; ils ont attrapé à cet exercice un bon accès de fièvre et gardent un mauvais souvenir de cette aventure. L'européen ne peut peiner dans ce pays.

19 *août.* — Le programme du jour est le passage des rapides. De huit heures et demie à neuf heures, nous franchissons ceux de Bembé dans un décor d'enchantement; le ciel est d'un bleu très pur; des îlots boisés parsèment le fleuve; les rives sont dominées par des collines arrondies, couvertes d'une pelouse d'un vert tendre; un rideau de beaux arbres borde l'Oubangui sans masquer les coteaux; de la nappe jaune des eaux émergent des rochers noirs frangés d'écume blanche. L'embarcation, habilement dirigée, évite tous ces écueils.

A dix heures trente, c'est le grand rapide de l'Eléphant; la vitesse du courant y est considérable; la pirogue est lancée comme une flèche entre les croupes brunes des rochers.

Le ciel est devenu subitement noir; les coteaux de la rive belge disparaissent derrière un épais manteau de brume; le tonnerre et la pluie font rage. Nous nous réfugions, Gohier et moi, sous une case malpropre, mais spacieuse, dont le toit de paille offre heureusement un abri suffisant contre l'eau; mais le vent est si froid qu'il nous faut allumer un grand feu de bois.

Quand l'orage a cessé, nous visitons le village où nous sommes arrêtés; il est misérable, comme tous ceux aperçus jusqu'ici sur les berges; les longues cases rectangulaires et basses, bordant une avenue, ont un toit de chaume ou de feuilles de palmier à double pente; les murs sont faits de branchages tressés. Les femmes vont nues; une cordelette fixée à la taille supporte un écran de crin végétal souple teint en rouge; elles ont au cou de lourds cylindres de cuivre

et des cols de même métal, hauts de dix centimètres.

Nous repartons ; le dernier rapide est franchi. Le fleuve est maintenant libre jusqu'à Bangui. Nous y croisons de temps en temps quelques pirogues de pêcheur ; voici un petit vapeur à l'arrière duquel flotte le drapeau bleu étoilé d'or de l'Etat indépendant. A six heures, nous campons sur la rive au pied d'un village ; les cases sont perchées au sommet d'une berge à pic dans laquelle est taillé un escalier glissant, rendu impraticable par la pluie.

VI

BANGUI, CAPITALE DE L'OUBANGUI-CHARI-TCHAD
EN VAPEUR VERS BRAZZAVILLE

20 *août.* — « Voilà blanc, là-bas ! » nous dit le Yakoma, en désignant une embarcation surmontée d'un pavillon tricolore.

C'est une baleinière dans laquelle se trouve le commandant Julien en route pour le Tchad. Nous arrêtons. Le récit de nos expéditions au Ouaddaï, dans l'Ennedi et au Borkou, intéresse fort le combattant de Kouno et Kousseri qui fit toute sa carrière dans le centre africain. Nous nous attardons à causer ; aussi, il est près de midi lorsque, de la mission catholique, je distingue sur le rocher noir les constructions blanches de Bangui.

Elles s'étagent du sommet de la colline à la rive du fleuve barré d'un rapide tumultueux. Les paillottes jaunes d'un petit village et celles de même nuance du camp de la milice apparaissent dans un coude du fleuve dominé par une paroi à pic rouge, couronnée de forêt.

Tandis que la pirogue franchit avec une rapidité

vertigineuse le rapide, nous suivons à pied l'étroit sentier qui court en corniche parmi les blocs et les cailloux à vingt mètres au-dessus du fleuve et, moins d'une demi-heure après, nous entrons dans la capitale de l'Oubangui-Chari-Tchad.

Un véritable faubourg, « Fourneauville », construit en briques et tôle ondulée, a été créé depuis 1904; mais à côté des habitations sérieuses, maçonnées et durables, se dressent toujours de provisoires maisons démontables, de croulantes cases en pisé à toit de chaume.

22 *août.* — Il est arrivé un petit vapeur à roues qui doit partir demain pour Brazzaville. C'est le *Cotelle* de la Compagnie des messageries fluviales. Le toit laisse passer la pluie et nous serons à la merci des tornades qui viendront nous assaillir pendant le voyage.

23 *août.* — Nous prenons congé des aimables fonctionnaires et commerçants de Bangui. Il y a à bord trois agents de la compagnie des sultanats du haut Oubangui. Le commandant du *Cotelle* est un Italien du Nord, mécanicien de profession; vêtu de toile bleue, les cheveux frisés débordant la casquette de drap noir, il a le visage rond comme une bille d'ivoire, le faciès gai et souriant d'un homme heureux. Il nous présente sa « fille », un chimpanzé femelle au poil noir et soyeux, aux gestes caressants qui enserre de ses bras trop longs et velus le cou de son maître et appuie d'une mine attendrie, contre sa joue rosée, une petite figure comique jaune et ridée, aux lèvres minces, aux larges yeux intelligents.

A l'embouchure de la M'Poko, nous arrêtons pour prendre un autre passager, le docteur Lebœuf, membre de la mission envoyée par l'institut Pasteur pour étudier la maladie du sommeil. Plusieurs malheureux,

atteints du terrible mal, sont également embarqués; ils restent étendus là où on les a placés, les yeux ouverts mais sans vie, le corps sans mouvement. Des villages entiers sont décimés et même disparaissent complètement sous les coups de ce fléau, transmis, dit-on, par les tsé-tsé; le docteur nous en montre toute une collection; il y en a de grosses à peine comme une mouche commune, d'autres ont la taille d'un taon; toutes ont dans leurs ailes croisées la petite nervure noire en accent circonflexe. La maladie est, pour le moment, localisée dans le bassin du Congo et de l'Oubangui. Sur le Chari, où la tsé-tsé abonde et détruit le bétail et le gros gibier, elle n'a pas encore fait son apparition bien qu'il s'y soit produit à vrai dire quelques décès d'indigènes ayant contracté l'affection au Congo. Mais là-bas, en revanche, la variole, non moins terrible, fait la besogne qu'accomplit ici sa sinistre voisine du Sud.

Nous continuons notre route. Voici Zinga relié par le télégraphe à Bangui; nous passons, sans nous en douter, le rapide disparu sous la crue du fleuve; voici les entrepôts qui servent à abriter les marchandises débarquées en saison sèche par les vapeurs auxquels les rochers barrent la route du Nord.

Nous accostons le soir au confluent de la rivière Lobaye. L'établissement de la société concessionnaire est confortable; le poste militaire l'est beaucoup moins; les indigènes y couchent dans de mauvaises paillottes et les Européens dans des cases en pisé, sombres, humides dont le toit est fait de longues palmes, et le plafond de larges feuilles de plantes aquatiques. Le capitaine est souffrant, le sergent-major a la fièvre, les tirailleurs sénégalais ont des bronchites ou sont couverts de plaies qu'entretient le climat de la forêt équatoriale.

24 *août*. — Nous n'avons pu fermer l'œil de la

nuit; un petit vapeur de la compagnie du Banyembé est arrivé hier soir; son équipage a fraternisé avec celui du *Cotelle*. Il faisait clair de lune et tous ceux qui ont visité quelque coin de l'Afrique savent qu'en pareil cas, un noir ne doit pas dormir; aussi, malgré nos menaces, avons-nous été impuissants à obtenir le silence.

Les crapauds de la Lobaye s'étaient mis de la partie et donnaient leur concert de flûte poétique, mais assourdissant. Quand, d'occurrence, les nègres cessaient un instant de glapir, les crapauds reprenaient de plus belle. Il y avait en outre un exécutant bizarre, qu'un commerçant impatienté dénommait l'animal à grelots, chargé d'inviter les crapauds à continuer leur sérénade; dès que ceux-ci se taisaient, on entendait un bruit étrange de grelot fêlé et les crapauds, semblant obéir à un signal convenu, reprenaient leur monotone concert. Les nerfs agacés, nous nous tournions et retournions sous notre moustiquaire sans parvenir à trouver le sommeil.

Aujourd'hui le temps est orageux; un vent froid met des vagues sur le fleuve, l'eau balaie le faux pont. La journée se passe cependant sans incident. Nous atteignons à la nuit le confluent de l'Oubangui et de la rivière Ibenga; large de quarante mètres, elle roule pendant quelque temps, et sans les mêler, ses eaux claires parmi celles de l'Oubangui dont la masse jaune semée d'îles s'étale sur plusieurs kilomètres.

Les moustiques pullulent ici. Crapauds, grenouilles, cigales recommencent leur concert, mais nous avons si peu dormi hier, qu'en dépit de leur assourdissant vacarme, nous passons une nuit délicieuse.

25 *août*. — A onze heures, nous accostons au poste d'Impfondo, installé devant une belle grève dont le sable fin et blanc n'a pas encore, à cette époque de l'année, disparu sous la crue du fleuve. La berge est

nette de toute brousse ; un escalier de briques rouges, encadré de massifs verts de bambous, donne accès dans la cour plantée d'arbres de belle venue, ornée de parterres de fleurs de marais d'un rouge éclatant ; les habitations sont propres, blanchies à la chaux. La vue arrêtée à l'Ouest par l'épais rideau de la forêt équatoriale s'étend à l'Est par-dessus le fleuve jusqu'aux coteaux bleus de l'autre rive.

Nous repartons pour nous arrêter le soir à Mobenzélé, clairière humide, herbeuse, d'où surgissent quelques troncs élancés de palmiers ; la forêt borde la cour, les paillottes sont noires, sinistres ; l'air est chargé d'une odeur aigre d'humus et de moisissure.

VII

PASSAGE DE L'ÉQUATEUR. — NAVIGATION SUR LECONGO

26 *août.* — Vers minuit, un sourd grondement apporté par le fleuve nous réveille. Serait-ce une tornade ? Dieu merci non ! Le *Commandant Lamy*, récemment lancé par les Messageries fluviales, arrive, splendide météore, glissant dans la nuit qu'il éclaire de ses cent lampes électriques. Et sur cette route d'Afrique, ce beau vapeur semble la civilisation qui passe !

Mystère dont la solution doit être cherchée dans les inimitiés congolaises : pourquoi le *Commandant Lamy* ne vient-il pas échanger quelques impressions avec le *Cotelle* et pourquoi celui-ci ne fait-il rien pour attirer l'attention de son brillant rival ? Nous regagnons nos lits tout tristes de n'avoir pu serrer la main des camarades qui passaient si près de nous.

Au réveil, nouvelle déception ! Une averse vient nous démontrer ce dont nous étions déjà certains,

savoir que le toit du *Cotelle* n'est pas étanche. A la hâte, nous étendons les bâches et dressons les tentes pour nous abriter. Heureusement le plancher pourri ne cède en rien comme perméabilité au plafond, de sorte que l'eau qui vient d'en haut trouve facilement une issue par le bas.

Nous allons maintenant quitter la zone des pluies pour les régions du Sud où règne la saison d'été. Nous sommes très près de l'équateur, des bancs de sable trouent la nappe du fleuve; des caïmans et des hippopotames se montrent.

A quatre heures, apparaît Djondo, concession très bien tenue d'un distingué colon congolais. Les cases en pisé, blanchies à la chaux, ont fort bon air; la maîtresse de maison, une gabonaise au teint clair, vêtue d'un peignoir bleu à pois blancs, fait aimablement les honneurs du logis; la basse-cour regorge de pigeons, de poulets, de canards, des chèvres gambadent partout; derrière une allée de manguiers et de citronniers aux fruits odorants, une sècherie de viande d'éléphant est installée en plein air; car cet éleveur est aussi un chasseur et même un marin : la flottille de notre hôte se compose d'une petite chaloupe à vapeur et d'une demi-douzaine de pirogues.

Ce colon, qui s'est fixé là où il a trouvé le bonheur, est un sage doublé d'un philosophe; la tombe, veuve de toute épitaphe, d'un commerçant naufragé dans un rapide voisin, dresse son tertre au milieu de la cour et rappelle à chacun que la vie n'est pas longue.

Nous stoppons à la nuit à l'abri de nombreuses îles qui marquent le confluent de l'Oubangui et du Congo. Du sommet des hauts arbres, descendent des lianes qui relient entre elles les branches et forment une muraille de verdure à laquelle s'est adossé le *Cotelle*. La nappe d'eau immense se confond à l'horizon avec le ciel; les îles sont souvent si étendues qu'on croit voir en elles la rive du fleuve; la largeur du

Congo est en effet ici de vingt kilomètres et rien n'est plus difficile que de se diriger dans ce dédale encore peu connu de canaux séparés par des forêts géantes.

27 *août.* — Notre compagnon de route, le docteur, descend de bonne heure à la mission catholique du Liranga où il doit continuer ses savants travaux sur la maladie du sommeil. Nous repartons. Les îles sont tantôt marécageuses, formées de prairies noyées sous l'eau, tantôt couvertes de buissons enroulés de souples rotins.

A midi, nous accostons à Loukoléla pour y prendre du bois. Le fleuve se resserre ici; on aperçoit la rive belge. L'administrateur Autran, qui commande le poste, et son adjoint Roussarie nous approvisionnent généreusement en légumes frais; le potager de Loukoléla a toujours été réputé.

28 *août.* — Depuis le confluent de la Sangha que nous avons passé hier, le pays est en saison sèche; des incendies de brousse empanachent de fumée l'horizon; des rives roussies apparaissent, des bancs de sable blanc s'allongent sur l'eau jaune du fleuve; le soleil est voilé de nuages gris, un vent frais soulève des vagues qui rendent la vitesse de notre marche dangereuse; parfois un embrun vient arroser le pont.

A onze heures du matin, le vapeur stoppe devant Bolobo, centre important de l'Etat indépendant. Une mission protestante américaine a ici un établissement, école, imprimerie, hôpital, atelier, temple; les indigènes vendent des volailles, du manioc, et de jolies cannes de bois noir à poignée d'ivoire; les femmes ne portent que des perles, les ornements de fer et de cuivre ont disparu.

A quatre heures, nous passons devant M'Pouïa, concession qui ressemble à une ferme normande; les habitations maçonnées, à toit de tôle, sont bâties sur un

petite colline bien débroussaillée, couverte de cultures. Sur la rive opposée, le village belge de Tchoumbiri cache ses paillottes derrière une haie épaisse de palmiers à huile.

C'est le commencement du couloir, dont l'étranglement apparaît plus nettement après le confluent de cet autre géant, le Kassaï; le fleuve se resserre ici entre des rives rocheuses; alors que le bassin du Congo était un lac intérieur, les eaux ont rompu ici la digue montagneuse, et par la brèche se sont frayées une route vers la mer.

Le paysage est peu intéressant; sur les deux rives entre des montagnes rousses et pelées, pousse dans les vallées et dans les cols une maigre forêt jaunie. Nous passons le couloir de nuit, la violence du vent y est telle qu'entre le vapeur et les chalands fixés à ses flancs les lames s'élancent à l'assaut du pont; il faut ralentir la vitesse.

VIII

RETOUR A BRAZZAVILLE

29 *août*. — Au jour, nous sommes en vue de deux promontoires boisés, portes du Stanley-Pool où le Congo, qui a franchi la première chaîne de montagnes. s'étale en nappe immense. Dès la sortie du couloir, la rive droite du fleuve est bordée de hautes falaises blanches prolongées vers le Sud jusqu'à Brazzaville par des collines basses, sablonneuses.

A neuf heures du matin, le *Cotelle* accoste à l'extrémité nord de Brazzaville, au faubourg de la Hollandaise. La faible hauteur des eaux ne permet pas au vapeur d'aller en cette saison jusqu'à la ville. Nous prenons congé de l'aimable commandant du bateau et de

nos compagnons de voyage et, traversant à pied, par une allée poudreuse bordée de verdoyants manguiers, la ville du commerce ou Plaine, nous arrivons au Tchad, quartier militaire que domine dans le Sud, sur l'autre rive d'un ravin encaissé et boisé, le Plateau où sont les habitations des fonctionnaires.

Cette division de la ville en trois arrondissements éloignés a l'inconvénient de donner à Brazzaville, non l'aspect d'une agglomération, mais celui d'une longue avenue. Si la cité, qui n'a pas de tramways, y perd en facilités de communications rapides, elle y gagne en coquetterie; les habitations, largement espacées, s'entourent de jardinets et de parcs; de la route, parfois, apparaît la nappe bleue du fleuve. Brazzaville et Konakry sont les perles de l'Afrique occidentale française.

Depuis 1904 des progrès visibles ont été réalisés ici. L'éclairage des rues, l'assainissement général, le débroussement des abords et des ruisseaux, l'adduction d'eau de sources ont été menés à bien. Il manque encore des moyens de transport; quelques pousse-pousse, de rares monoroues conduits par des coureurs, des voiturettes attelées ont fait cependant leur apparition. La ville n'a pas encore d'hôtel; les fonctionnaires et les officiers de passage sont logés dans les bâtiments de l'Etat, les commerçants chez leurs amis.

L'hôpital a été agrandi; une installation luxueuse, organisée généreusement par la colonie, abrite la mission d'études de la maladie du sommeil. Plusieurs maisons de commerce ont donné leur obole à cette œuvre, dont la réussite intéresse les destinées de la colonie; le Congo est, en effet, menacé d'un prochain dépeuplement par le terrible fléau.

Le projet de transfert de la capitale à Libreville a causé ici l'arrêt des constructions officielles. Le chemin de fer proposé par l'administration et les sociétés de l'Ogoué doit partir de Libreville pour



LE VAPEUR-CANONNIÈRE « LÉON-BLOT ».

Page 277.



HABITATION DU COMMANDANT DES TROUPES. A BRAZZAVILLE.

(Photographie du Lt Tourei q.)

Page 317.

aboutir, dans l'Est, à la rivière Likouala; celui qui réunit les suffrages de la majorité des commerçants relierait Loango à Brazzaville. L'abandon de cette cité, comme capitale, serait la conséquence de l'adoption du premier projet dont les partisans disent que la voie Loango-Brazzaville est trop excentrique, par rapport à l'axe de la colonie, et ferait double emploi avec la ligne belge de Matadi.

D'ailleurs, ajoutent certains, entraînés par l'ardeur de la discussion, le règlement définitif de la question de l'Etat indépendant peut nous donner le chemin de fer. Lorsque la Belgique aura voté l'annexion (1), elle sera obligée de doter sa colonie de services plus complets que ceux actuellement existants; les frais seront considérables; les finances de l'Etat indépendant sont déjà, aujourd'hui, très peu prospères, le déficit budgétaire croît dans des proportions inquiétantes; il arrivera un moment où la France pourra avoir à exercer le droit de préemption, qui lui est reconnu par le traité de Berlin; il s'ensuivra, vraisemblablement, un partage international, qui nous donnera le chemin de fer.

Les détracteurs du projet officiel ont pour principal argument, que le tracé Libreville-Likouala est trop long pour pouvoir être mené à bonne fin, dans un pays comme le Congo, dont les ressources budgétaires actuelles sont limitées et les emprunts refusés. Ils ajoutent que la région traversée est marécageuse, difficile, et la rade de Libreville mauvaise.

Ils préconisent le tracé Loango-Brazzaville qui part d'un port excellent : Pointe-Noire, et, après un court trajet, neuf cents kilomètres, arrive à Brazzaville, centre vital de la colonie, terminus de la navigation sur le Congo. Ils font remarquer que la colonie offi-

(1) La Belgique a annexé le Congo en 1908, et tout permet de croire que la nouvelle colonie pourra trouver en elle-même les ressources nécessaires à son développement.

cielle et commerçante paie actuellement deux millions sept cent mille francs de transports à l'Etat indépendant, ce qui représente, à quelques centaines de mille francs près, l'intérêt du capital nécessaire pour la construction de la ligne. Le complément serait fourni par l'exploitation des mines de cuivre du Haut Niari, où la société minière concessionnaire n'attend que des moyens de transport pour prospérer; malheureusement, le Niari n'est pas navigable et les garanties actuelles de l'entreprise ne sont pas suffisantes pour permettre à la société concessionnaire de construire, avec ses propres ressources, le chemin de fer de quatre cent cinquante kilomètres, qui la relierait à la côte. Enfin, ajoutent-ils, un appoint de fonds serait fourni par le trafic local, développé par la création de la voie.

Les difficultés d'un tracé en pays de montagne, reprochées par les partisans de la ligne du Nord, sont moindres, répondent leurs adversaires, que celles présentées par le projet Libreville-Likouala, en pays de marais. Et ils concluent par l'exemple des Belges.

Toujours est-il qu'on ne construit pas plus aujourd'hui à Brazzaville; les esprits échauffés par le climat s'irritent; on craint que la puissance des gros financiers, dont les capitaux engagés dans le chemin de fer de l'Etat indépendant seraient compromis par le trafic de la ligne concurrente Loango-Brazzaville, ne fasse pencher la balance du côté du projet Libreville-Likouala.

En attendant le paquebot qui doit me conduire en Europe, je visite, à la sortie sud du Stanley-Pool, les rapides de Ndjoué, dont le grondement berce Brazzaville la nuit. C'est le commencement des trente chutes qui, se succédant sans interruption, sur une longueur de deux cent cinquante kilomètres à vol d'oiseau, entre cette ville et Matadi, ont nécessité la création de la voie ferrée à travers le massif de Mayombe.

Par-dessus les brisants, où les eaux écumantes du fleuve s'écrasent en vagues impétueuses, apparaît,

sur un coteau de la rive gauche, la coquette capitale de l'Etat indépendant. Moins important que Brazzaville, Léopoldville, resserré sur un étroit plateau, a, en revanche, plus l'aspect d'un véritable centre. Les ateliers du chemin de fer, le port aménagé lui donnent une animation industrielle qui manque à la ville française.

D'ailleurs, tout est contraste entre les deux cités; les systèmes différents des deux méthodes de colonisation apparaissent, à première vue, au visiteur. L'Etat indépendant préconise une sorte de militarisation qui se retrouve jusque dans la popote des fonctionnaires : tous doivent prendre leur repas à des tables présidées par les chefs de service. Les villages casernes des travailleurs indigènes en sont un autre exemple; exempts de service militaire pour raison de crédits, les adultes sont, avant de pouvoir regagner leur pays natal, astreints pendant plusieurs années à un travail faiblement rémunéré. Au Congo français, règnent, au contraire, nos larges idées de liberté, de discipline consentie et de contrats volontaires.

A signaler que Brazzaville attend encore la statue de son illustre fondateur, tandis que Léopoldville possède depuis longtemps celle de son souverain.

IX

SUR LE CHEMIN DE FER DE L'ÉTAT INDÉPENDANT

18 *septembre.* — Après vingt jours d'attente, l'heure du départ a sonné. Nous embarquons pour la traversée du Pool sur un petit vapeur qui se trouve justement être ce pauvre *Cotelle ;* on a profité de ce long arrêt pour le réparer quelque peu; les planches vermoulues du pont ont été remplacées, mais le toit laisse encore

passer le soleil, et la tige du piston a toujours son même jeu inquiétant.

Il n'y a pas de quai; une planche relie le bateau à la rive. Que de progrès à réaliser encore! Il faudrait créer un port d'embarquement au milieu de la ville, un railway pour relier les différents quartiers. Nous avons dû, à une heure de l'après-midi, sous un soleil ardent, faire une longue route à pied, et tout cela pour partir demain matin à huit heures de Kinshassa, dont nous distinguons parfaitement d'ici les constructions sur l'autre rive.

A trois heures, le *Cotelle* pousse au large. J'échange un dernier signe d'adieu avec le fidèle Mamadou-Bornou, qui a tenu à m'accompagner jusqu'ici; une demi-heure après, nous accostons à Kinshassa. Toujours pas de quai, bien entendu; ils sont à Léopoldville. Comme sur la rive française, on jette, à la mode congolaise, une planche étroite qui sert de pont entre le bateau et la terre.

D'ici à la gare, il y a environ un kilomètre; le transport des bagages se fait à tête d'homme. Un petit railway faciliterait la chose. Mais il y a, paraît-il, un conflit d'intérêts. Le chemin de fer de l'Etat indépendant construirait volontiers ce bout de rail, si on lui concédait le monopole de la traversée du Pool; les Messageries qui le détiennent ne veulent pas s'en dessaisir, et l'affaire en reste là au détriment des voyageurs.

Pour comble de malheur, il n'y a pas un hôtel à Kinshassa, tous sont à Léopoldville, que sa dangereuse position près des rapides a fait écarter comme tête de ligne. Des commerçants portugais mettent ici, à la disposition des voyageurs, des hangars séparés en compartiments étroits, par des cloisons de planches; dans chaque pièce, deux lits, des moustiquaires malpropres et trouées, une cuvette contenant un litre d'eau et, comme fenêtre, la porte qu'on laisse ouverte.

Il nous est impossible de dormir là; les moustiques

nous harcèlent toute la nuit et nous préférons errer au dehors, où nous retrouvons nos compagnons de route qui, eux aussi, n'ont pu trouver le sommeil.

19 *septembre.* — Le jour est enfin venu ; nous montons dans le train. Le départ est fixé à huit heures ; un incident comique le retarde ; un malheureux agent belge, amaigri, les cheveux blonds en broussaille, l'œil blanc et inquiet derrière le binocle, fait les cent pas le long du convoi, escorté d'un commerçant portugais, créancier méfiant qui le harcèle et cherche à l'empêcher d'embarquer. Sur l'intervention du chef de gare, qui démontre au Portugais l'illégalité de ses efforts, notre homme peut enfin prendre place et le train s'ébranle.

A cinq heures du soir, nous arrivons à Thysville. Nous avons négligé de télégraphier pour prévenir la direction du magnifique hôtel du chemin de fer, qui remplace avantageusement le hangar de bois des magasins généraux, où nous couchâmes en 1904 ; aussi, ne reste-t-il plus de chambre disponible. Il nous faut retourner dans un hôtel portugais et nous considérons d'un œil d'envie la luxueuse bâtisse sur laquelle flotte le pavillon bleu étoilé d'or de l'Etat indépendant ; il aurait fait bon dormir à l'abri des moustiques et des punaises.

Heureusement, les hôtels de second ordre sont plus propres ici qu'à Kinshassa. On peut redemander de l'eau et, en insistant, obtenir que des draps sales soient changés. Nous constatons aussi, avec plaisir, que la nourriture est bonne ; deuxième surprise : si les moustiquaires sont inconnues ici, c'est qu'à Thysville, perchée sur le sommet culminant du massif du Mayombe, les moustiques n'existent pas ; les nuits sont fraîches, presque froides, et nous jouissons d'un sommeil délicieux.

20 *septembre.* — Le train part à sept heures ; la

journée est interminable, il règne dans ces wagons une chaleur étouffante. Enfin, à quatre heures du soir, apparaît le Congo, majestueux et lent entre ses montagnes de pierre; la voie ferrée longe la rive et surplombe presque le fleuve; un tournant brusque et Matadi surgit! Trois paquebots sont en rade; le pavillon des Chargeurs Réunis flotte au mât de l'*Europe*.

Poussiéreux, noirs de charbon, nous débarquons, honteux de l'état de notre tenue, qui contraste avec les brillants uniformes des officiers de la force publique; leurs shakos élégants ont des nickels étincelants et leurs galons d'or brillent sur la blancheur éblouissante des tuniques.

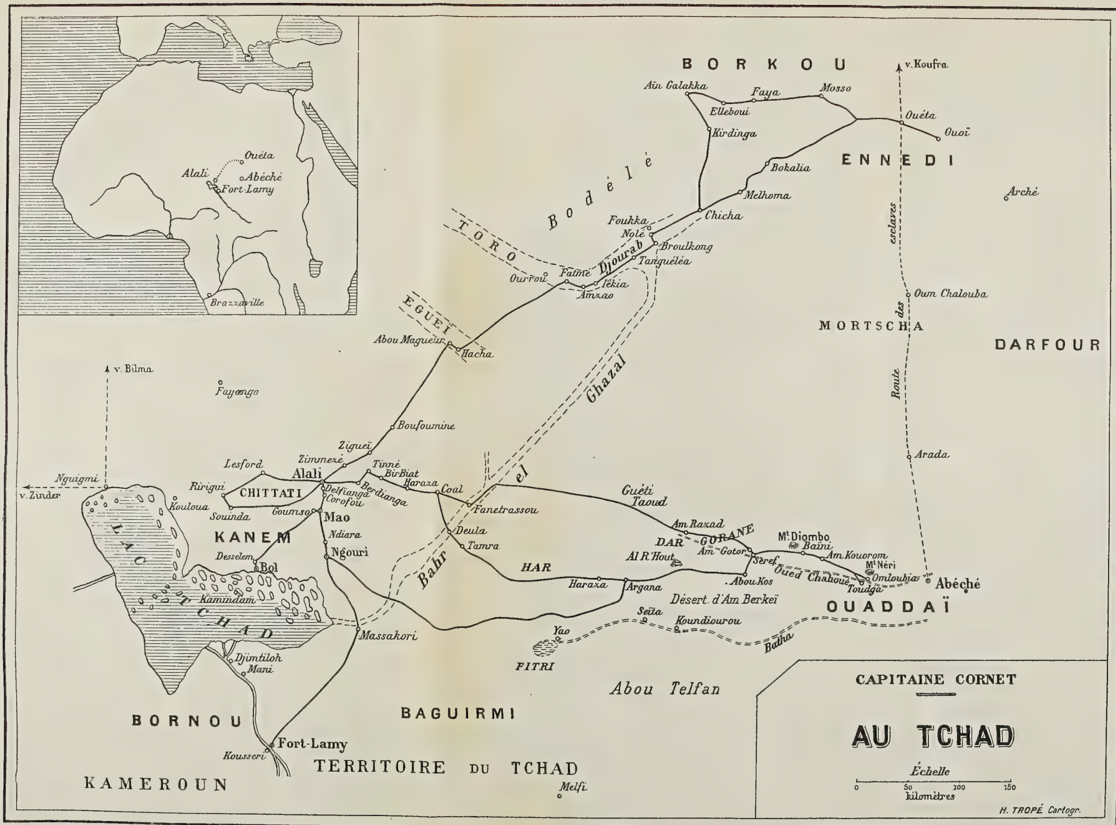
Si nous pouvions aller directement au paquebot et y prendre voluptueusement un bain réparateur! Mais les Chargeurs Réunis n'acceptent les passagers que le jour du départ. Par les rues escarpées, sous un soleil accablant, nous gagnons donc une des maisons de planches de la ville. Ce sera ma dernière nuit sur cette Afrique où j'ai bataillé, souffert, mais vécu...

21 *septembre* 1907. — Un coup de canon! L'ancre est levée; la sirène salue les bateaux en rade et l'*Europe* descend lentement vers la mer, nous menant vers cette autre Europe et la France que j'ai hâte de revoir, après trois ans d'absence.

FIN

Tunis
TUNISIE
MÉDITERRANÉE
Tripoli
Benghazi
CYRÉNAÏQUE
Ghadamès
le Caire
TRIPOLITAINE
FEZZAN
Mourzouk
Rhat
KOUFRA
ÉGYPTE
Désert de Lybie
Route des Esclaves
Nil Fl.
TIBESTI
Ouanyanga
Bilma
BORKOU
AÏR
Agades
Aïn Galakka
Faya
Oueta
Ouoi
TORO
ENNEDI
Agadem
EGUEI
Kartoum
KANEM
Nguigmi
Bir Alali
Omloubna
Abeché
El Fachei
KORDOFAN
Zinder
TCHAD
Mao
Bol
Bahr el Ghazal
Yao
OUADAI
El Obeïd
Kano
DAR FOUR
Fort-Lamy
SOKOTO
Goudjba
Kousseri
BORNOU
Logone
BAGUIRMI
Melfi
Chari
Lac Iro
Bahr Salamat
NIGERIA
Djouseboa
Fachoda
Touboüri
Daï
Fort-Archambault
KOUTI
Irena
Ndélé
Bénoué Fl.
Niger Fl.
Ft Crampel
Bahr Sara
Krebedge
Kémo
Carnot
CAMEROUN
Bangui
Sangha
Oubanghi
Congo
Libreville
Équateur
Victoria
Ogooué
Loukolela
C O N G O
ÉTAT INDÉPENDANT
Bolobo
Kouilou
Brazzaville
Kassaï
Loango
Léopoldville
Thysville
Matadi
H. TROPÉ Cartogr.

Capitaine Cornet. — Au Tchad.



BORKOU
v. Koufra
Aïn Galakka
Faya
Mosso
Elleboui
Ouéta
Ouoï
Kirdinga
Bokalia
ENNEDI
Melhoma
Bodélé
Chicha
Foukka
Nolé
Broulkong
TORO
Djourab
Tanguéléa
Falme
Ourrou
Iékia
Amzao
Oum Chalouba
EGUEI
MORTSCHA
DARFOUR
Abou Magueur
Hacha
Route des esclaves
v. Bilma
Fayanga
Ghazal
Boufoumine
Ziguei
Arada
Lesford
Zimmezé
Alali
Tinné
Bir Biat
Nguigmi
Ririgui
CHITTATI
Haraza
Coal
Delfianga
Berdianga
el
v. Zinder
Kouloua
Corofou
Guéti
Taoud
Souinda
Goumso
Mao
Fanetrassou
KANEM
Ndiara
Deula
Am Raxad
LAC TCHAD
DAR GORANE
Mt Diombo
Baïni
Desselem
Ngouri
Tamra
Am Gotor
Am Kouorom
Bol
Al R'Hout
Seref
Mt Néri
HAR
Oued Chahoue
Omloubia
Abéché
Bahr
Abou Kos
Kamindam
Haraza
Argana
Toudga
Désert d'Am Berkeï
OUADDAÏ
Seïta
Koundiourou
Massakori
Yao
Batha
Djimtiloh
Mani
FITRI
CAPITAINE CORNET
Abou Telfan
AU TCHAD
BORNOU
BAGUIRMI
Échelle
0 50 100 150
kilomètres
Fort-Lamy
Kousseri
TERRITOIRE DU TCHAD
KAMEROUN
Melfi
H. TROPÉ Cartogr.
Ouéta
Alali
Abéché
Fort-Lamy
Brazzaville

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS

VERS LE CHARI, A TRAVERS LE CONGO

PREMIÈRE PARTIE

AU PAYS DES PAÏENS

DEUXIÈME PARTIE

CHEZ LES MÉHARISTES DU TCHAD

TROISIÈME PARTIE

UNE EXPÉDITION AU OUADDAÏ

QUATRIÈME PARTIE

SÉJOUR AU KANEM

CINQUIÈME PARTIE

EXPÉDITION CHEZ LES SENOUSSISTES DU BORKOU ET DE L'ENNEDI

SIXIÈME PARTIE

VERS LA FRANCE, PAR LE CHARI, L'OUBANGUI ET LE CONGO

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

8, Rue Garancière


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 08 16 01 15 006 8